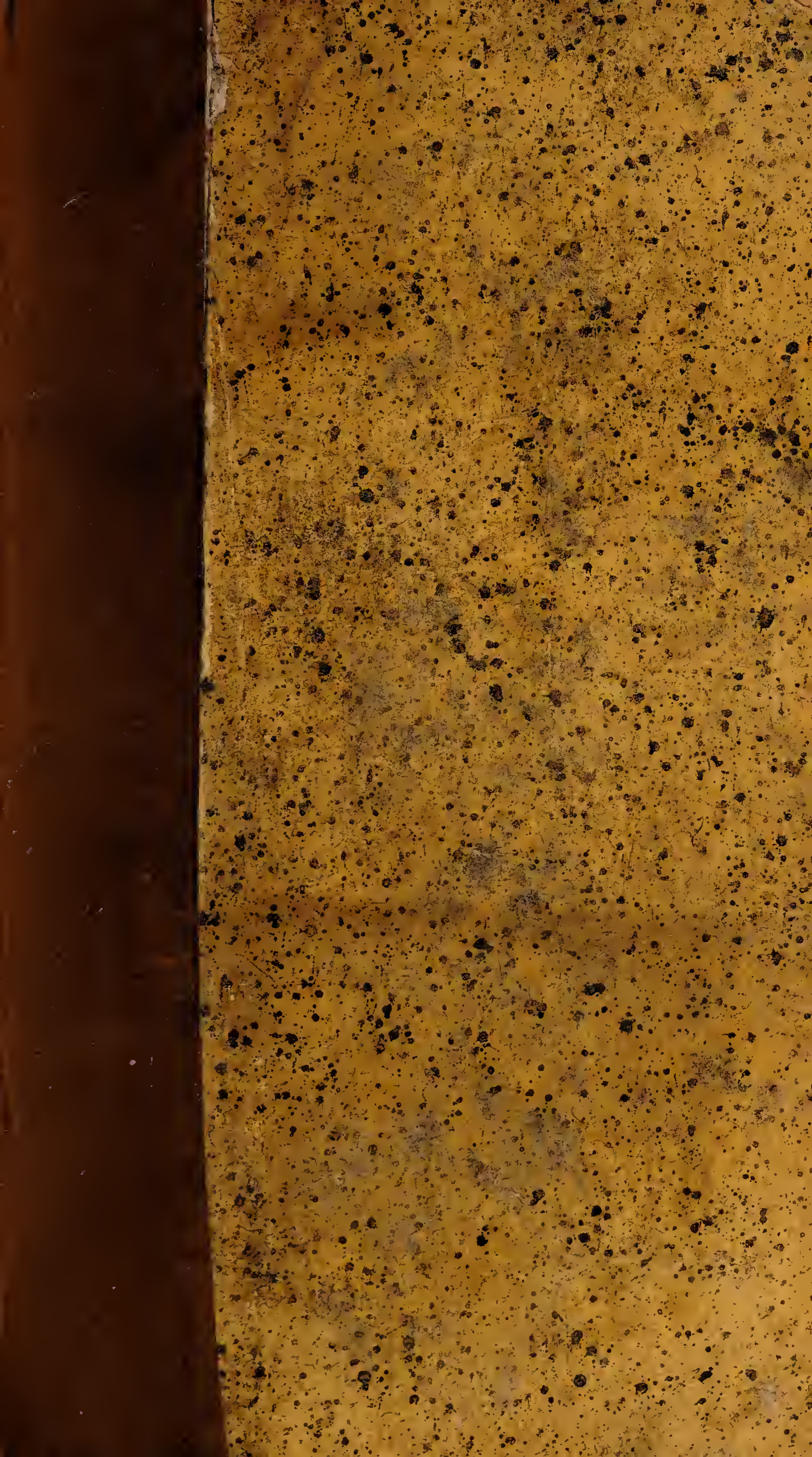


Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655260

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat
Cic. *De Nat. Deor.*

JANVIER 1785.

TOME LXIII.



A PARIS,

Chez P. Fr. Didot le jeune, Libraire-Imprime
de Monsieur, quai des Augustins.

Avec Approbation, et Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1785.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HOPITAUX CIVILS.

N° 1.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ARTEM *experientia fecit*; c'eſt une vérité de tous les âges & de tous les pays; mais on n'a jamais auſſi bien connu que

dans ce ſiècle, quelle eſt la véritable acception du mot *expérience en médecine*, & combien il eſt néceſſaire de diſtinguer la fauſſe expérience de la véritable. L'aſſurance que donne un empiriſme imitateur, l'apparence impoſante qui naît de l'étalage d'une vaine érudition, ne ſont plus regardés aujourd'hui que comme les attributs de la fauſſe expérience. La véritable expérience, loin d'être une routine aveugle, loin d'être cette facilité de retenir une grande quantité de formules, eſt appuyée ſur une longue ſuite de faits obſervés avec ſageſſe & médités avec réflexion.

Cette expérience, qui fait voir chaque objet ce qu'il eſt, exige des connoiſſances, de l'attention, & un eſprit juſte; des connoiſſances, pour diſtinguer & claſſer convenablement les maladies; de l'attention, pour les examiner ſous tous leurs rapports; & un eſprit juſte, pour les conſidérer ſous leur point de vue eſſentiel. *Hippocrate* avoit, à un degré très-éminent, ce génie obſervateur. Profondément verſé dans la philoſophie de ſon ſiècle, parfaitement inſtruit de tout ce qui avoit été enſeigné avant lui dans les écoles de *Rhodes*, de *Cnide* & de *Cos*, il a ſoumis toutes ces connoiſſances à l'obſervation; &, après avoir recueilli des faits

avec une ſimplicité admirable, il n'en déduit des conſéquences qu'avec la plus grande circonſpection. Les ſucceſſeurs d'*Hippocrate* s'écartèrent bientôt du plan ſimple, mais lumineux que ce grand homme avoit tracé ; mais, malgré les révolutions qu'a éprouvées la médecine dans l'eſpace de deux mille ans, l'eſprit d'obſervation n'a jamais ceſſé d'être connu, & on le retrouve dans chaque ſiècle, combattant contre les ſyſtêmes introduits par la philoſophie régnante. Parmi les empiriques, pluſieurs ne différoient guères d'*Hippocrate*, que par le nom de leur ſecte ; tels étoient *Philinus* & *Sérapion*. Chez les Romains, *Arétée* de Cappadoce nous a laiſſé le tableau de la plus parfaite obſervation ; elle eſt moins ſenſible, & comme noyée dans les ouvrages volumineux de *Galien* ; mais elle brille dans les écrits de *Celſe*. A Alexandrie, nous trouvons *Alexandre de Tralles* & *Paul d'Ægine*, dignes de figurer parmi les meilleurs obſervateurs. Les Arabes nous offrent leur *Rhasès*, leur *Albucaſis*, dont *Freind* a fait connoître tout le mérite. *Guy de Chauliac*, plus étonnant encore, déploya toutes les qualités propres à un obſervateur, dans des ſiècles de ténèbres, où l'eſprit humain ne ſe nourriſſoit que

de recherches abſurdes ou futiles. A la renaiſſance des lettres, c'eſt l'eſprit d'obſervation qui guida ces hommes illuſtres, qui partageoient leur temps à interpréter les médecins Grecs, & à ſuivre leurs ſages préceptes auprès des malades. Deux cents ans après, ſur la fin du dix-ſeptième ſiècle, lorque de nouvelles erreurs, nées du ſein des ſciences, eurent de nouveau obſcurci la médecine, en ſubſtituant la fauſſe expérience à la véritable, les obſervations ſimples & judicieuſes de *Sydenham*, diſſipèrent tous ces préjugés. Enfin, ſi la chimie, la méchanique & les mathématiques ne peuvent plus dominer aujourd'hui la médecine, ſi depuis *Boerhaave* cette ſcience eſt enſeignée & pratiquée dans l'Europe d'une manière uniforme, c'eſt que la médecine ſyſtématique l'a cédé par-tout à la médecine d'obſervation, & que cette médecine eſt également cultivée de tous les côtés.

Ce ſeroit cependant peindre la médecine de ce ſiècle ſous des couleurs trop favorables, que de repréſenter les obſervations nombreuſes dont elle peut s'honorer, comme exemptes de défaut, ou comme ſuffiſantes pour porter au dernier période, les progrès de l'art de guérir. Le défaut de lumières, la prévention, l'amour

du merveilleux, ou bien une mauvaiſe logique de la part des obſervateurs, ont fait perdre au public le profit d'un grand nombre de faits intéreſſans. Ces défauts, on ne ſauroit ſe le diſſimuler, régneront toujours juſqu'à un certain point, parce qu'ils tiennent à des foibleſſes naturelles à l'eſprit humain : cependant, en multipliant les obſervations, & en les claſſant de manière à établir entre elles différentes comparaiſons, les fautes qui peuvent s'y gliſſer, deviendront moins fréquentes; elles ſeront du moins facilement apperçues & aſſez promptement corrigées, pour qu'il n'en réſulte aucune conſéquence dangereuſe.

Il n'y a donc pas de meilleur moyen de cultiver & de perfectionner la médecine, que de recueillir des obſervations bien faites. Selon *Sydenham*, deux conditions ſont néceſſaires pour leur donner l'intérêt & le mérite qu'elles doivent avoir. La première eſt de rejetter tout ſyſtême philoſophique; la ſeconde, de décrire ſimplement & avec candeur les faits qui ſe préſentent. C'eſt en ne ſe conformant pas à la première de ces règles, que des médecins recommandables par leur ſcience & par leurs travaux, ont été

de mauvais obſervateurs ; & c'eſt en obéiſſant à la ſeconde, que des eſprits juſtes, quoique peu ornés de connoiſſances brillantes, ont enrichi l'art de guérir. Qui ne lit pas avec autant d'intérêt que d'inſtruction, les obſervations du chirurgien *Lamothe*, ſi recommandables par leur clarté & par leur véracité ?

Il n'eſt donc aucun miniſtre de ſanté, qui ne ſoit redevable à la médecine du tribut de ſes obſervations. Les ſavans doivent mettre de l'ordre, de la correction, de la clarté dans ce qui a été fait, & diriger leur vue ſur les ſujets les moins connus, ou les plus difficiles à pénétrer. Ceux qui ne ſont pas nés pour ce genre de travail, ou qui en ſont détournés par un exercice non interrompu de la médecine clinique, ſont propres à recueillir les faits qui leur paroiſſent les plus dignes de remarque ; & ces obſervations ne doivent avoir d'autre ornement, que l'ingénuité qui les garantit. Les premiers, connoiſſant bien tout le pays qui a été parcouru avant eux, & munis des reſſources néceſſaires pour ſe reconnoître dans celui où ils veulent porter leurs pas, peuvent ſe haſarder à faire des découvertes. Les ſeconds plus timides, mais auſſi plus ſûrs

dans leur marche, ont l'avantage de présenter des résultats plus certains, faits peut-être pour rectifier un jour les assertions des premiers.

Tous les lieux sont propres à seconder le médecin observateur : dans les villes, il verra les maladies que le luxe & la mollesse font naître, les complications que les passions suscitent dans les affections les plus simples, la source trop féconde de ces accidens spasmodiques, devenus aujourd'hui si communs, & la reproduction de ces virus multipliés, inconnus aux anciens. A la campagne, il remarquera un autre ordre de maux, produits par le besoin ou par la mauvaise nourriture; & ce qui est plus triste encore, il y verra souvent la nature peu capable de lutter contre le mal, parce qu'elle est épuisée par un travail pénible & prématuré. C'est-là principalement qu'il faut étudier les maladies épidémiques, soit parce que les habitans de la campagne ne peuvent se soustraire aux vices de l'atmosphère, des eaux & des alimens ; soit plutôt, parce que l'ignorance & les préjugés y proscrivent des précautions sages, propres à les corriger, & fomentent ainsi, chaque année, la régénérescence & la propagation des maladies qui en dérivent.

Mais s'il eſt un endroit où toutes les circonſtances ſe trouvent réunies pour favoriſer l'obſervation médicinale, ce ſont les hôpitaux. C'eſt dans ces aſyles élevés par la charité pour le ſoulagement des malheureux, que le médecin peut étudier véritablement l'hiſtoire des maladies, & la valeur des remèdes; c'eſt-là qu'il peut diſtinguer les cas où la nature ſe ſuffit à elle-même, ceux où elle a beſoin d'être ſecondée, & ceux enfin où ſa marche trop impétueuſe doit être reprimée. Divers préjugés, qu'il ſeroit trop long d'analyſer, ont en vain obſcurci cette vérité; les hôpitaux ſeront toujours l'école des médecins, comme une galerie de tableaux eſt l'école des peintres. Les Arabes, ſi long-temps dépoſitaires de la médecine, étoient ſi perſuadés de cette vérité, qu'ils n'élevoient jamais une moſquée, ſans bâtir à côté un hôpital & un collège. Mais, arrêtons-nous un moment ſur les avantages que promettent les hôpitaux aux médecins obſervateurs.

Dans les hôpitaux, on ne juge pas des maladies ſur quelques faits vagues ou iſolés, mais ſur une ſuite continue de faits analogues ou diſparates, dont on peut à chaque inſtant faire le rapprochement ou la comparaiſon; ainſi, bien loin de conclure du

particulier au général, on est naturellement porté à conclure du général au particulier. Sans aucun autre intérêt que le bien des malades, le médecin d'hôpital n'est point exposé aux préventions que les passions humaines suscitent au dedans de nous, même à notre insçu ; & rien ne l'empêche de faire sur la terminaison des maladies, les réflexions que la vérité doit dicter. Dans les lits des hôpitaux, les symptômes parlent pour le malade ; quelques questions simples & courtes achevent d'instruire sur ce qui n'est pas évident ; & sans craindre l'illusion d'un faux rapport, ou le trouble d'un babil fatiguant, le médecin va droit au point essentiel de la maladie. Dégagé des accessoires qui ne sont souvent propres qu'à égarer, il se borne à un petit nombre de combinaisons ; & dirigeant en conséquence un petit nombre de remèdes, il est beaucoup plus sûr de la vérité de ses résultats. D'un autre côté, les pauvres des hôpitaux sont en général peu troublés par leurs passions ; peu agités par les inquiétudes qui aggravent les maladies des gens aisés, ils attendent la mort ou la guérison avec une résignation inconnue par-tout ailleurs, & ils ont ainsi la disposition morale la plus

propre à favoriser les efforts de la nature & les effets des remèdes.

Dans un hôpital, le grand nombre de faits qui passent journellement sous les yeux, dépouil.ent l'observateur de cet amour du merveilleux qui fait regarder comme extraordinaire ce qu'on ne rencontre pas souvent. C'est-là, que celui qui pousse la crédulité jusqu'à la minutie, & celui qui porte le septicisme jusqu'à l'incrédulité, doivent venir prendre des leçons Le premier y verra que les remèdes n'ont pas besoin d'être si nombreux & si recherchés pour guérir, & que la médecine consiste dans le sage emploi d'un petit nombre d'instrumens, propres à opérer un changement favorable dans l'économie animale ; le second apprendra, par des exemples frappans & multipliés, que la nature a souvent besoin d'être aidée ou réprimée, & qu'il est des remèdes dont l'efficacité est prouvée en certaines circonstances.

Objectera-t-on que les ordonnances sont mal exécutées dans les hôpitaux, & que tous les soins ne répondent pas aux vues que les médecins desirent de remplir ? Malgré les heureux changemens faits depuis quelques années dans les hô-

pitaux, les médecins ont encore des desirs à former sur cet article, on ne peut se le dissimuler; mais ces desirs ne sont-ils pas les mêmes, que ceux qu'ils font tous les jours auprès des malades les plus éloignés, soit par leur éducation, soit par leur fortune, de ceux qui sont reçus dans les hôpitaux? Que de négligence, que de petitesses, que de mauvaise foi dans la manière dont les gens du monde se soumettent aux conseils de leurs médecins! Si des vices pareils ont existé autrefois dans les hôpitaux, ils y deviennent de jour en jour plus rares; tandis que les gens du monde sont toujours également traversés dans leur confiance, par leur inquiétude naturelle, & par celle de tous ceux qui les entourent. Du côté des attentions, les malades d'un hôpital bien conduit auront peut-être encore l'avantage; les soins y sont, proportionnellement aux circonstances, plus ou moins vifs, plus ou moins prolongés, plus ou moins délicats; ils ne sont ni tumultueux, ni précipités, ni continuels & accablans, & capables, comme on le voit souvent, d'ôter aux malades ce repos & cette douce quiétude dont ils ont besoin.

On reproche encore aux médecins d'hôpitaux, de n'accorder à leurs malades que quelques minutes; & l'opposition

que l'on fait de ces minutes avec les heures qui ſe perdent auprès des gens du monde, fait conclure qu'on ne peut ni connoître, ni traiter les maladies dans les hôpitaux. Ce n'eſt pas celui qui reſte le plus long-temps auprès d'un malade, & qui le fatigue le plus de queſtions, qui connoît le mieux ſa maladie; mais celui dont le coup d'œil plus juſte, ſait le mieux la ſaiſir. *C'eſt moins l'œil qui doit voir que l'eſprit*, dit Zimmerman. Or ſouvent un trop long examen détruit cette aptitude à concevoir promptement un objet, & cette preſteſſe de jugement qui caractériſe l'obſervateur. Ce n'eſt pas à dire que le médecin d'hôpital pénètre toujours dans un inſtant la nature & les complications de toutes les maladies qu'il examine; mais le doute où il reſte ſur l'état de tel ou tel malade, & le jugement proviſoire qu'il en porte, ſont ſouvent plus avantageux pour ce malade, qu'une déciſion trop hardie.

A l'appui de ces aſſertions, nous pourrions citer nombre d'autorités. Les meilleurs ouvrages de médecine ont été recueillis ou vérifiés dans les hôpitaux; la plupart des médecins célèbres de ce ſiècle, ont été formés dans les hôpitaux civils ou dans ceux des armées; & preſque tous ceux qui tiennent le premier

rang dans les principales villes de l'Europe, ont consacré au moins plusieurs années à ce genre d'observation. Enfin, si le Journal de Médecine est de plus en plus accueilli du public, & forme un ouvrage de médecine clinique intéressant, il doit principalement cet avantage aux travaux des médecins & des chirurgiens des différens hôpitux du royaume : c'est sans doute à cause de ces motifs, que le Gouvernement a voulu que ce Journal devint le dépôt des observations recueillies depuis plusieurs années dans les hôpitaux civils.

On donnera tantôt des observations générales, telles que des topographies & des constitutions ; tantôt des observations particulières, sur les différens genres de maladies, soit aiguës, soit chroniques : l'ordre des matières sera plus observé que celui des temps & des lieux ; mais il y aura cependant une suite naturelle entre les différens articles. Partout, l'agréable sera sacrifié à l'utile ; & c'est dans cette vue, que l'on se permettra quelquefois d'éclairer & de développer le texte, soit par des rapprochemens propres à le faire valoir, soit par des remarques faites pour en rendre l'application plus directe & plus frappante.

L'époque où commencent les obſervations, que l'on nous a chargé de communiquer, eſt celle où l'Adminiſtration a imprimé une nouvelle activité dans le ſervice des hôpitaux civils, époque honorable à l'humanité de notre auguſte Souverain, qui a ſignalé ſa juſtice par des réformes ſalutaires, & par des établiſſemens utiles aux citoyens pauvres & malades : ainſi nous commencerons par le tableau d'un établiſſement qui alors fixa tous les regards, l'hoſpice S. Sulpice, qui n'a pas ceſſé de mériter l'attention du public par l'ordre & l'intelligence avec laquelle on y fait le bien.

Deſcription topographique de l'hoſpice de S. Sulpice; inſtitution, règles & uſages de cette maiſon.

Cet hôpital a été inſtitué par ordre du Roi, ſur la fin de l'année 1778, dans la vue de ſoulager les malades indigens de la plus forte paroiſſe de Paris, mais encore plus dans le deſſein de faire connoître juſqu'à quel point l'ordre & la diſcipline pouvoient concourir au ſoulagement des malades dans les maiſons de charité. On a formé cet établiſſement dans l'ancien couvent de *Notre-Dame de*

Lieſſe, ſitué au-deſſus de la barrière de Sèves; on a mis en uſage toutes les précautions que le local pouvoit permettre, & on a diſpoſé cette maiſon de la manière la plus ſalubre & la plus commode pour recevoir cent vingt malades, & tout ce qui eſt néceſſaire pour leur ſecours.

Le terrain conſacré à cet hôpital contient environ trois arpens; la porte ouvrant ſur la rue de Sèves, eſt au nord, & donne entrée dans une cour quarrée, ornée d'arbres. Au fond de la cour, & à gauche, eſt l'égliſe; à droite, eſt un corps de logis deſtiné aux différens offices de la maiſon. Entre l'égliſe & ce corps de logis, ſe trouve un veſtibule fermant qui mène aux ſalles deſtinées aux malades. Ces ſalles, placées à rez de chauſſée, & au premier, ſe prolongent du nord au midi. La porte d'entrée eſt au nord; il n'y a point de portes du côté du midi, mais il y a pluſieurs portes de ſortie au couchant, & toutes ces portes s'ouvrent à deux battans. Les croiſées des ſalles, oppoſées & correſpondantes, répondent à l'orient & à l'occident; les unes ſur un jardin de botanique, les autres ſur un corridor, dont l'air peut être renouvellé à volonté. La largeur des ſalles n'eſt que de dix-huit pieds. On auroit pu l'augmenter de

ſix pieds, mais on a préféré d'employer cet eſpace à former un corridor régnant le long de la ſalle; ce qui préſente un double avantage: le premier eſt que le ſervice ſe fait ſans odeur & ſans bruit; le ſecond, que dans les mauvais temps l'air froid & humide de l'atmoſphère ſe trouve corrigé avant de pénétrer dans les ſalles. La hauteur des ſalles n'eſt pas conſidérable; il n'a pas été poſſible de leur donner plus de treize pieds & demi; mais on a prévenu les mauvais effets qui pourroient en réſulter par des *Was-iſt-das* placés au milieu de chaque ſalle, & une grande ventouſe qui, s'ouvrant à chaque extrémité, y verſe une maſſe d'air, qui ſe renouvelle à chaque inſtant. Deux poëles économiques ſervent encore à entretenir une chaleur égale dans les ſalles, & à en purifier l'air, dans la ſaiſon où l'on peut moins profiter des croiſées. En effet, ces poëles ſont placés à l'extrémité & au milieu de la ſalle d'en bas, l'un près de la porte d'entrée, l'autre vis-à-vis une porte latérale, & ils attirent, pour leur aliment, l'air extérieur dont ils favoriſent ainſi la circulation. La ſalle d'en bas eſt deſtinée aux hommes; celle d'en haut eſt pour les femmes. Dans cette dernière, le local n'a pas permis de faire ouvrir les fenêtres du côté occiden-

tal ſur le corridor ; & dans l'intérieur de cette ſalle, l'économie a fait ſubſtituer aux poëles, des repos de chaleur répondans aux poëles d'en bas, mais qui ſuffiſent pour donner à cette ſalle la température néceſſaire.

A certaine diſtance de chacune de ces deux grandes ſalles, ſe trouvent deux petites ſalles deſtinées aux malades qu'on veut iſoler ; tels ſont ceux qui ſont affectés de maladies contagieuſes ; mais on n'a pas pu donner à ces petites ſalles toute la ſalubrité dont elles auroient beſoin. En 1782, on a ouvert une nouvelle ſalle collatérale, conſtruite depuis l'établiſſement de l'hôpital. Cette ſalle a quatorze pieds de haut ſur vingt-quatre de large, & ne laiſſe rien à deſirer.

A droite du corridor ſe trouvent la cuiſine & un grand eſcalier qui mène à la ſalle des femmes. Cette cuiſine, qui a vue ſur un jardin potager très-vaſte, eſt remarquable par ſa grandeur, par ſa propreté, par le ſoin qu'on a eu d'en bannir les uſtenſiles de cuivre, & par pluſieurs détails économiques, dans leſquels nous ne pouvons pas entrer. Près de la cuiſine ſont placés divers autres offices néceſſaires, tels que la boucherie, un lieu deſtiné à faire rafraîchir le bouillon, le bû-

cher, la buanderie, &c. Ces différens lieux donnent ſur une petite cour particulière, où l'on rencontre une pompe qui fournit de l'eau à toute la maiſon, & un hangard ſous lequel eſt une pierre à laver très-grande, dont on ſe ſert pour paſſer le linge dans pluſieurs eaux, avant que de l'envoyer à la leſſive, qui ſe fait hors de la maiſon.

Au bout du corridor en haut & en bas, ſont placées les foſſes d'aiſance, dont l'odeur n'eſt preſque jamais ſenſible, par les précautions qu'on a priſes pour empêcher l'air qui s'en exhale, de pénétrer dans le corridor. Autrefois ces précautions conſiſtoient ſeulement dans la conſtruction des latrines, au fond deſquelles on a placé des ventouſes, & dans l'élévation d'un mur de refend, parallèle aux latrines & perpendiculaire au corridor. On a depuis peu perfectionné ces moyens, en fermant hermétiquement l'ouverture des lunettes à la manière angloiſe.

Les lits, larges de trois pieds & demi, ſont garnis de deux matelas, d'une paillaſſe, de deux couvertures & d'une courte-pointe; les rideaux ſont de ſiamoiſe pour l'été, & de toile écrue pour l'hiver. Les malades y ſont couchés ſeuls; ils ſont ſéparés par un intervalle de trois pieds, oc-

cupé par des chaiſes fermantes, de manière à donner infiniment peu d'odeur.

On reçoit les malades ſur un billet du curé de S. Sulpice, ou de celui du Gros-Caillou. Leur entrée eſt conſtatée par un enregiſtrement chez le portier, & par celui que la ſupérieure & le médecin font chacun de leur côté, ſur des regiſtres particuliers. En outre, on donne à chaque malade deux cartes; la première portant ſon nom, & la ſeconde indiquant le jour de ſon entrée: une de ces cartes eſt attachée au pied du lit du malade, l'autre eſt attachée à ſes habits; &, quand la maladie eſt terminée par la guériſon ou par la mort, ces deux cartes ſont diſtribuées, l'une à la ſupérieure, l'autre au médecin, qui achevent ſur leur regiſtre la notice relative à ce malade, en conſtatant ſa guériſon ou ſa mort.

Douze ſœurs ont ſuffi au ſervice de cette maiſon pendant près de trois ans; elles ſe partageoient le travail de cette manière. Deux ſœurs à la lingerie, deux à la cuiſine, deux à l'apothicairerie, cinq au ſervice des ſalles, & la ſupérieure veillant à toutes les parties de l'adminiſtration. Depuis deux ans l'hôpital étant augmenté de dix lits, on a ajouté deux ſœurs. Il y a en outre deux infirmiers, deux infirmiè-

res, un jardinier, un ſacriſtain & un portier.

Le ſervice des ſœurs ſe fait avec la plus grande régularité. Elles ſont levées dès quatre heures du matin, & à ſept heures tout eſt en ordre dans les ſalles, dans la pharmacie, à la cuiſine. Toutes les trois heures, on donne du bouillon aux malades. Entre neuf & dix, on diſtribue le pain & le vin aux convaleſcens; & à dix heures & demie, on donne le bouillon & la viande. A onze heures & demie, les ſœurs ſe rendent au réfectoire, & elles ſont rentrées à midi un quart. A cette heure, excepté le vendredi, l'on permet aux malades de recevoir la viſite de leurs proches parens, qui ne peuvent reſter que juſqu'à deux heures. Pour éviter les inconvéniens, que ces viſites n'apportent que trop ſouvent dans les hôpitaux, le portier prend bien garde que perſonne n'introduiſe des alimens ſolides ou liquides, & les ſœurs redoublent d'attention dans les ſalles. Le ſouper des malades ſe fait à cinq heures; celui des ſœurs à ſix. L'attention eſt continuellement partagée entre l'adminiſtration des remèdes, & la diſtribution des alimens, la propreté des ſalles & la tranquillité qui y régnent en tout temps, ſont des preuves non équi-

voques de la diſcipline ſalutaire qui s'obſerve dans cet hôpital.

Le régime eſt exact, & conforme aux ordonnances du médecin. Les malades qui ſont à la diète, ont du bouillon toutes les trois heures ; ceux qui ſont à la ſoupe en ont deux fois par jour, & une collation vers le milieu de la journée. La demi-portion conſiſte à ajouter aux ſoupes & à la collation quatre onces de viande & huit onces de pain, deux fois par jour ; & la portion entière eſt le double de celle-ci. Pour éviter toute erreur, chaque malade a au pied de ſon lit des marques indicatives de l'eſpèce de régime auquel il eſt ſoumis, & le vin ne ſe diſtribue que ſur une marque particulière qui s'attache auſſi au pied du lit.

Il y a pour officiers de ſanté, un médecin, un chirurgien-major, & un chirurgien élève. Le médecin fait deux viſites par jour ; l'une à ſept heures du matin, l'autre à trois heures du ſoir : il eſt de plus chargé de tenir pluſieurs regiſtres, par le moyen deſquels il a un journal exact de l'état de ſon hôpital. Dans un de ſes regiſtres, il inſcrit les malades à meſure qu'ils entrent ; & il ajoute, lorſqu'ils ſortent, ou lorſqu'ils meurent, une coutre notice de la maladie & de ſa ter-

minaiſon : dans l'autre, il recueille les obſervations qui lui paroiſſent les plus intéreſſantes ; enfin un troiſième lui ſert à noter le rapport qu'il y a eu chaque mois entre la conſtitution de l'air, & les maladies qui ont régné. D'après le réſultat de ces différens regiſtres, le médecin donne chaque mois à l'adminiſtration un tableau noſologique, contenant 1°. la température de l'air ; 2°. la nature & le caractère des maladies qui ont régné ; 3°. le dénombrement des malades guéris, ou morts ; 4°. une indication des faits les plus extraordinaires, & des notes ſur les maladies des morts.

La propreté, la vigilance qui règnent à l'hoſpice S. Sulpice, les ſoins répétés du médecin, & l'obligation où il eſt de rendre un compte exact de ſes malades, doivent donner la plus grande confiance dans les obſervations qui y ſont recueillies. Le public regrettera donc avec nous de ne pouvoir avoir qu'une notice imparfaite de ce qui s'eſt paſſé pendant les premiers quinze mois de cet établiſſement. Le médecin qui étoit alors à la tête de cet hôpital, n'a laiſſé que des notes pour chaque mois de l'année 1779, notes exactes à la vérité, mais très-courtes ; cela nous ſuffira cependant pour donner une idée des

des maladies obſervées à l'hoſpice de S. Sulpice pendant l'année 1779.

Nous ferons précéder ce court tableau de quelques réflexions générales ſur le genre de vie des pauvres qui ſont reçus à l'hoſpice, & ſur les maladies auxquelles ils ſont particulièrement expoſés : réflexions ſans leſquelles la topographie médicale d'un hôpital ſeroit imparfaite.

Réflexions ſur le genre de vie des malades qui ſont reçus à l'hoſpice S. Sulpice, & ſur les maladies auxquelles ils ſont le plus fréquemment expoſés.

On jugeroit mal des hôpitaux, ſi on les conſidéroit tous ſous le même point de vue. En ſuppoſant que ces hôpitaux fuſſent égaux en grandeur, & régis par la même adminiſtration, il ſe trouve toujours dans leur conſtitution & dans les uſages qui y ſont établis, des différences trop grandes, pour permettre de les enviſager de la même manière. En effet, les uns ſont deſtinés uniquement aux hommes; les autres aux femmes : ceux-ci ſont conſacrés aux bourgeois; ceux-là aux militaires. Ici le petit nombre de lits ſemble autoriſer un choix parmi les malades : là on eſt obligé de recevoir indiſtinctement tous ceux qui

ſe préſentent. Certains hôpitaux ſont fondés pour une claſſe de maladies ; dans quelques autres, on réſuſe ces mêmes maladies. Enfin, le relâchement qui s'introduit dans les meilleurs établiſſemens, l'uſage qui ſemble autoriſer les mauvais effets qui en réſultent, ont mis tant de différence entre les différens hôpitaux, que chacun d'eux préſente des maladies d'un caractère différent, & des malades d'une conſtitution particulière. On peut le voir à Paris en comparant les malades de l'Hôtel-Dieu, de la Charité, des Hoſpitalières & de l'hoſpice S. Sulpice, dont nous nous occupons maintenant.

A l'hoſpice S. Sulpice, comme à l'Hôtel-Dieu, on reçoit toutes les eſpèces de maladies aiguës, chroniques & contagieuſes, les maladies incurables & les vieillards caduques ; mais cependant la plupart des maladies de cet hôpital ont un caractère différent de celles qu'on voit à l'Hôtel-Dieu, 1°. parce que la diſcipline établie à l'Hoſpice en écarte cette foule de vagabonds & de pareſſeux, dont l'Hôtel-Dieu n'a pu encore être débarraſſé ; 2°. parce que le plus grand nombre des malades qui entrent à l'Hoſpice, ſont pris dans une certaine claſſe de pauvres, dont les travaux, la conſtitution, les mœurs,

ont des particularités qui les différencient d'une manière très-ſenſible.

On reçoit chaque année à l'hoſpice S. Sulpice environ 1900 malades, dont les deux tiers ſont des hommes; cette différence ne vient pas de ce que les lits deſtinés aux femmes ſont en plus petit nombre, ou reſtent vides, mais de ce que les lits ſont beaucoup plus long-temps occupés par les malades du ſexe féminin.

Les femmes de la claſſe du peuple, peu ſujettes aux maladies aiguës, ſont fréquemment expoſées à des infirmités de pluſieurs eſpèces, infirmités ſouvent graves, mais toujours longues à guérir, ou faciles à renaître par la débilité naturelle qui les fomente, & par ſes fautes contre le régime qui en renouvellent les principes. La révolution qui amène l'âge de puberté, celle qui a lieu au temps critique, & les langueurs attachées à une vieilleſſe prématurée, ſont les cauſes les plus fréquentes des maladies dont ſont affectées les femmes qui ſont tranſportées à l'hoſpice S. Sulpice. Les filles cachectiques, à l'époque de la menſtruation, ſont le plus ſouvent des ouvrières, pour la plupart nouvellement arrivées à Paris, ou de jeunes perſonnes dont la conſtitution eſt fort affoiblie, faute d'un régime convenable

dans le commencement de leur adoleſcence. Celles qui ſouffrent le plus vers le temps critique ſont de pauvres filles, exerçant un métier ſédentaire & triſte, ou des femmes épuiſées par le travail, la détreſſe ou la mauvaiſe conduite. La phthiſie & l'hydropiſie ſont une terminaiſon, malheureuſement trop fréquente, des maladies des unes & des autres. Les affections laiteuſes ſont auſſi aſſez communes; elles ont lieu preſque toujours chez des mères de famille actives, qui ont négligé les ſoins néceſſaires dans les premiers jours de leur couche, ou chez des nourrices mal gouvernées, pendant & après le temps de leur nourriture. On voit encore, au nombre de ces maladies des femmes, des obſtructions, des jauniſſes, plus fréquemment des hémiplégies ſéreuſes, des anaſarques & des maux de jambes qui tiennent preſque toujours à une diſpoſition humorale. Les maladies aiguës, peu communes dans la ſalle des femmes, ſont des catarrhes, des fluxions de poitrine, des fièvres aiguës, différemment compliquées. Les cuiſinières, les filles travaillant au jardinage, les femmes qui revendent dans les rues, ou qui portent dans les marchés, ſont celles qui ſont le plus ſouvent attaquées de ces maladies.

C'eſt ſur-tout parmi les femmes du peuple qu'on a occaſion d'obſerver, juſqu'à quel point le travail & la misère détruiſent la conſtitution, & accélèrent la vieilleſſe. A moins d'un peu d'habitude, on ſe trompe de beaucoup ſur leur âge; & il n'eſt pas rare de leur donner douze ou vingt ans de plus qu'elles n'ont : cependant il meurt tous les mois à l'hoſpice quelques femmes ſeptuagénaires, & même plus âgées. Ces femmes ne ſont pas toujours celles qui ont vécu avec le plus de modération; mais quelquefois des femmes de la halle, nées avec une forte conſtitution, ordinairement aſſez bien nourries, & qui ont pris de bonne heure l'habitude de la fatigue & de l'irrégularité dans le régime.

Si les femmes qui entrent à l'hoſpice S. Sulpice préſentent plutôt des infirmités, que des maladies vives; les hommes au contraire ſont preſque tous affectés de maladies aiguës, graves & d'un aſpect effrayant. Il eſt facile d'en voir la raiſon : d'un côté, le nombre des lits d'hommes répond à peine à la quantité des malades de la paroiſſe S. Sulpice & de celle du Gros-Caillou; de l'autre, la police qui règne dans cette maiſon en écarte les faux malades; & ceux qui ſont véritablement

guéris, n'y trouvent aucune de ces licences qui pourroient les folliciter d'y prolonger leur féjour. Les malades que l'on reçoit à l'Hofpice font prefque tous de la dernière claffe du peuple; ils vivent habituellement du travail de leurs mains, & ils ont une conftitution originairement peu robufte, qui fe trouve encore altérée par la fatigue, par les chagrins ou par la mauvaife conduite, fuivant le travail auquel ils fe livrent. Il y a des différences remarquables, d'après lefquelles on peut en faire différentes claffes ; & nous en établirons trois.

Dans la première claffe font ceux qui travaillent aux carrières de la plaine de Grenelle ou de Gentilly. Ils font prefque tous fujets aux catarrhes, aux fluxions de poitrine, à l'hydropifie, & plus particulièrement à l'hydropifie de poitrine, & aux rhumatifmes de différentes efpèces. En général ces hommes font peu robuftes; c'eft le défaut de reffources qui les force à un métier fi pénible; auffi les uns font âgés, & ont fait différens métiers; les autres plus jeunes, mais éloignés de leur patrie, & privés d'un état par inconduite, ont encore moins de force pour fupporter ce genre de travail. Les plus robuftes de ces ouvriers ont des flu-

xions de poitrine & des rhumatiſmes aigus ; les plus foibles deviennent promptement hydropiques (*a*).

Dans la ſeconde claſſe, on trouve 1°. des manœuvres ou manouvriers, preſque tous jeunes, & nouvellement arrivés à Paris. Nés dans les campagnes, & ayant de bonnes mœurs, ils ſont d'une aſſez bonne conſtitution ; mais la fatigue d'un voyage quelquefois long & forcé, la mauvaiſe nourriture dont ils uſent à leur arrivée, la privation du vin, *la maladie du pays*, & le peu d'attention qu'ils font à leurs maux dans les commencemens, ont ſouvent énervé leurs forces quand on les apporte à l'hôpital. Leurs maladies ſont des fièvres putrides & malignes, des affections vermineuſes, des fluxions de poitrine humorales & des dyſſenteries. Ces malades ſont ſur-tout en grand nombre

(*a*) Ces malades ſe trouvent à l'Hoſpice pendant toute l'année, mais plus fréquemment pendant la mauvaiſe ſaiſon. Il n'eſt pas permis de paſſer ſous ſilence les ſoins que MM. les inſpecteurs des carrières mettent à prévenir & à guérir leurs maladies, ſoit en les envoyant de très-bonne heure à l'hôpital, ſoit en aſſurant leur convaleſcence par des gratifications qui leur permettent de reprendre des forces avant de recommencer leur travail.

pendant l'été, parce que c'eſt dans cette ſaiſon qu'il ſe rencontre ici une beaucoup plus grande quantité de manœuvres, & que les cauſes propres à altérer leur ſanté ſont plus communes & plus actives. 2°. Des Savoyards très-jeunes nouvellement ſortis de leur pays, & qui ne vivent en partie que d'aumônes : ils ſont expoſés aux mêmes maladies que les manouvriers, & ces maladies les attaquent ordinairement en hiver. Leur épuiſement eſt extrême, & ils n'ont pour ainſi dire beſoin que de cordiaux & d'une nourriture douce. 3°. Des vidangeurs, des mendians & des gens ſans aveu : leurs maladies ſont de la même eſpèce que les précédentes. On remarque ſeulement qu'il y a chez ces derniers plus de putridité que de foibleſſe.

La troiſième claſſe des malades reçus à l'Hoſpice n'a rien du tout qui la diſtingue des malades des autres hôpitaux. Dans cette claſſe, les bouchers forts & vigoureux ſont ſujets aux éryſipèles & aux fièvres ardentes. Leurs maladies ſont vives, mais ſe terminent heureuſement quand elles ſont priſes à temps, ou quand elles n'ont rien de contagieux. Les menuiſiers ont différentes ſortes de maladies aiguës, mais plus fréquemment des fluxions de poitrine. Leur tempérament eſt bon, &

la nature a ſouvent chez eux des reſſources ineſpérées. Les maréchaux ſont ſujets à des fièvres inflammatoires, dont le ſiège eſt au ventre; ſingularité qu'on peut attribuer à l'uſage de leurs marteaux, comme on attribue la ſéchereſſe & l'aridité de leur tempérament au feu dont ils ſont toujours entourés. Les garçons jardiniers, les crocheteurs, ſont attaqués de différentes eſpèces de fièvre & de maladies aiguës, parmi leſquelles les fluxions de poitrine & les rhumatiſmes aigus ſont très-fréquens. Leur fibre eſt forte, mais il ſemble qu'elle eſt en même temps trop roide, & qu'elle ne ſe prête pas facilement aux mouvemens critiques. Si trop d'énergie & d'activité dans le genre nerveux nuit à la coction, on diroit, en obſervant ces malades, qu'ils ſont trop engourdis & trop empâtés pour pouvoir s'y prêter avec la ſoupleſſe convenable. Les domeſtiques bourgeois, depuis quelque temps ſans condition, n'ont que l'apparence de la force; il faut leur ménager les remèdes héroïques, ſans quoi ils courent riſque de tomber dans l'affaiſſement, ou dans la langueur : ces malades ſont d'ailleurs ſans courage, & d'une exigence qui les rend incommodes aux autres & à eux-mêmes.

Les maux de jambes, les affections de poitrine & les hydropisies, forment presque toutes les maladies chroniques des hommes ; & il est fâcheux d'être obligé d'avouer que l'ivrognerie, le libertinage & un abandon crapuleux, sont la cause de ces maladies ordinairement peu curables. On voit fréquemment dans cet hôpital combien il est dangereux de laisser fermer des plaies anciennes chez des hommes dont les humeurs sont corrompues. Après une guérison apparente, il survient une fièvre maligne si grave, qu'elle est souvent contagieuse. La phthisie est la maladie la plus ordinaire aux perruquiers qui, dans toutes les autres affections, ont une tendance singulière à avoir la poitrine malade. Les tailleurs paroissent encore plus sujets à la phthisie & à l'hydropisie de poitrine que les perruquiers. Il périt à l'Hospice beaucoup de tailleurs Allemands, presque tous jeunes, & leur maladie fait des progrès très-rapides. On dit que les Européens ne peuvent pas aller en Amérique & dans certaines contrées de l'Asie, sans y faire une grande maladie ; peut-être que si on calculoit exactement le nombre d'étrangers jeunes ou encore vigoureux, qui tombent malades à leur arrivée à Londres ou à Paris, on trou-

veroit, qu'il se paye en Europe un tribut aussi rigoureux de la part de ceux qui quittent les provinces pour venir s'ensevelir dans les grandes villes.

La phthisie, l'hydropisie, la dissolution causée par une vieillesse prématurée, la caducité ou l'extinction naturelle des forces à un âge très-avancé, donnent chaque mois plus de la moitié de la mortalité de l'hôpital de S. Sulpice. Sans entrer ici dans de plus grands détails, réservés pour le temps où l'on pourra présenter le résultat de la mortalité des différens hôpitaux, & expliquer les différences énormes qui s'y rencontrent, (cette différence va de quatre à quinze,) nous ferons ici deux remarques; la première, que la mortalité des femmes est presque égale à celle des hommes, quoiqu'on reçoive un tiers plus d'hommes que de femmes; la seconde, que les maladies des femmes étant presque toutes chroniques, & celles des hommes presque toutes aiguës, on doit voir que la mortalité est beaucoup plus forte dans les maladies chroniques, que dans les maladies aiguës.

La plupart des malades reçus à l'Hospice, étant plus ou moins exposés pendant toute l'année à toutes les vicissitudes de l'air, incapables par le besoin ou par

l'ignorance de prendre les précautions propres à se garantir de la mauvaise influence de l'atmosphère & des alimens, doivent présenter dans leurs maladies le tableau fidèle de la variation des saisons. Il faut avoir tenu en même temps le journal d'un hôpital, & la note des observations météorologiques, pour savoir à quel point est remarquable le rapport qui existe entre l'état d'un hôpital & l'état de l'atmosphère. On voit constamment les mêmes maladies se développer, quand les mêmes dispositions de l'air se renouvellent. Chaque saison a une influence particulière & marquée. En hiver, les maladies catarrhales sont très-communes; en été, ce sont les dyssenteries; le printemps amène des fièvres intermittentes en très-grand nombre; en été, on en voit à peine quelques unes; & en hiver, à l'exception de la fièvre quarte, il n'en existe plus. Les fièvres continues sont très-communes au printemps; elles sont plus rares en été; & en hiver, elles prennent un caractère différent. L'équinoxe & les solstices sont marqués dans les salles des hôpitaux en caractères invariables. L'on sait l'époque à laquelle les maladies aigues doivent être en très-grand nombre, celle où l'on doit craindre les maladies épidémiques; & on

connoît le temps où les maladies chroniques & les infirmités doivent dominer dans les hôpitaux.

Il suit de ces réflexions, 1°. que les malades reçus à l'hospice S. Sulpice s'y succèdent sans interruption, parce que l'administration de cet hôpital en écarte tous ceux qui n'ont pas besoin de secours. 2°. Que la plupart de ces malades sont pris dans la dernière classe du peuple, & disposés par conséquent à avoir en même temps les maladies les plus graves, & le moins de force pour les soutenir. 3°. Que cet hôpital est non-seulement un asyle où le malade vient chercher la guérison, mais un refuge où l'infirmité vient demander des secours, & où la caducité vient expirer. 4°. Que les maladies incurables forment les trois quarts des maladies des femmes ; ce qui fait qu'il y a beaucoup plus de mortalité sur les femmes que sur les hommes, relativement au nombre des unes & des autres. 5°. Que parmi les hommes, qui forment les deux tiers des malades entrans à l'hôpital, il y a peu de maladies chroniques & incurables, mais beaucoup de maladies aiguës. 6°. Que ces maladies sont, non-seulement analogues à la différente constitution des saisons, mais encore au genre de vie & aux différens métiers de ces malades, qui pour la plu-

part ſont les plus propres à affoiblir leur tempérament.

Précis des maladies qui ont régné à l'hoſpice de S. Sulpice pendant l'année 1779 (a).

En 1779, l'hiver fut doux & humide; des brouillards fréquens pendant le mois de janvier; en février, une température plus sèche, aſſez agréable, ſans être plus froide : dans le commencement de mars, quelques jours de gelée, ſuivis promptement d'une chaleur précoce, (état de l'atmoſphère moins analogue à l'hiver, qu'à la ſaiſon qui le précède,) firent perſévérer l'influence automnale, & les maladies furent beaucoup plus fréquentes & plus variées qu'elles ne le ſont communément pendant l'hiver. En janvier, il y avoit beaucoup de catarrhes, les uns avec fièvre, & les autres ſans fièvre; les hommes les plus foibles, & les femmes avoient des diarrhées, produites par la même cauſe, c'eſt-à-dire, par l'inégalité de la tranſpiration & l'acrimonie des humeurs; les fièvres continues, ordinairement ſi rares dans cette ſaiſon, étoient alors aſſez communes, & pluſieurs ſe ſont compli-

(*a*) Cet article eſt extrait des notes de feu M. *Galatin*, qui a été médecin de cet hôpital, depuis ſon origine juſqu'à la fin de l'année 1779.

quées de la manière la plus grave. La malignité a eu lieu chez les malades qui avoient été sans secours pendant les premiers jours de la maladie, & chez ceux dont la fibre s'est trouvée trop peu énergique pour travailler à la coction d'une manière victorieuse. Ce qui démontroit sur-tout cette disposition à la cachexie & à l'atonie, c'étoit le grand nombre d'affections scorbutiques, d'anasarques & d'apoplexies séreuses qu'on observoit alors. En février, la fièvre continue étoit plus bénigne, & la diarrhée moins fréquente. Plusieurs catarrhes se changèrent en fluxions de poitrine, cependant peu inflammatoires, & qui n'exigeoient que des saignées modérées; il y eut quelques fièvres tierces. Le mois de mars offrit moins de catarrhes, mais un très-grand nombre de maladies fébriles, dans lesquelles le caractère inflammatoire paroissoit augmenter de jour en jour; l'angine, l'érysipèle, furent assez fréquens; la rougeole se montra sur plusieurs individus, & chez quelques-uns assez vivement. Pendant ces trois mois, la mortalité a été grande; elle enleva quelques fiévreux, mais elle tomba principalement sur les hydropiques & les phthisiques, dans lesquels la dissolution devoit être accélérée par un air humide & pourrissant.

Le printemps dont on avoit ſenti la douceur dès le commencement de mars, ſe développa avec la plus grande rapidité dans le courant du mois d'avril. La température étoit chaude & sèche ; le baromètre déja conſtamment élevé depuis un mois, monta à une hauteur extraordinaire. Toutes les maladies étoient plus ou moins inflammatoires. Les dyſſenteries, les péripneumonies, les fièvres continues, les maux de gorge, la rougeole, étoient les maladies régnantes. Si la ſaignée étoit requiſe dans les péripneumonies, il y avoit auſſi des cas dans leſquels il falloit faire uſage des évacuans, à cauſe du caractère de putridité que prenoient ces maladies. Les fièvres continues ont eu toutes une terminaiſon heureuſe, à l'exception de celles où il s'établiſſoit un cours de ventre dyſſentérique. Deux femmes accouchées à l'Hôtel-Dieu ſont venues mourir dans cet hôpital d'un dévoiement dyſſentérique, ſurvenu après la ſuppreſſion de leurs lochies. On a trouvé les inteſtins ulcérés avec un épanchement purulent dans le ventre (*a*). La rougeole étoit boutonneuſe, & accompagnée d'une fièvre vive ;

(*a*) C'étoit la fièvre puerpérale, bien moins connue alors qu'aujourd'hui.

il a presque toujours fallu saigner après la dessiccation, suivant le précepte de *Sydenham*, car sans cela la poitrine paroissoit très-disposée à s'enflammer. Sur les derniers jours du mois d'avril, le temps devint subitement humide & froid, & cette disposition persévéra jusques vers la fin du mois de mai. Pendant cet intervalle, qui fit un tort considérable à tous les arbres, les maladies aiguës furent très-violentes & très-compliquées, & l'humeur morbifique avoit la plus grande tendance à se porter au cerveau. Trois phrénétiques sont morts en un jour, malgré les saignées les plus répétées & le traitement le plus actif à tous égards. Dans les fièvres ardentes, les malades succomboient plus ou moins promptement; ils périssoient absolument desséchés, ce qui est conforme à l'observation d'*Hippocrate*.

Le 22 mai, la chaleur & la sécheresse, qui ranimèrent la végétation, semblèrent opérer une heureuse révolution sur les malades. Les maladies eurent un cours plus régulier; il y eut peu de maladies de poitrine, & la malignité devint rare. Cet état persévéra dans le mois de juin.

L'été plus humide & plus variable encore que le printemps, fut remarquable

dans le mois de juillet par des pluies fréquentes & froïdes, interrompues quelquefois tout-à-coup par des jours d'une chaleur extrême ; les maladies fébriles ont été très-communes & très-compliquées, mais se sont terminées presque toutes heureusement : on a vu quelques crachemens de sang, des érysipèles, des rhumatismes aigus. Les rhumatismes traînoient en longueur, plusieurs érysipèles étoient de mauvais caractère. En août, il y eut de grandes pluies pendant la moitié du mois, & beaucoup de secheresse dans l'autre moitié. La fièvre continue fut assez bénigne jusqu'au 14 ; mais la chaleur ayant acquis vers le 15 ou le 16 un grand degré d'intensité, la disposition inflammatoire est devenue générale au commencement des maladies aiguës. Il étoit dangereux alors de débuter par un émétique ; & ce remède ne convenoit qu'après avoir été précédé de saignées plus ou moins nombreuses. L'inflammation du cerveau exigeoit d'abord plusieurs saignées du pied ; & la matière inflammatoire se portant de la tête au ventre, il étoit assez souvent nécessaire de faire au bras les dernières saignées. Ceux qui ont été traités de cette manière, ont été enlevés au danger le plus éminent ; mais ceux qui avoient été traités chez eux par

l'émétique, sans avoir été saignés préalablement, sont morts d'un engorgement inflammatoire dans les entrailles, que des saignées trop tardives n'ont pu prévenir. Dans le mois de septembre, la température constamment humide & variable a effacé tout souvenir de l'été. Les maladies fébriles paroissoient tenir essentiellement à la constitution bilieuse; il étoit peu de sujets cependant qu'on pût se dispenser de saigner au commencement de la maladie. La fièvre continue se présentoit quelquefois sous l'aspect d'une péripneumonie, c'est-à-dire qu'elle étoit accompagnée d'un point de côté, joint à une difficulté de respirer. Mais, malgré l'analogie apparente de cette fièvre péripneumonique avec les fièvres inflammatoires, il falloit prendre une marche différente pour la traiter. L'expérience a prouvé que les malades attaqués de ces péripneumonies supportoient beaucoup moins la saignée dans l'automne, que dans le printemps. Dans les sujets vigoureux, l'émétique réussissoit à merveille, & enlevoit promptement le point de côté; mais les sujets foibles, sur-tout les femmes, devoient être traités plus doucement, quoique d'après les mêmes principes. Chez un homme attaqué d'une fièvre inflam-

matoire bilieuſe, la diſpoſition au ſpaſme a été ſi grande, qu'il n'a pu ſupporter les purgatifs les plus doux, & qu'on a été obligé d'avoir recours à l'opium qui a produit une ſueur critique & ſalutaire.

En ſeptembre, on voyoit déja quelques dyſſenteries; mais elles devinrent très-fréquentes dans le mois d'octobre, dont la température fut toujours douce & humide. Pluſieurs de ces dyſſenteries ont été dangereuſes; cependant il n'a péri qu'une femme, chez laquelle les humeurs étoient tellement appauvries, qu'il n'a pas été poſſible de prévenir la gangrène des inteſtins. On a eu un ſuccès conſtant dans pluſieurs angines gangreneuſes par le moyen de l'émétique; mais on n'a pas eu le même bonheur dans le traitement des fièvres. Elles étoient fréquemment accompagnées d'affections ſpaſmodiques, qui ont porté ſur le cerveau avec une violence marquée. Les ſaignées du pied & de la gorge étoient indiquées, & ont été utiles; elles diſſipoient les accidens; mais, ne détruiſant pas la cauſe du ſpaſme, elles ne prévenoient pas toujours le retour du délire: les véſicatoitoires ont paru avoir le plus grand avantage pour procurer la dérivation de l'humeur morbifique, & par-là favoriſer la criſe de la

maladie. Le même caractère ſpaſmodique s'eſt manifeſté dans les fièvres de novembre, avec cette différence que les fièvres n'étoient pas auſſi inflammatoires que dans le mois précédent. Le pouls qui paroiſſoit fort & dur au premier moment, n'avoit que la concentration due à l'étranglement du ſyſtême artériel, & on a eu rarement beſoin de réitérer la ſaignée. Les indices de matière turgeſcente dans les premières voies, n'étoient pas fréquens; auſſi a-t-on pu employer l'émétique, & jamais les purgatifs; mais on a mis en uſage les boiſſons abondantes, les véſicatoires, & quelquefois un peu d'opium; cette méthode expectante a réuſſi chez tous les malades qui ne ſont pas arrivés dans un état trop avancé. La matière morbifique a été atténuée & éliminée à certains périodes par des évacuations critiques qu'il auroit ſans doute été téméraire de provoquer. Preſque tous ces malades ſont devenus ſourds. Ce ſymptôme a été conſtamment d'un préſage heureux, lors même qu'il ſe préſentoit dans les commencemens. Il ſe diſſipoit pour l'ordinaire aux approches de la convaleſcence. Il n'en étoit pas de même d'une eſpèce de manie qui, dans quelques cas, a duré bien plus long-temps, & pendant laquelle on a vu les malades

perdre à différentes reprises la faculté de parler ; cependant ces accidens ont cédé pour la plupart à la méthode douce que nous venons d'exposer. On a vu le délire phrénétique durer trente-cinq jours, & se terminer par une douce moiteur & un cours de ventre critique. Il y avoit en même temps, à l'Hospice, des fièvres intermittentes, des rhumatismes aigus & chroniques, des gangrènes internes, des angines compliquées, quelques petites-véroles confluentes, mais bénignes. La dyssenterie étoit d'une nature moins grave que celle du mois précédent, & bien différente de cette dyssenterie putride qui avoit ravagé la moitié des campagnes de la France depuis quelques mois. Sur la fin de cet automne, la pluie, les vents, la tempête, se succédèrent sans interruption, & le thermomètre descendit à un point où on le voit rarement. En décembre, les fièvres aiguës devinrent plus rares ; mais les petites-véroles & les rougeoles furent communes & dangereuses. Il y eut beaucoup d'affections rhumatismales aiguës & chroniques, des catarrhes en grande quantité, quelques fièvres intermittentes, quelques diarrhées.



MAGNÉTISME ANIMAL.

*LETTRE DE M. MESMER, à M. le comte de C.***, en date du 31 août 1784; ſuivie d'une Requête à NOSSEIGNEURS de Parlement en la Grand'Chambre. In-4° de 11 pag.*

Un *homme à ſecret* étonne & captive certains eſprits; il n'excite chez les autres que la plaiſanterie & le mépris. De cette diverſité d'opinions naiſſent les brochures, les louanges & les brocards; viennent les huées & les *bravo;* bien attaqué, bien défendu; c'eſt un plaiſir, c'eſt un tourment; on ne ſait qui a tort, qui a raiſon.

Les partiſans de M. *Meſmer* ſoutiennent avec chaleur que ſa Requête au parlement, ainſi que ſes autres écrits, prouvent auſſi-bien l'exiſtence du magnétiſme animal, que la franchiſe, la fierté, la nobleſſe, la fermeté inébranlable, en un mot, le grand caractère de M. *Meſmer.*

Les incrédules, les renégats, & il y en a parmi toute eſpece d'initiés, s'en expliquent avec une liberté qui bleſſe les oreilles des bons frères.

Les incrédules prétendent que M. *Gasner* (*a*) a servi de modèle à M. *Mesmer*, & que toute l'invention de celui-ci se réduit à la fortunée conjonction de deux mots, *magnétisme animal.*

M. *Mesmer* a été, disent-ils, témoin oculaire des miracles opérés en Souabe par M. *Gasner*. L'occasion étoit belle, pour un homme intelligent; il trouvoit à la fois à faire son profit de deux vérités bonnes à savoir; la première, *l'imagination, l'attouchement & l'imitation, peuvent produire des effets très-multipliés, & capables de surprendre.* La seconde, *ce qui paroît évident à l'un, ne paroît pas même probable à l'autre : l'un, par son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preuves ; & l'autre ne l'est que d'un genre tout différent.*

Ce systême de connoissances une fois conçu, & fortement médité, tant il est général, vrai, lumineux, les corollaires coulent de source. Qui ne voit pas quel genre d'étude il restoit à faire? Il falloit pour trouver des partisans, pour faire

(*a*) M. *Gasner* est, comme la renommée nous l'a appris, un curé qui a fait des miracles : quelques milliers de témoins les ont vus & attestés ; & M. *Gasner* feroit encore des miracles, s'il n'avoit reçu avis de bonne part, qu'il ne falloit plus s'en mêler.

une ſecte, imiter encore M. *Gaſner*, s'aviſer & convenir de certaines rubriques, ſingeries & pantalonades : en tout temps elles ont ſuffi, & elles ſuffiſent encore pour donner le change ; la contagion de l'exemple, la force de l'habitude, la ſympathie de l'eſprit humain avec le merveilleux, feront toujours attribuer à des chimères, à des agens phantaſtiques, à des êtres ſuppoſés, les effets réſultans de cauſes connues depuis des ſiècles. M. *Meſmer*, ainſi que ſon *prototype* M. *Gaſner*, devoit donc être myſtérieux, inintelligible, bizarre ; & c'eſt à tort qu'on a blâmé les faits & geſtes de M. *Meſmer*. On voit clairement que ſa conduite, telle qu'elle a été & telle qu'elle eſt, a été & eſt telle de première néceſſité.

Enfin, comme le veulent encore les incrédules, la théorie du *magnétiſme animal*, ainſi que celle de toute autre ſuperſtition, eſt ſimple & immuable ; mais, pour la mettre en vogue & en pratique, il falloit être un peu lutin, oſer ſe rendre juſtice, s'armer de mépris pour l'eſtime des hommes inſtruits ; &, comme on ne pouvoit abſolument éviter l'apparence de la cupidité, c'étoit une raiſon de plus pour ſe vanter ſoi-même du plus grand déſintéreſſement, & pour mettre toujours en

avant le ſeul intérêt de l'*humanité ſouf-frante*. Avec ces talens & ces qualités, on ne craint point de faire des promeſſes ; &, à coup sûr, le public vient vous prier d'accepter ſon argent :

. . . . *Labor omnia vincit*
Improbus.

Il n'y a que le premier pas qui coûte ; le magnétiſme animal, réfugié de Vienne à Paris, y a circulé pendant pluſieurs mois dans les ſociétés, & il n'excitoit de ſenſations ni morales, ni phyſiques : quelque temps après, l'*harmonica* & des romances ont diſſipé ou occaſionné des grouillemens, des éternuemens, des borborygmes ; la compagnie eſt devenue plus nombreuſe & plus brillante, les baquets ſe ſont dreſſés ; enfin ſont arrivés les convulſions, & les convulſions ont amené les arbres, les forêts, les étangs magnétiſés, tout auſſi facilement qu'un coup de ſifflet fait arriver les châteaux, les fleuves & les montagnes à l'*opéra*.

O *Michel Cervantes !* tu ne vis plus, mais l'ame de ton héros embraſſe l'univers entier, anime & régit une poſtérité immenſe. Courage, M. *Meſmer !* l'homme de bien ne doit jamais ſe rebuter ; dans le malheur, il ſait ſe réſi-

gner; & enveloppé dans le manteau de ſa vertu, il ſouffre ce qu'il ne peut empêcher. Les incrédules ſont toujours perſifleurs : ainſi que vous êtes fécond en merveilles, ils le ſont en épigrammes; ils ſont même déſobligeans, juſqu'à vouloir nous faire croire que le bon-homme *La Fontaine*, l'homme de tous les temps, avoit trouvé ſon *Meſmer* parmi les animaux ſes bons amis; le *renard* & *les dindons* ſont de trop dans ſon livre; &, malheur à ceux qui, avec leur eſprit de mémoire, ſe ſouviennent de pareilles fables! Ne ſoyons pas érudits, ſoyons polis; la politeſſe gagne les cœurs; elle eſt de toute ſaiſon; elle réuſſit en toute circonſtance. Vous, M. *Meſmer*, que la nature a taillé ſur un patron tout différent des autres hommes, vous avez le privilège excluſif de recommander la politeſſe, & de dire des injures. Il eſt vrai, vous ne vous les permettez qu'à l'égard des ſavans honnêtes & diſtingués, à l'égard des corps les plus recommandables. Mais à quoi bon rudoyer ce bon M. *Deſlon*? La verge toujours levée ſur lui (*a*)! quelle eſt donc

(a) *Voy.* la Requête de M. *Meſmer*, & ſes Lettres à M. *Franklin*, à M. *Vicq-d'Azyr*, à MM. les auteurs du Journal de Paris, & à M. *Philipp*.

ſon offenſe? M. *Deſlon* a-t-il héſité de croire en vous, de vous prôner, de tout ſacrifier pour vous? Et vous, après l'avoir affectueuſement, & long-temps careſſé, après avoir éveillé ſon amour-propre, après lui avoir donné le ſentiment de tout ſon mérite, vous le repouſſez avec outrage; & M. *Deſlon* revient toujours à vous: il n'eſt pas comme ces enfans, forts d'un bon lait, qui mordent le ſein de leur nourrice; ſi par haſard il lui échappe quelque plainte, il eſt conſtamment tendre & reſpectueux.

M. *Meſmer* devroit donc être moins violent: ſes déclamations ſont vaines; il ne perſuadera jamais que M. *Deſlon*, qu'il a préſenté au public comme *une ame pure & un cœur droit, aimant la vérité, & la conſidérant ſans rougir*, ſoit devenu un viſionnaire, un *hypocrite*, &c. M. *Deſlon* ne s'eſt-il pas fait, ainſi que M. *Meſmer*, des diſciples & des proſélites? N'a-t-il pas auſſi donné des pouvoirs & des miſſions pour magnétiſer? Mais, bien qu'il y ait eu autant de carroſſes & d'embarras à la porte de M. *Deſlon*, qu'il y en a eu à celle de M. *Meſmer*, bien qu'il y ait eu dans les appartemens de M. *Deſlon*, une chambre obſcure & matelaſſée, des prévôts de

ſalle, des criſeurs & des criſeuſes (*a*), des ſeaux d'eau & de la crême de tartre, de la muſique, & trois baquets pleins de bouteilles caſſées, néanmoins M. *Meſmer* a déclaré dans différens manifeſtes, qu'il eſt effectivement vrai, que pour ſervir l'humanité, il a tranſmis ſon ſecret, non excluſivement à des médecins qu'il connoiſſoit à peine; mais auſſi à d'autres perſonnes de tout état, & ſeulement pour le prix de cent louis, & même de cent piſtoles: que cependant il n'a pas communiqué ſon ſecret à M. *Deſlon*, ſon intime ami, ſon premier diſciple, qui *accueille la vérité avec candeur;* & nonobſtant qu'il ait reconnu & vanté cette belle qualité en M. *Deſlon*, il ne nous invite pas moins à nous méfier du même M. Deſlon, *à qui il avoue avoir laiſſé entrevoir une portion du ſyſtême de ſes connoiſſances, après avoir exigé ſa parole d'honneur qu'il garderoit un ſilence abſolu.*

Fondé ſur ces raiſons, comme « *miniſtre*

(*a*) Nouveaux mots ſcientifiques, dont le magnétiſme animal a enrichi la langue françoiſe. Les *criſeurs* & les *criſeuſes* ſont d'ordinaire de jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui, devenues pour un temps convulſionnaires & ſomnambules, découvrent le ſiège du mal, y portent la main, & le guériſſent aſſez ſouvent.

& défenſeur de l'humanité, à l'effet de prévenir le danger qu'il y auroit que le magnétiſme animal ne ſoit inconſidérément rejeté, avant que le développement, les progrès (les produits nets) *en ſoient aſſurés, en invoquant les loix protectrices de la propriété, attendu le nombre de trois cents élèves environ qu'il a formés, complices ou dupes d'un charlataniſme dangereux, vu le ſyſtême de bienfaiſance univerſel; de plus les remords cruels & profonds, & commandé de ſortir de ſon repos pour s'occuper du bien de ſes ſemblables. En conſéquence le Suppliant, conſidérant toute l'étendue de ſes devoirs, & quelle que ſoit la deſtinée qu'on lui prépare, déterminé à les remplir, a recours à votre autorité, NOSSEIGNEURS, & met ſous la protection de la loi, dont vous êtes les diſpenſateurs les plus auguſtes, une doctrine qu'il eſt temps de ſouſtraire au caprice des jugemens & des intérêts particuliers.* »

« *Ce n'eſt pas ſa propre cauſe que le Suppliant entreprend de défendre ici; aucune vue d'intérêt perſonnel ne le détermine: il n'aſpire pas, comme on pourroit le croire, comme on le dira peut-être, à l'exercice de la médecine dans Paris: quand on parle au nom de l'humanité,*

tous les motifs qui font agir sont grands comme l'objet qu'on se propose. »

« *La cause que le Suppliant abandonne à votre décision, est la cause du monde entier : c'est donc au tribunal de l'Europe le plus respecté, qu'il lui convient de la soumettre. Si sa doctrine n'est pas une erreur, si elle embrasse dans son étendue la plupart des institutions physiques auxquelles nous obéissons, si elle doit opérer dans ces institutions une réforme salutaire ; s'il résulte de ses progrès la destruction de cette science fatale, la plus ancienne superstition de l'univers, de cette médecine tyrannique qui, saisissant l'homme dès le berceau, pèse sur lui comme un préjugé religieux, fatigue le développement de toutes ses facultés, & exerce, bien plus qu'on ne le croit, sur toutes ses affections morales, une influence aussi profonde que funeste ; si à cette médecine incertaine & conjecturale doit succéder une médecine plus simple, plus naturelle, plus vraie, plus appropriée à notre organisation ; en un mot, si pour les générations présentes & les générations futures, la doctrine du Suppliant est un grand bienfait, c'est à vous,* NOSSEIGNEURS, *qu'il appartient de déterminer l'opinion qu'il faut en avoir, & d'assurer les avantages qu'on en doit attendre.* »

« *Alors le Suppliant, échappant aux vexations publiques & secrettes dont il est depuis trop long-temps l'objet, osera espérer que le Prince éclairé qui gouverne cet Empire, ne verra pas sans intérêt s'organiser sous ses yeux le systême d'utilité publique qui résulte de l'application & de l'usage de sa découverte; & il sera consolé de toutes ses peines, si dans les Etats du souverain le plus aimé de ses peuples, le plus cher à l'humanité, il peut commencer à faire aux hommes tout le bien que sa doctrine, sagement développée, doit produire.* »

« *Ce considéré,* NOSSEIGNEURS, *il vous plaise; Vu par la Cour, les protestations que le Suppliant a faites en* 1782, 1783, 1784, *que le sieur* Deslon *ne connoît qu'imparfaitement sa doctrine, & qu'il est hors d'état de l'enseigner, protestations consignées dans les lettres adressées par le Suppliant au sieur* Philipp, *doyen de la Faculté, aux rédacteurs du Journal de Paris, & à M.* Franklin, *desquelles lettres copie est à annexée à la présente requête:* »

« *Donner acte au Suppliant de la dénonciation qu'il fait desdites protestations, & qu'il réitère aujourd'hui, en tant que de besoin, en la Cour.* »

« *Et attendu que l'importance de la doctrine du Suppliant, exige que l'état des malades une fois constaté par les médecins,*

la manière de les traiter, les certificats qu'ils pourront donner des progrès de leur maladie & de leur guérison, soient vérifiés par des personnes à qui la confiance du public soit nécessairement dûe, telles que des magistrats supérieurs, ou ceux qu'ils commettront; que cette précaution a déja été jugée convenable par le Roi, lorsqu'en 1781 il nomma M. Bochard de Saron, *président du parlement, M. le comte* d'Angiviller, *les sieurs* de Montigny, d'Aubenton, *pour suivre avec les sieurs* Bercher, Grandclas, Lorri & Mauduyt, *médecins, le traitement des malades qui seroient soumis au magnétisme animal; nommer tels de Messieurs qu'il vous plaira choisir, pardevant lesquels le Suppliant sera autorisé à se retirer, à l'effet de soumettre à leur examen un plan qui renfermera les seuls moyens possibles de constater infailliblement l'existence & l'utilité de sa découverte, pour, ledit plan communiqué à M. le Procureur-Général, & rapporté en la Cour, être par M. le Procureur-Général pris les conclusions qu'il jugera convenables, & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & vous ferez bien.* »

Signé MESMER.

CUIGNARD, procureur.

M. *Mesmer*, toujours M. *Mesmer*, a battu la caisse pour donner avis qu'il pouvoit & vouloit guérir. On lui a donné des Commissaires, & il n'a plus voulu guérir. M. *Mesmer* renouvelle son offre de guérir, & consent à ce que l'état des malades soit constaté par des médecins. Le plan qui renfermera les seuls moyens possibles de constater infailliblement l'existence & l'utilité de sa découverte, doit être communiqué à M. le Procureur-Général, & rapporté en la Cour. En attendant que ce plan, ou les résultats qu'il doit avoir, deviennent publics, nous félicitons M. *Mesmer* d'être moins difficile, d'être enfin parvenu à corriger un peu son naturel revêche & mutin. Pour prouver que nous ne complimentons M. *Mesmer* qu'à juste titre, nous avons à citer M. *Mesmer* lui-même. C'est ainsi qu'il s'exprime, en rapportant ses conditions à faire avec le Gouvernement (a).

« *Que la froideur avec laquelle on avoit vu la conduite de la Faculté de médecine à mon égard, avoit passé jusqu'à moi. Que depuis ce temps-là, je consentis bien que l'on estimât ma découverte, mais que je*

(a) Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal, imprimé en 1781, pag. 194.

ne prétendois plus y forcer personne. »

« *Que je verrois sans doute avec satisfaction que l'on s'occupât à vérifier les faits existans, mais que je n'en ferois pas une affaire essentielle pour moi ; que moins encore je me porterois à faire éclore de nouveaux faits : en résumé, qu'on pourroit se convaincre, mais que je ne voulois plus convaincre.* »

« *Que les preuves nécessaires pour constater en forme authentique l'efficacité du* MAGNÉTISME ANIMAL, *dans la guérison des maladies, quoique éparses, pouvoient se rassembler en quantité suffisante.* »

« *Qu'il ne s'agissoit que de vouloir, & qu'on trouveroit des moyens propres à lever toutes les difficultés.* »

« *Que le Gouvernement pouvoit nommer des Commissaires, non pour examiner mes procédés, non pour se concilier avec moi ; mais pour prendre connoissance des faits notoires, & en rendre compte.* »

« *Que, ce parti pris, il étoit de présomption que je ne me refuserois pas à toute complaisance ; des gens vraiment honnêtes devant trouver nécessairement un retour d'honnêteté dans un homme qui pense.* »

« *Que, si je m'y refusois, cela reviendroit au même, puisqu'en effet il n'importoit pas de mon consentement pour sa-*

voir à quoi s'en tenir; que je n'étois pas le maître que ce que j'avois fait ne fût pas fait. «

« *Que les Commissaires du Gouvernement pourroient choisir dans le nombre des faits, ceux qui leur paroîtroient les plus remarquables, & que la vérification pourroit s'en faire par des moyens jugés raisonnables.* »

« *Que si ses soins à lui, M. d'*Eslon, *étoient jugés nécessaires, soit pour retrouver les personnes ou les papiers relatifs, soit pour engager les malades à se présenter, soit pour accompagner les plus timides, &c. on le trouveroit toujours prêt.* »

« *Que les faits ainsi constatés, le Gouvernement sauroit à quoi s'en tenir, & pourroit apprécier les moyens de faire jouir l'humanité des avantages annoncés, en me fixant en France.* »

« Que, *lorsque je me refusois constamment à prouver l'action du* MAGNÉTISME ANIMAL, *par des expériences instantanées, je paroissois, d'après les erremens ordinaires, en agir déraisonnablement; mais que cette façon de penser n'est pas exacte, parce que le résultat de ces expériences ne pouvant être assuré, il seroit au moins indiscret d'en faire dépendre aucune conclusion au désavantage de la décou-*

verte. En effet, le résultat dépend de l'organisation actuelle du malade sur lequel l'expérience a lieu, ensorte que si l'état du malade change de la veille au lendemain, l'effet doit être différent, ou nul; qu'on m'avoit vu hasarder plusieurs fois quelques essais envers des personnes non avouées, & qui par conséquent auroient pu tirer des inductions très-dangereuses de résultats peu concluans; mais que le fruit de ces complaisances n'avoit pas été encourageant; qu'ayant fait nommément des expériences très-extraordinaires pour la conviction de quatre médecins connus qui suivoient mes traitemens, & ceux-ci s'étant refusés à l'évidence, je pouvois bien sans humeur ne pas courir de pareils risques, dans des momens où cela pourroit tirer à la plus grande conséquence. »

« M. d'Eslon *finissoit son Mémoire, en indiquant le genre d'interrogations que les Commissaires du Roi pouvoient faire aux malades. Comme je serai obligé d'en parler ci-après, j'en supprime ici le détail.* »

« *Lorsque M.* d'Eslon *me communiqua ce Mémoire, je l'autorisai à dire de vive voix à M.* de Lassone, *que par les raisons alléguées, il ne m'étoit pas possible de m'engager formellement à faire des expé-*

riences devant les Commiſſaires du Roi ; mais que ne doutant pas qu'on n'usât enfin envers moi d'honnêteté, de décence & de bonne-foi, je m'engageois verbalement à donner à ces Meſſieurs les ſatiſfactions qui pourroient être raiſonnablement deſirées. »

« *Il ne reſtoit plus à debattre que la nature du commiſſariat. M.* de Laſſone *trouvoit fort difficile de tranſgreſſer les règles ordinaires : règles qui veulent des commiſſaires inſpecteurs, & non des commiſſaires enquêteurs.* »

« *De mon côté, je prétendois qu'une commiſſion donnée par le Roi étoit honorable en elle-même, & que dès qu'il en auroit réglé la forme, la forme en ſeroit convenable.* »

« *Je ſoutenois en outre que les prétendues règles qu'on oppoſoit, étoient imaginaires, puiſqu'elles n'étoient pas connues en France dans les occaſions où il s'agiſſoit de la vie des citoyens. Voici ce que je diſois à cet égard, parlant à M.* de Laſſone : *Je prie d'obſerver que mon raiſonnement, quoique bizarre au premier aſpect, eſt cependant* très-ſérieux, & très-ſérieuſement *applicable à la queſtion.* »

« *Lorſqu'un voleur eſt convaincu de vol,*

on le pend : lorſqu'un aſſaſſin eſt convaincu d'aſſaſſinat, on le roue ; mais pour infliger ces terribles peines, on n'exige pas du voleur qu'il vole de nouveau, afin de prouver qu'il ſait voler : on n'exige pas de l'aſſaſſin qu'il aſſaſſine une ſeconde fois, afin de prouver qu'il ſait aſſaſſiner : on ſe contente d'établir, par des preuves teſtimoniales & le corps du délit, que le vol ou l'aſſaſſinat ont été commis ; & puis, l'on pend ou l'on roue en ſûreté de conſcience. »

« *Eh bien ! il en eſt de même de moi. Je demande d'être gracieuſement traité comme un homme à rouer ou à pendre, & que l'on cherche ſérieuſement à établir que j'ai guéri, ſans me demander de guérir de nouveau, pour prouver que je ſais dans l'occaſion comment m'y prendre pour guérir.* »

M. *Meſmer* portoit alors ſes prétentions juſqu'à vouloir avec des pancartes, avec des certificats, nous réduire à croire des choſes incroyables : il ſe contentoit de dire qu'il avoit guéri, que cela ſuffiſoit, & il ne vouloit plus guérir. Ah, M. *Meſmer !* où eſt le temps paſſé ? *C'étoit un beſoin pour vous de ſacrifier votre vie au bonheur de l'humanité : pour ſatisfaire votre cœur & votre goût, il falloit vous préſenter des mourans à ſoulager, des*

proies à arracher au tombeau (a) ; & tout-à-coup, vous alarmez le public, vous déclarez que vous ne voulez plus guérir, à moins qu'on ne vous donne ſept à huit cents mille livres comptant, ou la terre de *** *en toute propriété !* Certaines gens qui ſubſtituent la réflexion à la complaiſance, & qui aſſomment le cercle le plus choiſi avec quatre mots de raiſon, ſoutenoient que, pour le moment, vous étiez en contradiction avec *votre cœur & votre goût ;* mais ceux qui connoiſſent *votre cœur & votre goût*, n'ont jamais ceſſé de vous rendre juſtice : ils ſont bien convaincus que vous avez toujours raiſon, & trois fois raiſon, quand vous paroiſſez inconſéquent. Ne falloit-il pas éloigner les commiſſaires ? Vous auriez manqué à votre plan, en admettant des juges ; vous ne laiſſez pas d'équivoque à cet égard : vous dites expreſſément que vous demandez *des élèves & non des juges ;* & cela eſt prudent, conforme aux grands principes. Comme les prodiges ne précèdent pas la

(a) *Voyez* la Lettre de M. *Deſlon*, à M. *Philipp*, La Haye, 1782, in-8° de 144 pages, pag. 124 & ſuivantes.

Voyez le Journal de Médecine, janvier 1783, pag. 79.

crédulité, mais la ſuivent toujours, il eſt auſſi dans l'ordre le plus naturel, qu'avant de faire & de renouveller vos prodiges, vous exigiez une confiance aveugle, que vous parliez en Mahomet :

Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux !
Quiconque oſe penſer, n'eſt pas né pour me croire.

Montagne a dit quelque part, que ce qui pouvoit arriver de plus heureux à un homme, c'étoit d'être né à propos. Il manque à M. *Meſmer* d'être né cent ans plus tôt. Les Pariſiens ſi bons, ſi confians, vouloient bien admirer l'inventeur & le poſſeſſeur *du moyen univerſel de préſerver & de guérir ;* mais le ſiècle actuel les a aſſez avancés du côté de la logique, pour ne voir qu'avec indignation la menace qui leur a été faite de ne plus guérir. Que ſignifie cette comparaiſon d'un voleur, d'un aſſaſſin, ces idées qu'il faut toujours éloigner, de roue & de gibet ? Qu'eſt-ce que tout cela a de commun avec le magnétiſme animal, la manière de le vendre & de le pratiquer ? M. *Meſmer* a l'air de ſe traiter mal en fait de comparaiſon. N'eſt-il pas permis de vendre ſon ſecret ? M. *Meſmer* ne le vend que quand il a trouvé un

acheteur ; il le vend le prix convenu, & bon marché. Quant aux malades qu'il a magnétisés, a-t-il quelque chose à se reprocher sur leur mort ? Ne devoient-ils pas mourir ? N'y avoit il pas chez M. *Mesmer* des anatomistes assez intelligens pour prouver aux morts, les pièces à la main, qu'ils ne pouvoient en revenir ? Mânes de *Gébelin*, auteur du *Monde primitif*, vous avez eu beau faire l'illuminé de votre vivant, le rayon de lumière n'a éclairé que votre tombe.

D'après cela, ne doit-on pas conclure que M. *Mesmer* ne doit jamais dire : *Je demande à être gracieusement traité comme un homme à rouer ou à pendre ?* Et bien, quoique l'on sache qu'on pend un voleur, & qu'on roue un assassin, sans obliger encore l'un de voler & l'autre d'assassiner; les partisans mêmes de M. *Mesmer* estiment qu'on pouvoit exiger de lui de nouvelles guérisons, parce qu'il n'y avoit que le risque à courir de le voir guérir encore. Mais quelquefois on n'est pas en état de grace : on ne fait pas tous les jours des miracles ; & il est bon de se reposer un peu, quand on en a fait. M. *Mesmer* a donc vu qu'il étoit convenable d'éluder les Commissaires qu'il avoit demandés. Tout ce qu'on a à lui reprocher, c'est de

s'être par trop preſſé de les rejetter, & d'avoir vu une inſulte dans la propoſition flatteuſe de guérir encore. Il falloit plâtrer cette conduite, & M. *Meſmer* a fait entendre une voix gémiſſante; il a crié à la perſécution; il s'eſt donné pour le martyr de l'humanité. On auroit preſque imaginé qu'on lui préſentoit la ciguë, comme on vient de l'écrire tout nouvellement; & cet homme, admirable dans ſes procédés comme dans ſes découvertes, qui ne vouloit plus guérir en préſence des Commiſſaires, n'a pas demandé mieux qu'à guérir tout ſeul, & même à mettre les autres en état de guérir (*a*). Pour-lors il a vendu au premier venu ſon ſecret, qu'il n'avoit pas, pour dix mille écus de rente, voulu vendre au Gouvernement, dans la crainte qu'on n'en abusât (*b*). Mais qu'a-t-il appris

---

(*a*) On peut voir le détail de ſes cures dans un ouvrage qui a pour titre : *Anti-magnétiſme*, ou *Origine, Progrès, Décadence*, &c. *du magnétiſme animal*. A Londres, 1784, in-8° de 252 p.

Et dans un autre écrit, qui a pour titre : *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la jonglerie*, &c. in-8° de 47 pag. A Paris, chez *Méquignon*, rue des Cordeliers.

(b) « *Je cherche*, dit M. Meſmer, *un Gouvernement qui apperçoive la néceſſité de ne pas laiſſer introduire légérement dans le monde une vérité qui, par ſon influence ſur le phyſique des hommes, peut*

à ceux qui l'ont acheté ? Qu'importe à vous qui ne l'avez pas payé ? C'eſt un ſecret, & un ſecret bien gardé. M. *Meſmer* a répondu aux initiés, qui l'ont trop vivement pouſſé de queſtions: *Meſſieurs, Meſſieurs, liſez mes ouvrages, & vous verrez dans mon Précis hiſtorique des faits relatifs au magnétiſme animal, que je ne trompe perſonne. N'ai-je pas imprimé en caractère de* cicero, *que L'OBJET QUE JE TRAITE ÉCHAPPE à L'EXPRESSION POSITIVE?* Il a bien fallu que MM. les initiés, quelque curieux qu'ils fuſſent, ſe

---

opérer des changemens que, dès leur naiſſance, la ſageſſe & le pouvoir doivent contenir & diriger dans un cours & vers un but ſalutaire. Les conditions qui m'ont été propoſées, ne rempliſſant pas ces vues, l'AUSTÉRITÉ DE MES PRINCIPES ME DÉFENDOIT IMPÉRIEUSEMENT DE LES ACCEPTER. »

« *Dans une cauſe qui intéreſſe l'humanité au premier chef, l'argent ne doit être qu'une conſidération ſecondaire; quatre ou cinq cents mille francs de plus ou de moins, employés à propos, ne ſont rien: le bonheur des peuples eſt tout. Ma découverte doit être accueillie, & moi récompenſé avec une munificence digne de la grandeur du Monarque auquel je m'attacherai. Ce qui doit me diſculper ſans réplique de toute fauſſe interprétation à cet égard, c'eſt que depuis mon ſejour en France, je n'ai tyranniſé aucun ſujet.* Page 217 du *Précis hiſtorique des faits relatifs au magnétiſme anmal.*

contentassent positivement du dernier mot de M. *Mesmer*. Quant aux indiscrets qui l'ont deviné, M. *Mesmer* les a mal-menés, en paroissant tout étonné de n'avoir point obtenu leur estime & leur approbation. Il n'a pas manqué d'afficher, qu'il traite tous les savans d'égal à égal ; & il continue à faire valoir le *magnétisme animal*, tout ainsi qu'un escamoteur renforcé se met au niveau des physiciens, sans que cela l'empêche de faire des propos & des turlupinades, de les varier & de les répéter jusqu'à ennuyer ou fasciner les spectateurs. Leur attention étant déroutée, le tour se fait ; il est bon, & chacun s'en va aussi content d'avoir à conter ce qu'il a vu, que ce qu'il n'a pas vu. On n'y comprend rien, & cela suffit.



RÉFLEXIONS PRELIMINAIRES (*a*).

A l'occaſion de la Pièce intitulée *Les Docteurs modernes*, jouée ſur le théâtre italien, le 16 novembre 1784.

« *Voici un pouvoir terrible & d'un nouveau genre, qui s'élève dans l'Etat* ».

« *M.* Meſmer *a des ennemis puiſſans, & en a même qui ſont revêtus d'une grande autorité.* »

« *Il a fait une découverte ; il propoſe une doctrine ; il a beaucoup d'élèves, plus diſtingués les uns que les autres par leur rang, leurs lumières, leur exiſtence perſonnelle.* »

« *Ses ennemis n'oſent pas atten-*

(*a*) Ces Réflexions préliminaires ont été imprimées & diſtribuées ; &, comme on le voit, très à propos, à l'occaſion des DOCTEURS MODERNES.

ter à ſa vie : le temps des Auto-da-fé *paſſe par-tout ailleurs ; il n'a jamais exiſté en France.* »

« *Forcé de ménager ſa perſonne, ils l'attaquent dans ſon honneur. On l'a joué ſur le théâtre italièn de la manière la plus indécente & la plus calomnieuſe ; lui directement, & indirectement ſes élèves & ſes malades.* »

« *En attendant que M.* Meſmer *le demande aux loix, on oſe demander aujourd'hui aux pères de famille, aux citoyens honnêtes, en un mot au public impartial :* »

« *S'il eſt bien convenable que dans un Etat policé, une autorité quelconque s'arroge le droit de diſpoſer ſur un théâtre, de l'honneur d'un individu ?* »

« Ariſtophane *jouoit* Socrate, *& l'a conduit à la ciguë. Eſt-ce là l'intention des ennemis de M.* Meſmer*? Ils ſe trompent. L'honorable cortège dont M.* Meſmer *eſt entouré portera, quand il en ſera temps, aux pieds du trône & dans le ſanctuaire de la*

justice, les témoignages de son savoir & de sa vertu. »

« *Si les ennemis de M.* de la Chalotais *avoient imaginé la ressource des théâtres, ils auroient pu mener loin ce grand homme; & la magistrature françoise.* »

« *Le lecteur est prié de peser ce petit nombre de réflexions dans l'intérieur de son foyer.* »

« *L'auteur de cet écrit se nommera un jour: connu par son respect pour la puissance du Roi, l'autorité des loix & la vérité, il a toujours fait profession de ne craindre, ni les railleries, ni les intrigues, ni l'abus du pouvoir.* »

EXTRAIT DU JOURNAL DE PARIS,

Du vingt-six novembre 1784.

MÉDECINE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Découverte du véritable secret du magnétisme animal.

Avant de publier le mot de cette grande énigme, j'ai cru devoir présenter quelques

Réflexions

Réflexions préliminaires : je ſupplie de les lire avec attention, & je me flatte que les Lecteurs ſeront dédommagés de cette petite peine par la ſatisfaction qu'ils éprouveront, ſans doute, en voyant enfin ſans nuage cette ſublime découverte, qui fera époque dans l'hiſtoire de notre ſiècle.

Commençons par mettre le Public à portée de juger ſi j'ai bien ſaiſi l'état de la queſtion.

1°. Il exiſte un fluide également répandu dans toute la nature, qui influe ſur les mouvemens des aſtres comme ſur les mouvemens de l'économie animale. Il eſt la cauſe de cette influence des aſtres ſur le corps humain, qui eſt reconnue de tous les hommes éclairés. Perſonne, avant M. *Meſmer*, n'a bien connu ce fluide, & lui ſeul a ſu en développer les étonnantes propriétés.

2°. Ce fluide échappe à tous les ſens ; il n'eſt pas peſant, & traverſe tous les milieux. Newton doutoit que les rayons de la lumière fuſſent un corps ; ce doute ſeroit encore mieux fondé relativement à ce nouveau fluide.

3°. En employant les procédés de M. *Meſmer*, ou des procédés analogues, on peut produire ſur le corps humain des effets ſinguliers, faire tomber quelques perſonnes en convulſion, réveiller la douleur dans les uns, la calmer dans les autres, ſoulager ſenſiblement quelques malades, en guérir un grand nombre.

4°. Ce fluide univerſel eſt le véritable agent de tous ces effets ; l'imagination ſans lui ne pourroit les produire.

5°. Le ſecret du Magnétiſme pourroit devenir nuiſible, s'il étoit confié à des perſonnes qui manquaſſent de lumières & de probité.

Tels ſont, à ce qu'il me ſemble, les principes & les principales aſſertions de M. *Meſmer* & de ſes Diſciples.

J'ai découvert un fluide qui poſſède toutes les propriétés que je viens d'énoncer; & la manière d'en faire uſage eſt d'une ſimplicité qui étonnera; mais le ſuccès dépend du Médecin & du malade, de l'habileté de l'un dans la manière de traiter, & de la diſpoſition de l'autre à éprouver les effets du traitement.

Il faut du tems pour bien ſaiſir l'enſemble de la doctrine de M. *Meſmer*, quoiqu'elle dépende d'un ſeul principe, parce qu'on n'a pas encore donné à la méthode de l'enſeigner toute la clarté dont elle eſt ſuſceptible; cela eſt ſi vrai, que, parmi les Elèves de M. *Meſmer*, il y en a un grand nombre qui juſqu'ici ne ſe doutent pas du véritable ſecret. La découverte de la méthode d'enſeigner, eſt tout ce que je réclame, je reconnois, ſur tout le reſte, l'antériorité des droits de M. *Meſmer*.

MÉDECINE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS.

Suite de la découverte du ſecret du magnétiſme.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, Meſſieurs, la lettre ci-jointe qui vous a été adreſſée pour moi, en vous priant de l'imprimer avec ma réponſe, & je remets à demain l'expoſition de ma doctrine.

Lettre à l'Auteur de la Lettre sur le magnétisme, insérée dans le Journal de Paris, du 26 de ce mois.

» Monsieur, permettez-moi de témoigner quelque doute sur la découverte que vous annoncez. Je crois, sans peine, que votre fluide a quelque analogie avec celui de M. Mesmer. Ils ont, sans doute, des propriétés communes, mais je doute que ce soit absolument la même chose. »

» Il peut y avoir plusieurs fluides du même genre. En mon particulier j'en ai déouvert trois : l'un, qui ne peut faire que du mal ; un autre, qui est, à la vérité, fort indifférent pour la santé, mais qui n'est pas sans utilité, ni aussi sans quelque inconvénient ; le troisième ne fait ni bien ni mal. »

» Les deux premiers peuvent donner des convulsions. Le troisième a moins de pouvoir ; cependant il cause quelquefois un état extatique, une espèce de catalepsie incomplette : cet effet n'a rien de fâcheux. »

» Les convulsions causées par le second fluide ne laissent aucune suite inquiétante ; mais celles du premier fluide peuvent être funestes, non seulement à ceux qui les éprouvent, mais même à d'autres personnes & à une très-grande distance. »

» Peut-être y a-t-il un beaucoup plus grand nombre de ces fluides. Qui sommes-nous, pour calculer & borner les forces de la Nature, & pour oser resserrer sa puissante énergie dans les bornes étroites de notre intelligence ? Ces réflexions ne sont peut-être pas neuves ; mais

on ne doit pas craindre de les répéter, quand on propose à croire quelque chose d'extraordinaire & de nouveau. C'est ce que je développerai dans un Ouvrage important que je compte publier bientôt. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

Journal de Paris, 27 novembre 1784.

RÉPONSE.

MONSIEUR,

Je conviens avec vous qu'il y a plusieurs de ces fluides invisibles, & je connois ceux que vous annoncez. Il seroit téméraire de vouloir en borner le nombre; mais je crois avoir découvert qu'ils ne sont tous qu'une modification du fluide universel. J'ajouterai même que l'homme a reçu le pouvoir de modifier, à volonté, ce fluide, qui, étant diversement combiné, produit des effets différens, mais conserve toujours la même nature. Je doute que M. Mesmer ait poussé aussi loin ses découvertes.

Je n'ai pas voulu d'abord parler de tous ces fluides, pour ne pas me donner l'air d'un Charlatan; mais vous m'arrachez ce secret: demain tout sera révélé; mais je ne puis vous dire encore si je me nommerai ou si je ne me nommerai pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Journal de Paris, 27 novembre 1784.



MÉDECINE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS.

Dernière Lettre ſur la découverte du ſecret du magnétiſme.

Quel eſt donc le mot ſi attendu de cette grande énigme?

RIEN.

C'eſt ce qu'il faut développer par l'expoſition de la doctrine.

Il eſt évident que cet être extraordinaire qu'on vient de nommer, eſt préciſément ce qu'on voit au bout des doigts de MM. *Meſmer* & *Bonnefoy*, pour peu qu'on ait des yeux exercés.

Ce fluide n'eſt arrêté par aucun milieu; il ne pèſe point; en un mot, il eſt impoſſible d'être moins matière.

Il n'a aucune action par lui-même; il n'agit que lorſqu'il ſe combine avec l'imagination; & le ſecret de cette combinaiſon conſiſte ſurtout à lui donner un nom approprié aux effets qu'on veut lui faire produire.

La ſage antiquité a cru à l'influence des noms, tout auſſi fortement qu'à celle des aſtres. Chez les anciens peuples, on cachoit ſcrupuleuſement le nom ſacré du Dieu protecteur d'un pays ou d'une ville, de peur que des étrangers, en prononçant ce nom, ne détruiſiſſent la puiſſance du Dieu, ou ne l'obligeaſſent à s'en aller. N'eſt-ce pas une allégorie du véritable Magnétiſme, dont la tradition s'étoit malheureuſement perdue?

Si, au lieu de RIEN, véritable nom de notre fluide, nous l'appellons *fluide du Magnétisme animal*, ne voyez-vous pas qu'il doit affecter une direction; qu'il aura des pôles; qu'il pourra se concentrer dans un baquet, dans un arbre, &c. qu'on pourra diriger, augmenter, modérer son activité? Et c'est au seul mot MAGNÉTISME, qu'il devra ces propriétés utiles, nécessaires même pour remuer efficacement les malades, augmenter leur mal, s'il est réel, & le guérir, s'il ne l'est pas.

L'appelle-t-on fluide *électrique*, *magnético-électrique*, *émanation*? Bleton aura le frisson en passant à cent pieds au dessus d'un courant d'eau ou d'une mine de charbon, pourvu qu'il y pense; l'Hydroscope Parangue verra distinctement de l'eau à travers la terre & les rochers, sans voir la terre & les rochers qui couvrent l'eau; de riches curieux se ruineront à faire faire des fouilles, qui feront vivre les sourciers & les journaliers qu'on y emploiera.

Nommez-le *magie*, *sortilège*, *souffle diabolique*, alors il effraiera les femmes & les enfans; par son moyen, un berger apprendra à nouer l'aiguillette, & à faire maigrir le troupeau de son voisin; un autre se déguisera la nuit en loup garou pour aller dévorer de petits enfans; une servante, montée sur un manche à balai, ira au sabbat baiser la cuisse d'un bouc, &c. Si l'on me demande des preuves de ces prodiges, je renverrai au greffe criminel de tous les tribunaux de l'Europe. Six cents Sorciers brûlés dans la même année par la même Cour de Justice; des milliers de vieilles femmes jettées au feu pour avoir été au fond de l'eau quand on les jetoit dans un étang,

ſont des témoignages bien auſſi impoſans, que ces certificats de malades, produits & commentés par l'opérateur qui les a traités.

Des gens plus pacifiques appellent-ils notre fluide univerſel *éther*, *matière ſubtile?* alors les Philoſophes tombent en enthouſiaſme; ils s'amuſent à faire courir ou tourner les planetes; & c'eſt aſſurément le plus innocent de tous les uſages qu'on peut faire de ce fluide.

L'eſprit familier de Socrate y avoit auſſi quelque rapport; & c'eſt pour cela vraiſemblablement qu'un ſavant Magnétiſeur n'a pas cru rabaiſſer M. *Meſmer*, en le comparant à Socrate.

Des mots, combinés avec l'imagination, voilà donc le grand mobile des choſes de ce monde, le véritable fluide univerſel; on ſe croit malade ou guéri, poſſédé du diable ou inſpiré par le génie; on découvre des ſources ou l'on crée des mondes; on ſoulève la populace dans une guerre civile, ou on l'attroupe devant les tréteaux d'un ſaltimbanque. Le célèbre Arnoult enfermoit le fluide dans des ſachets de taffetas.

Quand la combinaiſon eſt heureuſe, comme celle du Magnétiſme, & c'eſt ce qui diſtingue la découverte particulière de M. *Meſmer*, on aura beau dire que ce n'eſt RIEN; la révélation du nom ſacré ne détruira pas le charme, & le Dieu protecteur n'abandonnera pas la Cité.

Maintenant le public impartial, auquel je ſoumets toujours mes écrits, jugera ſi j'ai rempli ma promeſſe.

Journal de Paris, 29 novembre 1784.

SPECTACLES.

THÉATRE ITALIEN.

EXTRAIT DU JOURNAL DE PARIS.

Du 27 novembre 1784.

Les Docteurs Modernes, Comédie-Parade en un acte en vaudevilles, ſuivie du Baquet de ſanté, divertiſſement analogue mêlé de couplets; repréſentée pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le mardi 16 novembre 1784. A Paris chez *Brunet*, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne. *In*-8°. de 69 pages.

Voilà donc enfin le Magnétiſme à la Comédie Italienne! & l'on voit triompher ceux qui l'ont toujours regardé comme une *Parade*. D'abord les raiſonnemens de juges compétens en Phyſique & en Médecine; enſuite le ridicule, cette arme d'un effet ſi ſûr parmi nous! Quand le remède ſeroit bon, il réſiſteroit bien difficilement à tant d'attaques: cela devient à préſent le ſecret de la Comédie.

Nous ajouterons peu de choſe au compte que nous avons rendu de cette pièce, le lendemain de la première repréſentation. Nous nous contenterons d'obſerver que la cérémonie de magnétiſer un arbre, auroit pu en augmenter la gaieté; & nous citerons quelques-uns des Couplets les plus piquans. Monſieur *Caſſandre* promet de donner quelques leçons de magnétiſme à ſon valet *Pierrot*:

Air : *Du haut en bas.*

Autant que moi,
Tu feras célèbre peut-être,
Autant que moi :
Chacun aura recours à toi.
Ici tu te feras connoître.

PIERROT.

Quoi ! je ferai favant, mon Maître ?

CASSANDRE.

Autant que moi.

. . . .

Air : *Des Portraits à la mode.*

Saigner & purger, dans tous événemens,
Employer en vain de noirs médicamens,
Et fans les guérir, rebuter tous les gens,
Des autres c'eft la méthode.
Suppléer à cela par un tact vainqueur,
Flatter & les fens & l'efprit & le cœur,
Tel eft, mon ami, le remède enchanteus
Que je prétens mettre à la mode.

PIERROT.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Que diront Meffieurs vos Confrères,
Et nos favans Apothicaires ?

CASSANDRE.

Mon enfant, conçois mon deffein :
Peu m'importe que l'on m'affiche
Par-tout pour pauvre Médecin,
Si je deviens Médecin riche.

Caffandre explique fa méthode au Docteur qu'il veut s'affocier.

LE DOCTEUR.

Air: *Des Billets doux.*

Mon ami, que dites vous là ?
Eh ! quoi ! cette baguette là
Vous seroit si propice ?

CASSANDRE.

Oui, Docteur.

LE DOCTEUR.

Mais si j'ai bonne mémoire :

C'est à peu près comme cela,
Que Circé métamorphosa
Les compagnons d'Ulysse.

Aglaé, un jeune Abbé & un Financier, viennent chez M. *Cassandre.* L'Abbé prétend que la nature lui a aussi donné le talent du magnétisme.

AGLAÉ.

Vous vous faites peut-être, Monsieur l'Abbé, plus savant que vous n'êtes.

CASSANDRE.

Air: *Non, je ne ferai pas.*

L'Art de magnétiser n'est pas ce que l'on pense :
Il vous éblouira : mais malgré l'apparence,
Quand vous le connoîtrez, Messieurs, en vérité,
Vous serez étonnés de sa simplicité.

SPECTACLES.

THÉATRE ITALIEN.

Aux Auteurs du Journal de Paris.

MESSIEURS,

Nous voyons avec peine qu'une partie du Public nous attribue le dessein d'avoir voulu

jouer M M. *Mesmer* & *d'Eslon*, dans la petite Comédie *des Docteurs Modernes*. Nous protestons que notre intention n'a jamais été de mettre sur le Théâtre une satyre personnelle. *Ludere, non lædere*, a été notre devise, & nous avons cherché à égayer sur la chose & non sur les personnes. La doctrine de M. Mesmer a fait tant de progrès; ses Elèves & ses Imitateurs sont tellement multipliés aujourd'hui, & à Paris, & dans les Provinces, qu'en peignant nos Docteurs modernes, nous avons peint une classe d'hommes, & non pas un, ni deux hommes; c'est ce qu'on a permis de tout tems à la Comédie. Si l'on veut bien écouter, ou lire notre pièce avec attention, on y verra que Cassandre dit positivement, *qu'on lui a enseigné ce secret admirable, & qu'il l'a payé en beau louis d'or;* ce n'est donc pas l'Inventeur du secret qu'on a voulu désigner; ce n'est pas même clairement un de ses Elèves, car d'autres que lui, dans Paris, ont enseigné le prétendu secret du Magnétisme pour de l'argent. Il n'y a pas d'ailleurs, dans le rôle de Cassandre, & dans celui de l'autre Docteur, un seul trait qui puisse caractériser particuliérement ni M. *Mesmer*, ni M. *d'Eslon*. Nous défions qui que ce soit enfin, de citer un mot qui ne convienne indistinctement à tout Médecin magnétisant, & il y en a un grand nombre dans le royaume. Nous ne pouvons dissimuler que le public n'ait vu dans nos *Docteurs Modernes* la caricature de MM. *Mesmer* & *d'Eslon*, parce qu'en parlant du Magnétisme, c'est d'eux seuls qu'il s'occupe depuis quelque tems. C'est un inconvénient attaché à leur célébrité; mais, encore une fois, on ne peut

pas nous reprocher de les avoir désignés au public.

Un rapport public, fait au nom du Gouvernement par les Savans les plus éclairés de la Nation, a déclaré que la doctrine du Magnétisme étoit illusoire, & que *sa pratique étoit dangereuse* : nous avons cru qu'il étoit permis de rire un peu d'*une illusion*, & utile d'attaquer une nouveauté regardée *comme dangereuse* ; nous n'avons employé le ridicule, que lorsque les plus savans hommes de l'Europe avoient employé contre le même objet les lumières de la plus saine physique.

Nous soumettons ces réflexions à toute personne impartiale, & nous espérons que les personnes prévenues nous rendront à la fin plus de justice.

Nous avons l'honneur d'être, &c.

Signé, *les Auteurs des Docteurs Modernes.*

Journal de Paris, 28 novembre 1784.

MÉMOIRE

DE M. DEMOURS fils,

Docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & médecin-oculiste du Roi, en survivance. Lu à l'Assemblée, dite primâ Mensis, *le premier novembre 1784.*

MESSIEURS,

Si l'opération de la cataracte est brillante, elle est en même temps délicate,

& ſouvent très-difficile. La plus grande difficulté de cette opération conſiſte dans l'inciſion de la cornée; & cette difficulté vient de l'extrême mobilité de l'œil, qui fuit du côté oppoſé à celui par lequel on introduit le biſtouri dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuſe.

Tous ceux qui ſe ſont occupés de cette partie importante de l'art de guérir, ont également ſenti combien il ſeroit avantageux de parvenir à fixer l'œil pendant l'inciſion de la cornée. Ils ont vu que l'extrême mobilité de l'œil, étant la plus grande difficulté que préſente l'inciſion de cette membrane, cette difficulté une fois vaincue, on éviteroit plus facilement de bleſſer l'iris, accident qui entraîne quelquefois la perte de l'œil.

Vous ſavez, Meſſieurs, qu'on eſt obligé de faire un point d'appui à l'angle interne avec le doigt, lorſqu'on introduit le biſtouri dans la cornée par l'angle externe, ſuivant la méthode aujourd'hui le plus généralement adoptée.

Si on ne peut refuſer des éloges à une manière ſi ſimple & ſi naturelle d'empêcher l'œil de fuir du côté du nez devant la pointe du biſtouri, on ne peut en même temps s'empêcher de lui reprocher pluſieurs inconvéniens. La ſurface du globe,

continuellement lubrifiée par une humeur légérement viſqueuſe, gliſſe facilement ſous le doigt; ce qui rend ce point d'appui quelquefois inſuffiſant : d'ailleurs cette compreſſion, en déterminant le corps vitré, le criſtallin & l'iris à ſe porter en avant, force l'humeur aqueuſe à s'échapper avant que la pointe du biſtouri ait traverſé la chambre antérieure : il eſt bien difficile alors de ne point bleſſer l'iris qui, en s'avançant pour remplacer l'humeur aqueuſe, ſe préſente devant la pointe de l'inſtrument. Ceux qui n'ont pas la plus grande habitude de cette opération, prennent dans ce cas le parti d'achever l'inciſion de la cornée avec des ciſeaux; méthode qui doit être rejettée, parce que les ciſeaux ne coupent jamais la cornée auſſi nettement que le biſtouri, & on reconnoît facilement dans la ſuite les endroits qui en ont été mâchés.

Feu M. *Petit* avoit imaginé un inſtrument connu ſous le nom de *Speculum oculi*, & M. *Lecat* en avoit fait exécuter un autre d'après la même idée. Ces inſtrumens, qui ne rempliſſoient qu'imparfaitement les intentions de leurs auteurs, ont été abandonnés à raiſon de la compreſſion qu'ils exerçoient ſur le globe de l'œil. J'ai eu l'honneur de vous faire ob-

ſerver, Meſſieurs, qu'on devoit éviter avec le plus grand ſoin toute eſpèce de compreſſion ſur cet organe pendant l'inciſion de la cornée.

L'inflammation que cauſoit inévitablement la double errhine de M. *Berenger*, dont il ſe ſervoit pour ſaiſir la conjonctive, l'a fait rejetter. Tout inſtrument dont le but ſera de piquer ou pincer la conjonctive, cauſera néceſſairement de la douleur & de l'inflammation à une membrane qui jouit d'une ſenſibilité auſſi exquiſe. Il n'y a que cette membrane tranſparente, connue ſous le nom de *cornée*, qui puiſſe être entamée ſans douleur.

On ne s'eſt point ſervi d'une eſpèce de tenettes que M. *Pope* implantoit aux extrémités ſupérieure & inférieure du diamètre vertical de la cornée.

M. *Poyet* a propoſé une aiguille tranchante par ſes deux bords, & percée auprès de la pointe pour le paſſage d'une ſoie. Il a cru qu'on pourroit, après avoir traverſé la chambre antérieure avec cet inſtrument, dégager la ſoie par le moyen d'un petit crochet, en ſoutenir les deux extrémités en forme d'anſe d'une main pour avoir un point d'appui, & de l'autre achever la ſection de la cornée avec le tranchant inférieur de l'aiguille. La théo-

rie de ce procédé eſt ingénieuſe ; mais, lorſque ſon inventeur a voulu mettre cet inſtrument en uſage ſur le vivant, il eſt convenu lui-même qu'il ne pouvoit être d'aucune utilité.

M. *Pamard*, qui exerce la chirurgie à Avignon de la manière la plus diſtinguée, a ſenti que le point d'appui devoit être fait du côté oppoſé à celui par lequel on introduit le biſtouri dans l'œil. Il a imaginé en conſéquence un inſtrument dont il implante l'extrémité, faite en forme de trefle, à l'endroit où la cornée s'unit avec la ſclérotique du côté du grand angle ; tandis qu'il commence ſon inciſion du côté du petit angle. La tige de cet inſtrument a une courbure pour s'accommoder à la convexité du nez. Le trefle de M. *Pamard* mérite des éloges ; mais aujourd'hui ſon inventeur eſt preſque ſeul à s'en ſervir. On lui a reproché que pour une opération ſi délicate, on étoit obligé de le tenir de trop loin, puiſqu'on ne pouvoit le ſaiſir qu'au-delà de la courbure deſtinée à recevoir le nez ; & que plus la force employée à faire agir un inſtrument étoit éloignée de ſon extrémité, plus ſon action étoit incertaine. On ſaigneroit moins sûrement, ſi on ſe ſervoit d'une lancette fort longue, que l'on tiendroit à deux ou

trois pouces de la pointe, qu'en la tenant à dix ou douze lignes. Ajoutons à cette difficulté, que la main employée à le tenir, se trouvant occupée, on est obligé de faire abaisser la paupière inférieure par un aide, ce qui est très-gênant pour celui qui opère.

M. *Guerin* a imaginé un instrument qui fait la section de la cornée par le moyen d'un ressort, & qui en même temps fixe l'œil à l'aide d'une pointe. Cet instrument est très-ingénieux; mais on a trouvé qu'il étoit plus prudent de faire soi-même une section aussi délicate, que de l'abandonner à un instrument mis en action par un ressort.

J'ai senti, Messieurs, qu'il seroit avantageux d'avoir un instrument qui pût être tenu fort près du point où il doit agir, & qui n'empêchât pas d'abaisser la paupière inférieure avec l'extrémité du doigt *index* de la main qui le dirigeroit. Je m'estimerois trop heureux, si celui que j'ai eu l'honneur de vous présenter, vous paroissoit réunir ces deux avantages (*a*).

(*a*) Dans le Journal prochain, se trouvera la description de l'instrument, avec la gravure qui le représente.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1784.

Pendant ce mois, le mercure s'eſt élevé à 28 pouces 5 lignes, & il eſt deſcendu à 27 pouces 6 lignes; il s'eſt tenu treize jours au deſſous, & dix-ſept jours au deſſus de 28 pouces.

Le degré de la plus grande chaleur a marqué au thermomètre 11 au deſſus de 0; ce degré s'eſt montré trois fois pendant ce mois. Le terme du plus grand froid a été 0; il ne s'eſt manifeſté que le 21 au matin, l'oueſt ſoufflant. Les degrés du thermomètre les plus communs ont été de 6 à 10.

L'hygromètre a marqué l'humidité tout le mois, ſur-tout du 24 au 30; pendant ces ſept jours, il ne s'eſt point élevé au deſſus de 0. Le moindre degré d'humidité a marqué 1 $\frac{1}{2}$ au deſſous de 0. Le terme ordinaire a été 2 au deſſus de 0.

Le ciel a été couvert pendant vingt-quatre jours; il y a eu douze fois de la pluie, ſept fois du brouillard, ſix fois du vent, une fois gelée à glace portante, le 21 au matin.

Les vents ſud-oueſt ont régné vingt-quatre jours. Le nord-nord-oueſt ont ſoufflé ſix jours.

Il eſt tombé ſix lignes trois dixièmes d'eau pendant ce mois.

Il résulte de cet exposé que la température n'a point été froide pour la saison, & que l'humidité qui a régné n'a point été en raison de l'eau qui est tombée à Paris.

Cette température peut donc être regardée comme humide & tempérée, laquelle communément est saine & salutaire.

Les maladies régnantes sont des rhumes, des fluxions, des affections rhumatismales, des dévoiemens, quelques maladies catarrhales. Depuis la fin de septembre, il y a beaucoup de fièvres putrides. Vers le 14, quelquefois plus tôt, il se manifeste des hémorrhagies par dissolution, qui font périr promptement les malades. Quelques unes se compliquent avec une affection gangreneuse. Le quinquina, les acides minéraux, le camphre, sont les moyens qui ont paru les mieux indiqués; cependant ils n'ont pu arrêter que difficilement les progrès de cette maladie; ces fièvres ont paru n'attaquer que le peuple, & sur-tout des sujets foibles, délicats, cacochymes.

Les petites-véroles continuent de régner, & d'être bénignes, pour la plus grande partie.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
NOVEMBRE 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A Midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	4, 5	6,16	6, 8	27 9, 1	27 8,10	27 8, 7
2	4,18	7,19	6, 9	27 8, 6	27 8,10	27 10, 3
3	5, 7	9,12	5,15	27 10, 6	27 10, 6	27 10, 0
4	3,10	7, 8	5,15	27 9, 9	27 7, 9	27 7, 2
5	4,18	7,19	4, 7	27 6, 2	27 5, 8	27 4, 6
6	4,12	6,12	4, 7	27 4, 3	27 4, 6	27 5, 5
7	2,10	4,16	2, 3	27 6, 7	27 7, 7	27 9, 3
8	1,16	5, 3	3, 6	27 10, 6	27 10,11	27 11, 3
9	1,18	5, 2	1,19	27 10, 6	27 9, 7	27 8,10
10	3, 1	5,18	5, 1	27 8, 3	27 8, 0	27 8, 0
11	8, 1	12, 4	10, 0	27 7, 2	27 7, 0	27 7, 3
12	9, 5	10,13	10,16	27 7, 7	27 7, 8	27 8, 2
13	6,17	9,19	7,12	27 9,11	27 10, 3	27 10,10
14	7,10	11, 3	10,12	27 11, 9	27 10,10	27 11, 0
15	6,17	11,11	7, 5	27 10, 7	27 10, 0	27 9,11
16	6, 6	8 9	6,14	27 10, 5	27 10,10	27 11, 5
17	7, 0	9, 1	4,15	27 10, 9	27 10 ,1	27 11, 0
18	3,16	6, 3	7, 0	27 11, 1	27 10, 7	27 7, 5
19	3, 2	4, 6	0, 2	27 7,11	27 9, 7	27 11, 2
20	1,12	2,13	0,12	27 10, 5	27 10, 5	27 11,10
21	0, 7	4, 9	0,10	28 1, 2	28 1, 7	28 2, 2
22	1, 2	2,12	1,17	28 2, 0	28 1, 6	28 1, 0
23	3,10	5, 2	4, 2	28 0, 0	28 0, 0	28 0, 5
24	3,16	5, 9	4, 5	28 1, 0	28 0,10	28 0, 9
25	4,15	5, 0	6, 0	27 11, 3	27 10, 8	27 10, 7
26	4,18	8, 7	6, 2	27 11, 7	28 0, 1	28 1, 5
27	2, 2	5, 4	4, 0	28 3, 0	28 3, 2	28 3, 6
28	0, 2	4, 5	2, 7	28 2, 6	28 1, 0	27 10, 1
29	4,10	5, 8	4,10	27 7, 3	27 9, 4	27 11, 6
30	1, 4	3, 3	2,13	28 0, 2	27 11, 7	27 10, 7

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	S-O. cou. froid.	S-O. co. fra. pl.	S-O. c. frai. pl.
2	S-O. *id.* neige.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
3	S-O. cou. frais.	S-O. cou. doux.	S-O. couv. frai.
4	E. nuag. froid.	E. *idem.*	E. *idem.*
5	E. couv. frais.	E. *idem.*	E. ser. froid, v.
6	E. cou. froid. pl.	E. couv. frais.	S. couv. froid.
7	N. couv. froid.	N. couv. fro. v.	N. *idem*, vent.
8	N-E. *idem.*	E. couv. froid.	N-E. couv. froi.
9	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*	S-O. *idem*, v.
10	S. cou. frais. v.	S-O. *idem.*	S. couv. froid.
11	S-O. doux, tempête.	S-O. cou. doux, vent.	S-O. c. tempér. tempête pl.
12	S-O. cou. froid.	S-O. c. d. temp.	S-O. cou. temp.
13	S-O. *idem.*	S-O. couv. d.	O. couv. frais.
14	S. brouil. frais.	S-O. *idem.*	S-O. c. doux, v.
15	S. nuages. frais.	S-O. ser. doux, vent.	N. ser. frais aur. borale.
16	S. couv. frais.	S-O. co. do. pl	S-O co. frai. pl.
17	S-O. bro. fra. pl.	S-O. co. do. ve.	O. co. fro. v. pl.
18	S-O. n. fro. v.	S-O. cou. frais, vent.	S-O. cou. froid, vent. brui.
19	S-O. *idem.* pl.		
20	N. cou. froid. n	S-O. serein. *id.*	S-O. ser. fro. v.
21	N. couv. fro. v. plu. blanche	N. couv. froid. N. nuag. froi. v.	N. *idem.* N. serein, froid.
22	N. nuag. *idem.*	N. couv. froid.	S. c. froi. bruine.
23	S-O. co. fro. v. p.	S-O. *idem.*	S-O. brou. froi.
24	E. brouil. froid.	S-O. *idem.*	S-O. cou. froid.
25	S-O. cou. fro. v.	S-O. *idem.* pl.	S-O. *idem.* pl.
26	N. couv. froid.	S-O. co. doux	S-O. cou. froid.
27	E. brouil. froid.	S-E. couv. fro.	S. E. *idem.*
28	S. *idem.*	S. brouil. froid.	N-E. ser. froid.
29	S-O. *idem.*	S-E. cou. froid.	N-E. cou. froid.
30	N-E. *idem.*	E. brouil. froid.	S-O. brou. fro.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	12,	4 deg.		le 11
Moindre degré de chaleur...	1,	2		le 22
Chaleur moyenne.....	5,	4 deg.		
Plus grande élévation du	*pouc.*	*lig.*		
mercure.........	28,	3,	6,	le 27
Moindre élév. du mercure.	27,	4,	3,	le 3
Elévation moyenne.	27,	10,	3	

Nombre de jours de Beau.... 3
de Couvert...25
de Nuages... 2
de Vent..... 9
de Tonnerre. 0
de Brouillard. 8
de Pluie..... 9
de Neige.... 2
Aurore boréale.... 1

Quantité de Pluie.......	13	2, lig.
Evaporation..........	10	8
Différence.......	2	6

Le vent a soufflé du N..... 13 fois
N-E.... 5
N-O.... 0
S...... 6
S-E.... 3
S-O.... 44
E...... 14
O..... 2

TEMPÉRAT. froide & humide.

MALADIES : Point.

Plus grande sécheresse..	32,	4 deg.	le 19
Moindre.............	4,	1	le 13
Moyenne.........	12,	9	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier décembre 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de novembre 1784; par M. BOUCHER, médecin.

La ceſſation preſque totale des pluies, durant tout le mois de ſeptembre, & juſqu'au 20 d'octobre, avoit tellement deſſéché les terres, qu'on a eu beaucoup de peine à les préparer pour les nouvelles ſemailles : les pluies, qui ont eu lieu depuis, ont donné la facilité d'achever la remiſe. Elles ont été abondantes ce mois, ſur-tout après le 10.

Le mercure dans le baromètre, depuis le premier du mois juſqu'au 20, ne s'eſt pas élevé juſqu'au terme de 28 pouces; mais après le 20, il a preſque toujours été obſervé au deſſus de ce terme. Le 27, il étoit monté à 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes.

Il n'y a pas eu de gelée ce mois. Les termes oppoſés du thermomètre ont été 1 $\frac{1}{2}$ degré, & 9 $\frac{1}{2}$ au deſſus du terme de la congélation.

Le 15 au ſoir, on a apperçu une aurore boréale.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 $\frac{1}{2}$ degrés au deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 $\frac{1}{2}$ au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 8 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'Est.
13 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Ouest.
6 fois de l'Ouest.
3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couvert ou nuageux.
12 jours de pluie.
1 jour de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de novembre 1784.

La maladie aiguë dominante de ce mois a été la fièvre continue bilieuse, qui dans le principe présentoit des symptômes de phlogose, & ensuite dégéneroit en fièvre putride. Les saignées en conséquence, quoiqu'indiquées d'abord, devoient être ménagées, & souvent il convenoit de placer un émétique ou quelque apozème laxatif anti-phlogistique, immédiatement après la saignée. J'ai vu s'ensuivre un tétanos effrayant d'une seconde saignée, dans un sujet jeune & d'une bonne constitution, qu'une sueur modérée & suivie, jointe à des selles bilieuses, ont cependant amené à la guérison; une éruption miliaire blanche, survenue au quinzième jour, l'a confirmée.

La fièvre continue a été décidément putride, vermineuse & maligne dans quelques personnes du peuple.

Nous avons vu au commencement du mois quelques personnes, même entre les adultes, dans

daus le cas de la rougeole ou de la fièvre rouge (*a*).

La petite-vérole persistoit sans être fort répandue. Elle étoit presque généralement de l'espèce discrète.

Les fièvres intermittentes étoient toujours fort communes, sur-tout dans le peuple.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Mémoires de l'Académie de Dijon, année 1782.

Second Semestre.

1. La suite des mémoires de l'académie de

(*a*) Nous croyons devoir répéter ici, à cet égard, ce que nous avons avancé ailleurs, que nous regardons la rougeole & la fièvre rouge, comme deux maladies très distinctes, en ce que l'éruption de la rougeole consiste dans des pustules plus ou moins saillantes, dispersées sur la surface de tout le corps, & particulièrement sur la face, en ce que l'oppression de poitrine & une toux opiniâtre accompagnent cette maladie, même assez souvent jusqu'à la parfaite guérison; au lieu que l'éruption de la fièvre rouge consiste dans des plaques de diverse étendue, & d'un rouge plus ou moins foncé, qui recouvrent la plus grande partie de la surface du corps; que c'est la gorge qui est ici principalement affectée, de préférence à la poitrine, &c. & qu'il se présente très-souvent des indications curatives différentes à remplir dans l'une & l'autre maladie.

Dijon eſt auſſi féconde en ſavantes recherches, que la partie dont nous avons déja préſenté l'extrait. Nous ſerons également forcés de nous reſtreindre, dans l'extrait du ſecond ſémeſtre, à ne parler que de quelques-uns de ces mémoires, comme nous l'avons fait dans celui du premier ſémeſtre, (journal d'octobre 1783, & de mars 1784).

Mémoire ſur les moyens de ſaturer les eaux-mères du nitre, ſans perte de l'alkali, & pour éviter le mélange du muriate de potaſſe, ou ſel de Sylvius avec le ſalpêtre; par M. DE MORVEAU.

Après avoir retiré tous les ſels criſtalliſables dans le travail du ſalpêtre, on jetoit anciennement l'eau-mère; maintenant qu'on ſait qu'elle contient en quantité de l'acide nitreux tout formé, auquel il ne manque qu'une baſe alkaline pour donner encore des criſtaux de ſalpêtre, on la recueille avec ſoin pour la décompoſer par le moyen de la potaſſe & obtenir ainſi tout le nitre qu'elle peut fournir.

L'eau-mère eſt ſur-tout compoſée de ſels terreux déliqueſcens: ces ſels ſont, le nitre calcaire, le nitre magnéſien, le muriate calcaire, le muriate magnéſien; tous ces ſels ſont décompoſés par l'affinité ſupérieure de l'alkali, lorſqu'on en verſe dans l'eau-mère une ſuffiſante quantité; mais le muriate de potaſſe que l'on forme dans cette opération, donne de l'embarras dans la criſtalliſation du nitre, & cauſe une perte inutile de la potaſſe qui s'eſt combinée avec l'acide muriatique.

Pour éviter ces deux inconvéniens il suffit de doser exactement l'alkali, de manière qu'il n'y en ait que pour l'exacte décomposition des sels nitreux ; parce que l'acide de ces sels étant plus puissant que l'acide muriatique, il s'empare de préférence de l'alkali.

Pour parvenir à la détermination de la quantité d'alkali nécessaire à la saturation de l'acide nitreux, il faut juger d'avance quelle est la quantité de cet acide contenu dans une eau-mère, & pour cet objet on prend une mesure de l'eau-mère : on en précipite les terres, & l'on détermine la quantité d'alkali nécessaire pour cette précipitation. On prend une mesure pareille de la même eau-mère, on en précipite l'acide muriatique par une dissolution de plomb dans l'acide nitreux : on détermine par la quantité de cette dissolution qui a été nécessaire, ou par le poids du précipité qui s'est formé, la quantité d'acide muriatique que contenoit la mesure d'eau-mère : on défalque de la quantité d'alkali qu'il a fallu pour décomposer les sels de la premiere mesure d'eau-mère, celle qu'il faut pour saturer l'acide marin dont on a reconnu la quantité par la seconde épreuve ; & l'on reconnoît par un calcul facile, quelle doit être la proportion de l'alkali, pour décomposer les sels nitreux d'une quantité quelconque de cette eau-mère. On trouvera dans le mémoire de *M. de Morveau* tous les détails de cette opération, décrits avec soin.



Suite du Mémoire de M. DURANDE, ſur les pierres biliaires.

M. *Durande* prouve, par ſept obſervations, l'efficacité du mélange d'éther vitriolique, & d'eſprit de térébenthine dont il avoit recommandé l'uſage, dans le premier ſémeſtre, pour diſſoudre les concrétions biliaires.

M. *Maret* donne auſſi dans ce volume une obſervation ſur une colique cauſée par des calculs biliaires, & guérie par le diſſolvant de M. *Durande.*

Examen d'une mine de plomb, trouvée à Saint-Prix-ſous-Beuvray; par MM. DE MORVEAU & CHAMPY.

Cette mine de plomb eſt une galêne à facettes brillantes, mêlée de galêne décompoſée en différens états, & de ſpath fluor. Il réſulte des eſſais que les auteurs ont faits de cette mine, qu'on peut en tirer à la réduction de cinquante-cinq à ſoixante livres de plomb au quintal, & que le plomb qu'on en retire ne contient qu'une très-petite quantité d'argent.

Les auteurs ont trouvé dans les environs de Saint-Prix, où eſt ſituée cette mine, le ſchiſte corné de Wallérius, & des morceaux qui ont tous les caractères du porphyre : ils ont rencontré aux environs d'Autun la vraie hornblande noire de Cronſtedt.

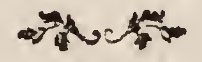
Puiſque M. *de Morveau* a déja découvert à Thôte, près de Sémur, le ſpath peſant, & que le ſpath fluor ſe trouve dans la mine dont il eſt

queſtion, la Bourgogne eſt en poſſeſſion des deux gangues les plus ordinaires dans tous les pays à mines; ce qui doit faire préſumer que cette province ne le cédera à aucune autre pour les richeſſes minérales.

Mémoire ſur la lampire, ou ver-luiſant; par M. GUENAU DE MONTRRILLARD.

Ce mémoire, qui contient un grand nombre d'obſervations curieuſes, nous apprend que notre lampire commune, mâle & femelle, luit dans tous ſes états & ſous toutes les formes, depuis l'état d'embryon juſqu'à l'état adulte; qu'elle luit non ſeulement pendant toute ſa vie, mais quelque temps après ſa mort; & que lors même que ſa lumière eſt éteinte, pourvu qu'elle le ſoit récemment, il eſt encore poſſible de la faire revivre par un frottement doux & ménagé. Il prouve en ſecond lieu, que les œufs mêmes qui n'ont pas été fécondés, luiſent comme ceux qui l'ont été, & que ceux-là ſeuls ſont dépourvus de toute lueur, qui naiſſent d'un individu mal diſpoſé.

L'auteur obſerve que les mers qui ſont le plus ſujettes à être lumineuſes, c'eſt-à-dire, celles de la zone torride, nouriſſent un grand nombre d'animaux & d'animalcules luiſans: il conjecture que leurs œufs poſſèdent comme ceux de la lampire, la propiété d'être luiſans, & qu'ils contribuent beaucoup aux phoſphoriſmes des mers.



Analyse des eaux de Premeaux ; par M. MARET.

Il résulte de l'analyse de cette eau, qu'elle contient à-peu-près dix pouces cubiques d'acide crayeux par pinte, & un peu plus de trois grains de matière fixe. L'auteur présume que ces eaux doivent être non seulement un délayant, mais encore un dissolvant efficace, un apéritif modéré, un absorbant des acides, &c.

Two introductory lectures, *&c.* C'est-à-dire, *Deux leçons préliminaires, par le docteur* GUILLAUME HUNTER, *à l'occasion de son dernier Cours de leçons anatomiques dans son amphithéâtre de Windmill-Street, telles qu'il les a préparées lui-même pour la presse, in-4°. A Londres, chez* Johnson. 1784.

2. Dans ces discours, feu M. *Hunter* donne un précis de l'anatomie, trace le plan qu'il se propose de suivre dans son cours, & indique à quoi il s'attend de la part de ses auditeurs.

« Dans la situation où je me trouve, & à mon âge, dit-il, on ne peut pas supposer que je prendrois la peine de donner des leçons, si je ne regardois pas cette occupation comme une dette envers le public. Tout homme qui renferme son talent, quel qu'il soit, devient criminel. La nature ne m'a accordé que des talens minces; mais à force d'application & de persévérance, je les ai développés à un point con-

ſidérable. Juſqu'ici j'ai eu grand ſoin de les employer à l'avantage de mes concitoyens ; &, par ce moyen, je ſuis parvenu à me procurer les avantages que j'ambitionnois. J'ai raſſemblé un cabinet d'anatomie, tel qu'on n'en a jamais vu dans aucun pays. Les morceaux où ſe voient imprimés les effets de la maladie, ſont du plus grand prix, & doivent former un cours de leçons également inſtructif & utile à tout auditeur, dans quelque univerſité qu'il ait fait ſes études, ou quelques préparations qu'il ait vues. On peut encore préſumer que, comme perſonne ne doit mieux connoître que moi ma collection, que d'ailleurs l'habitude de démontrer a dû me donner une grande expérience, je dois être eſtimé plus capable que qui que ce ſoit de tirer profit de cette collection. Cette conſidération m'a engagé à reprendre mes leçons, & me fait préférer un petit nombre d'auditeurs empreſſés de s'inſtruire, à un grand nombre de perſonnes indifférentes. Les premiers me donneront de la ſatisfaction, & me feront honneur; tandis qu'un auditoire nombreux ne peut me procurer qu'une plus grande ſomme d'argent, incapable de me dédommager du chagrin de voir des jeunes gens qui perdent leur temps, & négligent une occaſion qui ne reviendra peut-être jamais. »

On lit dans le précis de l'Hiſtoire de l'Anatomie la remarque ſuivante, qui a échappé juſqu'ici à preſque tous les hiſtoriens :

« En traçant la grande révolution dans les ſciences, arrivée au quinzième ſiècle, je me trouve en état de reculer l'Hiſtoire des progrès de l'Anatomie bien plus loin que ne l'ont fait la plupart de nos auteurs, & d'inſcrire dans les

annales de notre art un génie du premier ordre, *Léonard de Vinci*, qu'on a négligé, parce qu'il étoit d'une autre profeſſion, & qu'il n'a rien publié ſur ce ſujet. Je crois fermement qu'il étoit, ſans contredit, le meilleur anatomiſte & le meilleur phyſiologiſte de ſon temps; que ſon maître & lui furent les premiers qui ont introduit le goût de l'étude de l'anatomie, & l'ont mis en honneur; enfin, qu'il eſt le premier artiſte connu qui ait fait des deſſins anatomiques. »

Vaſſari, dans ſes *Vies des peintres*, après avoir remarqué que *Vinci* s'étoit formé, pour ſon propre uſage, un recueil de deſſins anatomiques du cheval, dit: « Il s'appliqua enſuite plus aſſidument à l'anatomie humaine, & fut ſecondé dans cette étude par *Marc-Antoine della Torre*, philoſophe excellent, qui donnoit des leçons anatomiques à Pavie, & écrivoit ſur cette matière. Ce profeſſeur, comme je l'ai appris, étoit le premier qui ſe ſervît des *doctrines* de Galien pour expliquer la médecine, & qui répandit un beau jour ſur l'anatomie, couverte juſqu'alors des ombres épaiſſes de l'ignorance. Le génie & l'application de *Léonard* lui furent en cela d'un grand ſecours: cet habile homme fit un livre, de cartons deſſinés avec de la craie rouge, & à la plume. Il avoit pris pour modèles, des ſujets qu'il avoit diſſéqués lui-même. Il avoit d'abord deſſiné les os, puis il y avoit ajouté les jointures, enſuite les nerfs; & enfin, il les avoit recouverts de leurs muſcles; il y avoit joint des remarques ſur toutes ces parties, écrites d'un caractère bizarre de gauche à droite, comme les Orientaux, enſorte qu'on ne put les lire qu'au moyen d'un miroir.

M. *François da Melzo*, gentilhomme Milanois, possède une grande partie de ces dessins d'anatomie humaine. Ce seigneur étoit un très-beau garçon du temps de *Vinci*, qui l'aimoit beaucoup, & est à présent un très-beau vieillard, fort gentil : il lit ces écrits, il les conserve précieusement comme des reliques de grand prix, ainsi que le portrait de *Léonard*, d'heureuse mémoire. Il paroît impossible que ce divin génie ait pu raisonner si juste sur les artères, les muscles, les nerfs & les veines, porter tant d'attention à toutes choses, &c. &c. »

Ces mêmes dessins & ces mêmes écrits, sont heureusement conservés dans la collection de dessins originaux de Sa Majesté. M. *Dalton*, bibliothécaire du Roi, m'en avoit informé, & à ma sollicitation, il m'a procuré la permission de les examiner. Je m'attendois à ne voir que des dessins utiles à un peintre pour l'exercice de sa profession ; mais j'ai vu avec étonnement que *Vinci* avoit été un homme très-versé. Quand je considère les peines qu'il s'est données à l'égard de chaque partie du corps, la supériorité de son génie universel, ses talens particuliers dans la méchanique & l'hydraulique, l'attention avec laquelle cet artiste a examiné les objets qu'il alloit dessiner, je suis pleinement persuadé que *Léonard* étoit le meilleur anatomiste qui existât dans ce temps. Il faut faire honneur au quinzième siècle des études de *Vinci ;* car il avoit cinquante ans à la fin de ce siècle (*a*).

(a) *Note de M.* GOULIN.

Léonard de Vinci naquit au château de Vinci, prè Florence, vers 1443, & selon d'autres, en 1455. Il

« J'eſpère un jour faire graver & publier les principaux deſſins anatomiques de *Vinci*, dans la perſuaſion que j'obtiendrai pour cela la permiſſion du Roi qui aime & protège tous les arts. Ce ſera une acquiſition curieuſe & eſtimable pour l'hiſtoire de l'anatomie. »

Il eſt fâcheux que la mort ait empêché M. *Hunter* d'exécuter un projet ſi louable.

Diſſertatio de pulmonibus : *Diſſertation ſur les poumons ; par M.* GEORGE-FREDERIC HILDEBRANDT, *de Hanovre, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez* Barmeier; *à Strasbourg, chez* Kœnig. 1783; *In-4° de 42 pages.*

3. M. *Hildebrandt* donne une deſcription détaillée des poumons ; il n'a rien omis de ce qu'il a pu trouver dans tous les auteurs d'anatomie, tant anciens que modernes. Quant à la partie phyſiologique de cette diſſertation, nous la regardons comme nulle. Le jeune docteur examine pourtant la grande queſtion de la réſorption ; il pèſe les avis pour & contre, mais il ne donne rien de bien poſitif.

Bartholin, *Blaſius* & *Spigel*, avoient prétendu que la membrane extérieure des poumons étoit poreuſe. M. *Hildebrandt* les réfute

---

mourut en France entre les bras de *François I*, en 1518. M. *Ménageot* de l'Académie royale de peinture, a repréſenté ce dernier moment de la vie de *Léonard de Vinci*, dans un tableau qu'on a vu expoſé au ſallon en 1781.

en disant qu'il a souvent rempli d'air les poumons d'un cadavre, & que si l'opinion de ces anciens anatomistes étoit vraie, l'air n'auroit pas manqué de s'échapper par les pores; ce qui n'est jamais arrivé. Cette dissertation est dédiée au célèbre *Zimmermann*.

METZGERS, &c. Vermischte medicinische schriften; &c. C'est-à-dire, *Mélanges de Médecine; par M. JEAN-DANIEL METZGER, Conseiller de la Cour, docteur & professeur en médecine & d'anatomie, médecin pensionné de la ville & du cercle de Konisgberg: premier volume, in-8° de 213 pages, sans la Préface & la Table des matières. A. Konigsberg, chez* Wagner & Dangel. 1782.

4. Les articles réunis dans ce volume sont, 1°. les détails de quelques ouvertures de cadavres; 2°. des observations pratiques; 3°. des cas de Chirurgie; 4°. des expériences faites avec quelques remèdes nouveaux; 5°. des faits & des discussions relatives à la Médecine légale.

La première section présente, 1°. une transposition des viscères; 2°. les particularités observées dans un enfant mort de la néphrétique; 3°. l'état du cerveau d'une femme morte en démence; 4°. l'ouverture du cadavre d'une femme morte d'apoplexie. Nous ne nous arrêterons qu'à l'exposé de ce que M. *Metzger* a

obſervé de ſingulier dans le cadavre de la femme en démence. Le crâne de ce cadavre étoit très-mince par-tout : il y avoit au haut de la tête un endroit grand comme un écu, des deux côtés de la ſuture coronale, qui étoit auſſi mince & auſſi tranſparent que le papier le plus fin. Auprès de cet endroit il y avoit à chaque côté de la ſuture deux enfoncemens à la table interne, capables de contenir chacun un gros pois. Dans ces enfoncemens la dure-mère étoit fortement attachée à l'os. En diſſéquant le cerveau, il a vu que les corps ſtriés étoient ſans raies ; la ſubſtance médullaire formoit un noyau oval, & étoit entourée de la ſubſtance cendrée.

Les ſujets de la ſection intitulée *Obſervations pratiques*, ſont 1°. la maladie vénérienne, laquelle eſt un des plus grands fléaux des pays pruſſiens, & étend ſes ravages juſques dans les chaumières. M. *Metzger* a traité beaucoup de gonorrhées : il penſe qu'il y en a de vénériennes & d'autres qui ne le ſont pas. Ce ſentiment eſt conforme à l'opinion des Médecins les plus célèbres & les moins prévenus, qu'il a conſultés. Il a connu un homme ſujet aux rhumes, qui a été attaqué deux fois d'une gonorrhée catarrhale & de phimoſis. La matière de l'écoulement étoit verte.

Il y a des gonorrhées qui demandent néceſſairement l'uſage des mercuriaux : l'auteur ſe perſuade qu'une gonorrhée virulente n'eſt pas guérie, ſi elle n'a pas été traitée avec le mercure.

Un autre ſymptôme vénérien auſſi commun en Pruſſe, que celui dont nous venons de parler, eſt le mal de gorge vérolique. Pour le

guérir radicalement, il faut exciter un commencement de salivation, & ensuite détourner l'action du mercure.

2°. Le *scorbut* M. *Metzger* croit que cette maladie ne doit son origine qu'à la négligence & au peu de soins qu'on a d'écarter des hommes les causes d'insalubrité.

3°. L'*onanisme*. L'auteur a traité un malade attaqué de convulsions à la suite des excès de masturbation. La moindre idée chagrinante lui procuroit des mouvemens convulsifs. Après l'avoir purgé, M. *Metzger* lui a prescrit un opiat composé d'extraits amers, de poudre d'arnica, de quinquina; & ensuite pendant quelque temps l'écorce du Pérou toute seule. Le malade ayant eu une rechûte, l'auteur a employé les fleurs de zinc, la racine de valériane savage & les absorbans: il a prescrit en même temps les bains froids. De tous ces remèdes, les plus efficaces ont été les substances terreuses mêlées à la rhubarbe & le kina. Les lotions de la tête avec l'eau froide ont très-avantageusement remplacé les bains de même température.

4°. Une fièvre intermittente irrégulière, changée en épilepsie. Cette fièvre dont une fille de treize ans fut assaillie, s'étoit d'abord déclarée tierce; elle avoit ensuite pris le type de quarte; au bout de quelque temps les paroxysmes ne revinrent que tous les cinq jours: puis elle étoit devenue irrégulière, accompagnée des symptômes de la fièvre étique; enfin, elle a dégénéré en septénaire: ayant alors disparu tout à coup, elle a été remplacée par une épilepsie dont au commencement les accès prenoient tous les jours. L'éruption des pre-

mières règles & l'évacuation de vers ſtrongles, n'ont influé en rien ſur la guériſon de cette malade.

Les trois cas de Chirurgie qu'on lit dans la troiſième ſection, ſont 1°. une ſynchondrotomie faite avec ſuccès; 2°. une groſſeſſe ſingulière; 3°. le panaris. Nous ne parlerons ici que du premier & du dernier.

La ſection de la ſymphyſe a été faite par M. *Brodthag* le jeune, ſur une dame qui, à l'âge de dix-neuf ans, étoit pour la troiſième fois en travail d'enfantement. Les deux accouchemens précédens avoient déja été difficiles; mais dans celui-ci, l'enfant préſentoit le bras. M. *Brodthag* s'étant aſſuré qu'il étoit mort, avoit fait amputer le membre, ſans obtenir plus de facilité de terminer l'accouchement. Les douleurs expulſives étant trop fortes pour permettre d'amener l'enfant par les pieds, ou de l'extraire au moyen des inſtrumens, notre ſavant accoucheur, témoin des ſuites funeſtes d'une opération céſarienne, & craignant le même ſort dans le cas préſent, n'a pas oſé propoſer cette opération; il a mieux aimé conſeiller la ſymphyſotomie. La ſection a été achevée en cinq minutes; les os pubis s'éloignant peu à peu l'un de l'autre, ont formé un écartement de deux pouces. Au bout d'une heure & demie, la mère a été délivrée: la guériſon de la plaie n'a demandé que vingt-deux jours, & cette dame a été dès lors en état de vaquer à ſes affaires.

M. *Metzger* accompagne cette obſervation de réflexions très-inſtructives, qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

En parlant du panaris, l'auteur rapporte

une obſervation ſur cette eſpèce que M. *Olof-Acrel* appelle panaris ſec ſans inflammation. Un jardinier ſujet aux douleurs arthritiques fut attaqué d'une douleur inſupportable, au milieu du bout du pouce droit, ſans inflammation ni tuméfaction. M. *Metzger* fit enfoncer la pointe d'un biſtouri juſqu'à l'os, à l'endroit de la plus violente douleur, & fit prolonger l'inciſion de la longueur d'un demi pouce. Le ſang qui ruiſſeloit de la plaie, étoit d'un beau rouge. La ſuppuration s'établit promptement; on l'entretint pendant quelque temps, & après avoir laiſſé fermer la plaie, la guériſon fut parfaite. Ce qu'il y a de ſingulier dans cette obſervation, c'eſt que depuis le moment de la guériſon; & tant que l'obſervateur a été à même de voir le malade, c'eſt-à-dire, pendant trois ans, il a été exempt des douleurs arthritiques, auxquelles il étoit ſujet auparavant.

Les nouveaux remèdes que M. *Metzger* a ſoumis à l'expérience, ſont 1°. la réſine du gaïac. Cette ſubſtance employée en même temps que les bains froids, a ſouvent réuſſi contre la goutte, quoiqu'elle ait échoué deux fois.

2°. L'*arſenic*. L'auteur ne lui a jamais vu produire de bons effets contre le cancer; il s'en eſt ſervi différentes fois contre celui du viſage, plus fréquent en Pruſſe que le cancer au ſein, ſans en retirer d'autre utilité que le changement en mieux, de la ſuppuration. Une femme de ſoixante ans a été obligée de l'abandonner ſur le champ, parce qu'il lui cauſoit des coliques affreuſes, qui ont même continué après en avoir ſuſpendu l'uſage. Cependant à l'ou-

verture du cadavre on n'a rien découvert d'extraordinaire, ni à l'eſtomac, ni aux inteſtins.

3°. *L'aſſa-fètida.* Cette gomme-réſine a été annoncée comme très-efficace dans la carie des os : l'auteur l'a eſſayée, mais ſans ſuccès.

La dernière ſection contient deux mémoires : dans l'un, l'auteur établit la poſſibilité de procréer, quoique le membre viril ſoit perforé au deſſous du gland. Un enfant avoit été expoſé ; & le père ſuppoſé prétendant être impuiſſant, M. *Metzger* a fait l'inſpection des parties : il a trouvé, à un doigt derrière le gland, une ouverture dans la verge, par laquelle la ſemence & l'urine s'évacuoient ; & comme cet homme avoit cohabité à pluſieurs repriſes avec la mère de l'enfant expoſé, l'auteur a prononcé, d'après l'autorité de *Hebenſtreit*, qu'il a pu engendrer malgré cette conformation vicieuſe. Les exemples de pareille difformité ne ſont pas abſolument rares : nous connoiſſons un homme dans ce cas, qui eſt père de trois ou quatre enfans, ſans qu'on puiſſe raiſonnablement ſoupçonner l'infidélité de ſa femme.

Le deuxieme mémoire eſt conſacré aux preuves tirées des poumons, pour décider ſi un enfant eſt venu au monde vivant. M. *Metzger* cherche à établir la ſolidité de ces preuves ; & pour en écarter tout reproche d'incertitude, il veut qu'on les faſſe auſſi complettes qu'il eſt poſſible. Il nie que la putréfaction du cadavre nuiſe à leur exactitude, & adopte le ſentiment des auteurs qui rejettent les concluſions déduites des ſugillations pour ſoutenir qu'un enfant a vécu au moment de ſa naiſſance.

HOFFMANN, &c. vom Scharbock, *&c.* C'eſt-à-dire, *Du ſcorbut, de la maladie vénérienne, des moyens de garantir le viſage des boutons varioliques, de la dyſſenterie, & de quelques remèdes particuliers, avec une notice de l'état & des progrès de la conſtitution médecinale dans l'évêché de Munſter durant le règne de ſa grandeur électorale MAXIMILIEN FRIEDRICH, archevêque de Cologne, prince évêque de Munſter, &c. par CHRIST. LOUIS HOFFMANN, conſeiller intime & médecin du Corps de ſa grandeur électorale, directeur du collège de médecine des pays de Heſſe-Caſſel & de Munſter, médecin des eaux de Hofgeiſmar, membre de la Société des antiquaires de Caſſel. In-8° de dix-neuf feuilles. A Munſter, chez* Perrenon. 1782.

5. Avant d'entrer en matière, l'auteur fait différentes réflexions ſur l'empiriſme, ſur la médecine rationelle, & ſur la conſtitution médicinale des pays ſoumis à la domination de feu l'électeur de Cologne, à dater depuis ſon avénèment, juſqu'à ſa mort. Il s'attache enſuite à donner une phyſiologie du ſuc oſſeux, attendu que, ſelon lui, la cauſe matérielle du ſcorbut n'eſt rien autre choſe que ce ſuc vicié, qui contracte une altération putride & âcre, non pas dans le ſang, mais dans les

os mêmes, toutes les fois que des causes externes ou prédisposantes déterminent ce changement; & il conclut que le mélange de ces particules dégénérées avec le sang, rend celui-ci, ainsi que l'urine, plus putrescibles qu'ils ne le sont dans l'état naturel.

M. *Hoffmann* n'entreprend que de traiter du scorbut aigu, & pretend que celui-ci seul est quelquefois mortel, au lieu que le scorbut chronique, n'acquérant jamais une certaine intensité, laisse parvenir les malades à la vieillesse, & ne les tue que lorsqu'il y a complication avec quelqu'autre maladie grave.

On peut distinguer quatre périodes dans le scorbut chronique : le premier comprend les symptômes précurseurs, tel qu'un abattement extraordinaire, la pesanteur dans les membres, la perte de la couleur.

Le second période constitue le premier degré du scorbut : les malades ont l'haleine fétide, & le suc osseux vicié affecte les mâchoires, les dents & les gencives.

Dans le troisieme période, le scorbut est parvenu à son second degré; tous les accidens ont empiré; les articles se roidissent, les cuisses sont parsemées de taches jaunes, livides; il s'y forme des ulcères, dont les bords, d'un rouge foncé, saignent au plus léger attouchement.

Le dernier période est celui dans lequel le scorbut a atteint son troisieme degré, qui se distingue par l'augmentation de tous les symptômes: les douleurs deviennent insupportables, les muscles gastrocnémiens & ceux de la cuisse se durcissent singulièrement; les taches se répandent par tout le corps, &c. Comme

M. *Hoffmann* s'eſt trouvé à portée d'obſerver cette maladie dans la maiſon de force à Munſter, il ajoute à ce détail des ſymptômes communs, ceux qui ſe ſont préſentés chez les malades qu'il a traités, tels que les douleurs vagues, errantes, les coliques, les ſaignemens ſpontanés des gencives, du nez, des ulcères.

La cauſe prédiſpoſante la plus active eſt, ſelon l'auteur, un air humide, ſur-tout s'il eſt chargé de particules putrides. Les perſonnes qui vivent dans une pareille atmoſphère, ne peuvent point ſe garantir du ſcorbut, quand même elles feroient uſage des meilleures eaux poſſibles & des alimens les plus ſains.

Nous ne nous arrêterons pas à la manière dont M. *Hoffmann* rend compte des divers effets qu'il cherche à expliquer, afin d'établir plus ſolidement ſa théorie. Nous paſſerons plutôt au traitement qu'il expoſe. Selon lui, tout ſe réduit à rendre au ſuc oſſeux ſa qualité naturelle. On parvient à cette fin, 1° par un régime convenable; 2° en remédiant aux cauſes occaſionnelles; 3° en faiſant uſage des antiſeptiques, qui réſiſtent à la putréfaction des liquides en général; 4° en employant les antiſeptiques, ſpécifiques qui pénètrent dans les os & y corrigent la matière ſcorbutique.

La propriété de teindre en rouge les os qu'a la garance, a ſuggéré à l'auteur l'idée qu'il pourroit bien y avoir des remèdes antiputrides, dont l'activité porteroit principalement ſur les os; & il a enſuite reconnu cette propriété à la ſabine & au *calamus aromaticus* : par conſéquent il a preſcrit ces végétaux en bains & en cataplaſmes contre la carie, & le ſuccès a répondu à ſon attente.

M. *Chavet* a même fait des expériences comparatives, pour connoître le degré de force anti-ſeptique reſpective de la ſabine, du *calamus aromaticus*, du quinquina & de la garance. Il conſte par ces eſſais, que la garance préſerve plus long temps que le quinquina de la putréfaction, & que ni l'une ni l'autre n'approchent, à beaucoup près, de la ſabine & du *calamus aromaticus*, pour les vertus antiſeptiques. Ceux-ci conſervent le ſang, le double du temps, dans l'état ſain. M. *Hoffmann* n'a adminiſtré, dans ſon hôpital, que le *calamus aromaticus*; il en a fait prendre ſix ou huit fois par jour un ſcrupule réduit en poudre, avec quantité ſuffiſante de ſucre, ou bien incorporé avec des ſyrops en forme d'opiat. Il en a fait d'ailleurs mêler dans la petite bierre qui formoit la boiſſon ordinaire des malades. On en a ajouté par tonne une demi-livre, avant que la bierre ait ſubi la fermentation.

Pour remédier à l'humidité de l'air, que l'auteur conſidère comme une cauſe très-active du ſcorbut, on a chargé de ſable ſec le plancher des chambres tous les matins; le ſoir on a enlevé ce ſable, & on a ouvert les fenêtres pendant la nuit. Par ce moyen, M. *Hoffmann* eſt parvenu à faire ceſſer, dans cette maiſon, le ſcorbut qui y régnoit régulièrement tous les hivers.

Quant aux taches ſcorbutiques répandues ſur les jambes, les cuiſſes & le dos, l'auteur les a fait laver avec de l'eſprit de cochléaria : il a combattu les affections de la bouche avec un remède compoſé de miel, d'eſprit de ſel, d'eſprit de *calamus aromaticus*, & d'une infuſion de ſauge : quelquefois il y a ajouté un peu d'alun.

Pour extirper la maladie vénérienne, M. *Hoffmann* propose d'en guérir d'abord toutes les femmes. Il croit qu'il suffit, pour cet effet, de rendre d'un usage facile & peu dispendieux ses remèdes d'une efficacité reconnue ; tels sont dans le pays de Munster les pilules de l'auteur, composées avec le sublimé corrosif & la mie de pain : une poudre faite avec les mêmes pilules & le sucre ; enfin une solution de huit grains de sublimé corrosif dans huit onces d'eau. On lave avec cette eau une partie quelconque du corps, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge : ensuite on passe à une autre, & ainsi successivement de partie en partie, jusqu'à ce qu'on ait guéri tous les endroits affectés.

Cette liqueur, selon l'auteur, est encore très-utile contre la gale ; & si on la délaye avec suffisante quantité d'eau, on peut s'en servir avantageusement dans les ulcères de la gorge.

Bien que nous désirions très-sincèrement que la maladie vénérienne soit extirpée, nous n'osons pas souscrire au plan de l'auteur. Il nous paroît dangereux de mettre entre les mains de tout le monde un poison aussi puissant que le sublimé corrosif.

Dans la section consacrée à la petite-vérole, M. *Hoffmann*, d'accord avec *Sydenham*, quant à l'influence de l'état du visage sur le danger de cette maladie, assure qu'en agitant un air froid devant cette partie, & en la lavant souvent avec de l'eau de la même température, on peut empêcher l'éruption des boutons sur la face. Mais est-ce toujours impunément ? ne faut-il pas employer en même temps les moyens

propres à attirer ailleurs, & fur-tout aux extrémités inférieures, la matière variolique, tels que les pédiluves, &c.

M. *Hoffmann*, en parlant de la dyffenterie, confirme ce que *Diemerbroeck* & *Vogel* avoient déja remarqué, concernant l'ufage de la cire. Il a adminiftré cette fubftance fous différentes formes. 1° Il a échauffé fuffifamment & féparément une livre de cire, & quatre livres de fyrop commun; il les a enfuite mêlés peu à peu, & en agitant fans ceffe, dans un vafe placé fur un rechaud allumé. Il a donné pour dofe de ce mélange une cuillerée à la fois; & lorfqu'il y avoit de la fiévre, il y a ajouté de l'efprit de vitriol jufqu'à une agréable acidité. Ce firop, dit-il, diffipe ordinairement en peu de temps la douleur & l'irritation.

2°. Il a fait fondre dans de l'eau chaude la quantité de gomme arabique qu'il a voulu prendre de cire: il a incorporé cette folution encore chaude dans la cire fondue. Ce mélange, qu'on peut délayer à volonté dans de l'eau, peut très-bien être acidulé avec l'efprit de vitriol.

3°. Il a diffout la cire dans du jaune d'œuf; & cette efpèce de looch, qu'on peut rendre aigrelet avec l'efprit de vitriol, eft, felon l'auteur, très-agréable à prendre.

Le dernier article dont nous ferons mention, roule fur les fluxions de poitrine. Il paroît que le principal objet de M. *Hoffmann* eft de recommander pour cette maladie, dans les cas très-graves, une poudre compofée de quatre grains de fleurs de benjoin, & de deux grains de camphre, donnée toutes les deux heures. Il affure que ce médicament eft très-effi-

cace dans les circonſtances même où l'expectoration eſt ſupprimée, le pouls affaiſſé, la poitrine chargée juſqu'au râle, que le kermès minéral eſt ſans effet, & que tout ſemble annoncer une mort prochaine.

Diſſertatio medica de anthropophago Bercano, &c. *Diſſertation de médecine ſur l'anthropophage de Berg, ſection hiſtorique première; par M. FRANÇOIS-GUILLAUME-ANTOINE-JACOBI DE HATZFELD, docteur en médecine. A Jena, chez* Maukian. 1781. *In-4°. de 28 pages.*

6. Cette diſſertation, dédiée au comte de *Hatzfeld*, renferme quatorze paragraphes qui préſentent l'hiſtoire de l'anthropophage Jean-Nicolas *Goldſchmidt*, garde de troupeaux près de Weimar. Voici une partie de ſes forfaits. Une veuve avoit une jeune fille d'environ onze ans, qu'elle envoyoit tous les matins à l'école; un jour elle ne revint pas à l'heure ordinaire. Auſſitôt la mère inquiète fait des recherches par-tout; elle demande à *Goldſchmidt* lui-même, s'il ne l'a pas vue. Il répond qu'elle eſt allée pêcher. On court à la piſcine publique, on ne l'y trouve pas: dès lors on conçut, ſur cet homme, quelques ſoupçons d'autant plus fondés, qu'on ſe ſouvint de lui avoir entendu prédire que la famine deviendroit ſi grande, que les pères & mères mangeroient leurs enfans. On lui demanda comment il feroit, puiſqu'il n'en avoit pas? il répondit que ceux des autres ne lui manqueroient point. On fit des recherches

exactes : on trouva des indices certains de son crime, qu'il avoua lui-même. Tandis qu'il étoit en prison : l'on continua les enquêtes, & l'on trouva chez lui quelques vêtemens propres à faire soupçonner qu'il avoit déja assassiné un jeune garçon. Le scélérat *Goldschmidt* interrogé, avoua ce nouveau crime, raconta qu'en faisant paître ses troupeaux, un jeune voyageur âgé d'environ vingt-quatre ans s'étant avancé vers lui, il avoit prétexté qu'en sifflant, il venoit d'épouvanter & mettre en fuite ses troupeaux ; que l'étranger l'ayant nié, ils se dirent mutuellement des injures ; qu'enfin, ils en vinrent aux mains. *Goldschmidt* donne un grand coup de bâton derrière l'oreille gauche à son adversaire qui, du coup, tombe mort sur la place, en versant beaucoup de sang ; les pieds du mourant trembloient encore ; l'homicide redouble ses coups jusqu'à ce que tout mouvement cesse. Alors il porte le cadavre dans une forêt épaisse, près du lieu où avoit été commis l'attentat ; il le dépouille, découpe son corps en plusieurs parties : il les porte secrètement & à plusieurs reprises chez lui, cachées dans un sac couvert de feuillages ; il les fait cuire & les mange, donnant le reste à son chien qu'il tua ensuite pour le manger à son tour. Il en voulut aussi faire goûter à sa femme, lui disant que c'étoit du chien, du veau, du mouton ; mais à peine celle-ci eut-elle porté le morceau à la bouche, qu'elle le rejeta en s'écriant : il faut que ce mouton soit bien vieux, car il est si dur qu'on peut à peine l'entamer avec les dents ; ce qui fit rire son abominable mari.

A l'interrogatoire il avoua tout, ajoutant que

que depuis ſon premier meurtre, il ſe ſentoit toujours une propenſion à en commettre de nouveaux. Après avoir entendu l'avocat, ſon défenſeur, le tout mis en conſidération, le comité de la juſtice du lieu du délit, demanda encore avis à d'autres juriſconſultes : d'après des rapports unanimes, & un jugement ſacré, *Goldſchmidt* ſubit la peine due à ſes crimes. Il fut roué vif, & périt lentement dans les plus cruels tourmens. Son corps nud fut expoſé : l'on remarqua que ſon dos étoit couvert de longs poils hériſſés. Parmi les interrogations qu'on lui fit, il rapporta que la chair humaine ſe pourriſſoit très-promptement ; qu'elle étoit fade & nauſéabonde ; que la fibre du foie, même après avoir enlevé la véſicule du fiel, étoit fort amère. Ce ſcélérat avoit toujours joui d'une ſanté robuſte & vigoureuſe. Son corps velu fit encore voir la plus grande force au milieu des plus violens ſupplices.

M. *Jacobi* rapporte à la fin de ſa diſſertation pluſieurs autres exemples de ce genre ; il parle entre autres d'une petite fille à peine âgée de douze ans, laquelle accoutumée par ſon père à vivre de chair humaine, aſſaſſinoit les enfans. On la condamna à être enterrée vive : comme tous les ſpectateurs la regardoient d'un œil ſans pitié, elle leur dit : Pourquoi m'avez-vous ainſi en horreur? Croyez que ſi l'on ſavoit par expérience combien la chair humaine eſt agréable à manger, perſonne ne pourroit s'empêcher de manger ſes enfans.

De morbis nervorum eorumque frequentiſſima ex abdomine origine ; C'eſt-à-dire, *Des maladies des nerfs & de leur*

fréquente origine dans le bas-ventre; par M. JEAN HEINEKEN*, de Breme en Saxe, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Dieterich; *à Strasbourg, chez* Kœnig. 1783. *In-8° de 70 pag.*

7. Il a déja paru un écrit de M. *Rahn*, ſur les maladies de la tête, qui ont leur origine dans le bas-ventre; mais comme il s'eſt borné à une ſeule partie, il n'a pas épuiſé le ſujet. M. *Heineken* s'attache particulièrement aux affections du ſyſtême nerveux; il a été aidé dans ce travail par M. *Stromeyer*, ſon ancien maître, qui lui a communiqué tous les livres dont il avoit beſoin, & qui lui a donné toutes ſortes de marques de bienveillance.

On trouvera donc ici une indication de la plupart des maladies qui tiennent à l'empire des nerfs, excluſives & indépendantes de celles qu'a traitées M. *Rahn*, & dont les cauſes cachées peuvent provenir du bas-ventre. M. *Heineken* y joint quelques réflexions aitiologiques, & donne en abrégé la maniere de les guérir. Il renvoie ceux qui voudront plus de détail aux meilleurs écrivains ſur cet objet.

Pour donner une idée de la manière de raiſonner de M. *Heineken*, nous allons traduire ce qu'il dit de la rage.

« L'hydrophobie ſpontanée eſt une maladie accompagnée d'une grande ſoif, & en même temps d'une telle averſion pour tous les fluides, que leur déglutition & même leur aſpect cauſe la plus terrible anxiété, & de violentes convulſions. Ce mal qui eſt ſouvent cauſé par la morſure d'un chien enragé, peut auſſi venir

ſpontanément, comme le prouvent beaucoup de faits rapportés par les auteurs. En y prêtant attention, on obſerve que preſque tous ceux qui ont été attaqués de la rage, ont éprouvé des nauſées, le vomiſſement, des douleurs d'entrailles. Ces ſymptômes, continue M. *Heineken*, m'ont fait ſoupçonner que cette maladie pourroit bien auſſi prendre ſon origine dans l'abdomen. Dans la phrénéſie & les autres affections qui reconnoiſſent une cauſe ſemblable, on remarque également de l'averſion pour les boiſſons; mais cet accident n'étant produit que par une matière très-âcre & vénéneuſe, ſi nous réfléchiſſons à la nature dangereuſe & ſtimulante de la bile corrompue, nous n'héſiterons pas à la regarder comme la cauſe fréquente de l'hydrophobie. En effet, les cauſes qui excitent la bile, & lui donnent de l'âcreté, la colère, l'emportement produiſent auſſi cette maladie, ſelon le ſentiment de tout le monde; &, dans les cadavres des enragés, on a ſouvent trouvé beaucoup de bile corrompue. Quelquefois après la mort, on a découvert l'inflammation des viſcères du bas-ventre, & la gangrène ſur-tout dans le foie & l'eſtomac: on pourroit bien auſſi accuſer de pareils vices d'être entrés dans la cauſe de la maladie: enfin, M. *Stromeyer* m'a communiqué l'hiſtoire d'un homme qu'il a lui-même vu mourir dans la rage, & à l'ouverture duquel on a trouvé le foie très-enflammé, & une accumulation de bile corrompue dans l'eſtomac. Ces deux vices peuvent ſe trouver réunis pour rendre la maladie plus grave, quoique je croirois facilement que l'inflammation du foie a été l'effet de la grande âcreté de la bile. »

Dissertatio medica de sputis : *Dissertation de médecine sur les crachats ; par M. Chrétien Gotthelf Frédérig Webel, bachelier en médecine. A Leipsick, chez* Sommer. *1783. In-4°, de 42 pages.*

8. Dans un court avertissement, M. *Webel* prévient le lecteur en sa faveur par une modestie qui devient tous les jours plus rare parmi les jeunes gens. Il avoue que ne visitant des malades que depuis peu d'années, il n'est guère en état de donner pour son essai de bonnes observations sur les maladies. Il a préféré de composer une dissertation sur quelque objet particulier, afin de montrer à ses maîtres la manière dont son esprit s'est formé à leurs leçons. Il a donc choisit un sujet de séméïotique, parce que cette partie de la médecine paroît être le meilleur fondement d'une pratique sure & facile, en conduisant le médecin à la connoissance des causes & de la nature des maladies.

Comme les crachats méritent l'attention du médecin dans un très-grand nombre des maladies, & que c'est quelquefois par eux seuls qu'il peut découvrir le vrai caractère du mal, & en tirer des pronostics certains, M. *Webel* a cru devoir en faire le sujet d'une dissertation.

Il donne d'abord la définition du crachat, en examine la source, en décrit les causes surnaturelles, ainsi que ses diverses espèces. Il s'étend spécialement sur ceux des personnes tourmentées de nausées, de douleurs de dents, d'aphthes, de catarrhe, de pleurésie, de péri-

pneumonie, d'esquinancie, d'hémoptysie, de phthisie, d'asthme, de petite vérole, de scorbut, d'hypochondriacie, de vapeurs hystériques, & enfin des vers. Son travail annonce par-tout un homme instruit de ce dont il parle; qui a lu avec fruit les bons livres de médecine, & dont l'esprit est méthodique.

M. *Webel* actuellement docteur en médecine de la faculté de Léipsick, a dédié cette dissertation à quatre savans médecins. On a imprimé à la fin de cet essai un discours sur la rupture de la matrice, par M. *Gehler*, vice-chancelier de l'université de Léipsick, professeur d'anatomie & de chirurgie. Il examine en homme habile & expérimenté, les causes d'un si cruel accident, & la manière de le reconnoître.

JO. G. ROEDERERI & CAR. G. WAGLERI, Tractatus de morbo mucoso denuo recusus, annexaque præfatione de Trichuridibus novo vermium genere, editus ab HENRICO-AUG. WRISBERG; professore medico & anatomico Goettengensi, cum tabulis æneis. *A Gottingue, chez* Bossiegel; *à Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *1783, petit in-8° de 332 pag. Prix 3 liv. 10 s. broché.*

9. Vers l'année 1760 on vit régner à Gottingue une maladie muqueuse, qui fit en cette ville les plus grands ravages. *Roederer*, professeur de médecine, suivit & observa cette épidémie avec le plus grand soin. Il faisoit

ouvrir les cadavres de tous ceux qui en mouroient par *Charles Gottlieb Wagler*, l'un de ses disciples chéris, très-versé dans l'anatomie. Ainsi naquit un traité particulier que le maître & le disciple composèrent conjointement sur ce mal contagieux, traité qui mérita dès lors l'estime publique, & qui eut un débit prodigieux.

L'illustre M. *Wrisberg*, savant professeur à Gottingue, formé également à l'école de *Roederer*, vient de donner lui-même au public une nouvelle édition de cet ouvrage, sortie de la plume de son maître, & d'un ami, son condisciple. Elle est dédiée à MM. *Hensler & Hansen* qui, avec lui & M. *Hirschfeld*, médecin à Lavenbourg, sont, parmi le grand nombre de disciples que *Roederer* avoit pris soin de former, les seuls qui vivent actuellement.

Pour enrichir cette édition, M. *Wrisberg* y a joint une préface uniquement consacrée à l'histoire d'une nouvelle espèce de vers nommés *trichurides*, apperçus pour la première fois dans le temps de l'épidémie muqueuse. Ce fut pendant deux hivers, que le hasard les fit découvrir. Un étudiant en médecine & en anatomie, occupé à disséquer le cadavre d'une petite fille de cinq ans, en donnant mal-adroitement un coup de scalpel, tandis qu'il préparoit la valvule du colon, fit sortir de cet intestin des vers *trichurides*, avec de l'eau & des restes de matières excrémentitielles. On les nomma *trichurides*, à cause de leur queue plus fine que les cheveux, & beaucoup moins grosse que le corps. On retrouva ensuite cet insecte dans d'autres cadavres. L'attention qu'on mit alors à les rechercher, démontra

qu'ils étoient bien plus communs qu'on ne le croyoit d'abord. M. *Wrisberg* décrit ici ces vers avec la plus grande exactitude, traite de leur histoire naturelle de cette manière claire & précise qui lui est propre.

PHILIPPI CONRADI FABRICII, medicinæ doctoris, sereniss. ducis Brunsvicensium & Luneburgens. à consiliis aulicis, medicin. professor. publ. ordin. in Academia Jul. Carolina, Facultat. medicæ Helmstadiensis præsidis, Acad. cæsar. natur. curiosor. collegæ, animadversiones varii argumenti medicas ex scriptis ejusdem minoribus collegit notisque adjectis edidit D. GEORG. RUDOLPH. LICHTENSTEIN, medicin. profess. Prima pars. *Helmstad*, *chez* Kunhlin; *Strasbourg*, Kœnig. 1783. *In-4° de 140 pag.*

10. Il paroît de temps en temps dans les lettres & dans les sciences, des génies plus favorisés de la nature, qui embrassent plus de parties que les autres hommes, & les cultivent avec le plus grand succès. La médecine sur-tout a produit des hommes non seulemen très-instruits dans les différentes branches de leur art, mais encore très-versés dans la littérature. Sans parler des *Boerhaave*, des *Haller*, des *Astruc*, combien d'autres médecins se sont distingués par l'universalité de leurs connoissances! Mais souvent leurs places & la pratique de la médecine absorbant tout leur temps,

ils n'ont pu compoſer de grands ouvrages, ni faire connoître à l'Europe éclairée, leur mérite aſſez connu de tous ceux qui les approchoient. Tel a été *Philippe Conrad Fabricius*, célèbre profeſſeur d'Helmſtad. Il a profeſſé ſucceſſivement, avec diſtinction, l'anatomie, la phyſiologie, la pharmacie, la médecine pratique, & la botanique. Il a eu occaſion de publier une infinité de diſſertations, de programmes académiques, & d'autres opuſcules, où brillent ſes vaſtes connoiſſances; mais ce ſont pour la plupart des feuilles volantes, éparſes ça & là, qui ſe perdent facilement. M. *Lichtenſtein* a cru rendre ſervice au public, en raſſemblant & en publiant les morceaux les plus intéreſſans. L'éditeur y a joint les diſſertations que les élèves de *Fabricius* ont fait paroître ſous ſa préſidence, & auxquelles il avoit toujours plus ou moins de part.

Ce recueil ſera diviſé en pluſieurs parties: la première que nous annonçons eſt entièrement conſacrée à l'anatomie: voici l'énumération des articles qu'elle contient:

1°. *Obſervations d'anatomie.* Ce ſont trente-deux deſcriptions d'ouvertures de cadavres de perſonnes mortes de maladies.

2°. *De l'uſage important de la connoiſſance des anaſtomoſes des vaiſſeaux, & principalement des artères, dans l'exercice de la médecine & de la chirurgie tant clinique que légale.*

3°. *Examen des bleſſures mortelles de l'eſtomac, ſelon les principes de l'anatomie & de la médecine.*

4°. *Principales précautions à obſerver dans les diſſections & les examens des cadavres humains, ordonnées par des officiers de juſtice.*

5°. *Conſidération anatomique & médicinale de*

la maladie & de la guérison d'un jeune homme attaqué d'un très-grande inflammation des muscles du bas-ventre, & d'un épanchement dangereux de pus dans sa cavité, parfaitement rétabli par le moyen de la paracentèse.

6°. *De la facilité de tirer l'enfant vivant & bien portant, dans les femmes grosses attaquées de chûte de matrice sans inversion.* Le baron de *Haller* a déja fait réimprimer ce programme académique dans sa collection de dissertations choisies.

7°. *Discours sur la vie bien réglée, vrai conservatif de la santé, & moyen excellent pour parvenir à la longévité.*

L'éditeur a joint par-tout où il étoit nécessaire des notes propres à éclaircir ou développer le texte de *Fabricius*.

BILGUERS, &c. versuche und erfahrungen uber die faulfieber un ruhren, *&c.* C'est-à-dire, *Essais & Expériences sur les fièvres putrides & sur les dyssenteries, afin d'arrêter la mortalité qu'elles causent dans les armées & dans les hôpitaux de campagne; par M.* JEAN-ULRICH BILGUER, *docteur en philosophie, médecine & chirurgie, & chirurgien général des armées de Sa Majesté Prussienne, &c. In-8° de 111 pages. A Berlin, chez* Hesse, 1782.

11. L'auteur, partant du principe que la cause des maladies, indiquées dans le titre, est la putridité des liquides qui affecte tellement

les solides, que les fonctions vitales sont d'abord lésées & ensuite interceptées, établit pour indication curative d'arrêter sur le champ les progrès de la putréfaction, en attendant qu'on puisse y remédier entiérement. L'impossibilité d'administrer à l'intérieur une quantité suffisante d'antiseptiques, l'a déterminé à employer des bains composés avec une infusion de camomille, quatre livres d'écorce de jeunes chênes, & deux livres de nitre. Les malades préparés à l'usage de ces bains par des purgations convenables, y ont été plongés tous les jours une ou deux fois, & y sont restés depuis un quart-d'heure, jusqu'à une heure entière. De plus, pour rendre même l'air des hôpitaux médicamenteux, M. *Bilguer* a laissé non-seulement séjourner ces bains dans les salles, mais il a encore fait placer devant les lits des vaisseaux remplis d'infusion de camomille, de quinquina, de sel de nitre & de vinaigre. Les malades, penchés hors du lit, ont respiré la vapeur qui s'en élevoit, & on a entretenu cette évaporation au moyen de cailloux ou de briques rougis au feu, qu'on a jetés dans l'infusion. Tous les soirs, M. *Bilguer* a fait laver les malades par tout le corps, avec du vinaigre tiède; il a eu soin qu'ils fussent tenus dans la plus grande propreté. Il leur a permis de manger des fruits cruds, lorsqu'ils étoient mûrs; ou cuits, lorsqu'ils n'étoient pas encore parvenus en maturité; leur boisson a consisté en une décoction de gruau d'avoine, rendue aigrelette avec l'esprit de vitriol ou du vinaigre, ou bien ils ont bu de l'eau panée acidulée : il ne leur a accordé un peu de vin & des bouillons acidules, que pendant la convalescence. L'auteur con-

ſeille l'uſage des bains antiſeptiques & des lotions avec le vinaigre, même dans les fièvres putrides, avec pétéchies, & termine ſon ouvrage par l'expoſé d'une quarantaine d'obſervations faites ſur des malades attaqués de fièvres putrides très-graves.

Manuel ſur les propriétés de l'eau, particulièrement dans l'art de guérir; par M. MACQUART, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, aſſocié ordinaire de la Société royale de médecine. A Paris, chez Nyon l'aîné, *libraire, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs. 1783. In-8° de 476 p. & de 24 pour l Avant-Propos.*

12. Une remarque qui ſe lit dans l'Avant-Propos de cet ouvrage, & qui avoit ſans doute frappé l'auteur, ſemble lui avoir fait naître le projet d'expoſer les propriétés de l'eau. Voici comme il s'exprime: « Il n'y a preſque pas d'indication médicale à laquelle on ne puiſſe ſuffire avec l'eau, modifiée ſelon la circonſtance: on pourroit citer plus d'un cas grave en médecine, où ſeule elle a ſuffi; d'autres où, ſi elle avoit été employée de même, le médecin, & ſur-tout le malade, auroient vaincu la nature en défaut, au lieu de ſe voir accablés par des efforts impuiſſans & mal combinés. »

Cette idée générale ſur les propriétés de l'eau une fois conçue, il falloit montrer en détail comment elle pouvoit être modifiée, &

devenir par ses différentes modifications autant de moyens utiles entre les mains du médecin. C'est en effet ce qu'on trouve dans l'ouvrage de M. *Macquart*, qui déclare avec franchise qu'il n'a fait que rassembler sous un seul point de vue les connoissances éparses dans un nombre infini de livres.

Ce *Manuel* est divisé en xvj chapitres.

Le premier est fort court; on y considère l'eau en général.

Le deuxième n'a pas plus d'étendue, bien qu'il soit intitulé, *Histoire naturelle de l'eau.*

On décrit dans le troisième les propriétés physiques de l'eau; telles que son incompressibilité, son élasticité, sa perméabilité, son inaltérabilité, sa pesanteur, sa fluidité; chacun de ces articles a très-peu d'étendue. Il parle ensuite de la solidité de l'eau, ou glace. Son usage en cet état est assez connu pour rafraîchir nos boissons dans la saison brûlante; il est utile, s'il est dirigé avec prudence; mais il peut nuire, si l'on n'écoute que la sensualité dans certaines circonstances: par exemple, lorsqu'on est en sueur; on s'expose alors à des inflammations violentes, sur-tout de la poitrine, & à d'autres accidens. M. *Macquart* expose ensuite les propriétés de la glace sur l'économie animale, comme moyen médicinal, & rapporte deux observations consignées dans le Journal de Médecine.

Le quatrième chapitre est employé à faire connoître les propriétés chimiques & pharmaceutiques de l'eau; ce qui donne lieu de parler de sa distillation, des eaux composées pharmaceutiques, de l'eau de chaux & de ses propriétés.

L'auteur examine dans le cinquième les avantages dont est l'eau pour l'homme sain, pour les animaux, &c. C'est ici qu'il recommande avec raison de ne donner pour boisson aux enfans que de l'eau pure, & proscrit l'abus qui s'est introduit de leur permettre du vin, & autres liqueurs fermentées. Il dit ensuite deux mots du choix des eaux, & des eaux potables; mais il s'étend davantage sur les moyens de purifier l'eau. Il insiste à cette occasion sur le danger des fontaines de plomb, où dont le couvercle seulement est recouvert de ce métal. Il est très-certain, dit-il, que l'eau a la faculté de le dissoudre, & qu'elle en forme une chaux très-dangereuse. M. *de Milly* de l'Académie des sciences (au moment où nous écrivons ceci, la mort vient de l'enlever) a inséré dans le Journal de Physique, qu'il avoit été empoisonné pour avoir bu de l'eau d'une fontaine dont le couvercle étoit garni de plomb, & qui avoit été altérée. Il faut donc absolument proscrire ces fontaines, & ne se servir que de celles de grès.

L'objet du sixième est particulièrement l'eau de la Seine, celle de l'Ivette, d'Arcueil, de Ville-d'Avrai.

Le septième est destiné à considérer les différentes espèces d'eaux qui sont à la surface du globe, & à examiner ce qu'elles présentent de particulier. Pour cela, il les divise en deux ordres, 1°. eaux douces communes ou simples; 2°. eaux salées minérales ou composées.

Il s'agit dans le huitième, de la mer & de ses eaux. On y parle fort succintement des moyens employés pour dessaler l'eau de la mer; cet objet important auroit mérité d'être traité dans

un plus grand détail. On termine ce chapitre par un petit exposé de l'utilité qu'on peut retirer en médecine de l'eau de mer; exposé tiré d'un livre de M. *Ruſſel*, médecin Anglois.

Les eaux minérales occupent le neuvième; on y trouve dans ſoixante-ſix ſections une légère notion de leur hiſtoire & de leurs vertus; après quoi on parle de leur examen & de leur analyſe; c'eſt le ſujet du dixième chapitre.

Le ſuivant, ou onzième, ainſi que le douzième, le treizième, le quatorzième & le quinzième, regardent les diverſes eſpèces de bains. M. *Macquart* paſſe en revue tous les auteurs, tant anciens que modernes qui ont écrit ſur cet objet; il renvoie ceux qui voudront avoir plus de détail à un Traité conſidérable de *Thomas Juncta*, qui lui paroît avoir à-peu-près raſſemblé tout ce que les anciens en ont dit. Son ouvrage a pour titre: De *Balneis antiquorum*, volume *in-fol.* de mille pages, fort rare, mais dans lequel, ajoute M. *Macquart*, on ne trouve pas à ſatisfaire complétement ſa curioſité ſur l'hiſtorique, l'architecture, & la manière dont les anciens prenoient leurs bains.

Ce *Thomas Juncta* dont on parle ici, ne ſeroit-il pas cet imprimeur de Veniſe, qui en 1553 publia, *in-fol.* un Recueil ſous ce titre? *De Balneis omnia quæ extant apud Græcos, Latinos & Arabas, tam medicos, quàm quoſcumque cæterarum artium probatos ſcriptores qui vel integris libris, vel quoque alio modo hanc materiam tractaverunt, nuper hinc indè accuratè conquiſita & excerpta, atque in unum tandem volumen redacta, &c. Venetiis, apud* Junctas, 1553. Recueil fort rare en effet aujourd'hui.

Le ſeizième & dernier chapitre traite de l'uſage intérieur de l'eau.

Ce Manuel n'eſt pas fait pour inſtruire les médecins, mais il peut être utile à toute autre perſonne. Au reſte, la Société royale de médecine l'a jugé digne de ſon approbation.

Choix des meilleurs médicamens pour les maladies les plus déſeſpérées; recueilli par M. BUC'HOZ, *médecin de* MONSIEUR, *ancien médecin ordinaire de Monſeigneur le comte d'*ARTOIS, *& de feu Sa Majeſté le roi de Pologne. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe. 1784. In-12 de 360 pag.*

13. M. *Buc'hoz* dans ſa Préface, déclare qu'il publie *une compilation de remèdes*; c'eſt-à-dire qu'il a copié des formules dans ces énormes & indigeſtes diſpenſaires, abandonnés aujourd'hui avec raiſon. Il ajoute qu'il a puiſé parmi les auteurs les plus experts. Il auroit dû les citer. Mais ces auteurs ſont-ils des médecins? Nous voulons bien le croire. En ce cas, ils ſavoient dans quelles circonſtances il faut adminiſtrer ces remèdes; ceux pour qui ce choix nouveau eſt fait, peuvent-ils les appliquer dans le moment favorable? Ce ſont ces Recueils en langue vulgaire, qui ont multiplié les charlatans de tous les pays. Convient-il qu'un médecin fourniſſe des armes à ces gens dangereux? Ne craint-il pas que cet ouvrage, qu'il nomme avec complaiſance le neuvième de ſes ouvrages économiques, ne devienne au contraire, dans certains cas, un ouvrage nuiſible? Une erreur de la part de ceux qui ne ſont pas médecins, peut

devenir fatale ; n'en feroit-il pas coupable ? Et comment la réparer ?

Cette confidération feule devroit lui faire abandonner le projet qu'il annonce de *raffembler en faveur de l'humanité tous les nouveaux remedes.* Eft-ce être utile à l'humanité, que de la mettre dans le cas de fe tromper fouvent à fes dépens ?

Differtatio medica de oleo Cajeput : *Differtation de médecine fur l'huile de Cajeput ; par M. JEAN-ANT. ADAMI, d'Ofnabruck, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez* Dieterich ; *& à Strasbourg, chez* Kœnig. *In-4° de 32 pag. 1783.*

14. Ce n'eft que vers l'an 1720, que l'huile de Cajeput a commencé à être connue en Europe, par le moyen d'un miniftre évangélique du duc de Brunfwick, qui avoit été à Batavia. *Michel-Frédéric Lochner*, médecin impérial, eft le premier qui en ait fait mention dans les éphémérides des curieux de la nature. Peu de temps après, quelques autres en parlèrent auffi.

Elle fut employée avec fuccès contre diverfes maladies, & bientôt elle s'acquit une grande célébrité en Allemagne ; mais comme l'empire de la mode ne s'étend que trop, même fur les médicamens, celui-ci ne fut pas fort long-temps en vogue, & aujourd'hui on le met très-rarement en ufage, quoiqu'il poffède véritablement de grandes vertus. Les An-

glois & les François ont à peine parlé de cette huile. Les médecins de ces nations ont sans doute mieux aimé s'en tenir à des remèdes connus, & accrédités, que d'en admettre un nouveau qu'ils ne pouvoient connoître que par ouï-dire. Cependant l'ancienne réputation de l'huile de Cajeput, ses diverses propriétés & son histoire encore très-peu connue ont engagé M. *Adami* à composer cette dissertation.

Les écrivains ne sont nullement d'accord sur la substance qui donne cette huile. M. *Adami* après avoir examiné les divers sentimens, se croit en droit de conclure qu'on l'extrait des feuilles d'un arbre des Indes orientales, appelé par le chevalier de *Linné*, *Melaleuca Leucadendra*. On en trouve ici la description & la synonymie.

Si les auteurs ne sont guère d'accord sur l'origine de cette huile, ils ne le sont pas davantage sur les signes qui caractérisent la véritable. M. *Adami* rapporte à ce sujet les différentes opinions; il enseigne le procédé chimique qu'il a employé lui-même pour purifier l'huile de Cajeput.

Il indique ensuite les maladies dans lesquelles elle peut être utile. Elle convient dans tous les cas où l'on emploie les autres huiles aromatiques. Mais il estime qu'elle l'emporte en excellence sur toutes celles du même genre. Il donne en abrégé les observations des médecins qui en font l'éloge, & montre par-tout une grande érudition. M. le professeur *Stomeyer* lui a raconté qu'une femme, née de parens sujets aux rhumatismes, tourmentée de douleurs de dents & de strangurie, causées par une matière rhumatismale, après avoir inuti-

lement tenté pendant un an toutes ſortes de remèdes, fut enfin parfaitement guérie par l'uſage de l'huile de Cajeput.

Hiſtoire des inſectes nuiſibles à l'homme, aux beſtiaux, à l'agriculture & au jardinage ; tels que les punaiſes, les poux, les puces, les fourmis, les cirons, les araignées, les couſins, les guêpes, les mouches, les bupreſtes, les taons, les frêlons, les moucherons, les courtillières, les gribouris, les hannetons, les charançons, les pucerons, les teignes, les ſcorpions, les mites, les tiquets, les perce-oreilles, les gallinſectes, & toute eſpèce de chenilles & d'inſectes : avec les moyens qu'on peut employer pour les détruire ou s'en garantir, ou remédier aux maux qu'ils ont pu occaſionner. Troiſième édition; *par M. BUC'HOZ, auteur de différens ouvrages économiques. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, preſque vis-à-vis la Sorbonne. 1784. In-12 de 376 pag.*

15. Cette hiſtoire fut approuvée le 25 avril 1781, & la permiſſion d'imprimer donnée le 20 juin de la même année. Il y a donc trois ans qu'elle voit le jour; & dans un ſi court eſpace de temps, il s'en eſt fait trois éditions. Il y a peu d'ouvrage qui ait eu un débit auſſi

prompt. Il faut qu'il ſoit bien excellent, ou de la plus grande utilité : il doit donc être à l'abri de toute cenſure ; il ſort d'ailleurs de la main la plus exercée à la compoſition. Au nom de l'auteur, la critique devient muette.

JOHANN. HUNCZOVSKY der wund-artzeney, &c. C'eſt-à-dire, *Obſervations faites en Angleterre & en France ſur la médecine & la chirurgie, & particulièrement ſur les hôpitaux ; par M. JEAN HUNCZOVSKY, profeſſeur public aux écoles de chirurgie militaire à Guinperdorf, chirurgien-major des camps & armées de Sa Majeſté Impériale & royale, correſpondant de l'Académie de chirurgie de Paris, & des Académies de Montpellier & de Bordeaux. In-8° de 325 pag. A Vienne, chez* Rudolph Gruffer. 1783.

16. C'est ſous les auſpices de M. *Brambilla*, & aux frais de l'empereur que M. *Hunczovsky* a voyagé en France & en Angleterre, pour acquérir de nouvelles connoiſſances ſur la chirurgie. Les obſervations qu'il vient de publier, ſont un ſûr garant qu'il méritoit cette faveur.

Notre auteur a fait ſes obſervations en Angleterre dans les hôpitaux de S. Barthelemi, de S. Thomas, de S. Guy, de S. Luc, de Porſtmouth, de Plymonth, & en France, à

l'hôtel-Dieu de Paris, à Bicêtre, à l'Hospice de charité, à la Charité, à l'hôtel des Invalides, à l'hôpital des Gardes Françoises, à l'hôtel-Dieu de Rouen, à l'hôpital général, aux hôpitaux de Brest, de l'Orient, de Vannes, de Rochefort, de la Rochelle, de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier, de Marseille, de Toulon & de Lyon.

M. *Hunczovsky* rapporte ce qu'il a observé de remarquable dans l'administration de ces hôpitaux, & il donne des précis historiques sur les faits de pratique les plus importans & les plus nouveaux.

Il y a joint ses réflexions sur la différence qu'il a observée dans le traitement des malades en Angleterre & en France.

ANNONCES.

Sentence du siège de la police du bailliage de Rouen, qui condamne plusieurs marchands de cidre à une amende, pour avoir introduit dans leurs cidres des corps étrangers.

17. Cette sentence a été rendue d'après l'examen ordonné de différens cidres, auquel ont présidé MM. *Michel, Lepecq* & *Fleuri*, docteurs en médecine & agrégés au collége de médecine de Rouen. Il résulte de leur rapport, que ces cidres contenoient la quantité d'un gros & demi à trois gros de terre calcaire par chaque pot de liqueur; & que l'homme de travail qui boit ordinairement trois pintes de cidre par jour, avale une liqueur caustique qui agace

& irrite ſes entrailles, au lieu d'une boiſſon faite pour calmer ſa ſoif & fournir en partie à ſa nourriture.

Diſſertation ſur la magnéſie blanche, & ſon utilité pour préſerver & rétablir la ſanté, par JOSEPH TEISSIER, auteur de divers ouvrages; & ſe trouve chez E. Van-Harrevelt, *& autres libraires à Amſterdam, brochure de 39 pag.*

18. L'auteur dit que ce remède guérit *tutò, blandè & jucundè*, ce que ne font point les autres remèdes, attendu qu'il vend des boîtes de magnéſie deux ducats, un ducat, trois florins, 12 ſous de Hollande; & pour la commodité du public, de petites boîtes de f. 1-16.

Phytonomatotechnie univerſelle, c'eſt-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, onzième Cahier, octobre 1784.

Le onzième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes: *Sauge glutineuſe*, L. *Sauge verbénacée*, L. *Utriculaire vulgaire*, L. *Utriculaire petite*, L. *Doradille Scolopendre*, L. *Doradille Cétérac*, L. *Doradille Polytric*, L. *Doradille Rue des murs*, L. *Doradille Sauve-vie*, L. *Doradille Adiante noire*, L. *Orpin réfléchi*, L. *Orpin à feuilles drues*, L.

Cet Ouvrage ſe diſtribue tous les deux mois

par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de defcription.

On foufcrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin; DIDOT le jeune, quai des Auguftins; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La foufcription pour le papier de Hollande par année, ou pour fix cahiers, eft de 108 liv.
Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.
Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreffant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

AVIS.

La myologie de *Gautier*, *in-fol.* forme d'Atlas, annoncée à 24 liv. en feuilles, dans le journal de médecine d'août 1782, à Paris chez *Didot le jeune*, libraire, quai des Auguftins, étant totalement épuifée, on a raffemblé ce qui reftoit de figures de cet ouvrage fans difcours. Les perfonnes qui défireroient en avoir de féparées, on les leurdélivrera à 10 f. la planche: fur quinze, dont l'ouvrage étoit compofé, on peut fouruir les n°s. 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15. Les planches 1, 2, 6 & 12 manquent.

On trouvera auffi chez le même libraire quelques exemplaires du fupplément au grand ouvrage d'anatomie de M. *Gautier* père; ce

ſupplément dont les figures ſont au nombre de vingt, & au ⅔ de grandeur naturelle, avec explication, vaut en feuille 84 liv. & relié en carton 90 liv.

Le même libraire *Didot le jeune* vient de recevoir de l'étranger :

JO AN. GOT. WATTERI, Obſervationes anatomicæ, in-fol. *cum figur.* Prix en feuilles, 42 liv.

Ejuſdem autoris, Tabulæ nervorum thoracis & abdominis, cum fig. elegantiſſimis ; Berolini, 1783, in-fol. *forma atlantica.* Prix broché en carton, 42 l.

Hippocratis opera genuina, recenſuit & præfatus eſt ALB. HALLER ; editio nova. Lauſannæ, 1784. Quatre volumes in-8°, en feuilles 14 liv.

Nos 1, M. BERTHOLET.
2, 4, 5, 11, M. GRUNWALD.
3, 6, 7, 8, 9, 10, 14, M. WILLEMET.
12, 13, 15, M. J. G. E.
16, M. B.
17, 18, M. ROUSSEL.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1784.

Page 649, ligne 32, *ſerum*, liſez *ſevum.*
Page 652, ligne 22, Engbrüſtigkeil, *liſez* Engbrüſtigkeit

TABLE.

Extrait. Observations faites dans le département des hôpitaux civils, Page 3
*Lettre de M. Mesmer, à M. le comte de C.****, 47
Réflexions préliminaires, à l'occasion de la Pièce intitulée Les Docteurs modernes, 70
Extrait du Journal de Paris, 72
Mémoire de M. Demours fils, médecin, 84
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre, 90
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 92
Observations météorologiques faites à Lille, 95
Maladies qui ont régné à Lille, 96

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Mémoires de l'Académie de Dijon, 97
Anatomie, 102
Médecine, 107
Physique, 131
Pharmacie, 135
Matière médicale, 136
Histoire naturelle, 138
Annonces, 140
Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret, 141
Avis, 142

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de janvier 1785. A Paris, ce 24 décembre 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1785.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1785.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 2.

Topographie de l'hôpital d'Etampes; par M. Boncerf, médecin de l'hôpital de cette ville.

Etampes, petite ville du diocèse de Sens, & de la généralité de Paris, est

ſituée ſur la pente d'une colline, qui s'éléve au milieu d'une plaine agréable & variée. Sa longitude eſt de 19 degrés 45 minutes; ſa latitude de 48 degrés 25 minutes. Son ſol eſt ſec & ſablonneux ; on tire de ſes environs un ſablon aſſez abondant : l'on peut dire en général, que ce pays eſt plus fertile que le terrein ne ſembleroit l'annoncer.

L'eau y eſt pure & ſaine; elle eſt fournie par trois petites rivières , la Juine, la Louette & la Chalouette. L'air y eſt perpétuellement renouvellé par les différens courans qui abordent de tous côtés ; mais cependant les vents dominans ſont ceux du nord & du ſud. Lorſque le vent du nord règne trop long temps, il donne de la roideur aux fibres, & diſpoſe aux maladies inflammatoires : quand il eſt nord-oueſt, comme dans les hivers froids, & au commencement du printemps, le nombre des malades eſt beaucoup plus conſidérable, ſur-tout dans la claſſe du peuple. Les maladies qu'on obſerve alors, ſont des catarrhes & des fluxions de poitrine de différente eſpèce. Le vent d'oueſt eſt pluvieux, & accompagné d'ouragans. Le vent de ſud & de ſud-oueſt amène ſouvent des nuées d'orage ; & c'eſt ordinairement dans le temps qu'il ſouffle le plus

communément, c'eſt-à-dire avant & après la moiſſon, qu'on voit régner dans les campagnes voiſines, des dyſſenteries & des fièvres malignes.

Au reſte, il y a peu de maladies à Etampes que l'on puiſſe attribuer à la variété des ſaiſons. Les maladies ſont rares chez les habitans de la ville ; elles y ſont même, généralement parlant, douces & peu meurtrières. Les épidémies ne ſont pas communes dans les villages des environs ; & quand elles ont lieu, elles ſont plutôt dues au peu de ſoins des habitans, qu'à l'influence de l'atmoſphère ; enfin, l'air qu'on reſpire à Etampes eſt ſi ſalubre, que la population s'y accroît ſenſiblement, & qu'on croit pouvoir aſſurer qu'il eſt peu d'endroits dans le royaume où il y ait autant de vieillards, relativement au nombre des habitans, & où ces vieillards jouiſſent d'une ſanté plus ferme, & d'une tête plus ſaine.

L'hôpital eſt ſitué à l'extrémité & au nord de la ville ; ſa façade principale, & ſa grande porte d'entrée, ſont du côté du ſud, ſur une rue ſpacieuſe. Au ſud-eſt eſt placée l'égliſe collégiale & paroiſſiale, ancien & vaſte bâtiment, qui n'eſt ſeparé de l'hôpital que par une petite rue, mais ſans qu'il y ait aucun obſtacle pour le

courant d'air de ce même côté. Sur l'autre angle de la façade se trouve la chapelle servant au public, ainsi qu'aux religieuses de l'hôpital : au nord-ouest est une rue qui se prolonge jusqu'au rempart. Les bâtimens de ce côté, en y comprenant la chapelle & la sacristie, ont environ 187 pieds de long ; la façade a 92 pieds de large.

On entre dans cet hôpital par une grande cour, au fond de laquelle on rencontre un bâtiment à un étage, qui a sept croisées au sud, & autant au nord. Autrefois il y avoit à droite le bâtiment du chapelain, qui a été rasé depuis quelques années.

A gauche de cette cour est la salle des hommes, élevée à six pieds du rez de chaussée, ayant 80 pieds de long, 21 de large, & 16 de haut.

A l'une des extrémités de cette largeur se trouvent la sacristie, & un autel entouré de balustrades qui y est adossé. On entre dans cette salle par un grand escalier près de l'angle qui unit cette aile au bâtiment qui est en face. Cet escalier sert pour le public & pour les religieuses : il y a au bout de cette salle deux autres portes, l'une pour se rendre à l'église & au chœur ; l'autre à la sacristie. Il y avoit

autrefois une porte qui s'ouvroit vers le milieu de cette ſalle, & donnoit ſur un perron; mais on l'a ſupprimée depuis quelque temps : ce qui a procuré deux avantages; le premier, d'éviter l'air froid qui s'introduiſoit ſouvent par cette ouverture; le ſecond, de gagner de la place pour deux lits. La ſalle eſt éclairée par ſix grandes croiſées placées en oppoſition, les unes du côté du ſud-eſt, les autres du côté du nord-oueſt : autrefois cette ſalle étoit échauffée par une grande cheminée, qui ſervoit en même temps à favoriſer la circulation de l'air. On y a ſuppléé nouvellement par un grand poële, qui procurera les mêmes avantages, avec la certitude d'une chaleur plus conſtante & plus égale.

Cette ſalle contient vingt-un lits, douze du côté de la cour, & neuf de l'autre côté; & chacun de ces lits a trois pieds de large.

A l'extrémité de cette ſalle, oppoſée à la ſacriſtie du côté du nord, eſt un veſtibule où ſe fait le ſervice pour la diſtribution de la ſoupe, du pain & des viandes. Ce veſtibule, bien éclairé par deux grandes croiſées qui ſont au nord-oueſt, eſt voiſin de l'apothicairerie, & ſépare la ſalle latérale de la ſalle du fond.

Cette dernière ſalle a 48 pieds de long, ſur 21 pieds de large ; elle a trois croiſées ſur la rue au nord-oueſt, & deux au ſud-eſt ; mais il ſe trouve de plus à ſon extrémité au nord-eſt, une grande croiſée d'environ cinq pieds & demi de large, ſur quinze de haut ; ouverture la plus favorable à l'hôpital, parce qu'il ne ſe trouve aucun bâtiment vis-à-vis d'elle, & qu'elle porte un air pur dans les deux ſalles. On a également ſubſtitué un poële à la cheminée de cette ſalle. Mais une réforme plus avantageuſe eſt celle qu'on a faite aux latrines : elles étoient placées autrefois derrière le veſtibule qui ſépare les deux ſalles ; mais comme, malgré tous les ſoins qu'on avoit pris, elles répandoient de temps en temps des exhalaiſons infectes, on les a placées au nord, à l'extrémité de cette ſeconde ſalle, & on y a pratiqué avec ſuccès tous les moyens connus pour empêcher la mauvaiſe odeur de pénétrer dans les ſalles.

Cette ſalle eſt occupée par douze lits, également de trois pieds de large : elle ſervoit autrefois pour les femmes ; mais depuis quelques années l'adminiſtration, pour ſe conformer aux vues du Gouvernement, & pour ne mettre qu'un malade dans un lit, y a placé des hommes, avec

le projet de conſtruire au deſſus une nouvelle ſalle pour les femmes, qui, en attendant que cette conſtruction ſoit faite, ſont placées dans une petite ſalle au nord-oueſt, laquelle avoit été long-temps conſacrée aux militaires, aux eccléſiaſtiques & aux paſſans honnêtes, que leur pauvreté obligeoit d'entrer à l'hôpital. Cette ſalle a trois lits: on s'en eſt ſervi pluſieurs fois pour retirer des malades affectés des maladies contagieuſes, comme la petite-vérole...

Une ſalle pareille eſt deſtinée aux femmes en couche... Ces deux petites ſalles ont chacune une cheminée, deux croiſées au ſud-eſt, & une au nord-oueſt. Leur utilité a toujours été très-grande; elles ſont établies depuis 1748, & on les doit à la ſage économie de l'adminiſtration, qui ne ceſſe pas de ſe conduire d'après les mêmes principes.

On reçoit dans cet hôpital toutes ſortes de malades, excepté les galeux & les vénériens. Les vieillards & les incurables y trouvent un aſyle momentané; mais on ne pourroit les garder long-temps ſans empêcher dans les ſalles la circulation néceſſaire pour recevoir le plus grand nombre poſſible de malades affectés de maladies aiguës.

L'hôpital d'Etampes eſt fondé, en partie, pour les habitans de la ville & des environs; mais une fierté mal placée les prive ſouvent de cette reſſource. Autrefois on s'écartoit rarement de l'intention des fondateurs; maintenant on reçoit dans cet hôpital preſque tous ceux qui ſe préſentent, lorſqu'il y a de la place. Les habitans des environs d'Arpajon, de Dourdan, de Pithyviers, d'Orléans, y fourniſſent plus de malades que le pays même; & la ville étant placée ſur la grande route, les lits ſont ſouvent occupés par des étrangers. Au mois de mars, par exemple, on y voit entrer beaucoup de ſoldats qui tombent malades en allant en ſémeſtre, ou en retournant rejoindre leurs régimens.

L'hôpital eſt éloigné de la rivière; l'eau dont on fait uſage vient d'un puits de la maiſon, qui eſt ſur un ſol ſablonneux; & cette eau eſt fort bonne.

Les lits ſont preſque toujours remplis; on eſt quelquefois encore obligé de mettre deux malades dans un même lit, ſur-tout depuis quelques années que la cherté du blé a augmenté la miſère. Le ſeul deſir de ſecourir un plus grand nombre de malades les fait ainſi preſſer les uns à côté des autres; mais ceux qui ſont affectés

de fièvres putrides ou de bleſſures graves, ſont toujours couchés ſeuls.

En compulſant les regiſtres de l'hôpital, on trouve que depuis trente ans le nombre des malades entrant s'eſt augmenté d'un tiers tous les dix ans; de ſorte que l'on y reçoit aujourd'hui trois fois plus de malades qu'en 1755; & cependant la mortalité y a diminué progreſſivement. Cette proportion eſt même à tel point étonnante, qu'on ne peut l'attribuer qu'au grand nombre de paſſans ou d'étrangers qui entrent à l'hôpital plutôt fatigués, que malades.

Les malades ſont tenus fort proprement. On donne aux convaleſcens de la ſoupe, du bouilli & du vin. Le ſoir ils ont du rôti.

On n'a point remarqué qu'il y eût aucun quartier de la ville qui fournît plus de malades qu'un autre; mais la claſſe des habitans qui en fournit le plus, eſt celle des compagnons de toutes ſortes de métiers, de domeſtiques, des charretiers, &c. Les autres hôpitaux & les *renfermeries*, en donnent auſſi quelques-uns. Il n'y a ordinairement de la ville que les plus miſérables qui viennent à l'hôpital, & parmi ceux-là les tiſſerands y ſont en plus grand nombre, & ont les maladies les plus graves,

Le ſoin des malades de la maiſon eſt confié à dix religieuſes de l'ordre de S. Auguſtin, qui ont des domeſtiques pour les ouvrages les plus pénibles.

On apprend par les antiquités de la ville, que l'égliſe collégiale a été bâtie par le roi *Robert*, au commencement du onzième ſiècle. L'aile qui eſt au ſud, ſervoit d'hôpital, à l'imitation des cathédrales des premiers ſiècles. Les malades y avoient leurs lits; mais enſuite les chanoines établirent dans leur cour un commencement d'hôpital, qui étoit régi par un maître & par des frères; ces frères s'étant mal acquittés de leurs devoirs, furent renvoyés; & les maire & échevins de la ville, de concert avec monſeigneur l'archevêque de Sens, mirent à leur place, en 1654, quatre religieuſes non cloîtrées.

Cet hôpital eſt gouverné par dix adminiſtrateurs; ſavoir, monſeigneur l'archevêque de Sens, qui eſt le préſident-né de cette adminiſtration, le lieutenant général du bailliage, le procureur du roi, les maire & échevins, un curé de la ville, (tous les curés ſont adminiſtrateurs alternativement,) & trois habitans notables dont on fait choix. Il y a de plus un greffier & un receveur.

Le bureau ſe tient tous les quinze jours.

Il n'y a point de formules particulières pour les médicamens ; mais on suit ordinairement celles de l'Hôtel-Dieu & de la Charité de Paris.

RÉFLEXIONS.

Ce que dit M. *Boncerf* sur les antiquités de la ville d'Etampes, rappelle l'origine d'un grand nombre de nos hôpitaux civils. Dans le commencement, les hôpitaux n'étoient que des maisons destinées à donner un asyle à des pélerins ; mais, vers le onzième siècle, la charité chrétienne, déja plus éclairée, s'occupa de secourir particulièrement les malades indigens. Ces malades furent d'abord recueillis sous les portiques des temples, où la pieuse libéralité des fidelles venoit déposer les offrandes destinées à leurs besoins. Bientôt on éleva à côté de ces temples des hospices, auxquels on donna le nom d'*Hôtel-Dieu.* On retrouve encore aujourd'hui la plupart de ces hôpitaux dans l'enceinte des cloîtres ; & l'on ne doit pas être surpris que les chanoines en aient été les premiers directeurs. Non-seulement ces prêtres étoient dépositaires des aumônes & des fondations, dues souvent à leurs sollicitations & à leur exem-

ple ; mais ils étoient la plupart du temps les ſeuls qui puſſent adminiſtrer aux malades, les ſecours dont ils avoient beſoin pour leur guériſon. Dans ces temps, les ſciences n'étoient cultivées que par des clercs, & la médecine étoit unie au ſacerdoce : la plupart des premiers médecins de la Faculté de Paris, étoient des chanoines de la cathédrale ; & quand la Faculté de médecine forma une compagnie particulière, elle tenoit ſes aſſemblées auprès du grand bénitier de Notre-Dame, c'eſt-à-dire, dans un lieu voiſin de l'aſyle deſtiné aux malades. Ainſi, lorſqu'au dernier incendie de l'Hôtel-Dieu, nous vîmes, avec un attendriſſement mêlé de reſpect, les malades tranſportés dans les ailes de l'égliſe métropolitaine, c'étoit l'image touchante du tableau qu'offrit la piété religieuſe de nos ancêtres, en jetant les premiers fondemens des hoſpices conſacrés aux malades, ou des hôpitaux connus ſous le nom d'*Hôtel-Dieu*.

L'hôpital d'Etampes a été, dès ſon origine, ſitué & conſtruit d'une manière fort avantageuſe. Un terrein ſec qui a permis de placer les ſalles au rez de chauſſée ; les ſalles hautes & larges, des dégagemens commodes, des cheminées ſervant de ventouſes, de petites ſalles iſolées pour

les maladies contagieuſes, ou pour les femmes en couche; tous les bâtimens ſervant aux différens offices de l'hôpital placés à l'entour des ſalles, & très-commodément pour le ſervice des malades; tels ſont les avantages que l'on trouve dans l'hôpital d'Etampes, & qu'il eſt difficile de trouver réunis dans les anciens hôpitaux. Le manque d'eau vive, qui ſeroit un défaut capital dans un hôpital plus conſidérable, eſt moins ſenſible dans un hôpital médiocre, ſur-tout quand les puits donnent une eau ſalubre. Cependant les réformes avantageuſes opérées depuis quelques années dans cette maiſon, ſont une preuve des défauts qui peuvent ſubſiſter au milieu des établiſſemens les plus parfaits en apparence, & de la néceſſité de les examiner ſous tous les rapports. Ces réformes ſont l'éloge des perſonnes chargées de l'adminiſtration de cette maiſon, qui ſe ſont empreſſées de ſeconder les vues du Gouvernement, & qui y ont travaillé avec une attention continue & réfléchie. L'agrandiſſement & l'amélioration annuels & ſucceſſifs de cet hôpital, font voir ce que peut produire l'économie, quand elle eſt continue & bien réglée. Enfin, par une ſuite de cette progreſſion d'économie & de bienfaiſance,

il y a lieu d'eſpérer que cet hôpital ne laiſſera plus rien à deſirer dans quelques années, & que les malades y ſeront tous couchés ſeul à ſeul, ou du moins dans des lits doubles (*a*), quand il ne ſera pas poſſible de le faire autrement; car on ne conçoit guères comment on peut mettre deux malades dans des lits de trois pieds.

OBSERVATIONS ſur pluſieurs fièvres malignes, faites pendant les trois premiers mois de l'année 1780, à l'hôpital d'Etampes; par M. BONCERF, médecin.

PREMIERE OBSERVATION.

Jacques Vaucel, garçon tiſſerand, âgé de vingt-deux ans, & d'un tempérament

---

(*a*) On entend par lits doubles, des lits de quatre pieds exactement diviſés en deux couchettes égales par une cloiſon triangulaire qui s'éleve du milieu de ce lit, & qui va en diminuant de hauteur de la tête aux pieds. Les malades couchés dans ces lits, ſont auſſi-bien iſolés l'un de l'autre, que s'ils étoient dans des lits particuliers; & c'eſt le ſeul moyen de gagner de la place ſans mettre les malades dans le même lit.

bilieux, eſt entré à l'hôpital le 17 janvier 1780. Il ſe plaignoit de dégoût & de mal-aiſe, dont il étoit affecté depuis quelques jours; ſon pouls n'étoit que fébrile; &, comme on ne ſoupçonnoit qu'une indiſpoſition, on ſe contenta de mettre le malade à la diète, & de lui preſcrire une boiſſon délayante. La maladie paroiſſoit ſi légère, qu'on le purgea le 23 avec un émético-cathartique. Cette purgation ſembla encore améliorer l'état du malade, qui parut aſſez bien le lendemain pour être mis au régime des convaleſcens; mais, la nuit du 27 au 28, il fut ſaiſi d'un tranſport des plus violens, qui, après avoir duré quelques heures, ſe termina par une ſtupeur profonde; le viſage étoit pâle & plombé; les mouvemens convulſifs des tendons étoient ſenſibles au poignet; la langue étoit humide & chargée de ſaburre. Reconnoiſſant à ces ſignes que la cauſe du mal conſiſtoit plutôt dans les mauvais levains dont les humeurs étoient imprégnées, que dans la ſurabondance du ſang, j'ordonnai une eau de caſſe, avec quatre grains d'émétique en trois verres, dont l'effet fut de produire une ſecouſſe très-vive, & des évacuations extraordinaires par leur quantité: néanmoins l'affection comateuſe & les

ſoubreſauts des tendons ſubſiſtèrent dans toute leur intenſité.

Le 29, je fis appliquer des véſicatoires aux jambes ; j'eſſayai de faire boire l'eau de tamarin, mais en vain. Quoique ſans connoiſſance, le malade rejettoit les boiſſons qui bleſſoient ſon goût, & je ne pus lui faire paſſer que de l'eau rougie émétiſée, dont il but même fort peu pendant les premiers jours. Cette boiſſon n'amena aucune évacuation, j'y joignis bientôt une potion huileuſe; mais le malade étoit toujours dans la même ſituation, ſans parole, ſans connoiſſance, la bouche & les yeux fermés, la peau sèche, le pouls irrégulier & mauvais, mais ſans être déprimé ; la reſpiration aſſez égale, mais l'haleine quelquefois brûlante. On ſentoit en découvrant le lit une odeur d'aigre & d'ail, ſignes caractériſtiques de la diſſolution putride ; les véſicatoires faiſoient peu d'effet, & le pus étoit de mauvaiſe qualité ; tous ces ſymptômes m'engageoient à porter le plus fâcheux pronoſtic.

Cependant vers le 4 février, huit jours après la rechûte, & dix-huit jours après l'entrée du malade à l'hôpital, le pouls a commencé à ſe développer, les mouvemens convulſifs ont été moins marqués ; la peau étoit devenue un peu gluante, &

humectée d'une humeur grasse. Le 5, le pouls étoit plus fébrile, les yeux plus ouverts & moins ternes; la moiteur continuoit, mais le malade restoit toujours sans parole, sans connoissance, sans mouvement; le ventre étoit un peu douloureux, mais nullement tendu; il n'y avoit aucune déjection, & il étoit impossible d'administrer des lavemens: on continuoit toujours l'eau rougie émétisée & la potion huileuse, auxquelles on ajouta sur la fin un hydromel fort chargé.

Le changement qui s'opéra depuis dans le malade fut imperceptible jusqu'au 15, qu'il eut une évacuation semblable à celle d'un homme qui se porte bien. Le 17, j'ai ordonné un minoratif qui ne produisit aucune évacuation; mais le mieux devenoit plus sensible de jour en jour, & on commença à donner au malade quelques alimens dont il se trouva très-bien. Les forces sont ensuite revenues par degrés sans aucun accident. La convalescence a été longue, à cause de plusieurs plaies survenues au dos, aux reins, au coccyx & au grand trochanter; mais elle a été sûre, & le malade est sorti parfaitement guéri.

Cette observation m'a paru propre à donner une idée des ressources de la na-

ture, quand elle n'eſt pas contrariée, & de la doctrine d'Hippocrate ſur la coction & ſur les criſes.

J'ai cru auſſi qu'on pourroit en inférer que dans les maladies ſemblables, ou analogues à celle-ci, la meilleure de toutes les boiſſons eſt ſouvent une eau rougie émétiſée, qui tient lieu de délayant, de laxatif, d'inciſif, de cordial. J'en ai trouvé l'uſage établi à l'hôpital d'Etampes, en 1756. D'abord je l'ai laiſſé ſubſiſter comme malgré moi, & parce que les malades, preſque tous charretiers, rouliers ou gens du commun, accoutumés au vin, ne vouloient pas d'autre boiſſon. Mais l'expérience m'a fait connoître enſuite que cette méthode ſimple étoit ſouvent beaucoup plus heureuſe, que les méthodes compliquées dont on uſe ordinairement en pareille circonſtance.

IIe OBSERVATION,

Contenant l'hiſtoire de pluſieurs fièvres fort compliquées, dont furent attaqués un grand nombre de matelots nouvellement ſortis des priſons d'Angleterre.

Dans les premiers jours de mars 1780, il eſt entré à l'hôpital d'Etampes un aſſez grand nombre de matelots qui revenoient

d'Angleterre où ils avoient été prisonniers pendant long-temps au château de Buchester. Plusieurs de ces matelots n'étoient que fatigués, & n'avoient besoin que de bonne nourriture, avec des boissons rafraîchissantes & antiscorbutiques; mais il s'en est trouvé onze dont les maladies ont été graves & compliquées, & on n'en sera pas surpris, en faisant attention à ce qu'ils avoient souffert dans leur prison.

Ces matelots avoient été renfermés dans un château étroit au nombre de cinq mille, & quelquefois de sept mille hommes. Leur nourriture consistoit pour chaque homme en une livre de mauvais pain mal cuit, qui se trouvoit quelquefois réduite à neuf onces: on leur donnoit un petit morceau de viande à dîner; le soir des choux, ou à leur défaut des pois piqués de mauvaise qualité. Ils faisoient leur boisson d'une petite quantité de mauvaise bière & de l'eau d'un puits de ce château. Quand ils se trouvoient en grand nombre, cette eau n'étoit pas en quantité suffisante, & le peu qu'on en avoit alors étoit trouble. A ces causes, si l'on ajoute le chagrin & la fatigue de plusieurs jours de marche, on ne sera plus surpris de voir que presque tous ces pauvres gens aient été indisposés, ou malades.

D'abord deux de ces hommes parurent plus gravement affectés que les autres. Le nommé *Pierre d'Anchoncouré*, matelot novice, natif de Saint-Jean-de-Luz, fut ſaiſi très-vivement d'une fièvre aiguë. Le pouls étoit plein & dur, le viſage enflammé ; les yeux étoient abattus, larmoyans & d'un rouge *brouillé;* la langue étoit chargée d'un limon blanchâtre. Au bout de trois jours, la fièvre avoit marché avec tant de rapidité, que la ſéchereſſe fut générale. La peau étoit de la plus grande aridité, la langue sèche & noire, les lèvres étoient brûlées & recouvertes d'une croûte noirâtre ; mais le ſymptôme le plus effrayant étoit une proſtration de forces & un aſſoupiſſement conſidérables.

Le ſecond, nommé *François Garcier*, Eſpagnol, offroit en partie les mêmes ſymptômes ; mais il n'avoit ni le viſage animé, ni les lèvres brûlées ; ſon pouls étoit plus concentré : ce malade étoit moins aſſoupi que l'autre, mais il avoit un air inquiet, ſans ſe plaindre de rien ; il étoit dans un délire ſourd ; les mouvemens convulſifs des tendons étoient ſenſibles ; de ſorte que ſon état ſembloit participer davantage du caractère des fièvres malignes nerveuſes.

L'un & l'autre n'éprouvoient pas de rémittence périodique ; mais leur fièvre étoit coupée par des redoublemens fréquens & irréguliers, & laiſſoient voir une perte de connoiſſance abſolue, avec une *exolution* des forces très-marquée.

J'ai commencé par donner à ces malades de l'eau de tamarins ſimple, & une tiſane rafraîchiſſante. Le lendemain, je les ai fait vomir avec une eau de caſſe émétiſée ; le jour ſuivant, je les ai remis à l'uſage de l'eau de tamarins ſimple ; mais obſervant que la langue, après être devenue nette & humectée, s'étoit chargée de nouveau, & que la tête ſembloit même plus fortement affectée, je pris le parti de leur preſcrire à chacun trois grains de tartre émétique dans un bouillon, afin de les faire vomir une ſeconde fois : cette ſeconde ſecouſſe me paroiſſoit fort néceſſaire pour évacuer les mauvais levains dépoſés de nouveau dans les premières voies, & pour ranimer l'action languiſſante du genre nerveux : elle eut tout le ſuccès que j'en attendois, en faiſant réjetter par haut une quantité de bile porracée, & en ſollicitant par les voies inférieures d'abondantes évacuations. Il en réſulta une ſorte d'affaiſſement dans la fibre muſculaire, mais plus de déve-

loppement & de régularité dans le pouls. Ainſi, pour entretenir la liberté du ventre qui étoit évidemment néceſſaire, vu la qualité des déjections, & ſoutenir en même temps les forces, je les mis à l'eau rougie aiguiſée, pour boiſſon.

Ils reſtèrent ainſi dans un état fort alarmant depuis le 6 juſqu'au 10 de la maladie, ſans qu'il parût aucun indice de l'iſſue qu'elle devoit avoir.

A-peu-près à cette époque, la langue devint plus aride, la déglutition ſe fit plus difficilement, la reſpiration parut plus embarraſſée, & il s'établit une petite toux qui augmenta par degré. Regardant ce nouveau ſymptôme comme un ſigne de la déclinaiſon de la maladie, je mis ces malades à l'uſage d'une potion huileuſe, tant pour détendre & lubréfier, que pour donner des entraves au tartre ſtibié. Je faiſois en même temps donner à certaines diſtances de l'hydromel coupé avec du vin & des bouillons gras. La toux ne tarda pas à devenir plus humide, & tous les autres ſymptômes fâcheux diminuèrent auſſi inſenſiblement.

Le plus jeune, dont la maladie participoit plus de la fièvre biliaire synoque ſimple ou putride, que de la fièvre maligne, a été plus promptement hors d'affaire, &

tous les accidens ſe ſont diſſipés avant le treizième jour. Quant à l'Eſpagnol, il n'a été hors de danger qu'après quatorze à quinze jours; ils n'ont pas eu d'autres criſes ſenſibles l'un & l'autre que des ſueurs; mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ſur le déclin de la maladie, ils ont dormi deux à trois jours ſans ſe connoître : ſommeil en apparence léthargique, mais moyen efficace dont la nature s'eſt ſervi pour achever, par un concours régulier & plus uniforme de ſes forces, le travail de la coction.

Les neuf matelots chez leſquels la maladie s'eſt encore développée d'une manière grave, ont préſenté les différences ſuivantes; chez trois d'entre eux, la maladie s'eſt annoncée par des ſaignemens de nez; deux de ces trois malades ont eu des tranſports ſi furieux, qu'on a été obligé de les lier, & que dans la violence de leur mal, ils refuſoient toute boiſſon, comme les hydrophobes.

Deux autres étoient couverts de taches pétéchiales qu'on auroit été tenté de prendre pour des taches ſcorbutiques; & ces taches ſe ſont diſſipées avec la maladie, tant par le ſecours des ſueurs, que par celui des évacuations.

Un de ces malades, affecté de ſcorbut

a été pris, dans sa convalescence, de dévoiement colliquatif qui le jettoit à vue-d'œil dans le marasme & dans l'épuisement; & il a dû son rétablissement parfait à l'emploi de quelques médicamens adoucissans, laxatifs & fortifians, tels que la décoction blanche, le catholicon double, la teinture de rhubarbe, la thériaque & le diascordium.

Parmi les derniers, quelques-uns ont eu un délire fort long-temps continué, & ils ont été traités tous à-peu-près suivant la même méthode, & avec le même succès. Chez l'un d'eux cependant j'ai eu lieu de croire que l'émétique administré trois fois en douze jours, avoit singulièrement favorisé la guérison. Ce qui m'avoit engagé à le répéter, étoit l'amélioration singulière que ce remède paroissoit apporter dans tous les symptômes, & particulièrement dans l'état du pouls. Dois-je attribuer l'heureux effet qui en a résulté à des commotions qui ont discuté l'humeur morbifique au moment où elle commence à se déposer sur les organes vitaux, & qui ont ranimé la force tonique des vaisseaux & des nerfs; ou bien me serois-je trompé en prenant une fièvre maligne pour une fièvre synoque simple, & en regardant comme un remède qui a sauvé la

a vie, un médicament qui n'a fait que nettoyer les premières voies.

Quoi qu'il en soit, je puis dire qu'il a été un temps où j'aurois cru faire une faute irréparable de ne pas prescrire au moins une saignée à chacun de ces malades, sur-tout à ceux qui étoient jeunes, d'un tempérament sanguin en apparence, ou qui avoient des saignemens de nez. L'expérience qui est le grand maître en médecine, l'habitude de traiter des malheureux dont les humeurs sont plus tournées à la putridité qu'à la pléthore ; enfin l'histoire de ces infortunés, dont le genre de vie étoit si misérable depuis long-temps, m'ont déterminé à adopter la marche que j'ai suivie ; & je crois que le tact médical est le moyen le plus sûr pour distinguer ces sortes de cas.

En reconnoissant l'efficacité des moyens que j'ai employés, je suis bien éloigné de prétendre que cette méthode soit infaillible, & encore plus de désapprouver généralement la saignée dans les fièvres. Un trop grand éréthisme, la raréfaction du sang, & sa tendance à former des engorgemens dans les organes vitaux, exigent souvent ce secours : mais autant il est nécessaire en certaines circonstances, autant il est nuisible dans d'autres. Ce que j'ai

voulu établir, c'eſt qu'il eſt des cas où les évacuans, adminiſtrés avec la plus grande ſimplicité, ſont des moyens propres à favoriſer la nature dans la guériſon des fièvres les plus redoutables. Les obſervations précédentes ſont très-propres à le prouver ſelon moi; car, quelque nom qu'on veuille donner aux fièvres que je viens de décrire, ſoit qu'on regarde les plus graves comme des fièvres ardentes malignes, ſoit qu'on y trouve des rapports avec cette fièvre des armées, connue ſous le nom de *fièvre de Hongrie*, on ne pourra pas s'empêcher de convenir que la plus part d'entre elles étoient fort graves, & ſe ſont guéries avec autant de ſûreté que de promptitude.

RÉFLEXIONS.

M. *Boncerf* n'a pas voulu donner de nom aux fièvres qu'il a obſervées, parce qu'il ſait combien les noms ont été & ſont encore arbitraires; mais ce qui vaut mieux qu'une nomenclature, il a ſi bien décrit ces maladies, qu'on ne peut pas ſe méprendre ſur leur caractère. Sans rejeter, ni admettre ici la diviſion ordinaire des fièvres aiguës, nous ne riſquerons point de nous tromper, en les diſtinguant ſeulement en deux claſſes.

Dans la première classe nous placerons les fièvres simples dont les accidens ne sont ni continus, ni dangereux, & nous les appellerons *fièvres aiguës ;* nous rangerons dans la seconde classe les fièvres aiguës, dans lesquelles des symptômes graves & continus compliquent la maladie, & souvent la rendent pernicieuse, & nous leur donnerons le nom de *fièvres malignes*. Or, il est évident que la plupart des fièvres observées par M. *Boncerf*, ont été fortement & long-temps compliquées ; & qu'ainsi elles doivent être rangées dans la classe des fièvres pernicieuses ou malignes.

Dans la première observation, on trouve des symptômes de cette espèce de fièvre, qui doit sa malignité à l'affoiblissement du principe vital, & qu'on a nommée à cause de cela *fièvre maligne nerveuse ;* la fièvre des matelots, présentant divers symptômes d'inflammation, d'engorgement, de putridité, d'affaissement, a de l'analogie avec cette fièvre putride maligne des armées, qu'on a nommée assez improprement *fièvre de Hongrie ;* mais nous le répétons, le peu d'intérêt que M. *Boncerf* a mis à donner un nom à ces maladies, & la sagacité avec laquelle il les a toutes traitées aussi heureusement, sont une preuve qu'un médecin clinique ne

dirige pas ſon traitement d'après le nom qu'il donne aux maladies dans ſes premières viſites, mais d'après le concours des ſymptômes qui ſe développent dans tout le cours de la maladie.

Hippocrate dans ſes Epidémies, décrit plutôt les fièvres, qu'il ne les nomme. *Sydenham*, qu'on ne peut s'empêcher de citer ſouvent, en parlant de la médecine d'obſervation, ſe dirigeoit ainſi, non ſur le nom de la maladie, mais ſur ſon caractère, puiſque dans les conſtitutions différentes il a employé des remèdes différens pour des maladies qu'il déſigne ſous la même dénomination.

Que de Traités nous avons ſur les fièvres! & cela pour nous apprendre à placer à propos quatre ou cinq ſortes de remèdes, la ſaignée, l'émétique, les purgatifs, les véſicatoires & les antiputrides. S'il eſt des auteurs, tels que *Lommius*, *Van-Swieten*, *Queſnay* & *Quarin*, qui ſavent apprécier ces différens moyens, & indiquer les cas dans leſquels il convient de les employer, il en eſt d'autres auſſi qui ſemblent s'être attachés à l'un de ces moyens particulièrement, & qui, ſoit défaut de clarté, ſoit enthouſiaſme, proſcrivent ou louent une méthode, à l'excluſion de toutes les autres. Tels ſont

entre autres *Chirac* & *Lob* dans leurs traités ſur les fièvres; *Silva*, dans ſes écrits ſur la ſaignée; & *de Haen*, quand il parle de l'émétique.

La diverſité que préſentent les auteurs, exiſte auſſi juſqu'à un certain point entre les praticiens; les uns paroiſſent ſectateurs outrés de la ſaignée; les autres ſemblent la redouter avec une petiteſſe ridicule. Ceux-ci ordonnent conſtamment des évacuans, & prodiguent l'émétique & les laxatifs; ceux-là ne donnent le tartre ſtibié qu'en tremblant, & croient devoir être tranquilles ſpectateurs. Enfin les véſicatoires ont des partiſans & des antagoniſtes puiſſans, qui plaident également bien leur cauſe.

Cette diverſité d'opinions parmi les médecins, ne prouve pas l'incertitude, mais l'étendue de l'art. Il y a plus, elle eſt même une preuve de l'exiſtence de la médecine; car, ſuivant Hippocrate, *ſi l'art n'exiſtoit pas; s'il n'y avoit ni ſyſtêmes, ni préceptes, ni règles de pratique d'après leſquels l'artiſte pût ſe diriger, il n'y auroit pas de bons ou de mauvais médecins comme il y en a, mais il ſeroient tous également habiles, également ignorans, & la guériſon des malades dépendroit uniquement du haſard.* (HIPPOCR. lib. de priſc. Med.) Ainſi tout

homme d'un esprit juste, en réfléchissant sur la contradiction apparente des médecins dans leur manière de penser & d'agir, n'y verra qu'une chose ; c'est qu'il y a dans chaque maladie des cas différens ; dans lesquels chacun des différens moyens proposés a une plus ou moins grande efficacité ; il appercevra ensuite que la sagacité, fruit de l'observation, en dirigeant l'artiste dans le choix de ces moyens, constitue le bon ou le mauvais médecin ; & il en conclura que l'habitude de bien voir, ou, ce qui est la même chose, que l'expérience donne au praticien ce *tact* sûr pour reconnoître la maladie qui existe, & appliquer le remède qui lui convient. Cette dernière réflexion n'a point échappé à M. *Boncerf;* & en effet ce *tact* est ce qu'il y a de plus précieux & de plus difficile à acquérir dans la pratique de la médecine. Or, qui peut mieux disposer à ce tact heureux, qui peut mieux l'entretenir & le conserver, que d'avoir sous les yeux des tableaux fréquens qui puissent faire distinguer & reconnoître auprès des malades les différens cas qui exigent ces différens moyens ? *Si morbi cujuslibet historiam diligenter perspectam haberem, par malo remedium nunquam non scirem afferre.* (SYDENH.)

C'est dans cette vue que l'on doit lire les observations de M. *Boncerf*, & celles que fournira le département des hôpitaux.

En faisant voir que les maladies qui portent le même nom, peuvent & doivent être traitées par des remèdes opposés, mais administrés d'après des indications directes & certaines, on établira de plus en plus cette vérité, que si la médecine est une science par la tradition & le développement de ses principes, elle est un art par l'application de ces mêmes principes au soulagement des malades; & par-là on combattra également les septiques qui meconnoissent la médecine, & les enthousiastes qui la connoissent mal, en ne la considérant que sous quelques points de vue.

La première observation de M. *Boncerf* prouve que le délire le plus long, & l'affection la plus décidement soporeuse, peuvent quelquefois se guérir sans saignée, & que, lorsqu'on saigne dans les fièvres, il faut plutôt se diriger d'après les forces du malade, que d'après les symptômes qui dénotent l'engorgement du cerveau.

On voit dans les deux jeunes matelots la maladie prendre le caractère propre à leur âge. La marche est plus vive, le sang

ſe porte à la face, & il y a une hémorrhagie abondante; ce qui étoit un ſigne favorable, tandis que ſi le ſang n'avoit coulé que goutte à goutte, le pronoſtic eût été des plus fâcheux.

La marche graduelle & naturelle de la coction dans la plupart de ces malades, qui ont tous pris conſtamment des boiſſons émétiſées, la ſoupleſſe du ventre qui a été obſervée chez chacun d'eux, & l'avantage qui en eſt réſulté ſenſiblement, font voir que c'eſt peut-être un peu légérement que pluſieurs médecins ont cherché à inſpirer de la frayeur pour l'uſage de l'émétique, qu'ils regardent preſque toujours comme propre à enflammer le ventre, & à donner un nouveau caractère de putridité aux humeurs.

Les réflexions de M. *Boncerf* ſur l'uſage du vin dans les fièvres aiguës putrides, ſeront goûtées de tous les praticiens, parce qu'il n'eſt aucun d'entre eux qui n'ait eu des preuves répétées de ſon efficacité. Mais ſi le vin étendu dans l'eau forme quelquefois la boiſſon la plus favorable chez les fébricitans de toutes les claſſes, il faut avouer qu'elle convient particulièrement chez les pauvres gens, dont la conſtitution eſt preſque toujours épuiſée. Dans beaucoup d'hôpitaux, on preſcrit

habituellement pour tisane de l'eau mêlée avec un peu de vin, & les malades la prennent avec le plus grand plaisir.

Ce qui est sur-tout remarquable dans les observations de M. *Boncerf*, c'est la candeur avec laquelle il les présente, & les restrictions sages qu'il met aux conséquences qu'on pourroit en tirer. Cette manière de traiter les fièvres, ajoute ce judicieux observateur, n'a pas eu le même succès sur un voiturier qui paroissoit être dans les mêmes circonstances que les malades précédens. Ce voiturier avoit eu, du 10 au 16, un délire furieux; du 16 au 20, les accidens avoient diminué progressivement. Les fonctions du cerveau étoient parfaitement rétablies; le malade paroissoit arrivé au moment d'une crise heureuse; elle ne fut cependant qu'imparfaite, car il survint une parotide qui fit périr le malade peu de jours après par une métastase : le traitement n'en avoit pas moins été sage; l'art avoit fait pour ce malade tout ce qu'il pouvoit faire, mais la nature n'a pas eu assez de forces pour y répondre complettement.



OBSERVATION sur une fièvre compliquée, dans laquelle on a employé les bains avec beaucoup de succès, faite en 1779; par M. LE ROUGE DE PREFONTAINE, médecin à Compiegne.

Une jeune fille, âgée de vingt-deux ans, d'un bon tempérament, fut saisie d'une fièvre très-vive le 23 septembre au matin. Elle avoit le visage fort allumé, les yeux étincelans, la peau brûlante, sèche & aride, le pouls vif & serré. Sur les trois heures, l'accès cessa, & il survint des sueurs abondantes & fétides. Le ventre étoit boursoufflé, les urines supprimées, la langue grasse & épaisse, l'haleine fétide. Sur les six heures, il vint un redoublement, avec une sueur abondante; le cerveau commençoit à s'embarrasser, mais la quantité de saburre dont les premières voies étoient farcies, m'empêcha de prescrire la saignée; la crainte de faciliter la métastase de cette humeur sur les viscères, en fut la cause; c'est pourquoi, cherchant à modérer l'acrimonie bilieuse à laquelle j'attribuois tous ces symptômes, j'employai les boissons tem-

pérantes, ce qui procura un flux abondant d'urines fétides & âcres.

Le lendemain 24, la tête étoit entièrement prise, la gorge gonflée, le ventre météorisé. La malade avoit de la peine à avaler, mais le pouls étoit un peu plus souple. J'ajoutai aux boissons tempérantes & délayantes un apozème rafraîchissant & laxatif, qui ne produisit rien. J'essayai de relâcher le ventre par des lavemens émolliens, & ensuite par des lavemens laxatifs, mais sans succès, & la nuit fut très-mauvaise.

Le 25, continuation des mêmes moyens, sans obtenir d'autres évacuations que des urines si âcres & si fétides, qu'elles corrodoient la peau; le visage étoit plombé, la bouche & les dents noires, les yeux ternes, la tête tout-à-fait absorbée, le pouls petit & resserré. Je fis appliquer le matin des vésicatoires qui avoient mordu dès le soir, & la nuit fut fort calme.

Le 26, redoublemens irréguliers, sueurs abondantes qui n'apportent aucun relâchement; l'assoupissement continuoit; la malade avaloit avec la plus grande difficulté; mais, malgré la quantité de délayans, de laxatifs & de lavemens qu'elle avoit pris, il n'y avoit point d'évacuation. Je sentois cependant la nécessité

d'en avoir, mais je tremblois ſur le choix des moyens à mettre en uſage pour les ſolliciter. L'émétique à petite doſe, me paroiſſoit trop foible pour obtenir ce que je deſirois; à grande doſe, il pouvoit augmenter l'érétiſme. Les draſtiques devoient évidemment ſuſciter une inflammation; le progrès rapide de la maladie, & l'état de ſtupeur de la malade, me faiſoient voir dans la ſaignée un remède capable de la jetter dans l'affaiſſement.

Dans cet embarras, je ſongeai au bain, & il me parut le ſeul moyen de pouvoir procurer du relâchement ſans courir les riſques d'augmenter l'intenſité de la maladie; je ſavois bien les contre-indications que la pratique ordinaire trouve à l'emploi de ce moyen dans le traitement des fièvres putrides, mais je les trouvois moins fortes que celles qui me retenoient dans l'emploi des autres médicamens, & je me déterminai promptement.

Ainſi le 27, quatrième jour de la maladie, dans le moment où la malade paroiſſoit dans un danger évident, je la fis mettre dans le bain où elle reſta environ dix minutes. Une heure après, je lui fis donner un lavement avec les décoctions émollientes, le lénitif & le miel mercurial, ce qui procura une évacuation abon-

dante de matières noires & épaiſſes. La journée fut très-calme, les véſicatoires rendirent beaucoup, & le ſoir un autre lavement émollient amena encore une ſelle abondante.

Le 28, la nuit avoit été tranquille, & je trouvai le pouls bien relâché; je fis prendre le bain & les mêmes lavemens, il en réſulta l'effet que je deſirois. La tête ſe rétablit, la malade commença à parler, & demanda à boire. J'entretins la liberté du ventre par des apozèmes légers aiguiſés, & le 10 octobre, la malade étoit en convaleſcence.

OBSERVATION ſur l'efficacité des bains dans une fièvre maligne éruptive, envoyée en 1779; par M. HENRIQUEZ, médecin de l'hôpital de Louviers.

Un enfant de ſept à huit ans, étoit au onzième jour d'une fièvre putride éruptive; l'éruption étoit miliaire criſtalline & peu développée; la ſéchereſſe & la chaleur de la peau étoient extrêmes, la langue deſſéchée & noire, le pouls ſerré & convulſif, la reſpiration très-difficile, avec un murmure conſidérable dans la poitrine. Enfin, dans ſes yeux, dans ſon viſage, le petit malade avoit tout l'air d'un

agonisant, mais d'un agonisant plutôt étouffé, qu'affaissé par le mal. Je le crus perdu sans ressource ; cependant je conseillai de le mettre dans un cuvier plein d'eau tiède, & de le laisser dans cette situation autant de temps qu'il pourroit le supporter : il resta dans le bain depuis huit heures du soir, jusqu'à neuf heures & demie. Pendant la première heure, il n'y eut aucune apparence d'amélioration. Dans la demi-heure suivante, on crut appercevoir un changement sensible ; mais le mieux ne persévéra pas. A minuit, l'enfant retomba dans son premier état : on le remit dans le bain où il resta pendant deux heures, & ce second bain eut un succès complet. Bien loin d'en être affoibli, l'enfant y paroissoit plus vigoureux & plus vivant, la poitrine se dégagea par une expectoration abondante & facile, & l'éruption se fit avec force. Le lendemain la peau étoit moite, la respiration libre, l'éruption complette, le pouls développé, & à peine fébrile. Cette heureuse situation a persévéré, & le petit malade étoit convalescent au bout de trois ou quatre jours.

RÉFLEXIONS.

Une des principales indications que les médecins de tous les temps ont cherché à remplir dans les fièvres aiguës, a été de délayer les humeurs épaiſſes, d'adoucir les humeurs âcres, & de reſtituer aux parties ſolides le relâchement & la ſoupleſſe que la chaleur de la fièvre tend à détruire. Les boiſſons adouciſſantes, émollientes, ſavonneuſes, ont été les moyens qu'ils ont conſtamment employé. Les lavemens, les boiſſons, étoient une ſorte de bain intérieur que prenoient les malades. De ce bain intérieur, à l'idée d'un bain extérieur, il y avoit bien quelque analogie; mais la putridité jointe aux fièvres aiguës, la foibleſſe qui ſouvent les accompagne, paroiſſoient des raiſons pour en proſcrire l'uſage. Il eſt certain que ces moyens forment véritablement des contradictions dans pluſieurs cas, mais ils n'en forment pas dans tous. Depuis quelques années, nombre de faits ſemblent l'atteſter; & l'uſage des bains, quoique peu commun dans les ſiècles qui ont précédé, étoit cependant pratiqué dans le traitement des fièvres aiguës.

Lorſqu'il ſurvenoit dans les fièvres des douleurs locales, *Hippocrate* faiſoit des

lotions perpétuelles ſur la partie affectée ; & dans les fièvres péripneumoniques, il baignoit complettement le malade dans l'intermiſſion de la fièvre. *Themiſon*, & tous ceux qui ſuivoient la ſecte méthodique, faiſoient d'amples & de fréquentes aſperſions ſur les différentes parties du corps des fébricitans, dans les premiers jours de la fièvre, comme on le voit dans *Celſe* & dans *Pline* ; & il paroît même que dans les temps où les Romains manquoient de médecins, l'uſage des bains faiſoit la partie la plus eſſentielle & la plus sûre de la médecine groſſière qu'ils avoient adoptée. *Galien* faiſoit plus, il baignoit dans preſque toutes les fièvres lorſqu'il avoit évacué l'humeur ſuperflue, & qu'il ne ſoupçonnoit pas une trop grande foibleſſe dans quelque organe important. Les médecins d'Alexandrie copièrent toujours *Galien* ; & parmi eux, *Aëtius* preſcrivoit les bains ſur la fin des fièvres, ſur-tout de celles qui ſont la ſuite des ſollicitudes & des veilles. Parmi les Arabes, *Méſué* recommande les bains dans preſque toutes les maladies, & conſeille d'y unir les plantes. Enfin, *Fernel* regardoit le bain comme propre à diſpoſer à la coction dans les fièvres putrides. *Baglivi*, *Huxham*, *Marteau*, ont vanté

l'efficacité des bains chauds ou tièdes dans les maladies inflammatoires ou éruptives; mais aucun n'a démontré cette efficacité auſſi-bien que M. *Gilchriſt*, médecin Anglois. On lit dans un ouvrage de cet auteur, qu'il a obtenu beaucoup de ſuccès, en employant les bains chauds ou tièdes, pour des malades attaqués de fièvres inflammatoires; il les plongeoit dans l'eau avant le redoublement; ſouvent il faiſoit réitérer le bain pluſieurs fois dans la journée; &, dans certaines circonſtances, il faiſoit appliquer des ſangſuës ou un véſicatoire vers la partie la plus douloureuſe.

Un aſſez grand nombre d'obſervations particulières, faites par des médecins dignes de foi, confirment aujourd'hui l'utilité de cette pratique. L'obſervation de M. *Hatté*, inſérée dans le Journal de Médecine, août 1784, en fournit un exemple. On en a encore adreſſé au même journal quelques-unes du même genre, qui y ſeront inſérées ſucceſſivement

Les obſervations précedentes nous paroiſſent très-propres à confirmer cette doctrine ſalutaire. Dans la première, on y voit les bains ſuppléer à la ſaignée, que pluſieurs praticiens n'auroient pas balancé à preſcrire; &, ce qu'il y a de plus re-

marquable, on y voit la manière douce & paiſible dont les bains opèrent. Un ſommeil tranquille ſuccède à la plus grande agitation, la fièvre diminue, le pouls ſe développe, la peau devient moite, & le relâchement ſe propageant aux parties les plus intérieures, le ſpaſme qui s'oppoſoit aux évacuations ceſſe tout-à-coup, & la nature expulſe ſans effort les matières putrides que l'art avoit en vain tenté de chaſſer depuis pluſieurs jours. La ſaignée eſt, ſans contredit, un grand remède dans les maladies aiguës: le moins expérimenté dans l'art de guérir, connoît les prodiges qu'elle opère; mais, en accordant à ce moyen la propriété d'être, dans certaines circonſtances, le relâchant le plus prompt & le plus efficace, il faudra convenir qu'il eſt des cas où les bains jouiſſent du même avantage. Toute la difficulté conſiſtera à ſavoir quand il faudra employer l'un ou l'autre; & c'eſt en cela que le médecin clinique aura beſoin d'apprécier le degré de forces de ſon malade, & de diſtinguer ſi c'eſt l'engorgement ſanguin, ou le ſpaſme nerveux qui domine.

L'obſervation de M. *Henriquez* confirme ce que les médecins, depuis *Rhasès* juſqu'à *Vernage*, ont écrit touchant l'effi-

cacité des bains, pour rappeller à la peau un virus morbifique dont la métaſtaſe eſt mortelle, & touchant l'action délétère de ces virus ſur le principe de la vie; mais de plus, on y remarque deux choſes. La première, la promptitude avec laquelle le bain change l'état de ſéchereſſe & d'aridité en un état contraire; la ſeconde, la poſſibilité, & même la néceſſité de preſcrire les bains, malgré l'époque avancée de la maladie & la foibleſſe apparente, quand l'indication du bain eſt préciſe. Cette vertu reſtaurante du bain a été démontrée dans des circonſtances encore plus délicates : on a vu le bain réuſſir dans ces convaleſcences longues & imparfaites qui arrivent à la ſuite des fièvres aiguës; ce qui avoit engagé à le preſcrire, étoit la ſéchereſſe de la peau. Et en effet, les bains, en détruiſant cette aridité extérieure, donnent aux parties intérieures la ſoupleſſe dont elles ont beſoin pour que les fonctions ſe faſſent avec vigueur & régularité : on pourroit préſumer de-là qu'il eſt des fièvres lentes, dans leſquelles les bains ne ſeroient pas moins efficaces que dans les fièvres aiguës.



OBSERVATIONS sur plusieurs fièvres d'une nature particulière; par M. ROSSIGNOLY, médecin de l'hôpital à Grasse.

PREMIERE OBSERVATION.

Fièvre aiguë, guérie par un dépôt aux testicules.

Pendant l'automne de 1779, il régna dans les environs de Grasse des fièvres-tierces & doubles-tierces, en assez grande quantité. Elles étoient longues & tenaces; mais cependant, elles cédoient à un traitement méthodique: ainsi je n'en parlerai pas; mais je crois devoir rapporter quelques observations particulières qui m'ont paru intéressantes, quoique je n'aye été pour ainsi dire que spectateur auprès des malades qui y ont donné lieu.

Les habitans de Pegomas, village qui sert presque de fauxbourg à la ville de Grasse, furent tout-à-coup attaqués par une fièvre qui, dès l'invasion, s'annonça d'une manière extraordinaire. La maladie commençoit par un engorgement aux parotides, & aux autres glandes salivaires. Cet état, très-gênant pour la déglutition & la respiration, s'accroissoit pendant

quatre ou cinq jours avec un mouvement fébrile. Vers le ſixième, l'engorgement ſe portoit ſubitement aux teſticules où il s'établiſſoit une inflammation, accompagnée de tuméfaction conſidérable; ce qui débarraſſoit entièrement le goſier. Cette métaſtaſe excitoit un mouvement fébrile un peu plus marqué, mais cette fièvre n'étoit que ſymptomatique; car, au bout de quelques jours, c'eſt-à-dire, vers le ſeptième ou le huitième de l'invaſion de la maladie, les accidens ſecondaires ſe diſſipoient, la fièvre tomboit entièrement, & le jugement de la maladie étoit ſi complet, que les malades n'avoient beſoin d'aucun remède, & ſe trouvoient ainſi guéris d'une manière ſingulière, par les ſeuls efforts de la nature; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il n'y a eu que les célibataires qui aient été attaqués de cette maladie.

IIe Observation.

Fièvre aiguë très-vive, guérie très-rapidement par des ſaignemens de nez répétés.

Une fille d'une forte conſtitution, âgée de dix-huit ans, étant allée à la campagne, tandis que ſes règles, qu'elle avoit eues plus abondamment que de coutume,

couloient encore un peu, s'assit imprudemment sur le gazon. Elle revint le soir chez elle avec un léger mal de tête, & un froid qui dura l'espace de six heures, à la suite duquel la chaleur de la fièvre se manifesta& se développa avec une violence extrême. Le mal de tête étoit en même temps des plus considérables, ses yeux ne pouvoient souffrir la lumière, le bruit le plus léger lui causoit une douleur extrême, & sa raison étoit égarée; cette fille passa une nuit des plus cruelles.

Le lendemain au matin, le froid revint avec les mêmes signes, & la chaleur qui y succéda fut aussi forte. Je fis faire une saignée du pied, ce qui diminua le mal de tête, sans arrêter l'impétuosité de la fièvre.

Le troisième jour, même redoublement, précédé par un frisson; la chaleur fut excessive, le visage étoit fort rouge, & il y eut un saignement de nez qui, sans être considérable, me fit renoncer aux saignées. Le quatrième, le cinquième & le sixième jour se passèrent de la même manière; les redoublemens étoient presque tous suivis d'un léger saignement de nez qui sembloit apporter de l'amendement, mais trop peu pour ôter à la malade l'anxiété qui l'agitoit perpétuellement.

Le ſeptième, l'hémorrhagie du nez fut plus conſidérable ; après le prélude ordinaire, il ſortit deux palettes de ſang qui ſoulagèrent entièrement le cerveau ; la fièvre tomba preſque auſſitôt, & un ſommeil paiſible annonça que la criſe étoit déciſive. En effet, le huit il n'y avoit plus de fièvre ; la malade a été purgée, & la maladie s'eſt ainſi terminée, ſans que ſa marche ait été accélérée ou retardée par l'effet des remèdes.

IIIe. Observation.

Fièvre maligne (a), *guérie en buvant de l'eau ſeulement.*

Dans le même temps, je vis un exemple plus frappant des reſſources de la nature pour guérir les fièvres les plus compliquées. Un jeune garçon, âgé de douze ans, fort indiſcipliné, & ſe refuſant à tout ce qu'on voulut lui preſcrire dans les premiers jours d'une fièvre fort aiguë, refuſa non-ſeulement les remèdes qu'on lui propoſa, mais il ne voulut pas même boire

(*a*) Nous laiſſons ſubſiſter ce mot, quoiqu'il ne ſoit pas, à notre avis, celui qui convienne. Cette fievre ſeroit mieux déſignée ſous le nom de *fievre grave.*

une goutte de bouillon, ni de tiſane. Bientôt la maladie parut très-grave. Les redoublemens étoient fréquens & irréguliers, la langue sèche; il y avoit des mouvemens convulſifs dans les tendons; la tête ſe perdit, & le malade étoit tantôt dans le délire, tantôt dans un aſſoupiſſement léthargique. Enfin, à en juger par le pouls, les forces paroiſſoient fort abattues. Le petit malade, conſtant dans ſon averſion pour toute eſpèce de boiſſon compoſée, ne voulut jamais boire que de l'eau pure; cependant, les ſymptômes alarmans qui avoient augmenté du trois au ſept, baissèrent inſenſiblement du ſept au neuf; de petites ſueurs s'annoncèrent le dixième jour. Elles continuèrent ſans trouble le dixième & le onzième, & le treizième le malade fut entièrement guéri ſans le ſecours d'aucun remède.

Ce traitement ſi ſimple a beaucoup de rapport avec la méthode dont on uſe, dit-on, au Caire pour traiter les fièvres malignes, & par le moyen de laquelle on prétend que les criſes manquent rarement.

RÉFLEXIONS.

Une opinion fort ancienne fait attribuer à la *nature* la guériſon des maladies; mais il eſt aſſez rare de voir interpréter convena-

convenablement cette vérité, & appliquer avec justesse cet axiome, *la nature guérit.* L'erreur vient principalement de ce que tout le monde n'attache pas la même idée au mot *nature;* & il ne sera pas inutile de remonter à la source de cette erreur, en rappellant en peu de mots ce que les médecins & les philosophes des différens siècles ont entendu, en médecine, par le mot *nature.*

Avant *Hippocrate*, il y avoit déja plusieurs systêmes imaginés pour expliquer la composition de l'univers, & la *nature* de l'homme. Parmi ces systêmes, on distingue ceux de *Pythagore*, de *Démocrite* & de *Zamolxis* médecin, philosophe & orateur, qui le premier a fait consister la santé, la maladie & la guérison dans l'influence de l'ame sur le corps. *Hippocrate*, écartant de la médecine les systemês, observa la *nature* dans l'homme sain & dans l'homme malade; & le résultat de cette étude lui fit poser ce principe, *la nature dans l'homme est la constitution qui résulte des différens élémens dont il est composé.* Mais, voyant dans cette constitution un effort combiné & continu de toutes les parties pour la conservation de la vie & de la santé, observant d'ailleurs que sans cette correspondance des par-

ties conſtitutives, les remèdes ne peuvent rien, il établit ce ſecond principe, *la nature* guérit les maladies : *Naturæ morborum medicatrices.*

Platon, *Epicure*, & d'autres philoſophes, prirent le mot *nature* métaphoriquement : ſelon les uns, la nature eſt une puiſſance mouvante qui eſt la cauſe de la formation, de l'accroiſſement & du développement de l'animal; ſelon les autres, c'eſt un feu inné qui anime & qui préſerve le corps. *Athénée* donna la plus grande célébrité à ces idées métaphyſiques, en admettant dans l'homme une ſubſtance aérienne ou éthérée, qu'il regardoit comme le mobile de toutes les actions du corps humain, ſoit dans l'état de ſanté, ſoit dans celui de maladie : cependant, malgré les diverſes acceptions du mot *nature* par les philoſophes, les médecins Grecs, marchant preſque tous ſur les traces d'*Hippocrate*, cherchoient comme lui à traiter les malades, en étudiant leur conſtitution primitive, le concours des forces & les ſignes qui indiquoient leur action, & en variant les moyens de guériſon ſur ces différentes vues.

Aſclépiades & *Thémiſon*, regardant cette attention ſcrupuleuſe des médecins Grecs comme inutile, & rejettant les

conſéquences qui en réſultoient comme une doctrine trop compliquée, introduiſirent en médecine une méthode de guérir ſéduiſante par ſa douceur & ſes promeſſes flatteuſes, mais qui, ſous l'apparence d'une activité ſimulée, laiſſoit à la *nature* la force ou la foibleſſe, dépendantes de l'organiſation primitive. *Celſe*, *Pline* & *Galien*, entendirent par *nature*, la même choſe qu'*Hippocrate*: ils l'ont préconiſée en ſtyle métaphorique ; mais ils ont dit ouvertement qu'elle étoit intimément liée avec les forces du corps, & qu'elle guériſſoit de deux manières; ſeule dans certains cas, par l'action des différentes parties dans leſquelles réſident les forces; & dans d'autres, avec l'aide de l'art, qu'ils regardoient comme un inſtrument ſouvent néceſſaire pour que ces mêmes forces euſſent une direction ſalutaire.

Les médecins d'Alexandrie & les Arabes, ne préſentent ſur cet article que des copies de *Galien*. Dans les ſiècles d'ignorance & de barbarie qui ont ſuivi, on ne donnoit plus au mot *nature* une acception philoſophique ou médicale ; tout ce qui étoit alors au deſſus de la portée des ſens, paroiſſoit impénétrable ou miraculeux. A la renaiſſance des lettres, les reſtaurateurs

de la médecine grecque firent connoître ce que dans le corps humain, on devoit entendre par *nature*; & ils enſeignèrent, d'après *Hippocrate*, les moyens d'étudier ſa marche dans les différentes maladies; mais bientôt après, des chimiſtes & des ſpagyriques donnèrent une nouvelle vogue à l'idée d'une puiſſance occulte: de-là toutes les erreurs de *Raimond Lulle*, de *Paracelſe*, de *Van-Helmont*, & de pluſieurs autres médecins d'un eſprit plus brillant que juſte: de-là l'*archée*, *le principe univerſel*, &c.

Dans le dernier ſiècle, *Sydenham* livré tout entier à l'obſervation, diſſipa toutes ces chimères. Selon ce médecin, la maladie eſt un effort de la *nature* pour délivrer l'être animé d'un ennemi qui l'oppreſſe; mais, bien loin de la croire en état de ſe débarraſſer elle-même dans tous les cas, il a cru que les ſecours dont elle avoit beſoin étoient ſi variés ſuivant les différentes circonſtances, que la pratique ſeule pouvoit apprendre à les placer à propos.

La conſpiration admirable de toutes les parties pour la plus petite fonction, & la conſervation d'un mixte tel que le corps humain, qui tend par lui-même à la putréfaction la plus rapide, a fait ſuppoſer qu'un principe immatériel veilloit

ſans ceſſe aux intérêts du corps animé; mais que ce principe, en ordonnant ſes mouvemens, étoit ſuſceptible de précipitation & de crainte. Aujourd'hui une nouvelle ſecte de médecins renouvelle ces idées ſous une autre forme, & ſous le nom de *principe vital.*

Par ces noms, par ces hypothèſes, les médecins des différens âges ont voulu déſigner une propriété innée qu'a le corps humain d'appéter ce qui lui eſt utile ou agréable, & de repouſſer ce qui lui eſt nuiſible; une puiſſance conſervatrice qui réſide dans la ſenſibilité & l'irritabilité dont la fibre animale eſt douée. En admettant un être immatériel, matériel ou mixte, comme principe & cauſe des mouvemens réguliers & irréguliers, des efforts ſalutaires & nuiſibles, du développement, de la conſervation & de la deſtruction des corps animés, on s'eſt bientôt perdu dans des conſidérations métaphyſiques. Mais, en écartant tout ſyſtême, l'obſervateur apprend à reconnoître que dans le corps animé, la *nature* n'eſt autre choſe que le réſultat de ſon organiſation.

En ſe formant de juſtes idées ſur le mot *nature*, on voit dans quel ſens on doit entendre que la nature guérit les maladies, & juſqu'à quel point on doit croire

à la juste direction de ses effets. En faisant l'énumération de toutes les espèces de maladies auxquelles l'homme est exposé, on trouvera que la *nature* seule doit en guérir, & qu'elle en guérit un grand nombre; mais aussi on verra que la plus part de ces maladies que la nature guérit, sont peu graves, & que souvent elle est insuffisante pour guérir celles qui sont plus graves.

Citons quelques exemples qui serviront à faire entendre dans quel sens on doit admettre l'axiome, *la nature guérit.* La *nature* guérit les petites-véroles bénignes, mais elle est opprimée par les petites-véroles confluentes; & l'art, sachant à propos écarter & diminuer les symptômes les plus fâcheux, sauve beaucoup de malades qui auroient péri, s'ils eussent été abandonnés à la nature seule. Que peut la *nature*, en comparaison de l'art, dans un catarrhe suffoquant, dans une apoplexie? Les paysans redoutent en général les secours de la médecine; dans leurs maladies, on les voit obéir à l'instinct, & prendre ce que leur dicte l'appétit naturel; cependant les épidémies font chez eux le plus grand ravage, tant qu'ils sont ainsi abandonnés à eux-mêmes, & presque toujours les secours de

l'art suspendent ou diminuent la mortalité avec une promptitude étonnante. Dans les fièvres intermittentes soporeuses, la *nature* égarée conduiroit à la mort, si on n'avoit appris à la secourir par différens moyens, mais particulièrement par l'usage du quinquina à forte dose. Dans les maladies de poitrine, l'art n'a-t-il pas besoin de détourner de ce viscère, devenu trop foible, le sang & les autres fluides que la *nature*, la force supérieure des autres organes, y fait affluer avec impétuosité? Dans la plus part des hydropisies, la *nature* indique bien la méthode curative, en excitant le desir de boire des liqueurs rafraîchissantes & savonneuses, & de manger des fruits fondans. Quelques malades ont même dû leur guérison à ces moyens simples & naturels; mais le plus souvent les forces sont trop foibles, & leur concours trop interrompu pour que la nature puisse guérir sans le secours de l'art. Le médecin prescrit alors l'usage des stimulans avec celui des boissons, & il rend à la nature l'activité qui lui manquoit.

Ces exemples suffisent sans doute pour prouver, 1°. que les seuls efforts de la nature guérissent la plupart des maladies légères, & quelquefois des maladies gra-

ves ; mais que dans celles-ci ſes efforts ſont ſouvent trop tumultueux, ou trop foibles, & conſéquemment nuiſibles ou inſuffiſans.

2°. Que ſi le médecin eſt louable de laiſſer agir la *nature* ſeule dans certains cas ; dans d'autres il ſeroit condamnable de ſe borner à l'expectation.

3°. Que lorſque le médecin agit, lorſqu'il change la direction des mouvemens, & lorſqu'il augmente ou qu'il diminue les forces de la nature, ce n'eſt que pour ſatisfaire aux indications qu'elle préſente elle-même.

4°. Que ſi ces indications ne ſont point aſſez poſitives pour faire connoître préciſément de quelle manière le médecin doit agir, il doit ſe borner à l'expectation, à moins qu'il ne ſoit évident que le malade, abandonné à la nature ſeule, ne ſuccombe.

5°. Que, ſoit que le médecin ſe contente d'être expectant, ſoit qu'il agiſſe, on pourra toujours dire que la *nature* guérit les maladies. Dans le premier cas, elle guérira avec ſes moyens ſeuls ; tandis que dans le ſecond, elle eſt aidée de ſecours étrangers, mais qui ne peuvent rien ſans elle.

La nature ſeule a opéré la criſe des ma-

ladies dont M. *Roſſignoly* rapporte les obſervations ; mais M. *Roſſignoly* n'eſt point reſté ſpectateur oiſif, il a reconnu le vœu de la nature, & le médecin, qui ſait remplir ce vœu, ſoit en expectant, ſoit en agiſſant, donne une égale preuve de ſa ſagacité.

Nous terminerons ces réflexions en rappellant que l'Académie de Dijon a propoſé en 1775, une queſtion des plus importantes : *Déterminer quelles ſont les maladies dans leſquelles la médecine agiſſante eſt préférable à l'expectante, & celle-ci à l'agiſſante ; & à quels ſignes le médecin reconnoît qu'il doit agir ou reſter dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?*

Le prix a été décerné à M. *Voullonne*; l'extrait de ſon Mémoire ſe trouve dans le Journal de Médecine, volume xlviij, page 481.



LETTRES DE M. MESMER, A M. Vicq d'Azyr,

EN DATE DU 19 AOUST 1784,

ET

A MM. les Auteurs du Journal de Paris,

EN DATE DU 29 DU MÊME MOIS;

Avec un extrait du Journal de Paris, (du vendredi 27 août 1784.) A Bruxelles, 1784. In-8° de 30 pages.

M. *Mesmer*, qui avoit coutume de se servir du Journal de Paris (*a*), quand il avoit envie de faire une annonce, a manqué de cette ressource dans le plus grand besoin. « *En conséquence, ferme dans sa conduite, & décidé à tout entreprendre pour se procurer les réparations éclatantes qui lui sont dûes, M.* Mesmer *a voulu faire*

(*a*) Le Journal de Paris est presque toujours intéressant, & il est très-répandu; ce qui devroit être une raison pour empêcher d'y insérer des articles qui ne peuvent qu'induire en erreur, entretenir la crédulité publique, & favoriser les entreprises des charlatans.

sommer MM. du Journal de Paris de recevoir sa Lettre, ou de déclarer en vertu de quels ordres ils la refusent. »

« *Cinq huissiers auxquels M.* Mesmer *s'est successivement adressé, ont craint de se charger de sa sommation, & ne lui ont pas dissimulé qu'ils croyoient entrevoir du danger pour eux à la signifier.* »

Voilà la nouvelle que M. *Mesmer* nous apprend dans son Avant-Propos. Voici son *Postcriptum : « On m'assure que M.* Deslon, *de concert avec le conseil qui le dirige dans toutes ses démarches, se dispose à faire imprimer une réponse au Rapport de Messieurs les Commissaires. M.* Deslon *étant parvenu à me faire dérober, un peu avant la clôture de ce rapport, quelques-unes des notes que j'ai rédigées pour me guider dans l'explication que j'ai donnée de ma doctrine à mes élèves, il est possible qu'il parle un peu mieux sur le magnétisme animal qu'il ne l'a fait jusqu'à présent ; mais, comme des notes ne suffisent pas pour développer mon systême, je n'en proteste pas moins de nouveau contre tout ce que M.* Deslon *pourra écrire ou faire de relatif à ma découverte. Quel que soit le ton que lui & son conseil prendront dans l'œuvre qu'ils méditent, je prie qu'on n'en soit pas dupe ; encore*

un peu de temps, & je dirai tout, & l'hypocrisie profonde des deux personnages sera dévoilée, & on trouvera ma patience incroyable; & dans une affaire qui intéresse l'humanité, on regardera mon long silence, comme une faute que je n'aurois pas dû commettre. »

Au temps passé, M. *Mesmer* vivoit en bon chrétien, & comme il l'a dit, *il étoit plus accoutumé à la résignation qu'à la vengeance* (a).

Maintenant implacable, sans remords, sans pitié, il dénonce au public le néophyte, le prosélyte, l'ami dont autrefois il a fait un si bel éloge, éloge auquel il avoit encore à ajouter; car, avant de finir, il s'est écrié: » *Je m'arrête, j'ai sacrifié ma vie au bonheur de l'humanité, & n'ai pas encore acquis le droit de lui faire l'éloge de mon ami* (b). »

(a) *Voyez* la Lettre de M. *Mesmer*, médecin de la Faculté de Vienne, à M. *Philip*, doyen de la Faculté de médecine de Paris, datée d'Aix-la-Chapelle, du 4 octobre 1782. A Londres, 1782, petit in-8° de 15 pages.

(*b*) Le lecteur est averti que tout ce qui est en italique, & marqué de guillemets au commencement & à la fin, est fidélement extrait du *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal*, publié par M. *Mesmer*, en 1781.

Qu'il y a de viciſſitudes dans les affaires humaines ! Tant que l'influence des aſtres ſur notre corps ne ſera pas calculée au juſte, le chapitre des événemens imprévus ſera ſans fin. M. *Deſlon*, par exemple, devoit-il préſumer que M. *Meſmer*, qui s'étoit brouillé avec tous les ſavans diſtingués, ſe brouilleroit auſſi avec lui ?

M. *Deſlon*, qui «*conſidère la vérité ſans rougir*,» n'avoit point manqué d'accueillir «*avec candeur*» celle que M. *Meſmer* lui découvroit, en lui apprenant que « *l'objet qu'il traite échappe encore à l'expreſſion poſitive. Avec la franchiſe d'une ame pure & d'un cœur droit*, M. *Deſlon* ſe plaiſoit au récit des avantures de M. *Meſmer*, & M. *Meſmer* aimoit à lui raconter, comme quoi *il étoit abandonné, fui, dénigré, honni par tout ce qui tient aux ſciences*; comme quoi *ſes malades & lui avoient été tour-à-tour, ou à-la-fois, les objets des plaiſanteries* Autrichiennes ; comme quoi le Père *Paradis entra chez lui l'épée à la main*, & comme quoi *la mère & la fille* Paradis *tombèrent évanouies à ſes pieds, la première de rage, la ſeconde, pour avoir été jettée la tête contre la muraille par ſa barbare mère*; comme quoi *il fut délivré de celle-ci*; comme quoi, *elle fit des remercîmens à madame Meſmer*; & comme

quoi M. Mesmer *avoit besoin de calme pour revenir à des sentimens plus raisonnables ;* comme quoi *il avoit envoyé son mémoire sur le magnétisme animal aux différentes académies de l'Europe ;* comme quoi aussi il n'avoit *reçu réponse d'aucune, excepté de celle de Berlin, laquelle lui a marqué qu'il étoit dans l'illusion.*

A ces paroles, le zèle de M. *Deslon* s'enflamme, *il se voue à la cause & à la personne* de M. Mesmer, il s'élance dans les bras de l'homme inspiré qui poursuivoit ainsi :

(a) « *Une ardeur brûlante s'empara de mes sens ; je ne cherchai plus la vérité avec amour, je la cherchai avec inquiétude : la campagne, les forêts, les solitudes les plus retirées eurent seules des attraits pour moi. Je m'y sentois plus près de la nature. Violemment agité, il me sembloit quelquefois que le cœur fatigué de ses inutiles invitations, je la repoussois avec fureur. O nature ! m'écriois-je dans ces accès, que me veux-tu ? D'autres fois, au contraire, je m'imaginois l'étreindre dans mes bras avec*

(*a*) Que nos lecteurs ne s'étonnent point de voir plusieurs fois les mêmes citations : des tirades sublimes, comme celle qui suit, ne sauroient être répétées trop souvent.

tendresse, ou la presser avec impatience & trépignement de se rendre à mes vœux. Heureusement mes accens perdus dans le silence des bois, n'avoient que les arbres pour témoins de leur véhémence; j'avois certainement l'air d'un phrénétique. Tel étoit l'essor de mon imagination; je pensai trois mois sans langue. »

M. *Mesmer* parloit encore, & déja le *fluide universel* gonfloit les veines du néophyte; l'extase vient: c'en est fait, *Nicolas Deslon* est possédé du magnétisme animal. Plus de repos pour lui; la nuit il rêve *fluide universel;* le jour il est en courses, *il arrête les passans; il frappe à toutes les portes;* il dit par-tout: *M. Mesmer & le fluide universel* sont arrivés à Paris. M. *Mesmer* a vu des prodiges à Ratisbonne; il en a fait à Vienne; il vous en fera à Paris. Il est ici, Messieurs; il est ici, Mesdames, pour votre conservation, préservation & curation; la vue n'en coûte rien; essayez-donc d'une dose de *magnétisme animal.*

(a) « *Depuis dix ans j'ai été sujet à une*

(*a*) Traitement de M. *Deslon*, pag. 89 & suiv. *des Observations sur le magnétisme animal*, publiées par M. *Deslon*, 1780. A Londres; & se trouve à Paris, chez *Didot le jeune.*

douleur d'estomac, provenant d'une obstruction au petit lobe du foie. Elle m'incommodoit fréquemment, & en tout temps je me tenois en garde contre tout ce qui pouvoit froisser ou heurter cette partie. Certains jours j'étois obligé de lâcher les boutons de ma veste pour respirer à mon aise & sans douleur. Aujourd'hui je frappe sur mon estomac sans inconvénient. »

« *J'avois en outre un embarras dans la tête, & un froid continuel à la tempe droite, qui me gênoit beaucoup les jours de travail, ou de fatigue.* »

« *Depuis long-temps ces deux incommodités me servoient à constater les expériences de M.* Mesmer ; *il avoit même eu plusieurs fois la complaisance de jouer de* l'harmonica, ou du piano-forte *en leur faveur ; non pas sans que je fusse obligé chaque fois de lui demander grace sur la musique.* »

« *Je lui dis un jour assez sérieusement que je me ferois traiter, si j'en avois le temps.* « *Bon ! me répondit-il, ne venez-*
» *vous pas ici tous les jours ? Vous êtes*
» *prudent : mettez-vous au traitement ;*
» *vous y demeurerez chaque fois le temps*
» *que vous voudrez, ou que vous pourrez.*
» *Si vous n'obtenez pas guérison entière,*
» *vous en prendrez moitié, un quart, un*

» *huitième : ce ſera autant de gagné.* » *Je ſuivis ſon conſeil ; & , dans le fait , j'ai eu comme les autres , mes criſes , mes évacuations , mes douleurs au foie , mes tourmens de tête ; mon front s'eſt pelé , & je me ſuis trouvé ſoulagé. Dire en combien de temps j'ai obtenu ces effets , je ne le ſaurois. Mon traitement a été trop morcelé, pour m'être aſſujetti à un calcul quelconque.* »

RÉFLEXIONS.

« *Mon traitement mérite ſi peu d'attention dans l'hiſtoire du magnétiſme animal, que je n'en aurois point parlé , s'il ne donnoit l'aſſurance que j'écris d'après des épreuves perſonnelles.* »

« *Il ne doit pas être rangé au nombre des cures. M.* Meſmer *m'a prouvé que je ne pouvois être radicalement guéri , & ſes raiſons m'ont paru valables.* »

TRAITEMENT DE M. MESMER.

« *M.* Meſmer *éprouva , il y a quelques mois , un mal-aiſe général. Cet état ayant duré pluſieurs jours , il jugea à propos de s'examiner avec ſoin. Il ſe trouva , dit-il , rempli d'obſtructions. C'étoit bien le cas d'appliquer le proverbe :* Médecin , guéris-toi toi-même. *Il n'y manqua pas. Sans*

doute il ſe traita en ami ; car, dans l'eſpace d'un mois, il eut quatre ou cinq cents évacuations. Quelque vigoureux qu'il ſoit, il me parut en être fatigué : auſſi diſoit-il après cela, qu'il l'avoit échappé belle, & qu'il s'étoit aviſé à temps.»

Ces certificats étoient moulés, ſelon les dimenſions requiſes ; ils étoient conformes au goût du public, & M. *Meſmer* avoit à ſe féliciter d'avoir trouvé un homme comme M. *Deſlon :* mais,

Luxuriant animi rebus plerumque ſecundis.

Un jour, trop fier du ſuccès, M. *Deſlon* a fait plus qu'il n'en falloit. Il a fait l'entendu ; il a dit à quelqu'un, mais..... Mais « ſi le *magnétiſme animal n'étoit que le ſecret de faire agir l'imagination, M.* Meſmer *n'aura-t-il pas toujours un ſecret bien merveilleux ? car ſi la médecine d'imagination étoit la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas la médecine d'imagination* (a)*?* »

C'eſt ainſi que l'orgueil perd l'homme, & que de fil en aiguille un propos préſomptueux, contraire à la vraie théorie

---

(*a*) Voyez *Obſervations ſur le magnétiſme animal*, par M. *Deſlon*, 1780.

du magnétiſme animal, a fait ſuccéder l'orage à des jours de jubilation.

Hélas ! c'eſt en vain que M. *Deſlon* regrette le temps où M. *Meſmer* s'écrioit : *O nature ! que me veux-tu ?* Si M. *Meſmer* eſt agité, s'il trépigne, il n'étreint plus la nature avec tendreſſe, ſes accens ne ſont plus perdus dans le ſilence des bois, & leur véhémence a d'autres témoins que les arbres. Enfin, ce grand homme ne penſe plus ſans langue; il en a une : à la vérité ce n'eſt que pour médire & non pas pour calomnier ; car il a prévenu le public qu'il ne calomniera pas : » *Je ne calomnierai pas*, &c. » Quoi qu'il en ſoit des procédés réciproques de MM. *Meſmer* & *Deſlon*, la première choſe à faire eſt de les amener tous deux à un point de conciliation : pour cela, nous nous adreſſons à M. *Deſlon*; par caractère il eſt doux, par néceſſité toujours plein de ſoumiſſion & d'admiration pour ſon maître ; & c'eſt dans l'eſpoir du ſuccès le plus deſirable, que nous lui confions notre projet ; il préſente un moyen propre à réunir les intérêts les plus chers à M. *Deſlon*, à M. *Meſmer*, au monde entier.

Quelque ami commun peut terminer cette grande affaire. Qu'il ſe préſente chez M. *Meſmer* un *La Fontaine* à la main ;

qu'il lui liſe la fable intitulée : *Le vieillard & ſes enfans*, & qui commence par ce vers :

Toute puiſſance eſt foible, à moins que d'être unie.

Voilà ſon texte ; il ajoute, *les magnétiſeurs ſont diviſés : on les écraſe ; qu'ils ſe réuniſſent, ils ſeront forts.* Grandes exclamations ! Tout ce que le reproche met à la bouche, les mots d'ingratitude, de mauvaiſe foi, d'ignorance, &c. il laiſſe tout couler, il s'y attendoit. Il a l'air d'abandonner M. *Deſlon*, de le condamner ; il partage l'amertume qui dévore un homme offenſé ; mais il fait un adroit circuit, & bientôt il attaque le cœur de M. *Meſmer* avec deux béliers puiſſans, l'intérêt du magnétiſme lui-même, & les droits ſacrés de l'humanité. Enſuite, revenant ſur M. *Deſlon*, il rappelle ce temps heureux où M. *Meſmer* recevoit avec plaiſir les ſacrifices qu'il lui offroit, & l'encens qu'il brûloit en ſon honneur. Ce digne ami fait de légers efforts pour convaincre, il en fait de très-grands pour perſuader ; il y réuſſit. M. *Meſmer* eſt magnétiſé juſqu'à l'attendriſſement. Tout étoit préparé ; les portes s'ouvrent ; M. *Deſlon* ſe précipite ſur le ſein de ſon maître ; *Meſmériens* & *Deſloniens*, tout eſt confondu ; deux grands hommes ſont

réunis, leurs mains ſe touchent, leurs bras s'entrelacent, leurs poitrines ne laiſſent échapper que des ſanglots entrecoupés, leurs joues ſont arroſées par les larmes du ſentiment, par ces douces larmes que l'on a tant de plaiſir à répandre. Tous les ſpectateurs émus pleurent, & rient à la fois. Un trône s'élève, les deux héros s'y placent, & les vrais croyans les voient couronnés d'une auréole magnétique, cent fois plus brillante que les aigrettes de la plus vive électricité. La diſcorde eſt plongée dans un *baquet;* elle y reſte enchaînée entre la fièvre & la médecine, & l'on grave ſur le couvercle: *Plus de maux incurables, longue vie & ſanté parfaite:*

Talia ſæcla ſuis dixerunt, currite, fuſis
Concordes ſtabili fatorum numine Parcæ
Aggredere, ô magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deûm ſoboles, magnum Jovis incrementum.

Eh bien! ne nous y voilà-t-il pas? Peut-on nier maintenant que le magnétiſme animal ne ſoit rien autre choſe qu'*imagination, imitation* & *toucher?* On lit des choſes ſuperbes ſur le magnétiſme: on ſe frotte les yeux, croyant que l'on a la berlue; tout de ſuite la viſière s'éclaircit, le cerveau ſe déſobſtrue, l'imagination trotte,

& par imitation, on fait le petit prophète; mais l'illusion a passé comme l'éclair; les clameurs publiques ont fait cesser le rêve, & la vérité ordonne d'une voix impérieuse d'annoncer à M. *Mesmer* qu'on commence à se dire, que s'il prétendoit à l'estime autant qu'il prétend aux écus; s'il avoit, en effet, le secret dont il se vante d'être le possesseur; si, comme il s'en glorifie, il avoit à cœur de servir l'humanité, il n'auroit point refusé 30000 liv. de rente que le Gouvernement étoit dans l'intention de lui faire; & que si M. *Mesmer* a éludé cette offre, c'est qu'il craignoit qu'on ne cessât de lui payer cette pension, parce qu'alors il auroit fallu avouer que son secret est celui de faire accroire qu'il en a un, & le Gouvernement n'auroit pas trouvé bonne cette confidence. Il faut que M. *Mesmer* sache qu'on ne peut plus se persuader que l'*austérité de ses principes* lui ait défendu de communiquer son secret au Gouvernement, parce qu'il avoit à craindre que les personnes choisies pour en être les dépositaires, n'en abusassent. On connoît à présent les motifs qui ont empêché M. *Mesmer* de vendre son secret pour une pension de dix mille écus, & qui l'ont déterminé à demander plutôt sept cents

mille francs comptant, ou une terre du même prix *en toute propriété*. Pour laiſſer ſubſiſter le prétexte d'abus du ſecret, il auroit fallu n'en pas faire trafic ; mais M. *Meſmer* ſuivoit ſon plan ; il étoit néceſſaire qu'il commençât par négocier avec le Gouvernement, cela fixoit ſur lui les regards du public, qu'il falloit forcer d'avoir une opinion, & de croire à l'exiſtence & à l'efficacité du magnétiſme animal. Pour y réuſſir, rien de mieux imaginé qu'un défi, mais fait de manière qu'il ne pût pas être accepté.

MM. les Auteurs du Journal de Paris n'ont pas manqué d'annoncer ce défi, & M. *Meſmer* le renouvelle dans ſa Lettre à M. *Vicq d'Azyr*.

« *En attendant*, dit M. Meſmer, *que j'aye expoſé mon opinion ſur le rapport imprimé de MM. les Commiſſaires, qui, ſans m'avoir interrogé, prétendent que je n'ai point de découverte ; en attendant que je m'élève au deſſus des circonſtances, en apparence difficiles, dans leſquelles on a cru me jetter ; qu'il me ſoit permis de renouveller ici le défi que j'ai fait aux médecins, il y a environ ſix ans. J'ai demandé à cette époque, & je demande aujourd'hui qu'ils choiſiſſent vingt-quatre malades ; j'en prendrai un même nombre ;*

& l'état des uns & des autres ſera conſtaté en préſence de magiſtrats ſupérieurs qui voudront bien préſider à leur traitement. En médecine, on ne doit ſe décider que par les faits; je ſoutiens que mes malades ſeront plus promptement & plus sûrement guéris par ma méthode, que les malades confiés aux médecins ne le ſeront par leurs remèdes; & ſi je fais une promeſſe vaine, je conſens qu'on déclare ma doctrine fauſſe. Il y a dans Paris deux corps de médecins ayant une exiſtence politique; que l'un ou l'autre accepte mon déſi, je le tiendrai. »

Signé MESMER.

Ce déſi eſt ſuivi d'une commémoration faite à point. *Galilée, obligé de faire amende honorable pour avoir ſoutenu que la terre tourne, diſoit, en quittant les cachots de l'inquiſition, ils ont beau faire, cependant la terre tourne.*

M. *Meſmer* a raiſon ſans doute de ſe donner pour un grand homme, & c'eſt à ſon ſujet que l'auteur des *Réflexions préliminaires* cite *Socrate*, *La Châlotais* & la *magiſtrature Françaiſe*. Mais à quoi bon rappeler ici le mot de *Galilée* en ſortant des priſons de l'inquiſition? M. *Meſmer* n'a point éprouvé ce ſort; on n'a

porté

porté aucune atteinte à sa liberté; il en abuse même en s'exhalant en injures contre ceux qui n'embrassent pas ses opinions (*a*). Il reçoit de l'argent à pleines mains, il fait une secte; au moins doit-il laisser la liberté de penser qu'un homme à *secret*, qui tient une conduite aussi extraordinaire, a pu s'être dit à lui-même:

Dès les premiers temps que j'ai envoyé mon Mémoire à toutes les Académies de l'Europe, leur silence unanime m'assuroit bien que mon magnétisme animal & moi nous étions appréciés par tous les savans pour ce que nous valions; MOI, pour un extravagant, ou un jongleur; & le MAGNÉTISME ANIMAL, pour une chimère. Je suis donc sûr que ni les médecins de la Faculté, ni ceux de la Société, n'accepteront mon défi; pourroient-ils consentir à me voir avec mon doigt & ma baguette turlupiner des malades qui auroient des fluxions de poitrine, des coliques néphrétiques, des dyssenteries, des esquinancies, des fièvres putrides, des affections gangre-

(*a*) Ce n'étoit point par droit de représailles: on n'avoit encore rien dit à M. *Mesmer*, rien écrit contre lui, quand il fit paroître ses premiers ouvrages, dans lesquels il se permet d'injurier toutes les Compagnies savantes.

neuſes, &c. La plupart de ces malades périroient certainement faute des ſecours uſités. Bien certain que mon défi ne peut pas être accepté, je puis & je dois le propoſer. Je connois le public ; un défi lui plaît toujours. Mes partiſans auront beau jeu pour accuſer les médecins de mauvaiſe foi, & pour faire accroire que je ſuis sûr de mon fait, que j'ai véritablement un ſecret, un agent, le MAGNÉTISME ANIMAL *; & dans un certain monde, il ſera du bon ton d'en être perſuadé, quoique depuis ſept ans que je ſuis à Paris, je me ſois conduit comme à Vienne, c'eſt-à-dire, de manière à prouver à tous les gens qui ſavent voir & raiſonner, que je ne veux que de l'argent. Je ſais bien que ce ne ſont pas les écus de ces gens-là que je puis avoir ; mais ceux qui ſont venus au monde pour m'en apporter, ſeront trop tard à s'appercevoir que ſi j'avois réellement un ſecret, ſi j'étois perſuadé, ainſi que je l'ai annoncé, qu'il guérit toutes les maladies* (a)*, rien n'auroit été plus honorable & plus ſatisfaiſant pour moi que d'avoir donné mon ſecret au Gouvernement.*

A préſent, M. *Meſmer*, admettons pour

(a) M. *Meſmer* n'excepte que les maladies vénériennes.

un inſtant que vous aviez un ſecret, & que vous vouliez faire un défi pour en prouver l'exiſtence ; n'auriez-vous pas dû écrire à M. le doyen de la Faculté, & à M. le ſecrétaire perpétuel de la Société, une Lettre conçue à-peu-près en ces termes :

Je me ſuis aſſuré par des expériences répétées, que je possède un ſecret, par le moyen duquel non-ſeulement je puis guérir toutes les maladies que les médecins guériſſent, mais même les guérir plus promptement, plus ſurement & ſans drogues, ou preſque ſans drogues ; car je ſuis obligé d'en preſcrire quelquefois, quoique rarement.

Comme il eſt prudent de ſe méfier de tous les gens à ſecret, & comme mes promeſſes paroiſſent tenir plus à l'illuſion qu'à la réalité, je ſuis bien éloigné de demander à guérir d'abord des malades, leſquels, d'après le ſyſtême reçu, ſeroient expoſés à quelque danger, s'ils n'étoient point traités conformément aux principes établis, parce que ni la Faculté, ni la Société, ne doivent conſentir à compromettre la vie du dernier des hommes.

Je commencerai donc par traiter celles des maladies externes que la médecine guérit auſſi ; telles que certaines tumeurs, les

goîtres récens, les maladies pédiculaires, la gale, les dartres, les maladies des yeux qui cedent facilement : de-là je passerai au traitement d'autres maladies externes, plus difficiles à guérir, comme les dartres, les maladies des yeux dont les symptômes sont plus graves, la mauvaise gale, la teigne, les maladies pédiculaires & les goîtres invétérés. Je finirai par les varices, les anévrismes, les tumeurs enkystées, les sarcoses, les squirrhes, les cancers & la lépre.

Après que j'aurai guéri, avec le seul MAGNÉTISME ANIMAL, *les maladies que les médecins guérissent avec des drogues, j'aurai fait assez pour qu'il me soit permis de lui associer alors quelques topiques, ou quelques remèdes à prendre à l'intérieur pour aider la guérison des maladies que les médecins ne guérissent pas, ou guérissent si rarement, qu'ils n'osent point y compter.*

Mais, quand j'aurai prouvé l'existence & l'efficacité du MAGNÉTISME ANIMAL *par la guérison des maladies externes, on ne peut faire aucune difficulté de me confier le traitement des maladies internes ; & c'est par leur guérison que finiront les expériences auxquelles je me soumets.*

Les seules conditions que je fais sont

que, 1°. *les malades obſerveront le régime que j'indiquerai, & qu'ils ſeront magnétiſés, auſſi ſouvent & auſſi long-temps que je le jugerai convenable, par moi, ou par quelques-uns de mes élèves. 2°. Que les Commiſſaires que le Gouvernement me donnera ſeront choiſis dans tous les ordres de l'Etat, afin de donner à mes expériences toute l'authenticité & la publicité qu'elles exigent.*

Ma propoſition garantit la droiture de mes intentions; je demande à traiter d'abord des maladies externes, parce que le MAGNÉTISME ANIMAL les guériſſant auſſi-bien que les maladies internes, les perſonnes de tout ordre pourront plus aiſément juger de l'état des malades, & des changemens qui auront lieu.

Voyez, M. *Meſmer*, comme on vous donne beau jeu; car, après avoir ſuppoſé que vous avez réellement un ſecret, admettons que vous n'en avez point: dans les deux cas, rien de plus avantageux pour vous que la marche que l'on vous propoſe; à la vérité elle eſt ſûre, ſoit pour vous mener aux honneurs, ſoit pour vous démaſquer, mais elle eſt lente; & néceſſairement, elle vous fait gagner un temps conſidérable, pendant lequel vos partiſans auront le droit de dire: *Attendez*,

Meſmer ſortira victorieux ; il va ſe procurer les réparations éclatantes qui lui ſont dûes. Les incrédules n'oſeront parler ; & ceux dont l'opinion n'eſt point encore fixée, attendront patiemment le dénouement.

Mais pendant que vous iriez de votre côté, qui empêcheroit que M. *Deſlon* ne raſſemblât ſes forces, ne dressât d'autres batteries, ne prouvât que le rapport auquel il a donné lieu ne contient que des *billeveſées ;* enfin, qui empêcheroit qu'il ne fît les mêmes preuves que vous, afin que l'on crût en lui comme en vous ? Prenez-y garde, M. *Meſmer*, point d'union entre vous & M. *Deſlon*, point de croyance bien établie dans le magnétiſme animal ; mais une fois réunis tous deux, & vos preuves faites, vous pourrez alors continuer tranquillement à *ſacrifier votre vie au bonheur de l'humanité*, vous pourrez prendre un parti sûr pour faire triompher la vérité, pour ſouſtraire enfin votre *fluide univerſel* à ce nouveau pouvoir que l'auteur des *Réflexions préliminaires* voit s'élever dans l'état, & pour faire décréter tous ceux qui magnétiſeront, ou ſe feront magnétiſer ſans une permiſſion par écrit, *ſignée* MESMER ;

Et plus bas, DESLON.

Et quand tout cela ſera fait, il reſtera toujours à dire : *Mais*, pourquoi un ſecret ? Un médecin doit-il en avoir quand *il s'agit d'un intérêt ſi général, qu'il embraſſe le ſiècle préſent & les générations futures ?*

L'obſtination que M. *Meſmer* met à faire un ſecret d'une choſe que tout le monde ſait, deſſille tous les yeux ; les moins clairvoyans reconnoiſſent enfin que l'on s'eſt joué de leur crédulité, l'illuſion ceſſe. Qu'importe à M. *Meſmer* ? ſa mine eſt exploitée, il a mis à profit ſa théorie, ſa pratique, ſon ſecret & ſes dupes ; & c'eſt bien, c'eſt bien.

Ce qu'il y aura de chagrinant, c'eſt que ſes proſélytes ſeront peut-être pour quelque temps ſans poupées (*a*). En at-

(*a*) Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſouci,
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur ſuit aiſément l'eſprit ;
De cette ſource eſt deſcendue
L'erreur payenne, qui ſe vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embraſſoient violemment
Les intérêts de leur chimère ;
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ſes propres ſonges ;
L'homme eſt de glace aux vérités ;
Il eſt de feu pour les menſonges.

tendant qu'on leur en fasse une autre, ils s'entretiendront quelquefois d'une aventure qui a donné lieu à un *opéra comique*, à une *querelle d'allemand*, & qui de temps en temps a valu aux intéressés des quote-parts assez raisonnables.

OBSERVATION ET RÉFLEXIONS

Sur une lactation survenue à une chienne par la succion d'un jeune chat ; par M. TARANGET, docteur en médecine, & professeur royal en la Faculté de Douai.

Un chat, âgé de près de trois mois, venoit d'être sevré ; il refusa pendant plusieurs jours la nourriture qu'on lui offroit. Dans la même maison étoit une chienne d'environ quatorze mois. Cette petite bête n'avoit jamais eu de communication avec aucun mâle de son espèce. La meilleure intelligence régnoit entre ces deux animaux ; ils jouoient ensemble ; &, pendant leurs jeux, le chat suçoit les mamelles de la chienne, qui se prêtoit à son manége. Après plusieurs jours, on s'apperçut que les mamelles de la chienne se gonfloient ; & en examinant la chose de plus près, on découvrit qu'elles étoient

pleines de lait, & elles suffirent bientôt pour la nourriture du chat. Voilà trois semaines que durent cette adoption & cette singulière nourriture. Cette chienne a du lait si abondemment, qu'elle en mouille les appartemens ; sa santé n'est nullement altérée. Son nourrisson est gros & gras ; l'attachement le plus tendre les unit tous deux, & le chat ne paroît pas disposé à renoncer de sitôt aux bienfaits de sa nouvelle mère.

Ce phénomène ne semble point s'accorder avec l'idée reçue parmi les physiologistes, sur la cause du transport du lait. Il n'est pas possible d'avoir ici recours à une sympathie entre l'*utérus* & les mamelles ; & puisqu'il s'agit d'une nourrice qui n'a point été mère, on ne peut pas dire que l'*utérus*, débarrassé du fardeau de la gestation, ait fait refluer aux mamelles la portion d'humeur laiteuse, que la nature employoit à l'accroissement de l'embryon. Encore moins est-il possible d'admettre l'influence de l'imagination, dont on regarde les saillies voluptueuses comme capables de déterminer cette sécrétion. Essayons de résoudre la difficulté.

Les physiologistes savent que le chyle, c'est-à-dire, le premier extrait fluide des alimens, se convertit en lait, avant de

devenir ſang. Le lait peut être regardé comme un des termes de la progreſſion dont l'enſemble complette la ſanguification. A chaque digeſtion la nature travaille donc une certaine portion de lait : donc à chaque digeſtion, on pourroit, abſolument parlant, en obtenir de tous les animaux, tant mâles que femelles ; mais les femelles ſeules ont reçu de la nature des organes propres à la ſéparation de ce fluide. Cependant, hors de la groſſeſſe & du temps qui ſuit l'accouchement, ces organes (les mamelles) ſont dans l'inaction ; & néanmoins ils ont beſoin d'un ſurcroît d'action, pour devenir les réſervoirs du fluide laiteux. Ainſi les vaches, par exemple, qui fourniſſent ſi long-temps & chaque jour, une quantité déterminée de lait, ceſſeroient bientôt d'en fournir, ſi l'on n'entretenoit dans leurs mamelles une action ſoutenue qui y appelle, & qui y fixe l'humeur laiteuſe. C'eſt donc l'action, ou l'irritation portée ſur un organe, qui y détermine l'abord du fluide qu'il eſt deſtiné à ſéparer de la maſſe totale.

D'après cette vérité ſi ſimple & ſi évidente, l'obſervation que nous venons de rapporter, ne préſente plus rien de merveilleux. Si la jeune chienne n'avoit pas

été agacée dans une partie ſenſible, le lait qu'elle fournit chaque jour eût franchi, ſans s'y arrêter, les mamelles, quelque favorable que ſoit d'ailleurs leur organiſation ; mais les ſecouſſes ſouvent répétées, l'irritation ſoutenue qu'ont fait naître dans ces parties les careſſes du jeune chat, ont ſuffi pour y appeller le fluide laiteux, qui, en roulant comme à l'ordinaire, avec le reſte du ſang, a trouvé ſur ſon paſſage un organe, non-ſeulement propre à le recevoir, mais (ce qui eſt encore indiſpenſable) un ſurcroît d'action dont il a ſuivi la direction conſtante.

. . . . . . *Si quid noviſti rectius iſtis,*
Candidus imperti . . . .

OBSERVATION

Sur un corps étranger arrêté dans l'œſophage ; par M. DE CROIX, médecin agrégé au collège de Lille.

Le 6 août de cette année, je fus prié de ſecourir madame C ***, qui ſe trouvoit dans une ſituation fort violente. Le tempérament de cette dame avoit été altéré par diverſes incommodités qui l'avoient

conduite à une attaque d'apoplexie, qui avoit laissé un état d'imbécillité : on me dit que depuis la veille à deux heures, on n'avoit pu lui rien faire avaler. La respiration étoit très-laborieuse, le pouls déprimé, & la malade hors d'état de pouvoir prononcer un seul mot; enfin tout annonçoit un péril imminent. Un habile chirurgien de la ville ayant visité le fond de la bouche, & n'y ayant rien trouvé d'apparent, je crus pouvoir conclure que l'obstacle à la déglutition provenoit d'une atteinte subite de paralysie dans les muscles du pharynx & des parties adjacentes : en conséquence, je proposai l'application d'un large vésicatoire à la nuque, & des injections stimulantes dans le gosier.

Cependant je ne voulus pas aller plus loin sans consulter. M. *Boucher* fut appellé : il ne trouva rien de mieux à faire que d'insister sur les moyens que j'avois proposés, & principalement sur les injections dans le gosier, propres en même temps à rappeller l'action des parties paralysées, & à procurer l'expulsion du corps étranger, s'il s'en trouvoit un engagé dans l'œsophage, par la toux qu'elles exciteroient. Je fis moi-même quelques-unes de ces injections, & me trouvant obligé d'aller visiter d'autres malades, j'ordonnai

à la femme de chambre de les continuer à diverses reprises. Une heure après, on courut pour m'annoncer qu'on avoit effectivement extrait du gosier de la malade un corps étranger. Quelle fut ma surprise, lorsqu'on me présenta une petite croix de bois encore humectée par la salive, dont le montant avoit deux pouces de longueur, & la traverse un pouce & demi!

Le volume, la figure & l'indissolubilité de ce corps, font pressentir les désordres qui en seroient résultés, s'il étoit resté engagé dans cette partie, & de manière à ne pas être apperçu, & à donner aisément prise à son extraction. Si le montant de la croix avoit été engagé le premier, il auroit pu pénétrer en grande partie plus avant dans l'œsophage; mais il s'est trouvé que c'étoit la traverse qui n'y avoit pu pénétrer, de façon que dans un accès de toux, ce corps ayant été repoussé en haut & en devant par une contraction forcée du pharynx, la femme de chambre allant réitérer les injections, en apperçut le bout qu'elle saisit avec les doigts & qu'elle dégagea adroitement.

En arrivant, je fis prendre à la malade un peu de liquide, qui passa à-peu-près avec la même facilité qu'avant l'accident. Ensuite, de concert avec M. *Boucher*, on

la mit à l'usage des boissons nourrissantes & miellées, pour calmer l'irritation des parties qui avoient souffert & remédier à leur excoriation. Tout alloit à souhait dès le lendemain, &, en peu de temps, la malade se trouva rendue à son état primitif.

RAPPORT DES COMMISSAIRES

Nommés par la Faculté de médecine de Paris, pour examiner un instrument inventé par M. DEMOURS fils, & propre à faciliter la section de la cornée dans l'opération de la cataracte. Lu à l'Assemblée, dite primâ Mensis, *le premier décembre 1784.*

MESSIEURS,

Vous nous avez chargés d'assister à la première opération de la cataracte que feroit M. *Demours* fils, notre confrère, à l'effet de constater l'utilité du nouvel instrument qu'il vous a présenté, & de vous en rendre compte.

Nous nous sommes transportés le 10 du même mois, à onze heures du matin, dans la rue des Postes, où nous lui avons vu opérer l'œil gauche de madame la

comteſſe de *Longueval*. Il auroit été difficile de rencontrer un ſujet qui pût mieux nous convaincre de l'utilité de ce nouvel inſtrument. En effet la malade, quoique perſuadée que l'opération de la cataracte n'eſt pas bien douloureuſe, ne put cependant vaincre ſa frayeur lorſqu'elle en ſentit les approches. Quelques inſtans auparavant, elle fut attaquée de palpitations de cœur inquiétantes; &, lorſqu'il fallut l'opérer, elle perdit entièrement la tête. Ses yeux furent continuellement agités de mouvemens convulſifs ſi précipités, que l'opération eût été impraticable ſans le ſecours de ce nouvel *Ophthalmoſtat*. Ces mouvemens convulſifs de l'œil, qui dénotoient l'extrême inquiétude de la malade, n'ont nullement embarraſſé M. *Demours*. Dans le même temps qu'il introduiſoit le biſtouri à l'extrémité externe du diamètre horizontal de la cornée, il plaça la pointe de ſon inſtrument vers l'extrémité interne de ce même diamètre, à environ une ligne de diſtance de la ſclérotique, afin que la pointe du biſtouri pût ſortir entre celle de l'inſtrument & cette membrane, de ſorte que l'œil fut fixé dans le même inſtant. La malade ne fut plus alors la maîtreſſe de lui faire exécuter aucun mouvement. L'inciſion de la cor-

née a été faite en ſix ſecondes avec la plus grande ſécurité. La pointe de l'*ophthalmoſtat* nous paru n'avoir pénétré que la moitié de l'épaiſſeur de la cornée, & n'a pas cauſé la plus légère douleur.

Il nous reſtoit à conſtater ſi cette légère piquûre ne ſeroit ſuivie d'aucun accident. La tranquillité avec laquelle madame la comteſſe *de Longueval* a paſſé les neuf jours ſuivans, nous en a fourni la preuve la plus ſatisfaiſante. La première nuit, elle dormit dix heures, & ne ſe plaignit jamais de la plus légère douleur à l'œil opéré.

Enfin, l'appareil ayant été levé le dixième jour, nous n'apperçumes aucune trace de la légère piquûre faite par cet inſtrument. A peine même la cicatrice de l'inciſion faite à la cornée eſt-elle ſenſible ; elle ſe trouve ſi près du bord de la ſclérotique, qu'il faut examiner l'œil avec attention pour l'appercevoir.

Madame la comteſſe *de Longueval*, qui voit auſſi parfaitement de l'œil opéré qu'il ſoit poſſible de voir après l'opération de la cataracte, a déſiré que ſon nom ne ſoit pas paſſé ſous ſilence dans ce rapport, & elle nous a paru flattée dans cette occaſion de rendre à M. *Demours* un témoignage public de ſa reconnoiſſance.

Après avoir comparé le nouvel inſtrument, qui eſt l'objet de ce rapport, avec ceux qui ont été imaginés dans la même intention, nous avons reconnu qu'il avoit ſur ces derniers une ſupériorité marquée, ſur-tout en ce qu'il eſt tenu très-près du point où il agit. En effet, il n'y a que trois lignes de diſtance entre la pointe qui pique la cornée & l'extrémité du doigt qui la dirige. Nous croyons que cet inſtrument rendra l'opération de la cataracte beaucoup plus facile & plus ſûre; & nous penſons en conſéquence, que ce nouvel *ophthalmoſtat* doit mériter à ſon inventeur des éloges de la part de la Compagnie.

Signé, SALLIN, GOUBELLY.

Typis mandetur, *CAROLUS SALLIN*, *Decanus*.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1784.

Le baromètre, pendant ce mois, a été vingt-quatre jours de 27 pouces à 27 pouces 11 lignes, & ſept jours de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes.

Le plus grand froid a marqué 4 degrés au deſſous de o, & le moindre froid, ſept degrés au deſſus de o.

Le ciel a été couvert vingt-ſix jours; il y a eu quatre fois de la pluie dans le commencement du mois, ſept fois de la neige, quatre fois du vent, deux jours de brouillard, vingt jours de gelée, & la Seine a charié trois jours.

Les vents N. N-O ont régné quatorze jours; les S. S-O. ont régné quinze jours; l'E. & l'O. chacun un jour ſans continuité, & ils ont beaucoup varié.

Tout le mois a été humide; l'hygromètre ne s'eſt élevé qu'à trois degrés au deſſus de o, & eſt deſcendu à deux degrés au deſſous de o. Les termes les plus conſtans ont été un au deſſus de o, o, & un au deſſous de o.

Il eſt tombé à Paris, pendant ce mois, un pouce ſept lignes huit dixièmes d'eau.

Les affections catarrhales, les rhumatiſmes aigus, quelques reſtes de fièvres intermittentes, des jauniſſes, des éryſipèles, dont quelques-uns de gangreneux, ſont les maladies qui ont paru les plus communes. Les fièvres catarrhales putrides ſimples, ſemblent avoir ſuccédé aux fièvres malignes qui régnoient le mois dernier. Quelques femmes en couche ont eſſuyé des fièvres catarrhales malignes. Ces maladies ont cédé aux infuſions des plantes diaphorétiques, à l'eſprit de Mindererus, & aux légers purgatifs.

Vers le milieu du mois, les péripneumonies catarrhales ſont devenues plus communes. On a obſervé que les femmes en couche ont été ſujettes à la cachexie laiteuſe, accompagnée de diarrhée, d'amaigriſſement, de langueur.

A la fin du mois, il s'eſt manifeſté des fièvres péripneumoniques, d'abord avec les ſignes de putridité qui prenoient promptement le caractère de fièvre péripneumonique maligne. Nous en rendrons compte le mois prochain.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
DÉCEMBRE 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE. Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	BAROMETRE. Au matin.		A Midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	1,18	5, 4	2, 9	27	8, 2	27	8, 9	27	9,11
2	0,10	2, 7	0, 6	27	11, 4	28	0, 0	28	0, 7
3	-0,18	2, 0	3,11	27	11,10	27	10, 8	27	8,11
4	4,15	5,16	4, 0	27	6,10	27	6, 7	27	6, 0
5	3,16	5,10	8, 0	27	4, 4	27	2, 4	26	11,10
6	5,17	6, 6	4, 3	26	11, 5	26	10, 0	26	10, 6
7	0,13	4, 9	2,10	27	0, 2	27	0, 4	27	0, 1
8	2,15	3, 1	1, 0	26	11, 1	26	11, 8	27	1,10
9	0,15	1,13	0, 0	27	2, 2	27	4, 5	27	5, 3
10	-1, 0	1,10	-0, 6	27	5, 6	27	6, 2	27	7, 3
11	-1, 2	1,10	-1, 0	27	6, 8	27	6, 0	27	5, 0
12	-1, 1	-1, 9	-1, 3	27	2, 6	27	2, 4	27	3,11
13	-1, 1	-1, 7	-0, 9	27	5, 3	27	5, 7	27	6, 0
14	-0,19	-1,13	0, 4	27	5, 2	27	5, 3	27	5, 9
15	-0, 6	-0, 6	-1,17	27	6, 8	27	7, 0	27	7, 8
16	-4, 4	-1,18	-4,14	27	8, 5	27	8, 9	27	9, 1
17	-4,12	-2,10	-,2 2	27	9, 8	27	9, 7	27	9, 6
18	-1,18	1, 3	-0,12	27	8, 5	27	7, 7	27	7, 0
19	-2,14	-0, 8	-0,15	27	7, 3	27	7, 7	27	8, 9
20	0, 6	2, 8	-1,11	27	10, 1	27	10, 9	27	11, 2
21	-0,11	1,16	-0, 3	27	10, 7	27	9, 7	27	8, 6
22	-2, 1	0, 5	-1, 1	27	7, 3	27	6,11	27	7, 1
23	-3, 6	-2, 3	-3, 8	27	8,11	27	9, 7	27	10, 4
24	-3, 4	-1,10	-3,14	27	11, 2	27	11, 7	28	0,10
25	-3, 8	-3, 4	-5, 5	28	2, 0	28	1,11	28	1,11
26	-5, 0	-2, 2	-1,17	28	1, 2	28	0, 5	28	0, 0
27	-2, 5	-1,12	-5, 9	27	11, 0	27	10, 2	27	9, 2
28	-6, 2	-2, 1	-4,10	27	9, 2	27	7,11	27	7,11
29	-2, 8	1, 1	0,13	27	8, 0	27	7,11	27	7, 9
30	1, 4	2,10	0,16	27	6,10	27	5,11	27	4,11
31	0, 7	2, 5	0, 0	27	3, 8	27	2, 9	27	1,11

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	S. brouil. froid.	E. couv. frais.	S. couv. froid, vent, pluie.
2	S-E. cou. froid.	E. nuag. froid.	N. ſer. froid.
3	S-O. *idem.*	S-O. couv. fro.	S-O. co. fro. ve.
4	N-O. *id.* ve. pl.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
5	S. couv. froid.	S. couv. froid.	S-O. *id.* pl. temp.
6	S-O. *id.* pl. temp.	S-O. cou. frais, tempête.	S-O. ſer. froid, tempête.
7	S-O. ſer. fro. v.	S-O. n. froid, v.	N-E cou. froid.
8	S. cou. *id.* brui.	S-O. cou. froid.	S-O. *idem.*
9	S-O. c. fro. v. for.	S-O. *idem.* neig.	N-E. *id.* neige.
10	N. E. c. fro. nei.	N-E. couv. froi.	N-O. cou. froi
11	E. couv. froid.	E. *idem.*	N-E. *idem.*
12	N-E. *id.* v. neig	N. *id.* vent, nei.	N-E. *idem*, ve.
13	N-E. co. fro. v.	N-E. cou. fro. v.	N E. *id.* neige.
14	N-E. nua. froid.	N-E. nua. *idem.*	N-E *idem.*
15	N-E. cou. froid.	N-E. cou. froid.	N-E. couv. froi
16	N-E. *id.* v. neig.	N-E. *idem.*	N-E. *idem*, ven.
17	N-E. c. froid. v.	N-E. *id.* v. neig.	N-E. *id.* neige.
18	N., *idem*, neige.	S-O. *idem.*	N-E. brou. froi
19	N. couv. froid.	N-E. cou. froid.	S-O. ſer. fro. v.
20	N. *idem.*	N. *idem.*	N. couv. froid.
21	N-O. *idem.*	O. *idem.*	S-O. *id.* v. neig.
22	N. brouil. froid.	N. *idem.*	N. couv. froid.
23	N. couv. froid.	N. *idem.*	N. *id.* brouill.
24	N. *id.* brouillar.	N-E. nuag. frai.	N. nuag. froid.
25	E. couv. froid.	S-E. *idem.*	N. ſerein, froid
26	S-O. *idem.*	S-O. broui. froi	O. brou. froid.
27	N-E. *idem.*	N-E. c. froi. ve.	N-E. co. froi. v
28	E. ſer. froid. v.	E. ſerein, *idem.*	N-E. ſer. *idem.*
29	E. couv. froid.	E. couv. froid.	E. couv. froid.
30	E. bro. fro. dég.	E. bro. froi. dég.	E. bro. froi. dég
31	E. couv. *idem.*	E. couv. *idem.*	E. couv. froid. dég. vent, plu

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	6, 6 deg.	le 6
Moindre degré de chaleur...	-6, 2	le 28
Chaleur moyenne.....	-0, 1 deg.	
Plus grande élévation du mercure.........	*pouc.* *lig.* 28, 2, 0,	le 25
Moindre élév. du mercure.	26, 10, 0,	le 6
Elévation moyenne.	27, 7, 1	

Nombre de jours de Beau....	3
de Couvert...	26
de Nuages...	2
de Vent.....	8
de Tonnerre.	0
de Brouillard.	7
de Pluie.....	5
de Neige....	7

Quantité de Pluie.......	10 6, lig.
Evaporation..........	4 9
Différence.......	5 9

Le vent a soufflé du N.....	16 fois
N-E....	27
N-O....	3
S......	5
S-E....	3
S-O....	21
E......	15
O.....	2

TEMPÉRAT. très-froide & humide. La gelée s'est soutenue depuis le 10 jusqu'au 29. La neige a couvert la terre pendant tout ce temps; & à la fin du mois, elle n'étoit point fondue:

malgré le dégel, il en eſt tombé 9 pouces, qui ont donné 5 lignes d'eau.

MALADIES : Point.

Plus grande ſéchereſſe. .	26,	0 deg.	le 25
Moindre.	4,	5	le 5
Moyenne.	14,	4	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier janvier 1785.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de décembre 1784; par M. BOUCHER, médecin.

La gelée a commencé de bonne heure. Dès le 2 du mois, on a vu de la glace dans la ville; &, après le 9, la liqueur du thermomètre a toujours été obſervée au deſſous du terme de la congélation, ou à ce terme même. Le 11, elle étoit deſcendue, le matin, à 2 degrés au deſſous de ce terme. Le 16, à près de 4 degrés, & le 28, à 3 $\frac{1}{2}$ degrés.

Le 9, il y a eu de la neige; & du 12 au 24, il en eſt tombé une grande quantité.

Le mercure dans le baromètre a eſſuyé des variations conſidérables.

Le 2, il étoit monté à 28 pouces une ligne, & le 6, il eſt deſcendu au terme de 26 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes. Le 7 & le 8, il n'étoit remonté qu'à celui de 27 pouces une ligne. Dans les dix derniers jours du mois, il s'eſt ſoutenu à la hauteur d'environ 28 pouces. Le 28, il étoit à 28 pouces 2 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée

par le thermometre, a été de 5 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{3}{4}$ au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 26 pouces $10\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce $3\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
11 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
8 jours de neige.
6 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de décembre 1784.

La neige & la gelée qui ont eu lieu de bonne heure, ont amené des pleuro-péripneumonies & des fièvres péripneumoniques.

La péripneumonie n'étoit pas toujours de l'espèce décidément inflammatoire; c'étoit souvent un engouement sourd du poumon, d'où résultoit une forte oppression à la région précordiale,

cordiale, une grande difficulté de respirer, un pouls sourd & enfoncé, un abattement considérable. Le sang tiré des veines ne présentoit point de couenne, ni de masse solide, lorsqu'il étoit refroidi. La violence des symptômes obligeoit néanmoins de pousser les saignées à un certain point, pour donner aux remèdes indiqués la facilité de pénétrer jusqu'au siège de la maladie. Ces remèdes devoient être de la classe des incisifs-diaphorétiques, unis aux anodyns pectoraux ; tels que l'eau de son miellée, de l'oxymel étendu dans une infusion théiforme de fleurs de pavot & de sureau, des décoctions d'orge ou de gruau, édulcorées avec le sirop de guimauve ou de capillaires, de légers bouillons de veau aux navets, &c. Lorsque la cause de la maladie résistoit, le kermès minéral, étendu dans un looch adoucissant, opéroit les meilleurs effets, dès que la chaleur & l'intensité de la fièvre ne s'opposoient point à l'emploi de ce remède : il aidoit l'expectoration, & procuroit des sueurs favorables

La fièvre péripneumonique s'annonçoit par les symptômes analogues à la péripneumonie, auxquels se joignoient souvent des indices de saburre dans les premières voies ; de façon qu'après l'emploi des saignées requises, qui néanmoins devoient être ménagées, il étoit alors question de recourir à un émétique, ou émético-cathartique, suivi de quelque apozème laxatif. L'omission de ce genre de remèdes entraînoit souvent les suites les plus fâcheuses, la mort même. La maladie, dans son progrès, prenoit la marche de la fièvre double-tierce-continue, & se terminoit favorablement par des selles bilieuses, précédées de sueurs mo-

dérées. Cette fièvre a été vermineuse dans quelques sujets.

Nous avons vu encore dans nos hôpitaux quelques personnes du peuple attaquées de la fièvre putride maligne, portant à la tête, & dont quelques-uns ont été les victimes.

Les rhumes étoient épidémiques. La petite-vérole persistoit, nonobstant la rigueur du froid.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

MÉLANGES.

METZGERS, &c. Vermischte medicinische schriften, &c. C'est-à-dire, *Mélanges de Médecine; par M. JEAN-DANIEL METZGER, Conseiller de la Cour, docteur & professeur en médecine & d'anatomie, médecin pensionné de la ville & du cercle de Konisgberg: deuxième volume, in-8° de 308 pages, sans la Préface, ni la Table des matières; avec onze Tables. A Konigsberg, chez* Wagner & Dengel. 1782.

1. La première section de ce volume est consacrée à la Médecine légale. On y trouve d'abord deux cas d'infanticide, que l'auteur a enrichis de remarques. Celles qui concernent les épreuves des poumons sont sans contredit les plus importantes. Leur objet est de prouver que le développement de cet organe,

produit par les premières inſpirations, eſt en raiſon des forces vitales du nouveau-né, & que pour s'aſſurer ſi l'enfant a reſpiré ou non, il faut jetter dans l'eau tant les poumons réunis enſemble, que chaque lobe ſéparément, & enfin les différens morceaux de ce viſcère decoupé, afin de juger avec certitude ſi l'air a pénétré & dilaté quelque portion de ſa ſubſtance.

Le troiſième cas concerne un homme ivre, qui s'étant battu, a été conduit au corps-de-garde, où il a été trouvé mort le lendemain. A l'inſpection du cadavre, le ſeul ſcrotum a préſenté à l'extérieur quelque marque de violence qui d'ailleurs n'intéreſſoit pas même les teſticules. Le crâne étant levé, on a rencontré ſous l'os des tempes, du côté gauche, trois ou quatre cuillerées de ſang coagulé. Cette mort inattendue eſt attribuée aux effets réunis d'une forte ivreſſe & d'une chûte violente que cet homme avoit faite ſur ſon derrière, en entrant au corps-de-garde.

La Topographie médicinale de la ville & des environs de Konigsberg, fait le ſujet de la ſeconde ſection. L'auteur s'y occupe, 1° du ſite, de l'air, de l'eau, du ſol de la ville & de ſes environs, du genre de vie, des uſages, &c. des habitans; 2° de la conſtitution médicinale; 3° des maladies épidémiques & épizootiques. Préſentons quelques particularités de ces détails.

On remarque qu'à Konigsberg, le temps eſt bien inconſtant; ce qui vient, dit l'auteur, de l'abondance des eaux qui ſont dans le voiſinage de la ville. L'air n'y eſt donc pas bien ſain, ſur-tout pour les étrangers. En été le temps

eſt quelquefois conſtamment le même, quoique les vents varient, & que les baromètres indiquent du changement.

L'abus d'enterrer dans les égliſes & dans les cimetières établis dans la ville, ſubſiſte encore à Konigsberg. Il devient ſingulièrement préjudiciable lors des épidémies, & dans quelques égliſes qui ne ſont pavées qu'en planches.

Sans nous arrêter à l'aſſertion, peu probable, que la peſte a ravagé la Pruſſe ſept fois, durant le cours du dix-ſeptième ſiécle, nous ne parlerons que des maladies qui ont été obſervées par l'auteur lui-même. Il nous apprend qu'il exiſte toujours à Konigsberg des maladies d'enfant, telles que la petite-vérole, la rougeole, la coqueluche, &c. & qu'il n'a vu à Konigsberg d'épidémie qu'en 1781.

L'hiver de 1778 à 1779 a été le plus doux que de mémoire d'homme on ait vu dans ces contrées; & cependant l'année entière a été plus ſalubre qu'aucune des précédentes ni des ſuivantes.

En 1781, l'auteur a obſervé deux eſpéces de rougeole, dont l'une lui paroît mériter le nom d'anomale: elle étoit accompagnée de la fiévre catarrhale, avec tous ſes accidens ordinaires, & même quelquefois opiniâtre: l'éruption ſe faiſoit promptement; mais la deſquamation n'avoit pas lieu, & toute la maladie ſe terminoit le ſixième ou le huitième jour. Pluſieurs malades guéris de cette eſpèce, furent, peu de temps après, attaqués de la rougeole régulière.

Pendant l'été & l'automne de cette année, juſqu'au mois de novembre, la ville de Ko-

nigsberg & les environs, furent infeftés d'une dyffentérie épidémique putride très-dangereufe, qui enleva beaucoup du monde. Cette mortalité eft moins dûe peut-être à la malignité de la maladie, qu'à l'ignorance des empiriques qui prefcrivoient des aftringens.

L'auteur l'a combattue avantageufement avec l'ipécacuanha en petites dofes, & avec une folution de crême de tartre, pour boiffon ordinaire : les mucilagineux ont enfuite achevé la guérifon. Il s'eft trouvé peu de cas pour lefquels M. *Metzger* ait eu recours à la rhubarbe.

Il confte par les regiftres mortuaires des dix dernières années, que le quart des enfans meurt, à peu près dans la première année, des maladies propres à cet âge.

L'auteur donne, dans la troifième fection, quelques rapports d'ouvertures de cadavres. Le cas fuivant eft remarquable. Une femme s'étoit laiffé tomber du haut d'un efcalier, un an avant fa mort. La perte de la vue avoit été le premier accident qui étoit furvenu à cette chûte. De grands & fréquens maux de tête s'y étoient joints, & avoient rendu imbécille cette femme qui eft morte apoplectique, après avoir été fujette à des accès épileptiques très-rapprochés. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé la dure mère fortement adhérente au crâne, les finus frontaux fingulièrement fpacieux, le droit contenant une grande quantité d'un pus épais, blanchâtre, inodore. Les artères de la dure-mère & les finus veineux regorgeoient d'un fang noir, de même que les veines à la furface du cerveau. Une partie de la dure-mère étoit épaiffe de plus

d'une ligne, & avoit la consistance d'un cartilage. Dans cet endroit la substance corticale du cerveau jusqu'à la substance médullaire, étoit fondue en un pus grisâtre, épais. Les chambres antérieures du cerveau contenoient une grande quantité d'eau ; mais on ne remarquoit rien d'extraordinaire aux nerfs optiques.

On lit ensuite la description de deux enfans monstrueux, dont l'un avoit le cœur & les autres viscères pendans hors du corps. La mère grosse de sept mois, & appliquée à un travail dur, avoit senti quelque chose se déchirer dans son ventre, sans essuyer de douleur ni aucun autre accident.

Les détails anatomiques concernant le cadavre d'une femme, dans lequel on n'a pas trouve d'utérus, sont empruntés d'une thèse soutenue à Konïgsberg, par M. le docteur *Engel.*

Dans la troisième section M. *Metzger*, après avoir fait l'éloge de la doctrine & de l'ouvrage de M. *Blumenbach*, concernant la vertu ou l'instinct formateur & l'œuvre de la génération, (der Bildungstrieb und das Zeugungsgeschæffte), nous apprend que la dame qui avoit subi la section de la symphyse, & dont il est question dans le premier volume de ces mélanges, a mis depuis au monde des jumeaux, & que cet accouchement n'a eu rien d'extraordinaire. Il plaide avec force la cause de la symphysotomie, & soutient que pratiquer l'opération césarienne, c'est sacrifier la mère à l'enfant.

Cette section contient encore une observation sur un enfant de neuf mois, défiguré par les croutes de lait. L'auteur lui a fait prendre de la pensée (*viola tricolor*) dans tous ses alimens, & a guéri par-là ce petit malade.

La dernière section, intitulée *Thérapie*, renferme plusieurs réflexions détachées sur l'action des remèdes; elles méritent d'être approfondies.

Positiones chemico-medicæ de aëre vitali, seu dephlogisticato, tanquam novo sanitatis præsidio, ab autore ALEXANDRO POULLE, &c. *Thèses chimico-médicinales sur l'air vital déphlogistiqué, considéré comme un nouveau moyen de santé, soutenues à Montpellier par M. ALEXANDRE POULLE, pour son baccalauréat. A Montpellier, chez* J. F. Picot; *libraire de l'université de médecine, brochure in-12 de 64 pag.*

2. « L'air vital est cette partie de l'atmosphère qui soutient la respiration des animaux & la flamme, & qui est absorbée par l'air nitreux. Il joue le principal rôle dans la combustion, la calcination, ainsi que dans la fermentation spiritueuse & acide : c'est une partie constituante de tous les acides. L'art le tire des chaux métalliques, sur-tout du nitre; & la nature, des feuilles des végétaux. L'air de la mer & celui de la campagne en contiennent plus que celui des villes & des montagnes très-élevées. Les animaux vivent cinq ou six fois plus long-temps dans une quantité donnée de cet air, que dans une pareille quantité d'air atmosphérique. C'est à cet air que le sang doit sa vitalité; il est l'aliment de la chaleur animale;

il convient aux aſthmatiques, dont l'état n'eſt pas fondé ſur un excès d'irritabilité ; il eſt utile dans les fièvres bilieuſes, putrides, malignes ; dans la peſte, dans la phthiſie, pourvu qu'il n'y ait ni inflammation, ni ſenſibilité exceſſive. On peut le mêler aux fumigations qu'on emploie dans les maladies de poitrine, & s'en ſervir pour purifier l'air qui a beſoin d'être renouvellé. Il peut être d'un grand ſecours pour rappeler à la vie les perſonnes ſuffoquées ; enfin, il peut prolonger les derniers inſtans des vieillards, en ranimant le feu de la vie, prêt à s'éteindre en eux ».

L'auteur a développé ces idées dans une diſſertation en françois, où il a réuni avec un choix qui fait honneur à ſon diſcernement, toutes les découvertes modernes ſur l'air.

De præcipuis morborum mutationibus & converſionibus tentamen medicum, autore A. C. LORRY, D. M. P. editionem poſt autoris fata curante J. N. HALLÉ, D. M. P. Pariſiis, apud *Méquignon* natu majorem, bibliopolam, viâ fratrum Franciſcanorum, prope ſcholas chirurgicas. *Volume in-12 de 496 pages. Prix relié, 3 liv. 12. ſ.*

3. Cet ouvrage poſthume de M. *Lorry*, que la mort a trop tôt enlevé aux ſciences, au public & à ſes amis, vient d'être publié par les ſoins de M. *Hallé* ſon neveu, de la faculté de Paris, & de la ſociété royale de médecine.

L'éditeur, dans la préface, rend à la cendre de cet illuſtre médecin un hommage avoué de tous ceux qui ſavent combien M. *Lorry* a honoré la médecine par ſes vertus & par ſes travaux. En publiant l'ouvrage que nous annonçons, on a dreſſé à ſa mémoire le monument le plus durable & le plus glorieux. La matière en eſt vaſte & difficile ; elle demandoit, pour être bien traitée, un médecin qui, à une ſagacité peu commune, joignît toutes les lumières que peut donner une pratique conſommée. Les changemens & les transformations dont les maladies ſont ſuſceptibles, comprennent ce que l'obſervation & l'étude de la médecine offrent de plus intéreſſant & de plus néceſſaire à ſavoir, parce qu'il n'y en a preſque aucune dont l'aſpect & la marche ne puiſſent être altérés par quelque cauſe. Ils conſtituent un tableau général des maladies. Il faut un tact bien exercé, pour diſtinguer toutes les nuances qui les ſéparent, & démêler ce qui tient intimement à leur eſſence, & ce qui leur eſt étranger. Ce ſujet eſt très-épineux ; il embraſſe une foule d'objets qui, à chaque inſtant, ſemblent chercher à ſe confondre.

L'auteur a diviſé ſon ouvrage en trois parties. Dans la première, il traite de l'épigénèſe ; dans la ſeconde, il s'agit de la transformation d'une maladie en une autre, ou de la *métaptoſe ;* la métaſtaſe eſt le ſujet de la troiſième.

L'*épigénèſe* a lieu toutes les fois qu'il ſurvient un nouveau ſymptôme, un nouvel accident qui n'a aucun rapport avec la cauſe de la maladie principale : ainſi l'œdeme qui ſuccède à des hémorrhagies immodérées, offre un exemple d'épigénèſe dépendante de la maladie pri-

mitive ; mais ſans avoir aucune connexion avec la cauſe de cette maladie, elle peut dépendre de l'état défectueux des forces vitales, alors inſuffiſantes pour opérer la coction, c'eſt-à-dire, ce changement de la matière morbifique qui la rend propre à être aſſimilée à notre ſubſtance, ou à être facilement expulſée du corps ; changement auquel la nature tend dans les maladies.

Les forces vitales peuvent pécher par un trop grand degré d'activité, & cette activité peut dépendre, ou d'une trop grande mobilité des nerfs, ou de leur trop grande force : dans le premier cas les parties ſenſibles, excitées par la plus petite cauſe, ſont entraînées dans les mouvemens les plus déſordonnées ; dans le ſecond, la réſiſtance qu'elles oppoſent aux cauſes qui devroient les émouvoir, les met à l'abri d'être facilement ébranlées. Mais lorſque l'impreſſion des cauſes nuiſibles l'emporte ſur cette réſiſtance des parties ſenſibles, & parvient à les mettre en mouvement, elles y perſévèrent avec autant d'opiniâtreté, qu'elles en avoient mis à s'en défendre.

Les *épigénèſes* qui accompagnent ou ſuivent les maladies du cervau, ſont très-fréquentes. L'auteur a vu une femme, devenue imbécille à la ſuite d'une phrénéſie, recouvrer la raiſon toutes les fois qu'elle devenoit enceinte. Les maladies de la poitrine & des organes qu'elle renferme, ne ſont point exemptes d'*épigénèſes*. Le plus ſouvent l'éclat de la voix ſe perd. Ces maladies laiſſent aux organes de la reſpiration des impreſſions que la plus légère cauſe renouvelle, & qui alors gênent leurs fonctions. C'eſt ainſi que les affections de l'eſtomac ſe ſont reſ-

ſentir à la tête, non point par l'effet d'une vapeur qui de cet organe monte au cerveau, comme le croyoient les anciens, mais par l'effet d'une ſympathie entre ces deux organes, de laquelle l'obſervation prouve la réalité. Les maladies du foie ſont celles qui offrent le plus grand nombre d'*épigénèſes*. Cet organe, par la nature de ſes fonctions & par ſes nombreuſes relations avec les parties voiſines, eſt très-propre à fomenter une multitude d'affections; telles ſont les obſtructions, & tous les effets qui dépendent des hémorrhoïdes. Les embarras des autres viſcères du bas-ventre, ſur tout de la rate, le dérangement des digeſtions, les coliques, & enfin la trop grande ſenſibilité de la matrice, ne donnent pas lieu à un moins grand nombre d'affections ſuffocantes. Les autres maladies, telles que la goutte, la dentition, l'engorgement des glandes, entraînent auſſi après elles plus ou moins d'accidens.

Il eſt une ſorte d'épigénèſe qui tient à une trop grande roideur des fibres, comme dans les perſonnes endurcies au travail; *Hippocrate* a dit, à leur égard, *qu'ils deviennent rarement malades, mais qu'ils guériſſent difficilement.* Leurs humeurs ſont plus épaiſſes, & leurs vaiſſeaux ne cèdent pas aiſément à leur impulſion : de-là la difficulté d'uriner, de reſpirer, des inflammations, des dyſſenteries cauſées par une bile âcre & dépourvue de véhicule, &c.

Telle eſt la matière du premier article du premier chapitre de la première ſection, qui traite des épigénèſes dépendantes de la maladie même. Le ſecond article expoſe les épigénèſes produites par le défaut oppoſé des forces vitales, c'eſt-à-dire, par la foibleſſe. Cette foi-

bleſſe peut n'être que relative, c'eſt-à-dire, que la violence de la maladie peut être tellement ſupérieure aux forces de la nature, qu'elles deviennent inſuffiſantes pour opérer une coction ſalutaire, & alors la maladie altérant par ſa force l'organiſation du corps, y laiſſe des traces d'où réſultent de vraies épigénèſes. La foibleſſe peut dépendre auſſi de l'état des forces vitales opprimées par la matière trop abondante ou trop délétère de la maladie: enfin, elle eſt quelquefois l'effet d'un épuiſement réel, produit par le travail exceſſif, les veilles, l'abus des plaiſirs, &c.; & les ſuites de cet état ſe manifeſtent dans la crudité des excrétions, caractère ordinaire d'une coction imparfaite.

Le troiſième article roule ſur les *épigénèſes* occaſionnées par l'action inégale des forces vitales; comme lorſqu'un organe particulier manque de vigueur, & devient trop ſenſible par foibleſſe. La matrice & l'eſtomac ſont les parties les plus ſujettes à cet état, qui eſt auſſi très-ſouvent l'effet d'une trop grande mobilité de certains organes; mobilité qui eſt tantôt la ſuite d'évacuations exceſſives, & tantôt celle de poiſons qu'on a avalés.

Les épigénèſes cauſées par les vices des humeurs ſont le ſujet du ſecond chapitre. Chaque âge, chaque ſexe, chaque ſujet les a conſtituées d'une manière particulière; elles diffèrent ſelon le climat & la manière de vivre. Quels changemens, à plus forte raiſon, les maladies ne doivent-elles pas leur faire ſubir? & combien d'épigénèſes ne doit-il pas réſulter de ces changemens? Si, dans les maladies aiguës, la dépuration des humeurs eſt imparfaite, elles

préparent de loin la matière des maladies chroniques. Si l'action des vaiſſeaux languit, le mouvement du ſang ſe ralentit, & le rapport de ſes parties conſtituantes change néceſſairement. Les parties diſpoſées à s'unir ne forment qu'une maſſe ſolide, & les autres deviennent la matière de ces flux ſéreux qui annoncent l'état cachectique du corps.

Le relâchement n'eſt pas la ſeule cauſe de l'épaiſſiſſement des humeurs. L'inertie de l'eſtomac & le mauvais état de la bile leur donnent quelquefois un caractère glutineux & ténace, qui les diſpoſe aux inflammations. D'autres fois un levain particulier donne cette ténacité à la lymphe. Cette conſtitution diſpoſe les organes à contracter des adhérences. L'épaiſſiſſement qu'acquiert le ſang, & la dégénération qui en fait ce qu'on appelle *atrabile*, eſt la ſource de beaucoup d'*épigénèſes*. La trop grande ténuité des humeurs eſt auſſi le principe d'un grand nombre d'affections dont chacune donne lieu à beaucoup d'*épigénèſes*; telles ſont les dégénérations putride & ſcorbutique. Toute acrimonie peut altérer la conſtitution du ſang & détruire ce *mucus* bienfaiſant, duquel dependent ſes bonnes qualités. L'action des ſels âcres fait dégénérer auſſi la bile, la graiſſe, & ouvre un vaſte champ aux *epigénèſes*. On peut rapporter à un principe d'acrimonie les différens venins, ſoit qu'ils aient pris naiſſance dans le corps, ſoit qu'ils y aient été apportés du dehors; tels que les venins de la peſte, de la petite vérole, celui qui produit l'éruption miliaire, & les diverſes maladies contagieuſes.

Le troiſième chapitre, qui traite des *épigénèſes* dépendantes des cauſes accidentelles, eſt diviſé

en deux articles. Le premier préſente celles qui tiennent à l'action des médicamens ; & le ſecond, celles qui ſont le produit des autres cauſes externes. On ſent bien que ce chapitre comprend tous les abus qu'on peut faire des remèdes & des choſes non naturelles, & que leur énumération ne doit pas être courte.

La ſeconde ſection préſente le tableau des *épigénèſes* qui ne tiennent point à la nature de la maladie ; elle eſt diviſée en trois chapitres, dont le premier traite des *épigénèſes* qui tirent leur ſource d'un foyer préexiſtant de maladie ; le ſecond expoſe les *épigénèſes* qui doivent leur exiſtence à des cauſes produites pendant la maladie ; & le troiſième comprend celles qui ſont la ſuite des maladies chirurgicales. Toutes les complications auxquelles peuvent donner lieu les levains accumulés d'humeurs crues ou dépravées, le lait égaré loin de ſes couloirs naturels, ou dégénéré, la matière des excrétions retenues ou répercutées, les différens virus vénérien, ſcrophuleux, rachitique, ſcorbutique, les rapports ſympathiques des organes, les différentes affections nerveuſes, ſoit qu'elles ſoient l'effet d'une cauſe matérielle, ſoit qu'elles dépendent d'une cauſe morale ; enfin, tous les accidens qui peuvent ſurvenir dans la fracture ou dans la luxation d'une partie, & dans le traitement des plaies, ces objets importans ſont diſcutés dans cette ſection.

Dans la ſeconde partie M. *Lorry* traite de la *métaptoſe*, c'eſt-à-dire, de la transformation d'une maladie en une autre, qui cependant tire ſon origine & tient de la nature de la première. Elle diffère de l'*épigénèſe*, en ce que dans celle-ci une maladie eſt ajoutée à une autre maladie,

& qu'à l'ancienne cauſe il vient s'en joindre une nouvelle, accompagnée des ſymptômes qui lui ſont propres ; au lieu que dans la *métaptoſe*, la première maladie change de caractère, & prend l'aſpect d'une affection nouvelle ; elle diffère de la *métaſtaſe*, comme le genre diffère de l'eſpèce, c'eſt-à-dire, que cette dernière eſt compriſe dans le nombre des différentes formes que la métaptoſe peut prendre.

La *métaptoſe* a lieu lorſque la cauſe qui avoit produit la maladie, venant à changer de nature ou de ſiège, de nouveaux ſymptômes ſuccèdent aux premiers, & font prendre à la maladie une face nouvelle. Cela arrive, par exemple, lorſqu'une pleuréſie ſe change en phrénéſie, lorſqu'une humeur éryſipélateuſe eſt répercutée & ſe jette ſur les organes internes, lorſqu'une fièvre intermittente change de type & devient continue : il en eſt de même dans les maladies chroniques, comme lorſqu'une dartre abandonne la peau pour ſe jeter ſur le poumon, & qu'une gonorrhée qui couloit, vient à s'arrêter, & va enflammer les teſticules ou les aines.

Cette ſeconde partie eſt diviſée en quatre chapitres, dont le premier expoſe les maladies qui ſont ſuſceptibles de ſubir cette ſorte de transformation ; le ſecond traite des cauſes diverſes qui les produiſent, & de leurs différentes eſpèces ; le troiſième a pour objet les cauſes accidentelles de la *métaptoſe*, & leurs différens effets ; & le quatrième chapitre, les ſignes diagnoſtics & prognoſtics des différentes *métaptoſes*.

L'auteur établit dans le premier, que dans toutes ces maladies, dont la violence & l'acti-

vité parviennent promptement à détruire l'organiſation des parties, il n'y a point de *métaptôſe* à attendre. La nature n'a aucune reſſource contre ces cas funeſtes, puiſqu'il faudroit, pour réparer leurs effets, une nouvelle création qui n'eſt pas en ſon pouvoir; mais toutes les fois qu'il s'agira d'une maladie dépendante d'une humeur ſuperflue ou étrangère à laquelle la nature puiſſe imprimer un mouvement quelconque, il pourra s'opérer des *métaptoſes*. Telles ſont toutes les maladies qui ſont la ſuite de la ſuppreſſion de quelque évacuation néceſſaire ou habituelle. Les différentes fluxions catarrhales qui dérivent de la ſuppreſſion de la matière de la tranſpiration, produiſent des *métaptoſes*. Il en eſt de même des affections qui ſuivent la ſuppreſſion des menſtrues, la diminution des liqueurs digeſtives. Les réſultats des vices des organes digeſtifs peuvent auſſi donner lieu à des *métaptoſes*, ainſi que les douleurs violentes de colique, qui ſe changent quelquefois en une paralyſie des membres, les vices de la bile, les hémorrhoïdes, cette humeur dégénérée que les anciens appeloient *atrabile*, les dérangemens occaſionnés par l'urine, par le pus: & les parties du corps ſont d'autant plus diſpoſées à recevoir ces humeurs dans leurs tranſports ſucceſſifs, qu'elles ont plus d'analogie avec elles. Les maladies chroniques ſont auſſi ſujettes à cette ſucceſſion ou à ce paſſage d'un état à un autre, que les maladies aiguës.

La *métaptoſe*, ſoit dans les maladies aiguës, ſoit dans les maladies chroniques, annonce la nature de la maladie; dans les premières, elle indique que la maladie ſera longue ou dangereuſe; dans les dernières, au contraire, elle

doit donner des eſpérances, la matière miſe en mouvement pouvant prendre une route favorable.

Les cauſes de la métaptoſe dont il s'agit dans le ſecond chapitre, dépendent ou de la nature même de la maladie, ou tiennent à des accidens étrangers, qui ſont expoſés dans le troiſième. Les premières peuvent ſe diviſer en quatre claſſes: la première comprend tous les virus capables de ſe multiplier & de ſe propager, telles que dans la peſte & la petite vérole, dans les maladies aiguës, la gale, les dartres, &c. dans les maladies chroniques. La ſeconde eſt formée par les cauſes dont la nature eſt d'abattre & d'anéantir les forces vitales. Elles conſiſtent ou dans la ſurabondance de la matière morbifique, relativement à l'état de ces forces qui lui ſont réellement inférieures, ou dans la ſimple oppreſſion qui en empêche le développement. Sans qu'il y ait une matière morbifique admiſe dans le corps, par les ſeuls efforts que la nature fait dans les jeunes gens, pour développer ſucceſſivement les organes, elle peut produire en eux diverſes affections: ſi la matière nutritive ſe trouve trop abondante, elle acquiert de l'âcreté, & ſe jette alternativement ſur les articulations, ſur les yeux, ſur les glandes, ſur les organes de la digeſtion: enfin, chaque âge, chaque ſexe, chaque état fournit plus ou moins de cauſes dépendantes de cette ſurabondance des humeurs, qui en dérange plus ou moins les mouvemens.

La troiſième claſſe des cauſes de la *métaptoſe*, eſt fondée ſur les vices & la mauvaiſe conſtitution des parties du corps. S'il y a un défaut de proportion entre elles, ſi l'harmonie qu'elles

doivent avoir eſt rompue, les plus foibles ſont ordinairement attaquées. Les perſonnes dont la tête pécha par trop de volume, ſont ſujettes à des maux de tête; & dans leurs maladies, cette partie eſt celle qui eſt le plus attaquée. La mauvaiſe ſtructure de la poitrine donne lieu à un grand nombre de *métaptoſes*, ainſi que la mauvaiſe diſpoſition des plexus nerveux. Les diverſes tranſpoſitions des organes peuvent produire auſſi diverſes affections.

Enfin, la quatrième claſſe des cauſes *métaptoïques* eſt celle que fourniſſent les différentes dépravations des humeurs : telles ſont celles que laiſſent après elles les maladies mal guéries, celles qui tiennent à un vice ſcorbutique, celles qui dépendent du lait dégénéré, des écrouelles, des dartres; & ces humeurs dépravées attaquent tantôt un ſeul organe, & tantôt tout le corps, ſelon qu'elles ſont fixées ou miſes en mouvement.

Quant aux cauſes accidentelles de la *métaptoſe*, qui ſont le ſujet du troiſième chapitre, elles roulent ſur l'uſage malheureux ou mal ordonné de ce que les médecins appellent *choſes non naturelles.* Tout le monde ſait l'influence qu'a l'état de l'atmoſphère dans la production des maladies, & des diverſes *épigénèſes* dont elles ſont ſuſceptibles. Une humeur dartreuſe, par exemple, répercutée par un air froid, cauſe des péripneumonies, des pleuréſies, des angines âcres, ſalées & accompagnées de crachats cruds. L'humeur de la tranſpiration eſt ſubordonnée aux mouvemens incertains de cet élément : s'il la dirige vers les inteſtins, il ſurvient des diarrhées, des dyſſenteries; les hémorrhoïdes & toutes les ſcènes

qui en dépendent, tiennent souvent à l'état de la transpiration modifiée par celui de l'atmosphère. Il influe sur-tout dans les fièvres putrides, dans les maladies inflammatoires & dans les fièvres malignes. Toutes ces maladies deviennent plus dangereuses, à mesure que l'air est plus vicié ; & on sait qu'il l'est ordinairement dans les lieux étroits & resserrés, tels que les prisons : aussi ces maladies y sont-elles toujours plus graves qu'ailleurs. On ne peut pas prévoir les avantages que nos descendans retireront de l'air déphlogistiqué ; mais en attendant tout ce que l'art peut & doit faire, c'est d'avoir soin que l'air soit souvent renouvellé.

Si le mauvais air favorise la putridité dans les maladies inflammatoires, il augmente la chaleur, la sécheresse & le mal-aise qui tourmentent les malades. Les changemens subits de l'atmosphère changent la face des maladies inflammatoires ; & tout changement subit, dans les maladies, est dangereux en lui-même. Les maladies d'hiver & d'automne ont, selon la remarque de *Baillou*, une coction plus difficile, que celles de printems & d'été. Enfin, rien n'est plus commun que les accidens occasionnés par un air froid tout-à-coup introduit dans le lit chaud d'un malade.

Rien n'altère plus le caractère des maladies, & n'occasionne plus de *métaptoses*, qu'une mauvaise diète & l'abus des alimens & des boissons, si ce n'est le cours des excrétions naturelles ou habituelles suspendu ou dérangé ; ainsi la transpiration & la sueur interrompues, le lait retenu, les hémorrhoïdes arrêtées, sont le principe de beaucoup de changemens dans les maladies ; l'excès du sommeil & de la veille dispose éga-

lement à un grand nombre d'affections. Les passions de l'ame ont toujours puissamment modifié l'état de la machine humaine, & changé la marche & la nature des maladies. Elles enchaînent ou troublent les mouvemens vitaux : leurs effets se font ordinairement sentir à la tête ; l'humeur goutteuse ou rhumatismale déplacée par les émotions vives de l'ame, a souvent occasionné l'apoplexie, la phrénésie & la mort.

Pour bien établir le diagnostic & le prognostic des *métaptoses*, dont l'auteur traite dans le quatrième chapitre, il faut connoître, outre la nature de la maladie & l'état du malade, ce qu'une expérience constante a fait voir de commun ou de particulier dans les maladies épidémiques & endémiques, & dans les diverses constitutions des corps ; quelles sont dans les maladies les conditions nécessaires pour produire les différentes *métaptoses ;* pourquoi les maladies d'humeurs sont spécialement susceptibles de changer de forme ; pourquoi les humeurs attaquées de quelque vice, subissent ces sortes de changemens ; pourquoi la mauvaise application des médicamens fait dégénérer les maladies ; quelles sont les maladies dans lesquelles la *métaptose* a plutôt lieu que la métastase ; ce que les fautes de régime, la situation des parties affectées, & la nature des fonctions lésées, l'âge, l'état & le sexe du malade peuvent apporter de différence dans les maladies, & jusques à quel point cette différence est capable de changer leur forme primitive.

La *métastase*, qui est la matière de la troisième partie de l'ouvrage, est aussi considérée dans

tous ſes rapports. M. *Lorry* fait voir dans quatre chapitres quelles ſont les cauſes efficientes & le méchaniſme de la *metaſtaſe ;* quelles ſont les différentes eſpèces de *métaſtaſes ;* quels ſont les ſignes qui l'annoncent & la caractériſent ; &, enfin, quels ſont les changemens que la complication des cauſes & des effets peut produire dans les maladies. Il n'eſt pas poſſible de ſuivre l'auteur dans tous les détails où il eſt entré ; preſſé lui-même par ſa matière qui eſt immenſe, il n'a pu la parcourir que rapidement.

Il expoſe d'une manière très-claire & très-énergique le méchaniſme de la coction ; il établit que la coction naturelle, & celle qui a lieu dans les maladies, ſont la même, & ne diffèrent entre elles que par le degré d'activité. Dans les maladies, les obſtacles qu'elle a à vaincre, rendent néceſſairement l'action des organes qui doivent l'opérer, moins régulière & moins efficace. La réſiſtance conſidérable que la cauſe de la maladie oppoſe à la coction, enchaînant plus ou moins les fonctions, doivent la retarder & la rendre pénible : cependant, ſi les mouvemens ſont bien ordonnés, ſi les efforts ſont ſoutenus, & que les forces ſe diſtribuent également dans toutes les parties, dont l'énergie eſt déſignée ſous le nom de *nature*, quelque vive que ſoit la cauſe de la maladie, elle ſubira tôt ou tard la coction; alors la matière morbifique, ou ſera aſſimilée, ou ſera entraînée avec la maſſe des excrémens, néceſſairement augmentée, & toujours plus conſidérable dans ce cas, que dans l'état naturel. Mais ſouvent cette même action de la nature, lorſqu'elle eſt trop vive, en produiſant un trop

grand érétisme, & en altérant la constitution du sang, s'oppose aux vues qu'elle se propose, & nuit à la coction. La complication des maladies y est aussi un obstacle; toutes les maladies ne s'y prêtent pas également; il y en a qui éludent l'action de la nature; quelquefois la matière trop compacte, comme dans le squirrhe, lui offre trop de résistance; ses efforts sont aussi vains contre la pluspart des matières vénéneuses, contre les humeurs devenues colliquatives, &c.

Il est rare que les maladies aiguës se terminent par une parfaite résolution; pour l'ordinaire une partie de la matière morbifique seulement subit ce changement, tandis qu'une autre partie devient excrémentitielle, & que celle qui n'est pas si facile à modifier subit la *métastase*. Cependant la matière des *métastases* n'est pas tout-à-fait exempte de coction, mais elle y est plus opposée que celle des crises. Les parties les plus propres à devenir le siége des *métastases*, sont les parties molles & fournies de tissu cellulaire. La *métastase* est moins heureuse que les autres terminaisons d'une maladie; elle est souvent plus dangereuse que la maladie même. On peut conclure de-là, que le médecin ne doit pas compter beaucoup sur les *métastases*, & que, puisqu'elles annoncent toujours dans la matière morbifique un caractère réfractaire qui résiste à la coction, & des forces insuffisantes ou trop mal dirigées, il faut tous les secours de l'art pour suppléer à ce qui manque à la nature.

Malgré les justes éloges dus à cet ouvrage, malgré une méthode scrupuleuse, tous les lecteurs ne trouveront pas les objets assez bien

circonſcrits, ni les nuances qui les rapprochent, aſſez bien diſtingués. Cette ſorte de confuſion vient peut-être, ou de cette foule de diviſions mêmes par leſquelles l'auteur a cherché à devenir lumineux, ou bien du défaut de vues ſupérieures & néceſſaires pour préſenter les objets par grandes maſſes & pour les éclairer toutes d'une vive lumière. L'érudition, la méthode & les diviſions ne ſauroient ſuppléer au génie.

Mémoire hiſtorique ſur la fièvre catarrhale bilieuſe, &c. qui a régné épidémiquement à la Forêt-ſur-Saivre & aux environs, en mars, avril & mai 1784; rédigé par J. G. GALLOT, D. M. correſpondant de la Société royale de médecine de Paris, intendant des eaux minérales de Fontenelles, la Broſſardiere, &c. &c. imprimé par ordre de M. l'Intendant, & aux frais du Gouvernement. In-4° de 11 pages.

4. Ce mémoire eſt le réſultat des travaux concertés de M. *Gallot* & de M. *Pallu*, médecin breveté du roi & en chef des épidémies, à Poitiers. La maladie qui en eſt le ſujet, étoit une de ces affections catarrhales qu'on éprouve depuis pluſieurs années, à la Chataigneraie, dans l'hiver ou dans le printemps, & dont ces médecins rapportent la cauſe aux variations trop fréquentes & trop ſubites de la température de l'air. Le mal-aiſe, la douleur ſourde dans les côtés de la poitrine, à laquelle les payſans ne ſont

pas d'abord attention, mais qui devenant tout à coup plus vives, les jettent dans un abattement extrême, sont les principaux symptômes de cette maladie. La douleur varie & s'étend aux extrémités; la fièvre survient, la tête se prend, la respiration devient difficile; les crachats sont bilieux, quelquefois rouillés; la langue, blanche d'abord, se charge d'un limon bilieux. Les vomissemens ont lieu dès le commencement, ainsi que la diarrhée, & cet accident est d'un fâcheux prognostic; les vers sont souvent complication, les urines sont quelquefois difficiles; le mal de gorge, les taches à la peau, les mouvemens convulsifs aux aîles du nez, les yeux larmoyans, l'espèce de paralysie de quelqu'une des extrémités, sont aussi du plus funeste augure. Le traitement se réduisoit à débarrasser les premières voies de la saburre bilieuse, à un purgatif donné le lendemain du jour de l'émétique, à l'application des vésicatoires sur différentes parties, & le plus souvent sur le lieu de la douleur. On a observé que ce moyen produisoit quelquefois trop d'irritation, & alors on insistoit sur la camphre. Outre le kermès minéral dans les looks, on donnoit l'oxymel scillitique seul, ou dans la tisanne, à petite cuillerées. Le régime végétal & acidulé, un peu de vin vieux dans la convalescence, la propreté, le renouvellement de l'air, la séparation des malades, produisoient un très-bon effet. Ce traitement a réussi au gré de ceux qui l'ont conçu, & ne peut que faire beaucoup d'honneur à leurs lumières.



Précis

Précis d'observations sur la nature, les causes, les symptômes & le traitement des maladies épidémiques qui règnent tous les ans à Rochefort, & qu'on observe de temps en temps dans la plus part des provinces de France, avec des conseils sur les moyens de s'en préserver; par M. RETZ, docteur en médecine, médecin ordinaire du Roi, servant par quartier, ancien médecin ordinaire de la marine royale, correspondant de la Société royale de médecine, & de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Dijon. A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers; & à Versailles, chez* Blaisot, *libraire ordinaire du Roi & de la Reine. In-12 de 156 pages. Prix broché 1 liv. 12 s.*

5. Cet ouvrage est divisé en cinq parties. Dans la première, l'auteur expose la nature des maladies qui constituent l'épidémie, & elles y sont considérées 1° par rapport aux individus; 2° en elles-mêmes; 3° dans leurs suites. Elles n'attaquent que les étrangers qui sont à Rochefort, sans en excepter ceux dont l'aisance apporte quelque différence dans leur régime. L'été est la saison pendant laquelle l'invasion de la maladie a lieu. On suppose, dit l'auteur, la cause de ces maladies dans les exhalaisons des marais. Cependant il résulte de l'observa-

tion une conséquence bien contraire à l'opinion de l'insalubrité de Rochefort. Comment, en effet, cet air, s'il étoit insalubre, causeroit-il des maladies qui épargneroient une partie distincte des individus qui le respirent? Ces maladies sont l'effet des changemens qui se font dans l'économie animale des étrangers qui y sont nouvellement arrivés. Ce qui le confirme, c'est qu'on n'a pas plutôt essuyé l'épidémie, qu'on vit dans les lieux où elle règne en aussi bonne santé, que les indigènes; mais les étrangers une fois délivrés de l'épidémie, peuvent acquérir la disposition à en être attaqués de nouveau; il suffit pour cela de s'absenter durant quelques mois.

Les maladies épidémiques de Rochefort ne participent point du caractère des maladies connues, pour être l'effet des exhalaisons des marais; elles ne sont ni malignes, ni contagieuses, ni funestes. Les fièvres qui règnent à Rochefort, sont des fièvres continues rémittentes, qui ne sont pas putrides; mais elles sont suivies de convalescences *interminables*, *& même d'une grande mortalité;* mais celle-ci n'a jamais lieu dans la première invasion de l'épidémie qui commence en juillet, & s'étend quelquefois jusqu'en septembre. Jusqu'à cette dernière époque, le nombre des morts n'excède pas celui qui seroit l'effet des maladies les plus simples. En octobre & novembre, la mortalité augmente à mesure que le nombre des malades diminue.

Dans la seconde partie, les causes de l'épidémie sont distinguées, 1° par rapport à la situation du sol, 2° à la constitution du climat, 3° à l'influence des marais. L'auteur insiste beau-

coup ſur la chaleur & la ſéchereſſe qui règnent à Rochefort pendant l'été, ainſi que ſur le vent du midi qui y ſouffle régulièrement dans cette ſaiſon, & qui en augmente les effets pernicieux. Il croit même que *le vent du midi ſuffit pour cauſer l'épidémie de Rochefort, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer que les émanations des marais y ont quelque part.*

Dans la troiſième partie, M. *Retz* préſente les ſymptômes de l'épidémie : la fièvre eſt continue rémittente ; elle attaque les malades après quelques jours de mal-aiſe général, accompagné de laſſitudes & de douleurs de tête & d'eſtomac. Son invaſion eſt marquée par un léger friſſon & la ſoif : immédiatement après, la fièvre ſe développe ; elle devient conſidérable & d'un caractère inflammatoire ; elle dure environ dix-huit heures. Pendant ce temps-là, le mal tête eſt plus grand, la chaleur & l'accablement extrêmes, la ſoif inextinguible ; enfin, la rémiſſion eſt annoncée par une ſueur. Durant l'intermiſſion, le pouls diſtingue exactement la fièvre continue de la fièvre intermittente. Les maladies graves qui ſuccèdent à la fièvre continue rémittente, à l'époque de l'épidémie, & qui en font elles-mêmes partie, ſont les fièvres inflammatoires, ardentes, putrides, malignes, la fièvre intermittente ſoporeuſe, les diarrhées & la dyſſenterie, qui deviennent chroniques & ſe propagent bien au-delà de l'époque de l'épidémie, les fièvres intermittentes longues & opiniâtres, &c. Les maladies qui ſuivent l'époque de l'épidémie ſont d'un caractère encore plus mauvais.

La quatrième partie a pour objet, 1° le trai-

tement des maladies qui constituent l'épidémie en elle-même, 2°. de celles qui en sont les suites. La saignée doit être proscrite, lorsque les humeurs dominent; ce qui a lieu, lorsque le pouls n'est pas beaucoup plus élevé que dans l'état naturel, lorsqu'il y a simplement nausée, vomissement, sueur symptomatique ou diarrhée, ou fièvre intermittente irrégulière. Si le sang participe à l'agitation générale, comme il arrive dans les personnes d'un tempérament sanguin & d'une forte constitution, la saignée ne peut être omise sans danger; elle est indiquée par une chaleur extraordinaire, par des douleurs de la tête & des reins, par la plénitude du pouls, &c. Après la saignée, si elle est indiquée, il faut avoir recours à l'émétique. Ce remède doit être administré dans le commencement de l'épidémie. Le soir du jour où l'on a donné l'émétique, on donne un parégorique, pour calmer l'effervescence des humeurs. Ces remèdes ayant été placés à propos, les symptômes s'adoucissent, & n'exigent le plus souvent qu'un régime & du temps pour disparoître entièrement ou faire place à la fièvre intermittente. On purge le malade, lorsque la dépuration est achevée. Le temps que la nature y emploie exige les cordiaux, si la foiblesse du malade est considérable. Lorsque la fièvre a cessé d'être continue, & est devenue absolument intermittente, on doit employer le quinquina. L'auteur indique avec beaucoup de détail, les modifications qu'on doit mettre dans son administration, ainsi que dans celle des apéritifs & des hydragogues.

La cinquième partie traite *des moyens de se préserver des maladies épidémiques à Rochefort*,

dans tous les lieux où l'on obſerve la même maladie. Ces moyens ſont des arroſemens pour humecter l'air ; le régime, qui ſeroit des légumes frais, du lait, au lieu de viande, un travail réglé, peu de vin, mais de bonne qualité, & mêlé avec égales parties d'eau, l'exercice du matin. On pourroit faire prendre le matin un gros de quinquina en poudre aux perſonnes d'un tempérament pituiteux. Ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver, c'eſt d'éviter de s'attirer ſoi-même ces maladies, en tourmentant la nature par des remèdes de précaution.

On ne peut diſconvenir que les moyens que M. *Retz* indique pour ſe garantir de l'épidémie de Rochefort, ne ſoient excellens non ſeulement pour modérer les impreſſions de cette épidémie, mais encore de quelque maladie que ce ſoit. Cependant tout le monde ne croira pas que les exhalaiſons des marais de Rochefort ſoient auſſi indifférentes qu'il le prétend. Il eſt douteux que tous ceux qui ſe piquent de juſteſſe dans le raiſonnement, trouvent concluans ceux qu'il emploie pour établir ſon opinion. Tout, dans les maladies de Rochefort, indique une cauſe locale & particulière, & M. *Rétz* les impute à des cauſes générales qui produiſent rarement cet effet, telles que le vent du midi, & le mauvais régime. Le vent du midi peut bien certainement, ſur-tout pendant les chaleurs de l'été, donner de l'intenſité aux cauſes particulières des épidémies ; mais où en ſeroit l'eſpèce humaine, s'il produiſoit par lui-même des épidémies dans tous les lieux où il ſouffle ? Il en eſt de même du changement de régime, qui eſt commun à toutes les villes où il afflue beaucoup d'étrangers,

comme à Rochefort. Par-tout les artiſans, les ſoldats, les matelots vont dans les tavernes s'abreuver de mauvais vin, ſans être ſujets à des épidémies. M. *Retz* a bien ſenti qu'il ne pouvoit pas imputer ces excès ignobles aux gens riches. Il dit que ceux-ci ſe gorgent de viande, de volaille, de poiſſon & de pâtiſſerie. Dans tout le monde & dans tous les temps, les riches ont été dans l'uſage de ſe donner des indigeſtions avec de la volaille, du gibier, du poiſſon & de la pâtiſſerie, ſans qu'il en ait réſulté aucune épidémie chez eux. M. *Retz* ſe fonde, pour nier l'inſalubrité de l'air de Rochefort, ſur ce que les indigènes ſont exempts de l'épidémie qui y règne. Il nous ſemble qu'on pourroit tirer de ce fait une concluſion toute oppoſée; car, quoi qu'il en diſe, l'empire de l'habitude modifie ſingulierement les effets des cauſes morbifiques. Les obſervations de pluſieurs auteurs prouvent qu'on peut s'accoutumer à un air mal-faiſant. *Mead* dit avoit vu des malades qui ſupportoient plus aiſément l'air infect de la ville, auquel ils étoient habitués, que l'air ſain de la campagne qui étoit nouveau pour eux.

Une autre raiſon alléguée par M. *Retz*, ne nous paroît pas mieux fondée: c'eſt la différence qu'il croit appercevoir entre les maladies de Rochefort, & celles qui ſont produites par les marais de la Flandre françoiſe. 1° Il n'eſt point démontré que toutes les maladies occaſionnées par les émanations des marais, ſe reſſemblent éxactement, & que des cauſes étrangères ne peuvent pas modifier l'influence de ces émanations. 2° Des raiſons tirées de la chimie doivent, au contraire, porter à croire

que les maladies occasionnées par les émanations des marais, doivent différer au moins par des nuances, puisque, selon MM. *Macquer* & de *Fourcroy*, l'air inflammable qui s'exhale des marais, n'est point par-tout le même, & qu'il est plus ou moins mêlé d'air fixe; ainsi, comme ce n'est point avec des sophismes qu'on guérit les maladies épidémiques, nous croyons que les habitans de Rochefort seront beaucoup plus avancés lorsqu'on leur dira tout bonnement la véritable cause de la leur.

Essai sur le traitement des dartres, avec un Recueil d'observations qui démontrent l'efficacité de l'extrait de douce-amère, pour la guérison de cette maladie; par M. BERTRAND DE LA GRÉSIE, docteur en medecine & en chirurgie de la Faculté de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, & de la Société royale des sciences de Montpellier, chirurgien en survivance au régiment de S. A. S. monseigneur le duc de Bourbon. A Paris, chez P. F. Didot le jeune, *libraire-imprimeur, quai des Augustins; & chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers. In-12 de 155 pag. Prix broché, 2 liv.*

6. M. *de la Grésie* ne se proposoit point, à ce qu'il dit dans son discours préliminaire, de devenir auteur, encore moins compilateur. Mais ayant eu l'occasion de traiter sans succès, par les remèdes ordinaires, des dartres simples & com-

pliquées, & ayant employé la douce-amère avec un ſuccès prodigieux, à l'exemple de M. *Fouquet*, il a cru devoir à la médecine & à l'humanité de faire connoître tous les avantages d'un pareil remède.

Après avoir donné une deſcription très-ſuccinécte des dartres en général, il expoſe leurs cauſes & leurs complications. Dans leur traitement, il ne ſe borne point à la douce-amère; il prélude par les remèdes mis en uſage juſqu'à préſent par les médecins, & paſſe enſuite à l'adminiſtration de la douce-amère. Il emploie l'extrait de cette plante, dont il donne la deſcription botanique, ainſi que la manière d'en préparer l'extrait. Il l'emploie auſſi extérieurement, comme fondante & réſolutive, ainſi que l'infuſion de ſes feuilles pour boiſſon: enfin, il prouve les effets ſalutaires de la douce-amère par vingt obſervations détaillées, qui en effet ſont très-concluantes en faveur de ce remède.

Traité des maladies vénériennes; par M. FABRE, *profeſſeur des écoles de chirurgie, ancien prévôt de ſa Compagnie, commiſſaire pour les extraits de l'Académie, &c. Quatrième édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur. A Paris, chez* Théophile Barrois le jeune, *rue du Hurepoix, près le pont Saint-Michel. 1782. Vol. in-8°. de 525 pag.*

7. Un ouvrage annoncé tant de fois (*a*) avec

(a) *Voyez* Journal de Médecine, tome liij, p. 112.

éloge, qui a eu tant d'éditions, & qui s'est formé lentement de la longue expérience & des observations multipliées d'un homme judicieux & éclairé, ne sauroit manquer d'avoir la maturité nécessaire pour établir des principes dans l'art de guérir. Ceux de M. *Fabre* sont clairs, exposés avec méthode, & appuyés d'observations qui portent le caractère de la vérité. Il a supprimé dans cette édition tout ce qui regardoit le sublimé corrosif, *parce que*, dit-il, *il y a très-peu de praticiens qui n'en proscrivent l'usage, comme un remède aussi dangereux qu'infidèle.* A cet égard M. *Fabre* pourroit bien se tromper, & probablement il n'a pas consulté le plus grand nombre des médecins. Le sublimé corrosif demande certainement la plus grande prudence dans son administration. Son usage mal-entendu a occasionné les accidens les plus funestes; mais aussi reste-t-il toujours constant que ce sel métallique opère dans certains cas les effets les plus heureux, & qu'on attendroit en vain d'aucun autre remède.

M. *Fabre* a substitué à la discussion où il étoit entré touchant le sublimé, quelques réflexions sur divers ouvrages de M. *Mittié* sur les maladies vénériennes, & une suite d'observations nouvelles, sur plusieurs circonstances particulières qui regardent ces mêmes maladies. Ces réflexions sont dictées par un jugement sûr, & conforme à la plus saine doctrine. Les observations nouvelles sont faites avec exactitude, & très-propres à confirmer les principes de l'auteur. Les gens de l'art applaudiront assurément au zèle avec lequel il s'élève contre le manège & les attentats du charlatanisme, qui dans tous les temps a fait des maladies véné-

riennes ſur-tout, l'objet de ſes avides ſpéculations.

Mémoires & Obſervations de chimie ; par M. DE FOURCROY, *docteur en médecine de la Faculté de Paris, cenſeur royal, de la Société royale de médecine, de celle d'agriculture, profeſſeur de chimie au Jardin du Roi, & à l'Ecole royale vétérinaire,* Pour ſervir de ſuite aux Elémens de Chimie, publiés en 1782 par l'Auteur. *A Paris, chez* Cuchet, *rue & hôtel Serpente. In-8° de 447 pag. Prix 5 liv. broché, 6 liv. relié.*

8. La plupart de ces Mémoires ont été lus à l'Académie royale des ſciences, qui a bien voulu les accueillir, & leur donner ſon approbation. La multiplicité des travaux que les ſavans adreſſent à cette célèbre ſociété, pourroient trop retarder l'impreſſion des Mémoires de M. *de Fourcroy* ; les publier, c'étoit donner une date à ce qu'ils peuvent avoir de piquant & de neuf, & aſſurer à leur auteur une partie de ſa gloire.

Parmi ces Mémoires, les lecteurs accoutumés à réflechir, diſtingueront le premier *ſur l'art de faire des recherches de chimie, & ſur celui d'obſerver & de decrire les phénomènes chimiques,* Mémoire où l'auteur ſubſtitue la méthode & le jugement à la routine, qui guide trop ſouvent ceux qui ſont des opérations chimiques ;

trois Mémoires *ſur la différence des précipités martiaux, obtenus par les alkalis cauſtiques & non cauſtiques*; deux Mémoires *ſur le gaz inflammable des marais*, dans leſquels M. *de Fourcroy* fait voir que quoique le gaz des marais, & celui du foie de ſoufre, aient des propriétés diſtinctives, il exiſte entr'eux une analogie, dont les naturaliſtes & les chimiſtes ne ſe ſont point aſſez occupés; que les fonds des eaux, où pourriſſent beaucoup de matières végétales, fourniſſent un gaz peu inflammable & mêlé de beaucoup d'acide crayeux; que les mares & toutes les eaux ſtagnantes qui nourriſſent beaucoup d'inſectes, & au fond deſquelles leurs cadavres ſe pourriſſent, donnent le gaz le plus inflammable & le plus aiſé à décompoſer par la chaux & les alkalis, parce qu'il contient une moindre portion d'acide crayeux. M. *de Fourcroy* a recueilli de certaines eaux un gaz, qui au lieu de s'allumer, éteint au contraire la flamme: en le faiſant paſſer à travers de l'eau de chaux, qu'il précipita abondamment, il fut abſorbé en grande quantité, & le réſidu étoit inflammable. Une ſurabondance d'acide crayeux rendoit le gaz incombuſtible; en la lui ôtant par le moyen de l'eau de chaux, M. *de Fourcroy* lui a donné la propriété de s'enflammer: il eſt parvenu à prouver & à rendre ſenſible par la ſynthèſe cette eſpèce d'analyſe, & à trouver la quantité d'acide crayeux néceſſaire pour ôter la propriété combuſtible à l'air inflammable.

Deux autres Mémoires, l'un *ſur la détonnation du nitre*, & l'autre *ſur la cauſe de la détonnation de la poudre fulminante*, offrent auſſi des idées intéreſſantes. L'auteur penſe que les

effets de la détonnation de la poudre fulminante sont dûs; 1°. à la grande combustibilité du gaz inflammable que fournit le foie de soufre qui résulte du mélange des matières dont cette poudre est composée, & à la rapidité avec laquelle il s'empare de l'air pur fourni par le nître, qui est aussi un des ingrédiens de cette poudre; 2°. à l'état d'aggrégation semblable dans le corps combustible, & dans celui qui est nécessaire à sa combustion, état qui produit une grand énergie dans l'acte de leur combinaison; 3°. à l'obstacle que ces deux gaz éprouvent de la part du composé, d'où chacun d'eux s'échappent; & à l'effort violent qu'ils font pour s'approcher & se combiner. « La plupart de ces Mémoires, dit l'auteur lui-même, offrent des faits qui n'étoient pas connus, & que le hasard lui a souvent présentés. Telles sont l'action de l'alkali fixe caustique bien pur sur le soufre, l'antimoine & le kermès à froid; celle de l'acide marin sur le régule d'antimoine, qui a lieu par le temps & le seul contact; de l'eau de chaux & de la magnésie sur le bleu de Prusse: & dans quelques autres, il expose des théories nouvelles sur plusieurs phénomènes qui ne lui ont point paru encore expliqués. C'est sous ce point de vue qu'il considère le Mémoire sur les affinités doubles, les remarques sur la cause de l'ébullition. M. *de Fourcroy* pense que le dernier phénomène n'est autre chose que le passage de l'état liquide à l'état gazeux. Il fonde son opinion sur ces principes: 1°. que tout corps volatil n'a cette propriété qu'en vertu de sa tendance à prendre l'état gazeux; 2°. que sa volatilité est en raison di-

reste de cette tendance, & que c'est pour cela que les corps très-volatils entrent facilement en ébullition; 3°. que lorsqu'une partie d'un liquide passe, par une cause quelconque, à l'état de fluide élastique, elle devient beaucoup plus légere que la portion qui conserve sa liquidité; 4°. que dans ce dernier cas, la portion qui prend la forme d'air ne peut plus rester unie à la portion qui reste liquide, & qu'elle y devient, pour ainsi dire, insoluble.»

On trouvera encore dans ce volume des observations *sur l'incombustibilité*, considérée comme caractère des matières salines; une explication de la déliquescence & de l'efflorescence des sels neutres: ces observations doivent être considérées comme des additions aux Leçons élémentaires de Chimie, que l'auteur a publiées il y a deux ans; & elles lui ont paru nécessaires pour éclaircir plusieurs points de chimie, sur lesquels les savans n'avoient point encore prononcé. Quand même ces derniers ne trouveroient point dans plusieurs des objets que l'auteur a traités ce degré de démonstration qui doit fixer leur opinion, ils ne pourroient du moins se dispenser d'admirer sa sagacité; ils y démêleront ces vues fines, qui sont toujours propres à en faire naître d'autres.

Analyse de l'eau minérale de Fruges, par le sieur PIERRE DE RIBAUCOURT, *maître en pharmacie, démonstrateur en chimie, & entrepreneur des nitrières royales, demeurant à Abbeville. A Abbeville, 1783. In-8° de 28 pages.*

9. Cette nouvelle eau minérale étant chauf-

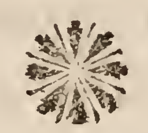
ſée, ſe trouble & dépoſe une quantité conſidérable de terre jaunâtre; auſſi les premiers eſſais analytiques qu'on lui fit ſubir, démontrèrent une eau martiale. Les expériences diverſes & multipliées faites par M. *de Ribaucourt*, annoncent, à ne pas en douter, qu'elle contient le fer, l'acide vitriolique, la terre alumineuſe, la ſélénite & le gaz; principes qui ſont ceux de toutes les eaux minérales ferrugineuſes connues: telles ſont celles de Paſſy, d'Aumale, de Forges, de Spa, &c. Auſſi le réſultat des opérations de ce chimiſte inſtruit, tend à faire croire que l'eau minérale de Fruges doit être miſe au rang des meilleures eaux de cette claſſe, & que l'uſage en peut être conſeillé à tous les malades à qui cette ſorte de médicament naturel peut convenir; qu'elle peut ſe tranſporter auſſi-bien qu'aucune autre: mais les perſonnes qui pourront les prendre à la ſource, empêcheront la grande volatilité du gaz, qui tend perpétuellement à ſe diſſiper, & jouiront par-là de toutes les propriétés de cette eau.

Chritiſche nachrichten von kleinen mediciniſchen ſchriften, in und auſlændiſcher academien von jahre 1780: C'eſt-à-dire, *Notices critiques de petits écrits ſur la médecine, publiés dans les univerſités nationales & étrangères, depuis 1780; expoſées dans des précis & des jugemens concis; par M.* CHRISTIAN GODEFROY GRUNNER, *conſeiller*

de Cour du duc de Weimar, professeur ordinaire de médecine à Jena, & membre de plusieurs savantes Académies : Tome I. A Leipsick, chez Boehmen, *1783. In-8°.*

10. Le but du savant professeur M. *Grunner*, est de mettre un frein à la multitude d'écrits composés à l'occasion des grades en médecine. On trouve dans ce premier volume des extraits assez détaillés, pour que le lecteur puisse facilement apprécier le mérite de ces dissertations, & profiter des choses utiles contenues dans les meilleures, tandis qu'une critique éclairée, qui s'étend même jusqu'au style, fait main-basse sur les médiocres, & expose au grand jour l'impéritie, l'ignorance ou la mal-adresse de ces écrivains présomptueux. Ce recueil contient les thèses soutenues à Jena, Erfort, Leipsick, Wittemberg, Halle, Francfort, Kiel, Helmstadt, Heidelberg, Ingolstad, Trier, Altdorf, Griessen, Bamberg, Eslang, Prague, Vienne, Leyde, Utrecht, Copenhague, Lund, Upsal.

Parmi ces notices, celles dont la lecture nous a causé le plus de plaisir, regardent la magnésie, l'histoire des vers intestinaux de l'homme, les eaux minérales alkalines, acides & martiales de la Silésie, l'usage épispastique du sain-bois, la flore de la Holsace, la menthe poivrée.



SUJETS DES PRIX

Proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles Lettres de Dijon.

POUR 1786.

Déterminer, par leurs propriétés respectives, la différence essentielle du phlogistique & de la matière de la chaleur.

Tous les savans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs ouvrages, *francs de port*, à M. *Maret*, docteur en médecine, secrétaire perpétuel, qui recevra jusqu'au premier avril 1786 inclusivement; les ouvrages envoyés pour concourir au Prix proposé.

L'Académie s'étant vue forcée de réserver le Prix dont le sujet étoit *la théorie des vents*, annonça l'année dernière qu'elle adjugeroit ce Prix, qui est double, à l'Auteur qui, en quelque temps que ce fût, enverroit sur cet objet un Mémoire satisfaisant.

Ceux qui lui ont été récemment adressés, n'ayant pas encore rempli les vues de la Compagnie, elle réitère l'annonce qu'elle a déja faite, & invite de nouveau les physiciens à s'occuper de cet objet intéressant.

Le Prix fondé par M. le marquis *du Terrail*, & par madame *de Crussol d'Uzès de Montausier*, son épouse, à présent duchesse *de Caylus*, con-

ſiſte en une médaille d'or de la valeur de 300 l. portant, d'un côté, l'empreinte des armes & du nom de M. *Pouſſier*, fondateur de l'Académie; & de l'autre, la deviſe de cette Société littéraire.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

La Faculté de médecine de Douay deſiroit depuis long-temps d'avoir un profeſſeur qui enſeignât la matière médicale dans ſes écoles. Ses vœux n'avoient pu être remplis : cependant les étudians demandoient avec empreſſément des inſtructions ſur cette partie néceſſaire de l'art de guérir. M. *Taranget*, qui eſt chargé de donner des leçons ſur les inſtituts, & au mérite duquel nous rendons volontiers juſtice, n'écoutant que ſon zèle dans cette occaſion, vient d'ouvrir un cours gratuit; ce fut le lundi 8 novembre dernier 1784; il le continue depuis ce temps les lundi, mercredi & vendredi, à trois heures après midi. Les preuves qu'il a données de ſes connoiſſances & de ſa capacité, attirent à ce Cours un grand nombre de perſonnes diſtinguées de la ville : récompenſe flatteuſe, bien capable de ſoutenir les efforts d'un homme dont la noble ambition eſt d'être utile à l'art & à l'humanité.

AVIS.

PLAN ſuivant lequel ſe continue l'Herbier de la France.

Depuis quatre années il paroît chaque mois, ſous le titre général, *Herbier de la France*, un

cahier, contenant les figures de quatre plantes naturelles ou naturalisées à notre climat.

Ces figures sont coloriées au moyen de l'impression en couleur, & à l'aide de différens genres de gravure à l'imitation du pinceau (*a*): au bas de chaque plante, on trouve la description anatomique de la plante représentée, avec une note (*b*) sur ses propriétés en médecine, & dans divers usages domestiques; ses noms botaniques & vulgaires, françois & latins, & la citation des ouvrages botaniques les plus généralement suivis.

(*a*) M. *Bulliard*, persuadé que l'art de l'impression en couleur & celui de la gravure, à l'imitation du pinceau, pourroient lui être d'une grande utilité pour l'exécution de son ouvrage, s'est occupé long-temps des moyens de simplifier ces deux arts, également utiles & intéressans; il a rassemblé ensuite chez lui un nombre d'artistes intelligens, à qui le soin de cette exécution a été confié.

Cet art de colorier, au moyen de l'impression, a parfaitement répondu à ses vues, par une exactitude soutenue, & une célérité étonnante; par plus d'uniformité, de fraîcheur & de solidité dans le coloris, & en offrant en outre des moyens économiques, qui ne se rencontreroient dans aucun autre procédé connu.

(*b*) On auroit pu se dispenser de faire graver cette description au bas de la figure de chaque plante; mais, comme il y a beaucoup de personnes qui font entrer ces figures dans leur Herbier naturel, & qu'il y en a d'autres qui desirent les arranger suivant leur méthode particulière, il est satisfaisant pour elles, d'avoir à-la-fois sous les yeux la figure d'une plante & sa description, quelque abrégée qu'elle soit, & de pouvoir se faire en même temps une idée nette des principaux usages que l'on peut faire de cette plante.

M. *Bulliard*, en annonçant une ſuite de plantes ſous le titre général, *Herbier de la France*, ne s'eſt point flatté qu'il rempliroit ce titre à la rigueur; il a ſenti au contraire, combien il étoit difficile à un ſeul homme de remplir cette tâche d'une manière ſatisfaiſante dans le cours de ſa vie; mais, jaloux d'avancer dans cette carrière, autant qu'il le pourra, & deſirant que le public puiſſe jouir du fruit de ſon travail, en ſuppoſant même que perſonne après lui ne voulût ſe charger de completter ſon entrepriſe, il a annoncé que ſon intention étoit de diviſer l'Herbier de la France en pluſieurs parties, qui, ſous autant de titres particuliers, feroient autant d'ouvrages complets dans leur genre, & que pour ſatisfaire aux deſirs des perſonnes qui, dans des vues différentes, ſe livrent à l'étude de la botanique, chacune de ſes diviſions ſeroit diſtribuée ſéparément.

La première diviſion de l'Herbier de la France eſt complettée: elle porte le titre général, *Herbier de la France*, première diviſion, *Plantes vénéneuſes du royaume;* & le titre particulier, *Hiſtoire des plantes vénéneuſes & ſuſpectes de la France.*

Les perſonnes qui prennent tout ce qui compoſe l'Herbier de la France, conſerveront ces deux titres; parce que les autres diviſions feront ſuite à celle-là, & paroîtront ſur le même plan. Les perſonnes, au contraire, qui ne veulent que les plantes vénéneuſes du royaume, retrancheront le premier titre, qui ſe trouve à cet effet ſur une feuille ſéparée; elles auront alors l'*Hiſtoire des plantes vénéneuſes de la France.* Ceux qui ne voudront ſe procurer que l'*Hiſtoire des plantes médicinales de la France*,

que l'*Histoire des plantes alimentaires*, que l'*Histoire des champignons*, que celle des *plantes propres au meilleur fourrage*, *&c.* retrancheront également le premier titre de chacune de ces divisions, pour les faire relier en autant d'ouvrages séparés, lesquels n'auront entre eux qu'une correspondance très-médiate.

On continuera de faire chaque mois, ou environ, une nouvelle livraison de quatre plantes, comme ci-devant : celui qui a l'intention de se former un *herbier*, & à qui il est conséquemment indifférent que chaque cahier contienne des plantes médicinales, des plantes alimentaires, des champignons, ou telles autres plantes, trouve un avantage marqué, comme on le verra ci-après, à prendre ces plantes dans l'ordre périodique où elles paroissent. Au reste, ce même avantage se retrouve dans la facilité que chacun a, de ne prendre de cette collection, que ce qui est le plus relatif à son goût, ou analogue à son état ; tel que l'Histoire des plantes vénéneuses seulement, l'Histoire des champignons, &c. Ces plantes, prises séparément, sont un peu plus chères, à cause des incomplets qui restent ; mais on n'est point tenu à faire les frais d'une suite qui deviendroit inutile, & alors l'avantage est à peu-près le même.

PRIX DE L'HERBIER DE LA FRANCE.

1°. En faveur des personnes qui desirent se livrer à l'étude de la botanique, & qui ne sont pas à portée de suivre un cours de démonstrations, ou qui en sont empêchées par leurs occupations particulières, M. *Bulliard* a fait un Dictionnaire élémentaire de botanique, de

même format que l'Herbier, petit in-fol. dans lequel on trouvera tous les préceptes de cette ſcience ; tous les termes, tant françois que latins, conſacrés à leur développement ; &, pour en faciliter l'intelligence, il a enrichi cet ouvrage d'un nombre prodigieux de figures, priſes ſur la nature, & coloriées de la même manière que l'Herbier, à l'exception d'une planche qui paroît en noir. Ce Dictionnaire ſe vend ſéparément 15 liv. broché en carton.

Les perſonnes qui déſireront avoir la collection entière, c'eſt-à-dire, tout ce qui a paru juſqu'ici, ſous le titre général *Herbier de la France*, paieront chaque épreuve 15 ſous, à l'exception de la première qu'elles paieront 3 liv. pour dédommager des frais de titre & de tables annuelles, que l'on a fait graver. Les perſonnes au contraire qui ne voudront avoir qu'une des diviſions de l'Herbier, telle que l'Hiſtoire des plantes vénéneuſes ; celle des plantes médicinales ; celle des plantes alimentaires ; celle des champignons, des plantes graſſes, &c. paieront 1 liv. chaque épreuve, à l'exception de la première qu'elles paieront 3 liv.

Les plantes qui compoſent la collection entière, ſont aujourd'hui au nombre de 192 ; ce qui fait une ſomme de 146 liv. 5 ſous, à raiſon de 15 ſ. chaque épreuve, & de 3 liv. pour la première. Tous les mois ou environ, ce nombre ſera augmenté de quatre épreuves.

N. B. *Pour faciliter l'acquiſition de cet ouvrage aux étudians en médecine, on leur délivrera deux ou trois cahiers par mois, juſqu'à ce qu'ils ſe trouvent au courant des livraiſons.*

Le nombre des plantes vénéneuſes, ſouſtraites de la collection entière, eſt de quatre-vingt-cinq ; ce qui fait une ſomme de 87 liv. en feuilles... Brochées en carton avec le diſcours, 94 liv.

L'Hiſtoire des plantes médicinales, & celle des champignons, ſont fort avancées ; on n'en publiera le diſcours, que lorſqu'on aura achevé de livrer les planches qui doivent completter ces deux diviſions.

On n'exige rien d'avance des perſonnes qui habitent Paris ; elles payent 3 liv. chaque cahier à l'inſtant où elles le reçoivent. Quant aux perſonnes de province, ſi elles veulent qu'on leur envoie de ſuite, & francs de port, les cahiers dès qu'il y en aura ſix à expédier, il faut qu'elles ſoient toujours en avance de 36 liv. à cauſe des frais d'affranchiſſement, de boîtes, &c.

Le diſcours imprimé qui doit ſe trouver à la tête de chaque diviſion, ſe diſtribuera ſéparément, en faveur des perſonnes qui connoiſſent aſſez bien les plantes, pour ne pas avoir beſoin des figures : on en indiquera le prix, par la voie des papiers publics. Le diſcours ſur les plantes vénéneuſes, paroît actuellement ; il a pour objet les différentes eſpèces de poiſons végétaux, leurs effets, les ſignes auxquels on peut les reconnoître, les antidotes qu'il faut leur oppoſer dans telles & telles circonſtances, ſoit que le poiſon ait été pris intérieurement, ſoit qu'il ait été appliqué à l'extérieur ; il ſe vend ſéparément broché en carton, 6 liv.

Les perſonnes de province voudront bien s'expliquer clairement ſur l'objet de leurs demandes, & affranchir leurs lettres : on leur enverra, *franc de port*, juſqu'aux frontières,

cette collection, dont elles auront chargé quelqu'un de Paris, de payer le montant.

OBSERVAT. *Il y a des plantes dont on sera obligé de faire mention dans plusieurs divisions de l'*Herbier de la France: *par* exemple, dans l'Histoire des plantes vénéneuses, *on a donné la figure de quatre champignons, & l'on sera nécessairement obligé d'ajouter encore ces figures à celles qui doivent completter l'*Histoire des champignons de la France. *On prévient à cet effet les personnnes qui ne voudroient pas avoir deux fois la figure de la même plante, de laisser par écrit, en se faisant inscrire pour de nouvelles divisions, le titre de la division qu'elles ont déja.*

A PARIS,

Chez { l'Auteur (M. BULLIARD), rue des Postes, au coin de celle du Cheval vert;
DIDOT le jeune, } quai des August.
BARROIS le jeune, }
BELIN, libraire, rue Saint-Jacques. }

Nos 1, M. GRUNWALD.
2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, M. ROUSSEL.
9, 10, M. WILLEMET.



TABLE.

Extrait. Observations faites dans le département des hôpitaux civils, Page 145
Lettre de M. Mesmer, à M. Vicq. d'Azyr, 202
Observation & Réflexions sur une lactation survenue à une chienne par la succion d'un jeune chat. Par M. Taranget, *méd.* 224
Observation sur un corps étranger arrêté dans l'œsophage. Par M. De Croix, *méd.* 227
Rapport des Commissaires nommés pour examiner un instrument inventé par M. Demours *fils, méd.* 230
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre, 234
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 236
Observations météorologiques faites à Lille, 239
Maladies qui ont régné à Lille, 240

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Mélanges, 422
Physiologie, 247
Médecine, 248
Chimie, 274
Bibliographie, 278
Sujets des Prix, 280
Nouvelles en médecine, 281
Avis, ibid.
Prix de l'Herbier de la France, 284

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de février 1785. A Paris, ce 24 janvier 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1785.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1785.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 3.

Institution de l'hospice des pauvres Enfans-Trouvés atteints de la maladie vénérienne, faite à Paris en 1780.

L'expérience avoit démontré que tous les enfans qui naissoient avec la maladie

vénérienne périssoient sous peu de temps, ou que si quelques-uns échappoient à la mort, ils traînoient une vie misérable & languissante, qui ordinairement ne s'étendoit pas jusqu'à l'âge de puberté. Le Gouvernement, touché du sort de ces innocentes victimes, avoit essayé à diverses reprises de remédier à un mal si contraire à la population, & de conserver des sujets qui pouvoient devenir un jour très-utiles à la société ; on avoit fait pour la guérison de ces enfans, plusieurs tentatives, qui toutes avoient été infructueuses, soit par le mauvais choix des méthodes que l'on avoit employées, soit parce que l'on avoit négligé de prendre les précautions convenables : on avoit en quelque manière désespéré d'atteindre un but si désirable ; mais, sous un règne de bienfaisance, où tous ceux qui approchent du prince sont animés de son esprit, on devoit s'attendre à de nouveaux efforts.

M. *Le Noir*, conseiller d'Etat, lieutenant général de police, & l'un des chefs de l'administration des hôpitaux, étant, par sa place même, instruit mieux que personne des désastres que produit le mal vénérien dans les enfans nouveau-nés, soit à l'hôpital général, soit aux enfans trouvés, soit même parmi le peuple, a mis tant de

zèle & de conſtance à la recherche des moyens propres à conſerver la vie à ces enfans, qu'enfin ſes ſoins ont été couronnés par le ſuccès. Après avoir pris les renſeignemens les plus exacts ſur les eſſais qui avoient déja été faits, après s'être aſſuré des cauſes qui avoient pu empêcher ces eſſais d'être ſatisfaiſans, ce magiſtrat, d'après l'avis de pluſieurs gens éclairés, a ordonné qu'on eſſayât de guérir les enfans nouveau-nés par une méthode auſſi ſimple que naturelle. Cette méthode, qui conſiſte à traiter les enfans par le moyen de leur mère ou de leur nourrice, fut éprouvée, en 1780, avec le plus grand avantage, dans un lieu aſſez vaſte pour qu'on pût y faire un nombre ſuffiſant d'expériences.

Les réſultats favorables que préſentoit un eſſai ſi bien combiné, déterminèrent promptement M. *Le Noir* à former un établiſſement durable, où la méthode ſi authentiquement éprouvée pût être pratiquée & perfectionnée pour le ſoulagement de tous les pauvres enfans nouveau-nés infectés du mal vénérien. En conſéquence, M. *Le Noir* conſerva le local qui avoit ſervi pour l'eſſai, & l'ayant fait diſpoſer de manière à remplir ſes vues, on fut bientôt en état de réunir

dans cette maiſon un aſſez grand nombre de malades ; ſavoir, 1°. des femmes groſſes attaquées du mal vénérien, aſſez avancées dans leur groſſeſſe pour accoucher avant deux mois ; 2°. des femmes nourrices également infectées, & allaitant leurs enfans ; 3°. tous les enfans-trouvés attaqués du même mal ; 4°. les pauvres enfans du bas peuple qui ſe trouveroient dans le même cas. Le lieu dans lequel on a formé cet établiſſement n'avoit jamais ſervi d'hôpital, & même il n'eſt pas deſtiné pour long-temps à cet uſage ; cependant il eſt néceſſaire d'en faire une courte deſcription ; car ſi le choix du local, & l'art des diſtributions ont quelque importance dans l'hiſtoire des hôpitaux, c'eſt particulièrement pour ceux qui ſervent aux enfans, & ſur-tout aux enfans qui naiſſent infectés.

L'hoſpice conſacré juſqu'à ce jour aux pauvres enfans trouvés malades, eſt ſitué à Vaugirard, dans la grande rue, près l'égliſe paroiſſiale : cet hôpital occupe un eſpace plus conſidérable que ne ſembloit l'exiger le nombre des malades qu'il renferme ; mais dans un eſſai auſſi intéreſſant, un emplacement vaſte étoit néceſſaire.

Une grande cour ouvrant ſur la rue, & dans laquelle on a élevé près de l'en-

trée une barrière pour la ſûreté de la diſcipline, conduit aux différens départemens de cette maiſon. Le principal corps de logis répond à la grande porte de la cour ; à droite ſont pluſieurs bâtimens moins conſidérables ; à gauche ſe trouvent la chapelle & différens offices, tels que la laiterie, la baſſe-cour, les écuries, les remiſes, le bûcher, & divers logemens des garçons de ſervice. Tous ces bâtimens ſont ſitués ſur un terrain élevé & ſec, & dans l'expoſition la plus ſalubre.

Derrière le principal corps de logis, il y a un grand jardin, & un enclos ou verger d'une étendue conſidérable, & deſtiné tant à la promenade des malades, qu'à fournir les légumes qui ſervent à leur nourriture.

Le principal corps de logis eſt ſitué au nord du côté de la cour, & au midi du côté du jardin : il conſiſte en trois étages. Au rez de chauſſée ſe trouvent le logement de l'économe, la ſalle d'aſſemblée, la pharmacie & le laboratoire.

La lingerie & la chambre de la ſupérieure ſont au premier étage ; le reſte de cet étage & tout le ſecond, ſont diſtribués en différentes chambres, dans chacune deſquelles on peut placer trois ou quatre nourrices ayant deux enfans.

Un corridor fort aéré conduit à toutes ces chambres ; on a établi dans ces corridors des logemens pour les filles de service, & des cabinets destinés à différens usages, mais particulièrement pour servir de dépôt momentané aux linges gâtés, qu'il seroit dangereux de laisser séjourner au milieu des enfans.

Les cuisines & les différens offices qui en dépendent, sont adossés au corps de logis du côté droit. Sur ces cuisines se trouve un entresol où l'on a pratiqué une salle de bains, & un logement pour le chirurgien interne.

Ce corps de logis avoit suffi dans les premiers mois de l'établissement pour les différentes espèces de malades auxquels cet hospice étoit destiné ; mais en peu de temps, il fut à peine capable de contenir les femmes & les enfans qui subissoient le traitement. Il fallut donc songer à trouver des logemens non-seulement pour les femmes grosses & les nouvelles accouchées, mais aussi pour placer d'une manière isolée les femmes & les enfans convalescens. On avoit encore à desirer une salle propre à servir d'infirmerie aux enfans malades déja sevrés, & guéris du mal vénérien, & une autre pour achever de guérir les nourrices qui, par la perte

de leur enfant ou par cauſe de maladie ſurajoutée à la maladie vénérienne, n'avoient pas ſubi le traitement complet. Les bâtimens placés à droite de la cour d'entrée, & principalement expoſés à l'orient & au midi, furent deſtinés à ces différens uſages : on s'en ſervit d'abord par partie, & ſuivant le beſoin du moment ; mais l'affluence des malades augmentant de jour en jour, on employa enſuite tous ces bâtimens, qui conſiſtent en trois corps de logis particuliers.

Le premier donne ſur la grande cour d'entrée, & contient en bas huit femmes & ſeize enfans convaleſcens ; en haut, douze femmes & douze enfans convaleſcens. Le ſecond donne ſur une cour particulière qui s'étend des cuiſines vers la rue, & on y trouve, 1°. un ſupplément aux femmes convaleſcentes, pour 5 nourrices & dix enfans ; 2°. un grand dortoir pour les femmes groſſes ; 3°. un vaſte dortoir bien aéré pour les femmes nouvellement accouchées ; 4°. une ſalle d'acouchemens.

Le troiſième corps de logis eſt peu conſidérable ; il ouvre auſſi ſur la petite cour, & il n'a que deux pièces. Celle d'en bas eſt occupée par des filles de ſervice ; celle d'en haut, qui eſt tout-à-fait iſolée, ſert d'infirmerie pour les enfans ſevrés malades.

On avoit élevé dans le verger de l'hoſpice un petit bâtiment, dans lequel on devoit placer dix-huit enfans ſevrés, avec deux femmes pour en avoir ſoin. On ne s'eſt point ſervi de ce bâtiment qui eût cependant été très-utile, ſi quelque maladie contagieuſe avoit frappé les enfans convaleſcens.

On n'a rien négligé pour donner toute la ſalubrité poſſible & toute la commodité néceſſaire à ces différens corps de logis. Toutes les chambres & les dortoirs reçoivent l'air de pluſieurs côtés oppoſés. Les dortoirs qui ſont au rez-de-chauſſée ſont à l'abri de toute humidité, tant par la précaution que l'on a priſe de les élever au deſſus du ſol, que par la manière dont on a formé le plancher. Il y a une cheminée dans chaque chambre de nourrice; & cette diſpoſition étoit néceſſaire pour entretenir une chaleur conſtante, pour ſécher les langes & chauffer convenablement les enfans. On a placé dans chaque chambre un reverbère qu'on allume le ſoir, & qui brûle toute la nuit; ainſi les nourrices peuvent donner à leurs enfans les ſoins dont ils ont beſoin avec autant de facilité la nuit que le jour, ſans qu'on puiſſe craindre qu'elles mettent le feu.

Toutes les malades ſont couchées ſeules, & leur lit eſt composé d'un bois de lit, d'une paillaſſe, d'un matelas, d'un traverſin, & de deux couvertures pour l'hiver; les enfans ont chacun leur berceau, garni de deux paillaſſons & d'un oreiller remplis de paille d'avoine, d'une couverture, &c.

On nettoie ſouvent les berceaux; on les parfume; un enfant ſalit huit à dix couches par jour, & on fournit pour chacun d'eux, deux braſſières & trois chemiſes par ſemaine.

Il y a dans chaque chambre divers uſtenſiles néceſſaires; les uns ſont généraux, comme des vaſes de fer étamé qui ſervent de bain-marie, & qui ſont toujours devant le feu; un pot à l'eau d'étain avec ſa cuvette, une petite baignoire de fer-blanc. Les autres ſont particuliers; & chaque nourrice a ſon petit ménage composé d'une écuelle d'étain, d'une aſſiette & une ſaucière de même métal, d'une cuiller & une fourchette de fer étamé, d'une tymbale d'étain, & d'un ou deux vaſes d'étain en forme de grand gobelet, contenant un demi-ſetier, pour mettre le lait ou la panade des enfans.

On donne ces différens uſtenſiles en compte à chaque nourrice qui les range ſur une planche ou ſur une table; & qui

ſe charge de les nettoyer elle-même. Dans les premiers temps de l'établiſſement, faute d'avoir pris ces précautions, il y avoit beaucoup de déſordre & de mal-propreté dans ces uſtenſiles; mais, depuis qu'on les a ainſi partagés & confiés à chaque nourrice, ils ſont entretenus avec la plus grande propreté. C'eſt un des articles ſur leſquels il a été le plus facile d'exciter l'émulation.

Dès le moment où il fut arrêté qu'on formeroit un hoſpice antivénérien à Vaugirard, M. *Le Noir* fit compoſer un réglement concernant l'adminiſtration & la diſcipline de cette maiſon. Ce réglement imprimé à l'Imprimerie royale, & publié dans le mois de mars 1781, eſt une choſe importante à l'hiſtoire d'un établiſſement, dans lequel l'ordre, les ſoins & la police ont la plus grande influence; mais il n'a pas été aſſez répandu pour pouvoir porter dans les provinces & dans les pays étrangers les lumières dont on a beſoin ſur cet article. Ainſi, en donnant une plus grande publicité à ce réglement, nous rendrons plus connus des principes ſûrs & éprouvés ſur la manière de conduire une maiſon de ce genre, & nous ſatisferons en même temps aux demandes multipliées qui ont été faites de cet imprimé, épuiſé depuis long-temps.

RÉGLEMENT

CONCERNANT L'HOSPICE DE VAUGIRARD.

TITRE PREMIER.

De l'admiſſion des femmes & enfans à l'Hoſpice.

ARTICLE PREMIER.

Toutes les pauvres femmes groſſes attaquées du mal vénérien ſeront admiſes à l'hoſpice, à l'époque de ſept mois de groſſeſſe, ou après cette époque paſſée, pour y faire leurs couches, & être traitées gratuitement, ſous la condition qu'elles allaiteront leurs enfans; & à leur défaut, ceux qui leur ſeront préſentés.

ARTICLE II.

Les nourrices attaquées de la même maladie, & qui ſe préſenteront avec leurs enfans qu'elles allaiteront, ſeront également admiſes; mais les femmes qui y ſeront envoyées des maiſons de l'Hôtel-Dieu & de l'Hôpital général, ſeront reçues de préférence.

ARTICLE III.

Les unes & les autres ſeront viſitées par les officiers de ſanté avant leur admiſſion, afin que leur état ſoit conſtaté.

ARTICLE IV.

Les enfans nés de mères infectées, ſoit à l'Hôtel-Dieu, ſoit à l'Hôpital général, ceux qui ſeront apportés de la maiſon des Enfans-Trouvés, ainſi que ceux qui ſeront nés de parens pauvres, attaqués de la même maladie, ſeront admis à l'Hoſpice. On exigera pour ces derniers un certificat du curé, qui atteſtera la pauvreté de leurs pères & mères.

ARTICLE V.

Parmi les enfans nés de mères attaquées de la maladie vénérienne, comme il en eſt qui n'apportent en naiſſant aucun ſymptôme apparent, ceux-ci ne ſeront reçus que ſur un certificat ſigné des médecins ou chirurgiens des maiſons ci-deſſus énoncées, ou de tout autre officier de ſanté, ayant droit de pratiquer à Paris. Il ſera ſpécifié par ce certificat, que les enfans que l'on préſente ſont nés de mères infectées.

ARTICLE VI.

Le directeur, sur la première réquisition qui lui en sera faite, enverra chercher les enfans, soit à la maison des Enfans-Trouvés, soit à celle de l'Hôtel-Dieu ou à l'Hôpital général, dans une voiture disposée à cet effet. Le conducteur apportera exactement, 1°. le numéro de chaque enfant, qui contient son nom & surnom, & le jour de sa naissance; 2°. le certificat de baptême; 3°. celui des gens de l'art, ou de la maîtresse sage-femme qui l'aura reçu.

ARTICLE VII.

Les femmes ainsi que les enfans qui seront conduits à l'Hospice, seront visités avant leur admission, dans un endroit destiné à cet effet, par le chirurgien résident à la maison, qui dressera un procès-verbal de leur état, avant de les faire passer dans le dortoir où elles doivent être placées.

ARTICLE VIII.

Après cette visite, les femmes qui sont dans le cas d'être admises déposeront leurs vêtemens pour prendre ceux de la maison. Le directeur fera inscrire sur une

carte le nom de la nouvelle arrivée, le jour de ſon entrée, & l'état de ſes habits. Cette carte ſera jointe au paquet que l'on en fera, après que l'on en aura inſcrit le double ſur un regiſtre particulier.

ARTICLE IX.

Le procès-verbal faiſant mention des noms & ſurnoms, de l'âge & des accidens de la femme nouvellement arrivée, ſera préſenté au médecin & chirurgien en chef, qui le vérifieront à leur première viſite.

TITRE II.

Des fonctions des officiers de ſanté, de celles du directeur & de la ſœur officière.

ARTICLE PREMIER.

Le médecin & le chirurgien en chef feront tous les jours, à une heure convenue, une viſite. Lorſque le cas l'exigera, l'un des deux, & même l'un & l'autre conjointement, en feront une ſeconde.

ARTICLE II.

Le médecin & le chirurgien en chef ſeront toujours accompagnés du chirurgien réſident, dans leurs viſites. Ils auront

devant les yeux le cahier de la précédente, ſur lequel ſeront imprimés les numéros des malades, leur nom, & les remèdes & alimens ordonnés à chacun ; tandis que le chirurgien réſident en tiendra un autre pour y inſcrire de même les numéros & les noms de chaque malade, ainſi que les alimens & médicamens nouvellement preſcrits.

ARTICLE III.

Le chirurgien réſident à l'Hoſpice ſera chargé de la préparation & de la diſtribution des médicamens. Il veillera à celle des alimens dont il fera un relevé ſur le cahier après chaque viſite, lequel relevé ſera préſenté au directeur, & porté enſuite à la cuiſine, pour que la quantité & la qualite en ſoient déterminées en conſéquence.

ARTICLE IV.

Le chirurgien en chef ſera chargé de faire les accouchemens, les opérations & les grands panſemens. En ſon abſence, le chirurgien réſident à l'Hoſpice fera tous les panſemens ordinaires, & rendra compte à chaque viſite de ce qui ſe ſera paſſé depuis la dernière.

ARTICLE V.

Le directeur ſera chargé de ſurveiller toute la maiſon, de faire la dépenſe, de maintenir la police & le ſervice. Il aura l'autorité ſur tous les gens de ſervice, & tiendra les différens regiſtres qu'il repréſentera à la fin de chaque mois à M. le Lieutenant général de police, ou à l'inſpecteur général des hôpitaux, pour en rendre compte à ce magiſtrat.

ARTICLE VI.

Outre les regiſtres de recette & de dépenſe générales, tenus & repréſentés comme ci-deſſus, le directeur en tiendra un des effets & meubles de l'Hoſpice, & un pour chaque eſpèce de dépenſe en particulier, leſquels ſeront confrontés avec les reçus des marchands fourniſſeurs, &c; enfin quatre autres regiſtres concernant l'entrée, la ſortie, la mort & les effets des malades. Sur le premier ſeront inſcrits, 1°. l'entrée des femmes groſſes, nourrices, & celle des enfans; 2°. la maiſon d'où elles viennent; 3°. le procès-verbal de leur état de maladie, fait par les officiers de ſanté de la maiſon; 4°. leurs noms, ſurnoms & âges; 5°. le ſexe des enfans & le jour de leur naiſ-

ſance ; 6°. le certificat de baptême deſdits enfans, & celui de la ſage-femme ou accoucheur qui les auront reçus.

Le ſecond contiendra l'état des vêtemens que chaque femme apportera, lequel ſera conforme à la carte que l'on aura jointe au paquet qui en aura été fait : on y inſcrira auſſi la reddition qui ſera faite deſdits habits, au moment de la ſortie de chacune d'elles.

Le troiſième ſera deſtiné pour inſcrire les noms des malades ſortans, la date du jour de leur ſortie, & le procès-verbal de leur état à cette époque.

Le quatrième ſera une eſpèce de regiſtre mortuaire. Il contiendra le nom des malades qui ſeront morts à l'Hoſpice, avec les particularités qui auront paru dignes d'attention.

ARTICLE VII.

La ſœur officière ſera ſpécialement occupée à faire obſerver la règle dans les différens dortoirs, à veiller à ce que la propreté y ſoit entretenue, & à ce qu'il ne manque rien aux femmes, ni aux enfans. Elle ſera chargée en outre de la lingerie & de la cuiſine, & veillera ſur les filles de ſervice. Elle rendra compte au directeur.

ARTICLE VIII.

Les filles de ſervice auront chacune leur département ; mais en cas de beſoin, & d'après les ordres du directeur, de l'officière ou du chirurgien réſident, toutes s'aideront mutuellement, & feront toutes les beſognes auxquelles on voudra les employer.

ARTICLE IX.

La ſœur officière ſera ſeule chargée du linge, que le directeur lui aura donné en compte. Elle tiendra un état de celui qu'elle donnera pour les femmes & enfans dans chaque dortoir. La quantité de ce linge ſera chaque fois comparée avec l'état qu'elle en aura fait, avant qu'il ſoit remis à la blanchiſſeuſe.

TITRE III.

De la nourriture.

ARTICLE PREMIER.

La portion de pain pour les femmes ſera d'une livre & demie, & de froment de la deuxième eſpèce. Les trois-quarts, la demie, le quart ou ſoupe, ſeront les diviſions relatives de cette portion, qui

pourra, dans le cas de besoin, être augmentée par les officiers de santé.

ARTICLE II.

La portion de viande de chaque femme sera d'une livre par jour, dont les deux tiers seront de bœuf, & l'autre tiers de veau ou de mouton. Les deux tiers seront pour le bouilli, & le tiers pour être rôti.

ARTICLE III.

La quantité de sel sera de deux gros par jour pour chaque personne.

ARTICLE IV.

On préparera pour la nourriture des femmes différens légumes du jardin potager, autant que cela se pourra. Ces légumes qui seront des épinars, de la chicorée blanche, des concombres, de la poirée, de la laitue, des navets, des haricots en purée, des carottes ou autres semblables, seront toujours cuits avec le bouillon de la marmite.

ARTICLE V.

Les femmes n'auront jamais d'autre nourriture que celle ci-dessus énoncée, à moins qu'il n'en soit ordonné différemment par les officiers de santé.

ARTICLE VI.

Chaque nourrice aura par jour un demi-ſetier de vin, que l'on diviſera pour le dîner & le ſouper. Les femmes enceintes n'auront que la moitié de cette portion.

ARTICLE VII.

Le déjeûner des malades conſiſtera uniquement en ſoupe ou en lait bouilli, & ce dernier article ſera toujours exprimé ſur le cahier de la viſite. Le pain ſera coupé ſur leur portion, quand elles auront la ration entière, ou les trois-quarts; lorſqu'elles n'auront que la demie, on leur donnera trois onces de pain pour leur déjeûner.

ARTICLE VIII.

La ſoupe des femmes groſſes ſera trempée en commun, & coupée ſur un pain commun, dit *pain de ſoupe*, à raiſon de trois onces par perſonne à dîner. Elles auront pareillement la ſoupe à leur ſouper, mais le pain n'y ſera qu'à raiſon de deux onces.

ARTICLE IX.

La doſe de bouillon pour le ſouper ſera en raiſon de douze onces par perſonne.

ARTICLE X.

La portion de viande bouillie pour le dîner ſera de ſix onces, ſans os. La quantité de celle qui ſera rôtie pour le ſouper, ſera de quatre onces; & celle des légumes, ſera d'un quarteron environ pour chaque perſonne.

ARTICLE XI.

On ne donnera dans le courant de la journée du bouillon à aucune des femmes groſſes ou enceintes, ſi ce n'eſt aux malades; & alors la quantité & l'heure de l'adminiſtration en ſeront preſcrits par les officiers de ſanté.

ARTICLE XII.

Le directeur, la ſœur officière & le chirurgien réſident, auront chacun deux livres de pain blanc de pur froment par jour, & une livre & demie de viande. Ils en auront l'équivalent les jours maigres, en œufs, morue & légumes. La quantité de vin pour chacun d'eux, ſera d'une pinte par jour.

ARTICLE XIII.

La portion de pain des gens de ſervice, ſera d'une livre & demie de pain

bis blanc, & leur ſoupe ſera coupée à raiſon de deux onces pour chacun d'eux. La doſe de la viande ſera d'une demi-livre ſeulement : le ſurplus de celle des femmes qui n'aura pas été conſommé, ſera donné auxdits gens de ſervice pour former leur portion entière

ARTICLE XIV.

On donnera les jours maigres aux gens de ſervice, des haricots blancs ou petites féves, des lentilles & des choux, ou autres légumes ſemblables, préparés avec du beurre fondu, à la doſe de trois gros par perſonnes ; & ces jours-là leur ſoupe ſera trempée avec le jus de ces légumes.

ARTICLE XV.

On fera faire des pains de portion, tant pour le directeur, la ſœur officière & le chirurgien réſident, que pour les femmes, ſoit groſſes & nourrices, & pour les gens de ſervice.

TITRE IV.

Des médicamens.

ARTICLE PREMIER.

La pharmacie ſera approviſionnée des médicamens néceſſaires, & ſera ſous la

garde du chirurgien résident, auquel on donnera une fille ou deux pour aides, suivant le besoin & le nombre des malades.

ARTICLE II.

Elle sera pareillement pourvue de tous les ustensiles nécessaires pour la préparation des médicamens, suivant le besoin, & à la réquisition du médecin & du chirurgien en chef, qui en présenteront l'état à l'inspecteur général des hôpitaux.

ARTICLE III.

On n'administrera aux malades que les remèdes prescrits sur les cahiers de visite, qui feront foi de la consommation qui en aura été faite.

ARTICLE IV.

Le médecin fera une fois par semaine la visite de la pharmacie; &, d'après le besoin, il sera dressé un état des drogues défectueuses & de celles qui manqueront. Cet état sera présenté à l'inspecteur général des hôpitaux, qui les fera renouveller, après en avoir rendu compte à M. le Lieutenant général de police.

ARTICLE V.

La composition des tisanes, lavemens

& autres médicamens, ſera faite par le chirurgien réſident, qui en fera la diſtribution exacte aux heures preſcrites par le cahier de viſite, & rendra compte de leurs effets au médecin & chirurgien en chef.

ARTICLE VI.

Les lavemens ſeront adminiſtrés aux femmes par les filles de ſervice, employées au ſoin des malades dans les différens dortoirs.

TITRE V.

De la police.

SECTION PREMIERE.

De la diſtribution du temps des femmes.

ARTICLE PREMIER.

Le lever des femmes groſſes ſera fixé à cinq heures & demie en été, & à ſept heures en hiver ; le coucher à neuf.

ARTICLE II.

Auſſitôt après le lever, on fera la prière. On pourvoira enſuite à la propreté ; on fera les lits ; on balayera les dortoirs, & on renouvellera l'air en ouvrant une

ou

plusieurs croisées, suivant la grandeur du dortoir.

ARTICLE III.

Après la prière, & après que les soins de propreté énoncés dans l'article précédent auront été remplis, on distribuera le déjeûner à six heures & demie en été, & à sept heures & demie en hiver.

ARTICLE IV.

Le dîner sera en tout temps à onze heures précises, le goûter à quatre, & le souper à sept heures du soir.

ARTICLE V.

La prière du soir se sera à huit heures & demie, après laquelle les femmes grosses se coucheront dans l'espace d'un quart d'heure. On laissera pendant la nuit un réverbère allumé dans chaque dortoir.

ARTICLE VI.

Les femmes nourrices auront pareillement dans leur chambre un réverbère, afin qu'elles puissent donner à leurs enfans tous les secours dont ils auront besoin.

ARTICLE VII.

L'espace qui se trouve entre le déjeûner

& le dîner, le goûter & le souper, sera divisé de manière qu'il y ait après chaque repas une heure de récréation. Le reste sera employé au travail, par les femmes grosses qui ne seront pas malades.

ARTICLE VIII.

Ce travail sera analogue aux besoins de la maison. On pourra les occuper à la couture ou à tricoter. On ne contraindra aucune d'elles ; mais on les engagera par une récompense pécuniaire, qui sera proportionnée à l'ouvrage qu'elles feront ; ce qui sera toujours le cinquième du produit de la main d'œuvre.

ARTICLE IX.

Les dimanches & fêtes, toutes les femmes, soit enceintes ou nourrices, qui ne seront pas malades, assisteront à l'office divin, qui sera célébré dans la chapelle de la maison ; & l'après midi, on leur fera dans la salle d'assemblée, une lecture pieuse qui durera une heure au moins.

ARTICLE X.

Les nourrices observeront la même règle pour le lever, le coucher & les repas, que les femmes enceintes, à moins que leur santé n'exige le contraire, & que les médecins ne l'ordonnent autrement.

ARTICLE XI.

Les femmes, lorſqu'il fera beau, paſſeront le temps de la récréation, après le dîner, dans le jardin ; les autres heures de récréation ſe paſſeront ou dans les dortoirs, ou dans la ſalle d'aſſemblée, ou même au jardin, ſuivant la ſaiſon & au gré du directeur : elles y ſeront toujours accompagnées d'une ſurveillante qui aura l'œil à ce qu'elles ne courent pas les unes après les autres, à ce qu'elles ne s'amuſent à aucun jeu qui puiſſe expoſer leur ſanté, & enfin à ce qu'elles ne cauſent aucun dommage. Il leur eſt très-expreſſément défendu de ſe répandre dans la cour, la cuiſine, ou dans les bâtimens extérieurs.

ARTICLE XII.

Le directeur punira les femmes qui manqueront d'obſerver cette règle, en les privant de la promenade, ou de toute autre manière qui ne puiſſe préjudicier à la ſanté. Les cas graves ſeront déférés à l'inſpecteur général.

ARTICLE XIII.

L'heure du lever & du coucher, celles de la récréation, ainſi que celles des exer-

cices pieux & du travail, feront annoncées par le fon de la cloche.

ARTICLE XIV.

On ne laiffera entrer dans l'Hofpice aucun étranger, qu'avec un billet figné du magiftrat, ou des officiers de fanté & du directeur.

ARTICLE XV.

Toute femme qui fera dans le dernier mois de fa groffeffe, fera obligée de fe conformer aux réglemens généraux des hôpitaux, en s'approchant des facremens.

SECONDE SECTION.

De la propreté & falubrité.

ARTICLE PREMIER.

On balayera deux fois par jour les différens dortoirs, & les chambres particulières des femmes; favoir, le matin immédiatement après la prière, & le foir après le goûter.

ARTICLE II.

On ouvrira plus ou moins de croifées, fuivant la faifon & la grandeur des dortoirs, & l'efpèce de femmes qui s'y trou-

veront placées. Dans le dortoir des femmes enceintes, on en tiendra une ouverte à chaque extrémité, & deux dans la longueur. Dans celui des nourrices & des femmes qui, faute de nourriſſons ou de lait, ont beſoin d'être traitées ſéparément de la maladie vénérienne, on renouvellera l'air ſouvent avec toutes les précautions néceſſaires.

ARTICLE III.

On expoſera à l'air libre, de temps en temps, les matelas des lits. Il y aura pour cela des tringles placées ou dans un lieu iſolé du jardin, ou dans la baſſe-cour. On obſervera l'ordre néceſſaire pour que chaque jour une certaine quantite ait été expoſée à l'air.

TITRE VI.

De la ſortie des femmes & des enfans guéris, & du ſevrage.

ARTICLE PREMIER.

Lorſqu'une nourrice ſera guérie, on ne lui donnera plus d'enfans gâtés à allaiter, & on la mettra dans un dortoir particulier avec les enfans qui auront été nourris de ſon lait, & guéris avec elle,

à l'effet de continuer ladite nourriture pendant l'eſpace de ſix mois, au bout duquel temps la nourrice obtiendra ſa ſortie de l'Hoſpice, avec une récompenſe proportionnée à la manière dont elle aura pris ſoin des enfans qui lui auront été confiés, & au nombre & bon état de ceux qu'elle aura allaités.

ARTICLE II.

Le enfans parvenus au terme de ſix mois d'allaitement, après celui de leur guériſon, ſeront mis en ſevrage. A cet effet, il y aura un dortoir particulier placé dans l'enclos du jardin, où tous les enfans en ſevrage ſeront nourris & ſoignés, ſuivant la méthode la plus convenable à leur état, ſous la direction d'une femme de ſervice, bien éprouvée en ce genre, laquelle ſera inſpectée journellement par le directeur & la ſœur officière.

ARTICLE III.

Les femmes accouchées qui auront pris ſoin de pluſieurs enfans ſans ſuccès, & dont le lait ſera tari & altéré, de manière à ne pouvoir plus en faire uſage ſans danger, ſeront placées dans un dortoir particulier, pour y être traitées juſqu'à parfaite guériſon de la maladie vénérienne,

après laquelle elles auront un billet de ſortie pour aller où bon leur ſemblera.

ARTICLE IV.

Lorſque les enfans en ſevrage auront atteint l'âge de quatre ans, on pourvoira à leur placement dans les diverſes maiſons deſtinées à recevoir les pauvres orphelins, en mettant en uſage toutes les précautions néceſſaires pour s'aſſurer de leur état civil & phyſique.

ARTICLE V.

La ſevreuſe recevra vingt-quatre livres de gratification pour chaque enfant qu'elle rendra ſain à l'âge de quatre ans.

ARTICLE VI.

On ne remettra jamais aucun enfant à la mère qui l'aura allaité, en le faiſant guérir avec elle, à moins que ladite mère ne donne les preuves les plus certaines, 1°. qu'elle eſt mariée ; 2°. ou que ſi elle eſt veuve ou mariée, elle a non-ſeulement les moyens ſuffiſans de ſubſiſtance, mais encore un état qui permette de tenir ſon enfant en ſevrage, ſans qu'il puiſſe en ſouffrir, & une conduite qui ne laiſſe aucun doute ſur le ſoin qu'elle prendroit de ſon enfant ; 3°. à moins qu'elle ne

promette de payer le ſevrage dans un lieu qu'elle choiſira, & qui ſera approuvé par les officiers de ſanté de l'Hoſpice.

ARTICLE VII.

La nourriture des enfans en ſevrage à l'Hoſpice, la manière de les vêtir, leurs exercices, & en un mot toute leur éducation phyſique, ſeront ſous la conduite des officiers de ſanté.

En 1781, au mois de juillet, l'adminiſtration de l'Hôpital général fut chargée du ſoin des pauvres enfans trouvés infectés du mal vénérien. La réunion de l'hoſpice de Vaugirard à l'Hopital général, opéra quelques changemens dans le gouvernement de cette maiſon. Cependant, preſque tout ce que l'on trouve dans le réglement ſur l'ordre & la police intérieure de l'Hoſpice, relativement à l'état phyſique des femmes & des enfans ſubſiſte, à l'exception de quelques articles, tels que ceux-ci.

Par le réglement, il étoit enjoint à l'économe, nommé alors directeur, d'envoyer chercher les enfans trouvés malades auſſitôt que leur exiſtence lui ſeroit notifiée; mais le médecin de l'Hoſpice ayant repréſenté les inconvéniens qui en

résultoient, tant par le retard considérable que les enfans malades éprouvoient, que par les secousses de la voiture pendant le transport, il a été arrêté par MM. les administrateurs, que du moment où dans l'hôpital des Enfans-Trouvés, un enfant seroit déclaré infecté, on le feroit aussitôt transporter à l'hospice de Vaugirard par un homme préposé à cet effet.

On a fait dans le régime des femmes, & dans la manière de les récompenser, des améliorations qui ont été dictées par le desir de leur donner de nouveaux motifs d'encouragement.

Le grand nombre de malades dont l'Hospice a été rempli, n'a pas permis de se charger de toutes les femmes qui ne pouvoient pas nourrir. On a seulement gardé celles dont le traitement étoit avancé, & dont la conduite avoit été louable. Cependant la sévérité que les circonstances ont fait naître à cet égard, a tourné au profit de la maison, en engageant les femmes nouvellement accouchées à bien remplir leurs devoirs, non-seulement par l'attrait des récompenses, mais par la crainte d'être obligées, si on les renvoyoit de l'Hospice, de recourir à un asyle moins doux & moins agréable pour la fin de leur traitement.

Nulle partie du réglement n'a été plus difficile à maintenir que celle qui regarde la police ou la manière d'obliger les femmes à remplir avec ordre & exactitude tout ce qu'elles doivent faire pour leur guérison, & pour celle de leurs enfans. On sent combien l'exécution des différens articles relatifs à cette police, est difficile, tandis que d'un autre côté on voit que ces articles, bien loin d'être trop multipliés, sont encore insuffisans à bien des égards, & qu'il faut les regarder seulement comme un texte propre à donner l'idée des soins multipliés, & des précautions qu'on doit employer dans les différentes circonstances. Mais, pour bien concevoir la nécessité d'une discipline soutenue, & la difficulté de la faire régner dans une maison de ce genre, considérons un moment les femmes qui entrent dans l'Hospice, & ce qu'on veut obtenir d'elles.

Ces malades ne sont pas des êtres passifs qui suivent un régime, qui prennent des remèdes, & attendent avec patience l'effet qui doit en résulter : ce sont des êtres actifs, ou des instrumens animés, qui reçoivent un médicament pour le transmettre, par le moyen de leur sein, à des enfans qu'il faut régénérer. Non-seu-

lement leurs humeurs ont beſoin d'être corrigées pour imprimer à leur lait une qualité propre à guérir les enfans ; mais leur cœur doit être réchauffé par le ſentiment de la maternité, pour donner à leurs ſoins l'activité & l'adreſſe, ſans leſquelles la guériſon ne peut pas s'achever.

La tâche qui ſe préſente à remplir conſiſte donc à veiller à ce que les nourrices exécutent les choſes néceſſaires à la guériſon, & à leur inſpirer en même temps le zèle & l'affection, ſans leſquels l'obéiſſance aux règles n'eſt qu'illuſoire.

La ſévérité ne fait qu'irriter des femmes ordinairement indiſciplinées, la crainte ne produit chez elles que le découragement; mais la douceur dans l'exécution des réglemens, & la perſuaſion que leur intérêt perſonnel s'accorde avec celui des enfans, & avec les vues bienfaiſantes de l'adminiſtration, peuvent ſeules développer en elles le *ſentiment*, ſans lequel le bien que l'on ſe promet à l'hoſpice de Vaugirard, ne ſauroit avoir d'exécution. Mais, comment faire naître le ſentiment chez des femmes dégradées par leur éducation, ou par les ſuites inévitables de la misère ou du libertinage? L'attachement que la nature inſpire à une mère qui allaite ſon enfant, eſt de tous les moyens

le plus puiſſant; on en voit tous les jours dans cet hôpital des preuves touchantes. Mais, nous le diſons avec horreur, il y a des femmes qui ſont tombées dans un tel degré d'aviliſſement & de dépravation, que le ſentiment de mère, inné chez toutes les femelles des animaux, eſt effacé de leur cœur, ou y eſt ſi fort affoibli, qu'il en réſulte le même effet. Détournons les yeux d'une idée ſi affligeante, & parlons des obſtacles qui s'oppoſent le plus ſouvent, à l'Hoſpice, au développement de cette affection tendre que nous deſirons. Quand les enfans ſont étrangers à leurs nourrices; quand ils les repouſſent par des ſymptômes hideux & dégoûtans; quand une nourrice peu ferme & peu intelligente voit mourir ſucceſſivement pluſieurs enfans ſur ſon ſein, c'eſt alors qu'il paroît pour ainſi dire impoſſible de ranimer ſon courage & ſes eſpérances.

Les ſoins attentifs & aſſidus, les paroles conſolantes, les encouragemens de toute eſpèce, ſont ſouvent infructueux auprès de ces femmes. Les reproches peuvent bien les tirer de leur apathie, mais elles n'en ſortent que pour montrer une fauſſe apparence de zèle, funeſte aux frêles individus qu'on leur confie. Ce qui réuſſit

le mieux, c'eſt l'art de faire régner une certaine émulation entre ces femmes : alors elles s'obſervent mutuellement, & mettent une ſorte de gloire à fixer l'attention par leur zèle, leur courage & leur propreté ; elles attachent un grand prix aux complimens mérités ; & ſévères entre elles, elles préviennent par des reproches, quelquefois trop vifs, les réprimandes qu'on eſt obligé de faire à celles qui par négligence, ou par d'autres vices, ne rempliſſent pas leurs devoirs. Ainſi la vigilance, conſtamment unie à la douceur, les diſtinctions juſtement réparties ſur les bonnes nourrices, & les punitions dirigées ſur celles que les autres femmes regardent elles-mêmes comme de mauvais ſujets, ſont les moyens les plus propres à exciter l'émulation. Mais l'émulation eſt tantôt vive & preſque générale dans l'Hoſpice, tantôt elle languit, ou ne règne que dans certains départemens ; & le bon ordre de la maiſon eſt ſoumis aux mêmes révolutions. La cauſe de cette variation ſe trouve dans l'influence plus ou moins heureuſe des femmes nourrices, dont les qualités phyſiques & morales ſont bien éloignées d'être toujours les mêmes, comme il eſt aiſé de s'en convaincre, en examinant quelles ſont les

femmes qui entrent à l'hoſpice de Vaugirard, & leurs différentes qualités.

Quelles ſont les femmes qui entrent à l'hoſpice de Vaugirard, & leur nombre.

Le nombre de ces femmes eſt de ſoixante à ſoixante-dix par an, de ſorte que prenant un moyen terme, on peut compter ſur ſoixante-cinq, dont le tableau général & particulier eſt intéreſſant à connoître.

Portant un enfant conçu dans l'infortune ou dans la débauche, affectée d'une maladie honteuſe, & qui eſt ſouvent aggravée par la négligence ou par le mauvais traitement, chaque femme n'offre que des traits altérés & rebutans, & quoiqu'elle ſoit dans un âge & dans un état où toutes les femmes intéreſſent : cette reſſemblance phyſique eſt générale. Mais ces femmes préſentent entre elles bien des différences morales ; les unes ſont vicieuſes, & tout-à-fait corrompues ; d'autres ne ſont que foibles & imprudentes ; celles-ci ſont *lâches* & ſans énergie, les autres ſont fermes & robuſtes ; il y en a d'intelligentes & adroites ; il y en a de ſtupides & engourdies.

Les bonnes qualités & les défauts que

ces femmes tiennent de la nature ou de l'habitude, nous autoriſent à en établir cinq claſſes.

PREMIERE CLASSE.

Femmes qui vivent à Paris ſans domicile.

Ces femmes ſont nées dans la dernière claſſe du peuple, ou ont été abandonnées dès leur enfance; elles ont pris dans la débauche la ſource de leur mal, & il eſt aiſé de préſumer que chez elles le moral eſt tout auſſi gâté que le phyſique. Preſque toutes ont un virus fort ancien, & ont déja paſſé deux ou trois fois par les remedes, quoiqu'elles n'aient pas vingt-cinq ans. Pendant leur groſſeſſe, elles ſont inſouciantes, peu ſobres, difficiles à conduire, & elles ſont plus que toutes les autres ſujettes aux fauſſes-couches. Cependant quand leur tempérament n'eſt pas uſé, quand elles conſervent leur enfant, ou qu'à leur défaut elles prennent du goût pour les enfans trouvés qu'on leur donne, elles deviennent de bonnes nourrices. Elles ſont toujours indociles; mais elles ont de l'adreſſe, de la vigilance & une ſanté aſſez robuſte. En général elles ſont dangereuſes, & d'un mauvais exemple. Quelques-unes ont été

fort nuisibles à la maison, on a été obligé d'en chasser plusieurs autres; mais aussi on a eu la satisfaction d'en voir un bon nombre nourrir deux enfans, & sortir en donnant les meilleures espérances pour la conduite qu'elles alloient tenir. Le nombre de ces femmes monte à-peu-près à douze par an.

DEUXIEME CLASSE.

Femmes qui se sont dérobées à leur famille.

Nous placerons dans cette classe les filles de la moyenne classe du peuple. Dans les grandes villes, ces filles ont abandonné leurs parens par inconduite; elles sont d'autant plus accablées de leurs maux, qu'elles ont peu de force & de courage pour les soutenir; elles ont communément une figure plus agréable que les autres; elles sont adroites, intelligentes; elles sembleroient avoir toutes les qualités propres à remplir parfaitement les devoirs de nourrice, mais l'expérience a appris qu'il ne falloit point compter sur elles. En général, elles sont infectées d'un virus pernicieux. Pendant leur grossesses, elles sont douces, hypocrites, & semblent promettre beaucoup par leur docilité & leur zèle. Quand elles sont accou-

chées, elles ſont délicates, *lâches* & indolentes. Elles ſont très-difficiles à nourrir, & prennent les remèdes qu'on leur donne avec la plus grande négligence. Elles redoutent le travail, & feignent, pour s'y ſouſtraire, des maladies que la pareſſe & le peu de ſoins leur cauſent effectivement tôt ou tard. Elles ſont fières avec les autres femmes, inſolentes envers les ſupérieures, & chagrines d'avoir perdu leur liberté. Elles jouent aſſez bien la ſenſibilité devant ceux qui ne ſont pas accoutumés à les voir; mais pendant la nuit, elles abandonnent leurs enfans & les laiſſent croupir dans la malpropreté: quelques-unes ont été aſſez criminelles pour occaſionner la mort de leurs enfans, ſoit par le défaut de ſoins, ſoit en déſertant la maiſon ſans prévenir perſonne de leur évaſion. Les bons ſoins, le bon exemple, ont cependant amené quelques-unes de ces filles à remplir les devoirs de nourrice avec aſſez d'exactitude, mais cette exception a été rare. On reçoit chaque année à l'Hoſpice environ huit femmes de cette claſſe.



TROISIEME CLASSE.

Femmes incapables de nourrir.

Ces femmes ſont de pluſieurs eſpèces. 1°. Les unes, quoique fortes & bien portantes, n'ont pas de lait, ou ont le ſein diſpoſé de manière à ne pouvoir donner à teter; ou bien ces femmes ſont engourdies, malpropres, mal adroites, & ne veulent point apprendre à gouverner des enfans; elles aiment mieux laiſſer engorger leurs ſeins, ſouffrir des douleurs très-vives, & s'expoſer à des maladies très-graves, que de faire ſucer leur lait par un nourriſſon. Ces femmes ſont ou des villageoiſes ſtupides, ou des femmes errantes de province en province, ſans aſyle & ſans mœurs; ces dernières ſont ordinairement plus âgées que les autres. A leur teint flétri, à leurs inclinations baſſes, à leur inſouciance, on conjecture qu'elles ont ſéjourné dans des dépôts de mendicité. L'aiſance & les bons traitemens ne font rien ſur leur caractère. 2°. Les autres ſont des femmes dont l'origine eſt à-peu-près la même, mais également incapables de nourrir, parce qu'elles ſont épuiſées, ſoit pour avoir langui dans des hôpitaux, ſoit pour avoir éprouvé trop de fatigue & de misère.

Elles ſont dans le maraſme ou œdématiées ; leur bouche donne des ſignes de ſcorbut ; elles accouchent preſque toujours avant terme, ou d'un enfant mort. C'eſt dans cette claſſe que la mortalité des femmes ſe rencontre, ſoit à cauſe de la diſſolution qui fait périr les plus foibles, ſoit parce que la fièvre puerpérale eſt plus fréquente & plus meurtrière dans cette claſſe de femmes. Ces femmes ſe montent année commune à douze.

QUATRIEME CLASSE.

Femmes de campagne, ou de province.

Ce ſont des filles qui ont eu dans leur pays ce qu'elles appellent une foibleſſe, & que la honte chaſſe vers la capitale. Preſque toutes ſont robuſtes ; elles ont de la ſenſibilité, le plus grand deſir d'être utiles, & des diſpoſitions favorables pour devenir de bonnes nourrices. Le vice vénérien n'eſt en général, ni ancien, ni tenace chez elles, & elles ſe prêtent très-volontiers à tout ce qui eſt néceſſaire pour leur guériſon. Renvoyées de l'Hôtel-Dieu à l'Hoſpice, elles trouvent de la douceur dans ce changement de domicile ; elles arrivent fatiguées par la route, par les chagrins & par la détreſſe : quelques-unes

ont des accès de fièvre, mais après avoir été reſtaurées par les ſoins, les conſolations & la bonne nourriture, elles font des couches heureuſes. Ces femmes ont un cœur reconnoiſſant, & ſe laiſſent conduire avec docilité; elles ſont infatigables dans les ſoins qu'elles donnent aux nouveau-nés malades : auſſi réuſſiſſent-elles dans des cas où les autres échouent. On en a vu qui ont fait vivre leurs enfans pendant pluſieurs jours avec du bouillon & du vin. Quelques-unes ont nourri pendant près d'un mois à la cuiller des petits moribonds, trop foibles pour prendre le teton. Quand par malheur elles perdent leur enfant, elles en demandent un ou deux autres, avec la plus grande inſtance, & leurs ſoins ne ſont guères moins tendres que pour leurs propres enfans. Elles ſont intelligentes, parce qu'elles ont preſque toutes été dans le ſervice. Elles ſe gâtent un peu par les égards qu'on a pour elles, & par la bonne opinion qu'elles ont d'elles-mêmes; elles ont quelquefois des querelles vives, mais en général elles ſont bonnes; elles ſe rendent des ſervices mutuels, & vivent autant en paix qu'il eſt poſſible pour des femmes de cet ordre. Pluſieurs d'entre elles ſe ſont chargées des enfans dont leurs camarades n'avoient pu finir la nour-

riture, & il en eſt qui ont ainſi nourri ſucceſſivement trois, & juſqu'à quatre enfans. Depuis trois ans, on voit toujours parmi ces bonnes nourrices, des Alſaciennes; leur zèle, leur propreté, leur vigilance, leur ſobriété ſont exemplaires. Elles mettent de la gloire à ſoutenir la prééminence qu'elles ſe ſont acquiſes, & elles ſeroient au déſeſpoir ſi l'on ne leur donnoit pas deux enfans à nourrir. Les femmes intéreſſantes qui compoſent cette claſſe, ſe plaiſent à l'Hoſpice; elles y ſont reconnoiſſables à leur embonpoint, à leur gaieté, à leur propreté. Quand elles quittent l'Hôpital, elles s'arrachent avec la plus grande douleur à leur nourriſſon; & ſi elles ont le malheur de le perdre pendant la convaleſcence, elles en ſont très-vivement affectées. Pluſieurs ont éprouvé en cette circonſtance des jauniſſes, & d'autres maladies plus graves. Ces femmes forment heureuſement la claſſe la plus nombreuſe : on en reçoit à-peu-près vingt-ſix chaque année, & il n'y a que la maladie ou le manque d'enfans qui puiſſe les empêcher de nourrir.



CINQUIEME CLASSE.

Femmes mariées & domiciliées.

Ces femmes forment le plus petit nombre. Année commune, il n'en entre guères que 4 ou 5 à l'Hofpice. Quelques-unes viennent de la campagne, mais la plus part font de la ville ; & mariées à des ouvriers d'un ordre affez relevé, qui par leur mauvaife conduite ont caufé le défordre & les malheurs de leur famille. Ces femmes font jeunes, elles ont ordinairement la maladie vénérienne à un très-haut degré. Leur chagrin eft plus profond que vif; & elles ne fe confolent pas auffi promptement que les autres. On a pour elles tous les égards que mérite leur fituation. Ces égards diftribués avec prudence ne bleffent pas les autres femmes, que l'on a remarqué au contraire avoir de la déférence, & prefque du refpect pour les femmes mariées ; remarque dont on a tâché de tirer avantage, en laiffant à ces dernières une forte de furveillance fur la conduite des autres. Ces femmes ne font pas toutes en état de nourrir, foit par les maladies auxquelles elles font plus fujettes que les autres, foit parce que le virus vénérien eft trop exalté chez elles. En louant

le zèle avec lequel elles se livrent à la nourriture de leurs enfans, on doit ajouter qu'il est très-difficile de les faire consentir à nourrir un enfant trouvé, à moins qu'elles ne soient de la campagne, & qu'elles n'aient déja fait quelques nourritures. Quelques unes de ces femmes sont arrivées avec leurs enfans. Elles n'étoient pas moins infectées que les autres; & bornées à leur nourrisson, elles n'ont pas apporté un grand avantage à l'Hôpital. En général, si ces femmes ont toutes le plus grand besoin de secours & de consolation, on peut dire qu'elles trouvent à l'Hospice tout ce qu'elles peuvent attendre; &, si par leurs travaux elles n'ont pas été aussi utiles qu'elles auroient pu l'être, elles ont rendu service à l'Hôpital par le bon exemple qu'elles y ont donné.

Il suit de ces considérations, qu'un assez grand nombre de femmes qui sont reçues à l'hospice de Vaugirard sont hors d'état de nourrir, soit par mauvaise volonté, soit par mauvaise constitution, ou par défaut d'intelligence; & si l'on ajoute à ces femmes celles qui sont obligées d'interrompre leur nourriture par une maladie subite & imprévue, on ne sera pas surpris si la moitié des femmes qui sont entrées dans cet hôpital ont été inutiles à la maison.

On voit donc que s'il eſt néceſſaire de garder dans cet Hôpital une diſcipline exacte & régulière, il eſt difficile d'y maintenir un juſte équilibre.

Au reſte, ſi l'expérience a appris qu'il n'eſt pas commun de trouver réunies dans les femmes de cette eſpèce les qualités phyſiques & morales d'une bonne nourrice, elle a fait connoître ce que pouvoient le travail & les ſoins pour en former une. La douleur qu'ont cauſée les femmes qui ſe ſont mal conduites a été abondamment compenſée par la ſatisfaction qu'ont procurée les bonnes nourrices, dont le zèle eſt vraiment digne d'éloge; elles ſont récompenſées elles-mêmes de leurs travaux par la ſanté qu'elles recouvrent dans cette maiſon, & par le bonheur dont elles y jouiſſent. Après être arrivées dans un état de misère, de maigreur & de maladie, formant un enſemble hideux & repouſſant; elles ſortent preſque toutes avec une certaine aiſance, de l'embonpoint & de la fraîcheur. Ce qu'il y a de plus touchant, c'eſt qu'avec la ſanté on voit briller ſur leur phyſionomie la ſérénité & la ſatisfaction, produit d'une vie paiſible, & de l'habitude conſtante d'une action honnête & vertueuſe.

La ſuite dans les Journaux ſuivans.

MAGNÉTIME

MAGNÉTISME ANIMAL.

Obſervations ſur les deux Rapports de MM. les Commiſſaires nommés par Sa Majeſté pour l'examen du magnétiſme animal; par M. DESLON. A Philadelphie; & ſe trouve à Paris, chez Clouzier, *imprimeur-libraire, rue de Sorbonne, 1784.* In-8° de 31 pag.

Supplément aux deux Rapports de MM. les Commiſſaires de l'Académie & de la Faculté de médecine & de la Société royale de médecine. A Amſterdam; & ſe trouve à Paris, chez Gueffier, *libraire-imprimeur au bas de la rue de la Harpe, 1784.* In-4° de 80 pag.

Vita brevis, ars longa, occaſio præceps, experimentum fallax, judicium difficile. On avoit aſſez généralement trouvé du bon ſens dans ces premiers mots des Aphoriſmes d'*Hippocrate.* Les malades penſoient ſe conduire ſagement en donnant leur confiance à des médecins qui avoient quelques années d'expérience; & les médecins de leur côté penſoient auſſi ne pouvoir mériter cette confiance qu'en ſe livrant à une étude, qui pût leur

faire deviner le vœu & le besoin de la nature, qui pût leur apprendre en même temps quand ils devoient s'en remettre à elle seule, & comment ils devoient agir, lorsque la nature ne se suffit pas à elle-même.

Mais ô vous, nos chers confrères, qui avez de la paresse & de l'ambition, qui prétendez à une grande réputation sans aucun mérite, qui parlez si bien de ce que vous savez si mal ; vous enfin qui voulez faire fortune avec des talens superficiels, faites-vous initier au *magnétisme animal*, & marchez à la gloire : vous apporterez bien encore auprès de vos malades votre incapacité, votre étourderie, votre présomption ; mais le *fluide universel* vous enveloppera de toutes parts, c'est un brouillard épais qui cachera votre insuffisance, le *fluide universel* supplée à tout ; & M. *Mesmer* qui a le pouvoir de le transmettre à la lune, qui le fait circuler dans le commerce, qui le propage en masse, qui le trafique en détail, vous aura donné, par ce qu'il vous en aura jugé dignes, le pouvoir de guérir comme il guérit lui-même.

C'est d'une boîte que sont sortis tous nos maux ; c'est d'un baquet que sortira la médecine universelle. Mais le monde

entier ne peut pas encore ſe prêter à la plénitude harmonique du *magnétiſme animal ;* & trois fois heureuſe la nation choiſie, qui reçoit les premières ſemences du *ſyſtême de bienfaiſance univerſelle*, que MM. *Meſmer*, *Deſlon*, *Montjoie*, promettent dans le Journal de Paris. En attendant ce retour de l'âge d'or ; en attendant que le fluide univerſel ſe répande en aſſez grande doſe ſur la race humaine, pour qu'elle ne ſe reproduiſe que par des *Hercules* & des *Pénélopes*, déja on accouche ſans douleur, & autour *des baquets* règnent la pudeur, la décence, l'amabilité ; les choſes vont ſi bien leur train, que les meilleures têtes en médecine, ont auſſi été les premières à ſe garnir du *magnétiſme.*

Je vous ſalue, têtes élues, têtes béates ; cent louis & un ſecret vous diſpenſent de vous fatiguer davantage ; vous pouvez même vous débarraſſer de vos connoiſſances anatomiques, elles ſont inutiles ; & un docteur en *magnétiſme animal*, qui ne ſait reconnoître ni la cauſe, ni le ſiège de la maladie, n'en eſt pas plus en peine ; il a recours à une *criſeuſe :* cette créature privilégiée trouve en dormant ce que le magnétiſeur éveillé chercheroit en vain. Profanes, vous riez, comme ſi

la notoriété publique vous permettoit de douter qu'une criſeuſe (*a*) indique l'organe dont il faut rétablir les fonctions ; & voilà le premier pas vers la cure : alors un initié, qui connoît ſes pôles, n'a plus qu'à diriger le doigt ; il inſinue le *magnétiſme animal* d'après l'indication, & puis il demande un certificat, attendu que *cent faits négatifs ne prouvent rien, qu'un ſeul poſitif eſt une preuve concluante, & que l'attouchement doit être varié, doux & léger*, mais qu'il ne ſe fait pas auſſi ſouvent dans la région du *colon* qu'on le prétend. Selon M. *Deſlon*, il eſt encore à remarquer, que *les deux rapports de MM. les Commiſſaires peignent les attouchemens comme des geſtes groſſiers*, tandis que *dans le diſcours que prononça devant eux M.* de Laſiſſe, *il eſt dit poſitivement que l'attouchement doit être doux & léger.*

Ce ne ſont point encore là les ſeules choſes ſur leſquelles M. *Deſlon* n'eſt point d'accord avec MM. les Commiſſaires, & il a d'autres reproches à leur faire.

Selon M. *Deſlon*, MM. les Commiſ-

(a) *Voyez* les pages 10, 11, 12, 13 & 14 d'une brochure qui a pour titre : *Cures opérées à Buzancy par le magnétiſme animal.* A Soiſſons, 1784, in-8° de 44 pages.

ſaires ſe ſont trompés, 1°. quand ils ont dit que le *magnétiſme animal n'étoit rien*, *parce qu'il eſt impoſſible qu'avec rien on produiſe des effets*; mais c'eſt préciſément *parce qu'il eſt impoſſible qu'avec rien on produiſe des effets*, que MM. les Commiſſaires ne ſe ſont pas trompés; car il réſulte de leurs expériences, que le *magnétiſme animal* n'a produit aucun effet.

Les ſujets ſoumis aux expériences n'éprouvoient rien, quand ils ne ſavoient pas être magnétiſés, quoiqu'on employât les moyens uſités pour les magnétiſer; & les mêmes ſujets ont éprouvé quelque choſe, quand on leur a dit qu'on les magnétiſoit; ils ont ri; ils ont pleuré; ils ont eu des convulſions, quoiqu'on n'employât aucun moyen uſité pour les magnétiſer.

Ces expériences répetées & multipliées ſur pluſieurs perſonnes & en des lieux différens, ſont déciſives; elles prouvent que le *magnétiſme animal* n'eſt *rien*, & que le *magnétiſme animal* n'étant *rien*, ou étant *rien*, ne produit abſolument aucun effet que celui que peut occaſionner une chimère ſur des imaginations qui reçoivent *rien* pour *quelque choſe*; &, ce qu'il eſt bon d'apprendre enfin, c'eſt ainſi que *rien* devient *quelque choſe*

dans certaines cervelles ; que *rien* peut rendre un visionnaire, ou assez misérable pour se croire possédé, ou assez fat pour se vanter d'être *cabaliste*, ou assez nigaud pour raconter que des montagnards des Vosges, à l'instant qu'ils ont passé de vie à trépas, sont venus à cent lieues tirer *la couverture de son lit :* tant les morts sont alertes en Lorraine !

En Hongrie, les morts ne s'amusoient point comme ceux des Vosges, à faire des niches & des polissonneries; ils étoient infiniment malfaisans. Ces morts aussi cruels que lâches, exerçoient leur barbarie sur des personnes sans défense. Les traîtres n'ouvroient leur bierre, ne se relevoient de leur fosse, ne se mettoient en course, ne s'introduisoient dans les maisons, que pour y boire le sang des paysans, des gentilshommes, des filles & des garçons qui dormoient. Est-ce une chimère ? est-ce *rien* que des faits attestés par le clergé, par la noblesse, par la magistrature de Hongrie ? Qu'en pense M. *Deslon ?* Pourra-t-il comprendre que l'épouvante, la consternation, le marasme, la mort de beaucoup de Hongrois, n'a eu lieu que parce qu'ils ont eu le malheur d'entendre parler d'une chimère, de croire que *rien* étoit *quelque chose*, de croire que des morts

pouvoient s'échapper clandeſtinement du cimetière pour s'abreuver du ſang des vivans, leſquels, dès qu'ils étoient morts, ſuçoient à leur tour leurs amis juſqu'à ce que ceux-ci, à force d'être ſucés, devinſſent auſſi des ſuceurs. Illuſtres & généreux protecteurs de l'humanité ſouffrante, nobles & ſcientifiques perſonnes, doćteurs *Deſlon*, *Bien-aimé*, *Corniquet*, *Pinorel*, *Langhans*, *Nicolas*, *Patillon*, M. *Meſmer* n'avoit pas beſoin de mourir pour vous ſucer; vous non plus n'aviez pas beſoin de mourir pour ſucer à votre tour; & vous, chevaliers François, convenez que le *magnétiſme* vaut bien le *vampiriſme*. Quoique l'un faſſe horreur, & que l'autre ſoit aſſez comique, le *magnétiſme* l'emporte par la hardieſſe du plan & la difficulté de l'exécution.

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

C'eſt la deviſe du général *Meſmer;* ce héros marche droit à la capitale, il l'attaque, & ne craint point des milliers d'exemplaires de l'Encyclopédie : il ſait bien que cet immenſe dépôt des connoiſſances humaines eſt, pour les Pariſiens, comme un tas de bonnes armes qu'on laiſſe rouiller dans un arſenal, faute de s'en ſervir. Mais

tous les habitans de cette ville, grands & petits, lisent *Voltaire*, qui par-tout combat la superstition & les prestiges; ce qui inquiéteroit un génie moins supérieur, enflamme le courage de M. *Mesmer*, qui lui-même a lu *Voltaire*, & qui a fait son profit de cette bonne réflexion, *les sottises passées n'éclairent pas les hommes sur les sottises présentes*. C'est donc dans Paris que M. *Mesmer* s'est plu à choisir des cervelles aptes au *magnétisme animal*, des cervelles dans lesquelles *rien* devient bientôt *quelque chose*, & dans lesquelles quelque chose se réduit à *rien*. Le premier âge du monde a sans doute produit de ces cervelles, & certains chronologistes (*a*) prétendent que le *magnétisme animal* remonte à la plus haute antiquité.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas trop se chagriner d'avoir cru, ou de croire encore au *magnétisme animal*. Si notre légéreté, ou un grain de vanité nous entraîne dans l'illusion, toujours notre gaieté naturelle nous rend à nous-mêmes. Laissons-là les *Réflexions préliminaires* (b);

(a) *Voyez* Traces du magnétisme animal; in-8° de 48 pag. A la Haye, 1784.

(b) *Voyez* cahier de janvier, article *magnétisme animal*.

on ne préſente point la ciguë à M. *Meſmer.* Si ce galant homme s'eſt enrichi aux dépens des Pariſiens, c'eſt ſans ſcrupule, & avec un ſecret qui lui faiſoit prévoir, que les Pariſiens finiroient par ſe dédommager amplement, en riant de ſon ſecret & de leur crédulité. Eh bien, nous nous raſſemblerons ce ſoir pour rire. Rien de mieux pour la ſanté des citoyens que de rire, de rire à l'aiſe, de rire enſemble, de rire les uns des autres. M. *Meſmer* nous le permet; il a la tête bonne & le gouſſet garni; il rira le dernier.

Nous ſommes organiſés ſi heureuſement, que chez nous bientôt une folie ſuccède à une autre folie qu'elle fait oublier; nous entaſſons merveille ſur merveille; c'eſt de plus fort en plus fort: *VIVAT très-haut & très-puiſſant ſeigneur, M. CHEVALIER, comte du S. Empire Romain, chevalier de l'ordre militaire de l'Eperon d'or, &c. fauxbourg Saint-Denis, numéro 30, près la Barrière.*

Vous qui êtes nés pour tout croire, allez chez cet adepte; il ne demande pas cent louis, c'eſt pour deux gros écus qu'il vous communiquera des ſecrets dont la poſſeſſion vous mettra auſſi dans la poſſibilité de rendre les plus grands ſervices à l'humanité. *Vous ferez des métamorphoſes*

par lesquelles un animal se changera en un autre, vous donnerez la douceur d'un agneau à un loup, & par la raison du contraire, (& dont vous êtes priés de ne point abuser,) *vous donnerez à un agneau, à une tourterelle, la fureur du léopard.*

Cette métamorphose s'étend aussi sur les végétaux ; on peut faire en même temps des choses utiles & agréables. On donne si l'on veut l'odeur de la rose, de l'œillet, de la tubéreuse, aux concombres, aux choux, aux bettes-raves, &c. & *l'odeur de l'oignon, du porreau, à la violette & au jasmin.*

L'auteur apprend aussi à purifier les métaux, & à les transmuter en or & en argent, sans avoir besoin de poudre de projection. Ces grands secrets, dit M. CHEVALIER, *lui étoient réservés pour faire du bien à ses concitoyens, comme on le verra à la fin du quatrième volume du* Discours philosophique sur les trois principes, ou la suite de la clef qui ouvre les portes du sanctuaire philosophique. *A Paris, 1784, chez l'Auteur.*

Ainsi consolez-vous, gens crédules, vrais dom Quichotes de tous les siècles, vous ne serez pas à rien faire ; &, puisqu'il vous faut des charlatans, vous n'en manquerez pas. Mais ce pauvre M.

CHEVALIER a beſoin que vous l'encouragiez. Allons, Meſſieurs, ouvrez une ſouſcription, quotiſez-vous; car, quoiqu'il s'offre de vous enſeigner le ſecret de la tranſmutation des métaux, c'eſt de M. *Meſmer* qu'il apprendra à réaliſer pour lui les promeſſes qu'il fait aux autres. Avec ces deux mots, *magnétiſme animal*, M. *Meſmer* a fait de l'or, de l'or par poignées.

Mais nous touchons là un endroit ſenſible. Nous nommons M. *Meſmer*, que vous portez dans votre ſein, M. *Meſmer* dont les principes ſont devenus les vôtres; M. *Meſmer* enfin, qui produit ſur vous, & qui vous a donné le pouvoir de produire ſur d'autres des effets extraordinaires. Comment oſer dire, d'après des rapports adoptés par trois compagnies ſavantes, que le *magnétiſme animal* eſt une chimère? Quelle imprudence! Il faut avoir oublié que le public regarde l'empire des ſciences comme une véritable ariſtocratie, dont il ſouffre le joug ſalutaire avec impatience; auſſi nous revenons, Meſſieurs; nous diſons avec vous que le *magnétiſme animal* n'eſt point une chimère, par la grande raiſon qu'une chimère n'étant *rien*, elle ne peut ſe trouver dans quelque cervelle que ce ſoit. Nous,

convenons que le *magnétiſme animal* a exiſté de tout temps, nous reculons avec vous dans les ſiècles paſſés. . . Mais arrêtons-nous enſemble au cimetière de S. Médard. . . *Eh bien, Meſſieurs, voilà des convulſions.* . . . Eh bien, ignorant, voilà du *magnétiſme animal;* cette tombe eſt un vrai baquet... *Il faut ſe rendre : identité de cauſes, identité d'effets, du délire, de l'impoſture, des illuminés, des badauds.*

Peu de médecins ont cru au bienheureux *Pâris*, cinq ou ſix ſeulement ont certifié ſes miracles. Un grand nombre de médecins croient au docteur *Meſmer*. Ayons de la charité, & ſuppoſons que c'eſt parce que la ſuperſtition d'aujourd'hui eſt une ſuperſtition *phyſico-médicale*. Y a-t-il quelque motif perſonnel ? . . . Mais revenons à M. *Deſlon*.

Il reproche à MM. les Commiſſaires, de s'être trompés, 2°. lorſqu'ils ont aſſuré que le *magnétiſme animal n'eſt que l'art d'exciter des convulſions*. Selon M. Deſlon, *les convulſions ne peuvent point dépendre de l'imitation, par la raiſon qu'à ſon traitement les uns rient, les autres pleurent, tandis que d'autres ſautent, ou reſtent immobiles.*

Les médecins de tous les temps, qui

ont écrit ſur les maladies des nerfs, rapportent tant d'exemples de convulſions *contractées par imitation;* & ces maladies ſont ſi peu rares, que pour n'être pas convaincu de leur poſſibilité & de leur exiſtence, il faudroit n'avoir ni étudié, ni pratiqué la médecine.

Se pourroit-il qu'étant auſſi ſavant & auſſi expérimenté qu'il l'eſt, M. *Deſlon* n'ait pas au moins quelque connoiſſance des ouvrages d'un médecin qui a écri, non-ſeulement pour les ſavans, & pour contribuer aux progrès de la médecine, mais auſſi pour donner au public quelques idées juſtes de l'art de guérir?

M. *Tiſſot*, dans ſon traité des *Maladies des nerfs* (a), rapporte pluſieurs exemples de convulſions feintes dégénérées en convulſions réelles, & de convulſions contractées par imitation. « Une fille attaquée d'un hoquet convulſif très-fort, fut reçu dans un hôpital de la Nouvelle France; il y avoit dans la ſalle où on la mit, quatre autres filles attaquées de maladies très-différentes : trois jours après, elles commencèrent toutes à prendre le même hoquet & des convulſions très-

(a) Page 229 & ſuiv.

fortes, qui ſe reproduiſoient fréquemment : on ne put les guérir qu'en les ſéparant, & en les menaçant de la plus forte diſcipline, ſi l'accès revenoit. La crainte du châtiment diſſipa l'impreſſion imitative, & les accès ne revinrent plus. »

« M. *Nicols*, dit encore M. *Tiſſot*, connoiſſoit une communauté très-nombreuſe de filles, leſquelles ſe trouvoient ſaiſies tous les jours, à la même heure, d'un accès de vapeurs le plus ſingulier, par ſa nature & ſon univerſalité. Des menaces d'un certain genre firent une telle impreſſion ſur ces filles honnêtes, que, frappées de la honte & de la crainte de l'exécution, elles furent promptement réduites au ſilence le plus profond (*a*) ».

M. *Deſlon* a ſans doute médité les ouvrages de *Boerhaave*, & a lu dans celui qui a pour titre, *Prælectiones Academicæ de morbis nervorum* (b), qu'une maladie convulſive analogue à la danſe de Saint-Gui, avoit attaqué pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe dans un hôpital de Harlem ; & que pour guérir ces malades, on avoit inutilement employé toute ſorte de remèdes. *Boer*-

(a) *Ibid.*
(*b*) Pag. 806 & 807.

haave jugea que la maladie n'étoit que l'effet d'une imagination déréglée ; & pour la faire cesser, il ordonna d'appliquer un fer rouge au bras des convulsionnaires, desquels il fit en même temps approcher ce fer rouge ; ce qui les effraya tellement, que la maladie disparut. *Sauvages* se servit à l'hôpital de Montpellier d'un moyen, en apparence, plus doux, mais plus humiliant, & qui ne fit pas moins d'effet sur l'imagination d'une jeune convulsionnaire. M. *Deslon* veut-il des exemples plus récens ? Dans la *Gazette salutaire*, du jeudi 29 novembre 1784, se trouve cet extrait d'une Lettre de M. *Maret*, *secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon*, *& médecin du Roi pour les épidémies.* « Une jeune fille, pensionnaire au couvent de l'abbaye de S. Julien, s'ennuyoit de la retraite ; & pour forcer ses parens de la retirer, feignit des convulsions, qu'elle eut l'art de rendre si naturelles en apparence, qu'on les crut naturelles. La plupart de ses compagnes, frappées de ses agitations, tombèrent réellement en convulsions. L'alarme étoit générale ; l'application d'un remède, qui ne fut pas tiré de nos pharmacies, opéra une guérison complette. »

« Le père de la pensionnaire, qui étoit

un artiſan riche, & plein de bon ſens, mais un peu brutal, ſollicita, & obtint la permiſſion d'entrer près de ſa fille : il avoit, diſoit-il, un remède qui la guériroit sûrement, & il tint parole. »

« Ce remède étoit un nerf de bœuf ; il en régala ſa malade ſans être arrêté par ſes cris. Les convulſions n'eurent plus de retour, & la crainte du même remède opéra la guériſon de toutes les autres convulſionnaires. »

M. *de Horne* a conſigné dans le Journal de Médecine militaire pluſieurs obſervations ſur des maladies convulſives, devenues contagieuſes parmi des ſoldats (*a*), & dont la guériſon a été difficile. « Si les hommes les plus forts, les plus robuſtes, dit M. *de Horne*, n'ont pu éviter l'impreſſion vive que fait ſur les nerfs la vue d'une perſonne qui éprouve des convulſions violentes ; ſi les ſecours qu'exige cet état malheureux peuvent quelquefois devenir dangereux pour ceux qui les adminiſtrent, que ne doit-on pas appréhender dans ces

(*a*) Hiſtoire d'une maladie convulſive ; par M. *Juſſi*, chirurgien-major du régiment des Dragons de la Reine, tome ij, pag. 53.

Hiſtoire d'une maladie convulſive ; par M. *Barilly*, chirurgien-major du régiment des Dragons du Roi, tome iij, pag. 487.

circonſtances pour les perſonnes qui ont le genre nerveux ſenſible & délicat? Cette manière de faire circuler les impreſſions nerveuſes, qui deviennent ſi aiſément convulſives, eſt plus commune & plus dangereuſe qu'on ne le penſe. Les charlatans ne peuvent-ils pas en abuſer, la diriger avec adreſſe pour accréditer leur manière d'opérer des ſenſations inattendues, en étonnant le public, peu capable de les apprécier? »

Si M. *Deſlon* ne peut point nier que les convulſions ſe contractent par imitation, prétendroit-il encore que cela n'arrive pas ainſi autour de ſon baquet, parce que ſes convulſionnaires ne rient pas tous, ne pleurent pas tous, ne ſautent pas tous; ce qui, ſelon M. *Deſlon*, devroit arriver, ſi le *magnétiſme animal* ne donnoit des convulſions que par imitation. Nous accordons à M. *Deſlon* que les eſpèces ſont variées; mais ce ſont toujours des convulſions. En effet, quoique les convulſions ſoient contagieuſes, quoiqu'elles ſe propagent par l'imitation, quoique dans une aſſemblée de *magnétiſtes*, la première perſonne qui devient convulſionnaire excite les autres à avoir des convulſions, nous n'avons pas voulu dire que ces convulſionnaires ſoient des machines dont

les reſſorts produiſent le même jeu : au contraire, le tableau qu'offre une ſalle magnétique doit être auſſi varié que le tableau qu'offre un rendez-vous d'énergumènes, une aſſemblée compoſée d'hypochondres, de farceurs, de fourbes & d'idiots. Pour nous perdre avec les magnétiſeurs dans la région éthérée, nous comparerons l'action générale des convulſions au ſyſtême planétaire. Le fluide univerſel eſt lancé par faiſceaux ; il donne l'impulſion ; chaque malade eſt une planette qui a ſon tourbillon particulier, & ſon atmoſphère compoſée & de ce qu'il reçoit, & de ce qu'il exhale (*a*). Chaque planette eſt bien entraînée par le mouvement général, mais elle a auſſi ſon mouvement propre, ſon activité particulière, ſes différens degrés

---

(*a*). Nous nous ſervons ici de grands mots ; quelques eſprits chagrins trouveront cela mauvais ; mais nous eſpérons que les gens de goût, qui ont pris tant de plaiſir à voir M. *Meſmer* comparé au *ſoleil*, & (ſept lignes plus bas,) un *baquet* métamorphoſé lui-même en *ſoleil* ; & toutes les perſonnes qui ſont autour, en autant de *planettes* (Voyez *le ſupplément au n° 47 du Journal de Paris*, *pag. 212, ligne 3 & ligne 10.*) nous pardonneront d'emprunter ces expreſſions ſublimes, & avoueront que nous employons le ſtyle qui convient au ſujet.

d'éloignement, de gravitation, de pesanteur ſpécifique & relative. De-là il arrive qu'une planette éprouve une chaleur extrême, tandis qu'une autre eſt à la glace; une planette ſaute, une autre reſte immobile; l'une dort, l'autre rit; l'une crie, l'autre n'ouvre pas la bouche; telle eſt attirée vers le centre, c'eſt-à-dire vers le magnétiſeur, dont elle ne ſe croit jamais aſſez près; telle autre s'en éloigne, & paroît comme accablée par ſes émanations. Il y a certaines planettes qui aiment beaucoup à ſe rouler: en général, le cours de chacune d'elles eſt aſſez réglé, & peut ſe calculer; mais vous avez auſſi des planettes errantes, de vraies comètes dont la rencontre peut devenir funeſte aux petits mondes, ou aux mondes tranquilles qui ſe trouveroient ſur leur paſſage.

Quoi qu'il en ſoit, au milieu de la gaieté ou de la triſteſſe, de l'agitation ou du repos, des cris aigus ou du ſilence abſolu, le *magnétiſme animal* pourſuit tout le monde, comme ce grand *béniſſeur* dans le lutrin, bon gré, malgré, chacun en a ſa doſe; car le *fluide univerſel* ne manque jamais ſon coup, quoiqu'il paroiſſe aſſez indifférent dans la manière d'agir, & que ſon effet ſenſible dépende

entièrement de la conſtitution du magnétiſé & de ſa diſpoſition actuelle. Ainſi, l'on peut dire que parmi ceux qui ont le plaiſir de ſe croire poſſédés du *magnétiſme animal*, comme parmi les Maniaques qui ont le malheur de ſe croire poſſédés du *démon ;* dans le moment de la criſe, les uns ſont ricaneurs, les autres pleureurs; quelques-uns ont de l'eſprit ou de la douceur, d'autres ſont des butors ou des forcenés. On trouve chez eux tous les genres dramatiques, le tragique, le comique, la farce; *Oreſte*, *l'Avocat Patelin & le Grimacier*, y figureroient à ravir.

Mais, M. *Deſlon*, avant que nous pourſuivions l'examen de vos obſervations, dites-nous ſi, pour être brouillé avec M. *Meſmer*, vous avez oublié l'allemand? Vous reſſouvenez-vous de ce proverbe: *Ein narr macht hundert narren*, dont la traduction littérale eſt : *Un fou fait cent fous ?* Sentez-vous bien qu'il n'eſt pas toujours très-aiſé de mettre à exécution ce proverbe, quoiqu'il renferme un ſens exquis, quoique l'on pourroit l'étendre en diſant, un fou fait des millions de fous ? Mais, expliquons-nous. Suppoſons qu'il ſoit de l'intérêt d'un homme de faire éclorre & de rendre contagieuſe une folie quelconque, le plus

difficile pour cet homme sera de trouver une tête qui soit disposée de manière à prendre pour une réalité ce qui n'est qu'une revêrie, ou une imposture; dès que *Mahomet* eut fait accroire à *Khadige*, sa première femme, qu'il étoit inspiré, il eut bientôt pour prosélytes *Ali* son gendre, *Zaïd* son esclave, & par suite tout le pays. Dès que M. *Mesmer* eut trouvé M. *Deslon*, il eut le fidèle *Antoine*; & le magnétisme se glissa lentement dans Paris, pour voler ensuite jusqu'aux extrémités de la France, & pour flatter M. *Mesmer* de l'espoir superbe qu'il a conçu d'envahir toute la terre. Ainsi, honneur soit rendu au proverbe : *Ein narr macht hundert narren.*

Selon M. *Deslon*, MM. *les Commissaires se sont trompés*, 3°. *quand ils ont dit que tous les effets attribués au magnétisme animal appartiennent à l'attouchement, à l'imitation, à l'imagination;* & la preuve en résulte *des certificats.*

Eh! M. *Deslon*, à quoi êtes-vous réduit? Cela fait pitié; vous devez le sentir en vous-même : c'est au moyen des certificats, qu'un écrivain à gage métamorphose une fable en histoire; c'est avec des *certificats* que le plus vil charlatan surprend des permissions, & vend son baume; c'est avec des *certificats* qu'un vi-

ſionnaire ſe reconforte, lorſqu'il a quelques reſſentimens de bon ſens ; c'eſt avec des *certificats* que M. *de Montgeron* a publié les miracles du bienheureux *Pâris*; c'eſt avec des *certificats* que dom *Calmet* a préſenté ſon hiſtoire du *Vampiriſme*, celle des loups-garoux, des ſpectres, des eſprits, des revenans & des intelligences aériennes.

Mais, dira-t-on, les certificats que M. *Deſlon* produit ont été inſpirés par la conviction, dictés par la reconnoiſſance, & donnés par la probité : nous en convenons, nous applaudiſſons même au motif qui a pu engager des perſonnes honnêtes & reſpectables à ſigner ces certificats ; mais tous les certificats faits & à faire ne prouvent point, & ne prouveront jamais qu'une chimère n'eſt pas une chimère ; les ſorciers & les ſorcières qui ſe ſont eux-mêmes accuſés d'avoir été au ſabbat, étoient auſſi intimement perſuadés qu'ils y avoient été ; & l'on ne s'accuſe pas ſoi-même, on ne ſe fait pas brûler, à moins de ſe croire sûr de ſon fait, à moins d'être convaincu que la choſe en vaut la peine. M. *Deſlon*, qui eſt Lorrain, & qui ſait qu'il n'y a pas 50 ans que les Voſges fourmilloient encore de ſorciers & de ſorcières, peut-il ſe refuſer à recon-

noître le pouvoir de l'imagination, de l'ignorance & de la ſuperſtition?

Ah! M. *Deſlon*, n'avez-vous donc jamais rencontré le coloſſe empaillé que l'on promène tous les ans dans Paris, & que l'on nomme *le Suiſſe de la rue aux Ours* (a)?

(*a*) Il eſt dégoûtant, il eſt nauſéabond d'avoir à écrire ſur une chimère, ſur le *magnétiſme animal*; mais cette chimère doit occuper une place dans l'hiſtoire de la médecine. Ces deux mots *magnétiſme animal* ont ſervi à reproduire les convulſions, les phrénéſies, les ſtupeurs, les ébranlemens, les extaſes, les mêmes aventures, les mêmes phénomènes auxquels dans tous les ſiècles l'imagination, l'imitation & l'attouchement, ont donné lieu mille & mille fois. Nous avons encore à annoncer plus de cent brochures que le meſmériſme a fait éclore; c'eſt aux médecins, c'eſt aux phyſiciens à tranſmettre à la poſtérité les indices & les monumens des ſuperſtitions que des charlatans en médecine & en phyſique renouvellent & propagent.

Cependant les notices ſur les écrits relatifs au *magnétiſme animal* ne ſeront inſérées dans le Journal de Médecine, qu'en ajoutant une feuille de plus à chaque cahier, afin de ne point différer davantage à publier des manuſcrits dont nos lecteurs ont droit d'attendre l'impreſſion.

OBSERVATIONS

Sur l'efficacité des véſicatoires, appliqués de bonne heure dans les péripneumonies; par M. ARCHIER, docteur en médecine de Montpellier, médecin-penſionnaire de la communauté de Lançon, près Sallon en Provence.

Il eſt peu de péripneumonies, dit *Hippocrate*, qui ſe terminent favorablement ſans expectoration; c'eſt la criſe la plus avantageuſe que la nature puiſſe procurer dans cette maladie. Ce père de la médecine regardoit comme très-périlleuſes les péripneumonies, dans leſquelles il ne s'en faiſoit point: *Pleuritides ſiccæ ac ſine ſputo, difficillimæ ſunt.* Coac. prænot. Il étoit tellement prévenu de la néceſſité de cette évacuation, qu'il s'efforçoit de la procurer par les expectorans les plus énergiques; & que dans les cas déſeſpérés, il employoit les émétiques: mais il arrive ſouvent que l'humeur qui, dans ces maladies, ſeroit avantageuſement évacuée par l'expectoration, ne peut s'échapper par cette voie. Dans ces cas, elle ſtimule, elle irrite tellement le principe de la

la vie, que, vivement ſollicité de s'en débarraſſer, celui-ci fait tous ſes efforts, & n'y parvient quelquefois que lorſque, par une métaſtaſe ſalutaire, il a déterminé la matière morbifique à ſe jetter ſur les extrémités, à y cauſer des phlegmons, des abcès, &c. &c. que ces parties ſe ſont enflées, & ont ſuppuré à la fin de ces maladies, au grand ſoulagement de la poitrine : *Quibuſcumque ex peripneumoniâ abſceſſus ad infernas partes fiunt & ſuppurantur, hi ſuperſtites evadunt.* Ibid. Il eſt certain que, ſi l'on ferme trop tôt les ulcères des jambes, les poumons en ſont affectés, & que les tumeurs hydropiques de ces parties, que l'on répercute avec des bandages, occaſionnent auſſitôt un aſthme; preuve évidente de la correſpondance naturelle qui exiſte entre la poitrine & les extrémités inférieures. La même correſpondance exiſte entre les poumons & la peau : la gale, la petite-vérole & la rougeole, dont la répercuſſion cauſe des déſordres ſi ſubits & ſi graves dans la poitrine, en fourniſſent une preuve manifeſte. Or je penſe qu'on ne peut mieux faire, dans les péripneumonies, que d'appliquer des véſicatoires, ou ſur les parties affectées, ou aux extrémités. *Hippocrate* n'avoit pas laiſſé échapper

l'obſervation de cette ſympathie : Les dépôts, dit-il, qui ſe font aux jambes dans les maladies de la poitrine, ſont du meilleur augure : *Abſceſſus ad crura in periculoſis pulmonis inflammationibus, omnes quidem commodi ſunt.* Ibid. Ce qui porte à croire qu'en excitant dans ces parties ſympathiques des dépôts artificiels, par l'application des véſicatoires, on aide la nature d'une manière très-avantageuſe. Il paroît que cette méthode n'eſt pas nouvelle : l'on employoit autrefois des ſinapiſmes ; on ſe ſert aujourd'hui des mouches cantharides. L'efficacité de ces véſicatoires eſt généralement reconnue ; & ils ont un effet d'autant plus certain, comme l'obſerve M. *Pringle*, (*Mal. des armées*), qu'on en a fait une application plus prompte, parce qu'ils tendent à ſoulager la poitrine & à provoquer l'expectoration ; & que, dans les cas même où cette évacuation ne s'établit pas, l'écoulement qu'ils produiſent peut y ſuppléer. On en voit un exemple dans ma troiſième obſervation.

Il ne faut cependant pas croire qu'ils n'agiſſent jamais que comme exutoire, en procurant une iſſue à l'humeur qui embarraſſe & enflamme le poumon. Pour mieux ſentir leur utilité, il faut partir d'une conſidération plus géné-

rale, & remonter à la théorie de l'inflammation qui eſt bien ſimple, & déduite d'après les faits. Lorſqu'il ſe fait une irritation locale, elle détermine l'afflux du ſang & des humeurs qui gonflent cet endroit, & qui conſtituent l'état inflammatoire de la partie affectée. Une piqûre, par exemple, ou tout autre genre d'irritation, excite d'abord une ſenſation de douleur très-vive, à laquelle ſuccède la congeſtion du ſang & des humeurs qui tuméfient cette partie, & les parties voiſines. Dans le poumon, les cauſes de la maladie, en tant que *ſtimulus*, rendent la ſenſibilité exaltée; elles déterminent alors une congeſtion particulière, vicieuſe, contre-nature, dans la partie du poumon qui eſt enflammée : l'application ſtimulante des véſicatoires dans un endroit externe qui correſpond à l'endroit affecté du poumon, excite une nouvelle douleur externe qui diminue la douleur dans la partie du poumon attaquée d'inflammation, parce que, ſuivant l'idée vulgaire, *pluribus intentus minor eſt ad ſinguia ſenſus* : le ſentiment de la douleur interne doit ſe partager entre la partie externe & la partie interne; ce qui affoiblit néceſſairement celle qui ſe fait ſentir dans le poumon, où l'afflux des humeurs & du ſang,

qui eſt le principe de l'inflammation, eſt diminué en proportion; conſéquemment l'affoibliſſement de l'inflammation interne laiſſe à la nature aſſez de forces pour opérer la coction critique de la maladie: d'où il eſt aiſé de concevoir que les véſicatoires, employés à propos, peuvent faciliter la réſolution de l'inflammation interne des poumons.

Auſſi les emploie-t-on journellement dans les péripneumonies; & s'ils ont pu mériter nos éloges & notre confiance dans cette maladie, ce n'eſt que quand, toute conſidération faite primitivement de la ſaiſon, de l'âge, du tempérament du malade, on a ſu en tirer un parti avantageux, en ayant principalement égard au temps le plus favorable à leur application; car c'eſt de-là ſur-tout que dépend leur effet plus ou moins ſalutaire. *Pringle* a dit qu'on pouvoit commencer le traitement par-là. Bien plus, lorſqu'il n'y avoit point de chirurgien à portée, il faiſoit d'abord appliquer les véſicatoires au côté, & ſaigner après, pourvu qu'on ouvrît la veine, avant que les cantharides euſſent eu le temps d'agir. Cet auteur préfère une prompte application, parce que, dans les occaſions multipliées qu'il a eues de les employer, il n'a jamais vu

qu'en les appliquant immédiatement après la première ſaignée, il en réſultât aucun inconvénient, & qu'il a toujours obſervé au contraire, qu'ils apportoient un ſoulagement plus prompt & plus certain; mais il paroît qu'il s'eſt laiſſé entraîner à ſa prévention en faveur de ce remède; car, ſi on les mettoit en uſage, dans le principe de l'inflammation, avant d'en avoir affoibli la fougue par quelques ſaignées & les remèdes antiphlogiſtiques, il pourroit arriver, comme le dit *Baglivi*, au ſujet des purgatifs, qu'au lieu de produire révulſion, ils agiroient en irritant; il ſe feroit un mouvement, en ſens contraire à celui qu'on auroit cherché à obtenir; l'irritation ſe communiqueroit des parties externes aux parties internes; & ce ſurcroît de *ſtimulus*, en augmentant l'activité des cauſes de la maladie, aggraveroit néceſſairement l'inflammation, au lieu de la diminuer: de même, ſi l'on différoit juſqu'aux temps avancés de la maladie, ce ſeroit en vain qu'on les emploieroit: l'énervation de la machine rend alors leur uſage ſuſpect; & comme il n'eſt que trop commun de voir attendre juſqu'à ce moment pour les mettre en uſage, & que leur application eſt preſque toujours la marque certaine du ſâ-

cheux prognoſtic que le médecin porte de la maladie, il eſt très-incertain auſſi, pour ne pas dire preſque impoſſible, qu'on puiſſe jamais en obtenir de bons effets. C'eſt décréditer une des reſſources les plus avantageuſes de l'art, que de réſerver les véſicatoires pour des cas, où évidemment ils ne peuvent plus faire de bien, & dans leſquels même ils peuvent être nuiſibles ; car ils auront inévitablement ce mauvais effet, s'il y a chez le malade un abattement trop grand des forces, cauſé par de grandes évacuations, ſoit artificielles, ſoit naturelles, pouſſées trop loin par des ſaignées trop nombreuſes, par une diarrhée ſymptomatique, par le mauvais régime & d'autres cauſes affoibliſſantes, antérieures à la maladie. L'affoibliſſement local, produit par le véſicatoire, ſe communique à tout le corps. La partie ſur laquelle on l'a appliqué, qui a ſouffert une rupture de ſes fibres, qui eſt ulcérée par l'action de ce remède, eſt très-affoiblie, & ſon énervation ſe communique rapidement dans tout le ſyſtême des forces ; & cela d'autant plus aiſément, que les forces ſont dans un plus grand état de proſtration ; & loin de n'accuſer alors que le moment défavorable de leur application, on en rejette bien

ſouvent la cauſe ſur la qualité délétère du remède. Il paroît donc que le moment le plus favorable à leur applicatoin, eſt celui où l'inflammation eſt un peu tombée. La nature devient alors plus ſuſceptible de ſe prêter à leur effet révulſif. J'ai vérifié pluſieurs fois les avantages de cette méthode ; & dans le nombre d'obſervations que je pourrois en rapporter, je me contenterai des trois ſuivantes où les malades ont dû évidemment à l'application des véſicatoires, le retour à la ſanté.

PREMIERE OBSERVATION.

La demoiſelle *Marie Becheiron*, de ce lieu, âgée de cinquante-cinq ans, fut priſe, le 28 février, d'une fièvre aſſez vive, précédée d'un friſſon conſidérable, auquel ſuccéda bientôt une ſueur modérée & continue ; le pouls, malgré la moiteur qui exiſtoit, étoit dur & plein : la reſpiration très-gênée, la toux forte & douloureuſe, les crachats un peu ſanguinolens, la douleur au côté gauche, le ventre dur & météoriſé, la langue chargée & blanche formoient l'enſemble des ſymptômes qui ſe manifeſtèrent dès l'invaſion, & qui ſubſiſtèrent le 29. Etant allé viſiter la malade pour la première fois le

lendemain au matin, premier mars, je reconnus à ces signes phlogistiques co-existans, une vraie péripneumonie. La sueur ne m'empêcha pas d'ordonner une saignée, que l'on pratiqua dans les premiers momens du relâche de cette excrétion; le sang étoit couvert d'une croûte inflammatoire : la détente qui survint, procura une sueur plus copieuse; les symptômes phlogistiques perdirent un peu de leur intensité; le pouls, quoique fréquent, devint plus mou; mais la douleur au côté persistoit toujours aussi vivement, & la toux étoit continuelle & pénible. Je fis administrer un lavement émollient, appliquer sur le bas-ventre des fomentations de la même nature, & faire sur la partie douloureuse, des embrocations avec l'huile chaude. L'état de la malade conservoit le jour suivant le même degré de danger, par la continuité des symptômes. La douleur de la poitrine étoit également violente, & l'expectoration ne se faisoit qu'avec la plus grande difficulté. J'ordonnai sur le champ l'application d'un vésicatoire sur le côté affecté : son effet fut si prompt & si avantageux, que la douleur intérieure disparut bientôt; & qu'indépendamment de l'évacuation abondante que fournit cet

émonctoire, il s'établit une expectoration salutaire, que j'eus soin d'entretenir, au moyen d'une potion animée de six grains de kermès, à prendre par cuillerées, *chaque vingt-quatre heures*. Le 11, quand je vis que l'écoulement par le vésicatoire commençoit à se tarir, je purgeai ma malade avec un minoratif, répété le 13. Elle fut convenablement évacuée à l'une & l'autre reprise. Tous les symptômes morbifiques disparurent ensuite, & elle jouit depuis de la santé la mieux assurée.

IIe Observation.

Le nommé *Dominique Comte*, de ce lieu, âgé de soixante-cinq ans, fut pris, le 8 avril, d'une fièvre aiguë; je le trouvai sur le soir avec un pouls plein, dur & très-fréquent, la respiration pénible, une toux considérable, douleur au côté, quelques crachats teints de sang. Je me hâtai de le faire saigner: son sang n'étoit nullement couvert de la croûte pleurétique; les symptômes cependant, loin de diminuer de leur violence, paroissoient au contraire aller en augmentant: je le fis saigner une seconde fois dans la nuit; le sang cette fois-ci fut recouvert de couenne; le pouls étoit, malgré ces deux sai-

gnées, également dur & plein; la fièvre toujours vive. Je le fis ſaigner encore le 9 au matin. Ces trois ſaignées ne procurant pas la plus légère diminution dans les ſymptômes, j'en ordonnai une quatrième, qui fut ſuivie d'un relâchement conſidérable. Le malade fut tranquille toute la nuit du 9 au 10. Le pouls perdit toute ſa dureté; la reſpiration fut moins gênée, la toux moins incommode, la douleur au côté moins vive, & les crachats n'étoient plus teints de ſang. L'expectoration parut s'établir favorablement. Le 10, je lui fis faire uſage d'un looch, animé de quatre grains de kermès minéral. Tout alloit bien, juſqu'au ſoir du 11, que les crachats ſe ſupprimèrent tout-à-coup. Tous les ſymptômes reparurent avec une nouvelle intenſité. Le pouls ſeulement conſerva ſa molleſſe. Etonné d'un changement auſſi défavorable, j'ordonnai l'application d'un véſicatoire à chaque jambe; ils opérètent un effet révulſif merveilleux: les ſymptômes furent bientôt calmés: l'expectoration ſe rétablit très-heureuſement; & au moyen des loochs béchiques inciſifs, elle ſe ſoutint ſans interruption juſqu'au 21. Il fut purgé pendant deux jours avec une ſolution de manne, & il recouvra bientôt la ſanté la plus parfaite.

IIIe OBSERVATION.

Le nomme *Clary*, berger de ce lieu, de l'âge de vingt-trois ans, d'un tempérament pléthorique, fut pris, le 16 avril, d'une fièvre violente, accompagnée de difficulté de reſpirer, d'une toux fatigante, de douleur au côté & de crachats ſanglans. J'ordonnai une ſaignée, qui ne produiſit pas le moindre ſoulagement; elle fut ſuivie d'une ſeconde au bout de ſix heures: les ſymptômes toujours au même degré d'inflammation, j'en fis faire une troiſième dans cette première journée; le ſang des deux précédentes avoit été couvert d'une couenne, qui ne parut pas à celle-ci. Après ces trois ſaignées, mon malade repoſa; le pouls ne fut ni ſi plein, ni ſi dur, quoique toujours fiévreux; la ſuffocation n'exiſtoit plus; la toux étoit moindre; les crachats n'étoient plus ſanglans, mais la douleur au côté étoit toujours également vive. Je fis appliquer un véſicatoire le 19; la douleur diſparut, mais l'expectoration ne s'établit pas; elle fut en quelque façon ſuppléée par l'évacuation abondante que fournit le véſicatoire. Le 26, la fièvre ceſſa; je lui fis adminiſtrer le 27 un léger purgatif, que je fis réitérer le 29. Il entra

en convalescence, & au moyen du rétablissement le plus prompt & le plus complet, il fut bientôt en état de reprendre ses fonctions.

J'ajouterai en finissant, que si je n'ai pas toujours obtenu des effets avantageux des vésicatoires, c'est que bien souvent les malades se sont refusés à leur application, dans les premiers temps de la maladie, après que l'inflammation étoit un peu calmée, & n'y ont consenti ensuite qu'à un degré trop avancé, où, comme je l'ai dit plus haut, ils sont presque toujours au moins inutiles, & souvent dangereux; au lieu que j'ai vu triompher la nature dans tous les cas où il m'a été possible de les employer de bonne heure.

OBSERVATION

Sur un polype d'un volume extraordinaire, & qui occupoit tout le vagin; par M. BAUDIER, élève en chirurgie à Aix.

Les corps étrangers qui prennent naissance dans la matrice, présentent quelquefois des phénomènes si singuliers & si ressemblans avec les symptômes & les accidens qui accompagnent la gros-

ſeſſe, qu'il eſt bien difficile d'en juger. Pour fixer l'incertitude du chirurgien & celle de la femme, il n'y a ſouvent d'autre parti à prendre que d'attendre que la nature s'explique, & qu'ayant diſſipé le nuage, elle nous laiſſe entrevoir ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de ce viſcère.

L'obſervation ſuivante nous en offre un exemple frappant.

Thérèſe Michelle, épouſe du ſieur *Dau*, maître tailleur d'habits de cette ville, âgée de quarante-huit ans, avoit depuis près de huit ans le ventre aſſez volumineux, mais particulièrement vers la région hypogaſtrique; ce qui ne fut cependant ſuivi d'aucun accident fâcheux, ſi ce n'eſt de quelques pertes de ſang plus ou moins conſidérables qui ſurvenoient de temps en temps. Enfin le ventre groſſit prodigieuſement la dernière année de ſa maladie. Le chirurgien qui la viſitoit alors, crut qu'elle étoit enceinte, quand tout-à-coup elle fut attaquée d'une rétention d'urine qui obligeoit de la ſonder deux ou trois fois le jour. Enfin les douleurs ſe déclarèrent, elle crut ſon accouchement prochain; elle fit venir la ſage-femme, qui attendit deux ou trois jours, mais inutilement, quoique les douleurs fuſſent des plus fortes. On appella M. *Labary*,

le chirurgien ordinaire, qui s'aſſura par le tact qu'une tumeur molle, & de la groſſeur au moins de la tête d'un enfant, occupoit tout le vagin. Les doutes qui lui reſtoient ſur la nature de cette tumeur, & l'état affreux dans lequel ſe trouvoit la malade, lui firent appeller en conſultation MM. *Pontier*, *Roceas* & *Baudier*, qui s'étant rendus chez elle, s'apperçurent, après avoir examiné l'état du bas-ventre, d'une tumeur aſſez groſſe, un peu alongée, occupant plus particulièrement le côté gauche du ventre : elle s'étendoit depuis l'hypogaſtre juſqu'à quatre travers de doigt au deſſus de l'ombilic, où s'en découvroit une autre de la groſſeur du poing.

Après avoir touché la femme, les opinions furent aſſez d'accord ſur la nature de la tumeur, qu'on jugea être un polype, ou plutôt une môle. On propoſa d'abord la ligature; mais la difficulté étoit invincible, eu égard à ſon volume; il fut délibéré de plonger dans cette partie un trois-quarts cannelé, dans la vue de donner iſſue à quelque fluide, ſi la tumeur en contenoit. Ce ſecours ne fut d'aucune utilité; car on n'obtint que quelques gouttes de ſang qui s'échappèrent par l'ouverture. Les douleurs devinrent plus vi-

ves, & les contractions du bas-ventre ſemblèrent l'acheminer à l'expulſion ; chaque tranchée lui faiſoit ſaire des progrès aſſez ſenſibles. On renvoya au lendemain matin, & on lui fit recevoir en attendant la vapeur de l'eau tiède, pour faciliter les parties à ſe prêter à l'expulſion ; effectivement le lendemain matin la tumeur ſortoit hors des grandes lèvres de quatre travers de doigt. Il fut décidé de laiſſer agir la nature & de l'aider à l'expulſion, ſans trop forcer néanmoins, crainte d'un renverſement de matrice. M. *Tabary* paſſa la nuit à l'aider par de pareilles manœuvres : les douleurs furent des plus violentes ; & lorſque la tumeur fut entièrement expulſée, qu'elle ne tint plus que par ſon pédicule, la malade expira. (C'étoit le dix-huitième de la maladie.) Comme je n'étois allé chez cette femme que dans le deſſein de m'inſtruire, je demandai à examiner la tumeur, on me l'accorda ; je la ſaiſis, & la tirant médiocrement, je la ſentis ſe détacher avec un bruit de crépitation, comme quand on diviſe du parchemin.



Expoſition anatomique de la tumeur.

Le poids de la tumeur étoit de dix livres & demie, ſa longueur de treize pouces huit lignes ; ſa figure étoit oblongue ; elle avoit une baſe de dix-ſept pouces dix lignes de circonférence, finiſſant vers ſon pédicule par ſix pouces ſix lignes ; elle étoit renfermée dans une membrane liſſe & polie, d'un tiſſu aſſez ferme, qui me parut compoſé de deux lames, ſur-tout vers le pédicule où le déchirement de la première me permit aiſément d'appercevoir la ſeconde. Je l'ouvris dans toute ſon étendue, que je trouvai compoſée d'une ſubſtance charnue, dont les fibres ſe contournoient en S. romaine vers la baſe.

Ouverture du cadavre.

Le ſieur *Garcin*, élève de mon père, procéda avec moi à l'ouverture du cadavre, dans lequel nous ne trouvâmes rien de remarquable, ſi ce n'eſt le déplacement des parties, cauſé par la préſence de la tumeur ; la matrice même étoit dans ſon état naturel, à l'exception pourtant du vagin, qui étoit prodigieuſement dilaté. La tumeur avoit ſon origine à un travers de doigt à côté de l'orifice de la

matrice extérieurement, & dans le repli que forme le vagin, à côté de l'*os tincæ*.

La matrice avoit été refoulée jusques au-delà de l'ombilic, & la petite tumeur adhérente qui paroissoit grosse comme le poing, étoit précisément la matrice. Je trouvai encore le lambeau frangé de la membrane qui manquoit au pédicule; ce qui me prouva manifestement que c'étoit là le siège de la tumeur. Un phénomène de cette espèce mérite une attention particulière, & des réflexions très-sérieuses.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1785.

Les premiers jours du mois le mercure eſt deſcendu de 27 pouces 5 lignes, à 27 pouces une ligne, il s'eſt ſoutenu ſeize jours de 28 à 28 pouces 4 lignes; il a été quinze jours au deſſous de 28 pouces, pendant leſquels de 27 pouces 11 lignes il eſt deſcendu à 27 pouces une ligne. Le tout d'une manière variable.

Pour terme du plus grand froid, le thermomètre a marqué 2 $\frac{1}{2}$ au deſſous de 0; le 9 à ſept heures du matin, le ciel brumeux, le S-O. ſoufflant; le terme du moindre froid a marqué 10 au deſſus de 0, le 5 à midi, le ciel étant couvert, & le vend Sud. Les termes les plus ordinaires ont été de 2 à 6 degrés au deſſus de 0.

Pendant ce mois, le ciel a été couvert vingt-un jours, clair ſept, & variable trois. Il y a eu douze fois du brouillard, la plus part bas, épais & puant; onze fois de la pluie, dont grande le 6, & deux fois de la neige; il a gelé huit fois; il y a eu trois fois du vent.

Les vents ont été très-variables; N.N-E, N-O. ont ſoufflé huit fois; E.S-E. neuf fois; S.S-O treize fois. Ces derniers ont été les plus froids.

L'humidité a régné d'une manière manifeſte pendant tout le mois. L'hygromètre a été preſque conſtamment au deſſous de 0, & eſt deſcendu juſqu'à deux degrés & demi au deſſous de 0. Il s'eſt rarement élevé à un degré au deſſus de 0; il eſt très-rare d'obſerver pendant le

mois de janvier une température aussi constamment humide, & à un degré aussi grand.

Il est tombé neuf lignes deux dixièmes d'eau à Paris pendant le mois.

Il résulte de cet exposé, que la température du mois a été excessivement humide, mais tempérée.

La température froide & humide engendre les affections catarrhales ou fluxions, qui, se portant sur diverses parties, offrent en conséquence des affections variées, & plus ou moins graves, en raison de l'intensité du froid & de l'humidité combinés ensemble.

La constitution du mois de décembre ayant été froide & humide, changea presque subitement dans les premiers jours de janvier, en constitution humide tempérée; cette variation subite arrêta promptement l'intensité des fièvres catarrhales malignes, occasionnées par la constitution du mois dernier, lesquelles ne régnèrent qu'une quinzaine de jours, & desquelles nous allons rendre compte, ainsi que nous l'avons promis.

Ces fièvres se manifestèrent vers la fin du mois de décembre, & ont continué de régner une partie de ce mois; elles attaquèrent les gens du peuple, & principalement les sujets jeunes, forts & robustes.

Dans l'invasion, les malades se plaignent d'une grande foiblesse qui dégénère bientôt en prostration absolue; les uns avec mal de tête, d'autres avec mal à la gorge; quelques-uns avec les symptômes péripneumoniques, d'autres enfin avec des douleurs rhumatismales, ou sur les membranes des muscles, ou quelquefois sur les entrailles: à plusieurs se sont manife-

ſtées des éruptions éryſipélateuſes qui ont dégénéré en gangrène au bout de trente-ſix heures.

Dans l'état de la maladie, c'eſt-à-dire vers le 4, le pouls devient très-foible, preſque inſenſible, mais très-précipité; l'odeur putride commence à ſe manifeſter; la langue qui étoit blanche devient d'un rouge livide; le viſage s'allume par inſtant, la reſpiration devient gênée; il ſurvient ou la diarrhée qui eſt abondante, fétide, colliquative, avec tenſion du ventre, ou le météoriſme; la tête reſte abſorbée, ſans que les malades éprouvent de délire marqué; ils répondent aſſez juſte aux demandes qu'on leur fait; mais ils ſont dans un tel accablement, qu'ils paroiſſent ne rien deſirer. Lorſqu'il doit s'établir des éruptions, elles s'annoncent par des anxiétés précordiales.

Quelques malades ſont morts avant le neuvième de la maladie, & d'autres ont ſubi une convaleſcence ſi longue & ſi pénible, qu'ils y ont ſuccombé.

Lorſque la peau s'humecte & qu'il ſurvient une moiteur graſſe dans l'état de la maladie, c'eſt un ſigne favorable.

Les véſicatoires ont paru d'abord produire de bons effets; mais dégénerant en gangrène, ils ſont devenus funeſtes.

Les cordiaux, les acides minéraux, le quinquina, n'ont point paru convenables; les toniques doux, les diaphorétiques nitreux, la liqueur de Mindérerus, celle d'Hoffmann, l'eau de riz mêlée avec le vin, ont paru, par leurs bons effets, être les moyens indiqués par la nature.

Il a régné pendant ce mois beaucoup de

fluxions, de maux de gorge, de rhumatiſme ſimple & goutteux, des fièvres catarrhales ſimples, quelques-unes aiguës ; il s'eſt manifeſté de nouvelles fièvres tierces qui ont cédé facilement aux remèdes indiqués. Les petites-véroles ont été en auſſi grand nombre qu'au mois d'octobre dernier ; & quoique, pour la plus part cohérentes, elles ont été toutes bénignes.

Parmi les femmes en couche, on a obſervé des ſuites fâcheuſes, parmi leſquelles on a diſtingué, 1°. une affection précordiale particulière, paroiſſant être l'effet d'une fluxion au deſſus de l'épigaſtre ; la reſpiration devenoit courte & précipitée, une diarrhée modérée ſurvenant, jugeoit en bien cette affection. 2°. Une diarrhée ſéreuſe colliquative qui épuiſoit promptement les malades, & les faiſoit périr promptement. Les femmes enfin chez leſquelles la poitrine eſt habituellement affectée, ont ſouffert beaucoup, & pluſieurs ont péri.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JANVIER 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE. Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	0, 9	3,14	3,14	27 0, 9	27 0, 6	27 0, 5
2	2,10	3, 7	4,15	27 0, 1	26 11, 4	26 11,10
3	4, 5	6,12	5, 0	27 0, 8	27 1, 2	27 2, 5
4	4,15	7, 9	7, 0	27 4, 0	27 5, 0	27 5, 7
5	7, 5	7,10	7, 3	27 4, 8	27 4, 8	27 5, 0
6	6, 7	8,11	2,10	27 4, 9	27 4, 2	27 7, 0
7	-0,13	1,17	-1,10	27 9,11	27 10, 4	27 11, 6
8	-1, 0	2,10	1,18	28 1, 1	28 1, 6	28 1, 9
9	2, 2	3,13	-0, 8	28 1, 6	28 2, 1	28 3, 0
10	-2, 4	0,14	-2, 0	27 11, 7	27 11, 3	27 11, 0
11	-3, 0	1,16	-1, 8	27 10, 3	27 9, 9	27 9, 9
12	2, 4	2,19	-0, 8	27 9, 6	27 9, 1	27 8,10
13	-3, 0	0,13	1,10	27 8, 2	27 7, 8	27 7, 6
14	0,10	4, 1	2,14	27 7,10	27 8, 1	27 9, 6
15	1,10	4,12	2, 8	27 10, 7	27 10, 7	27 10, 7
16	1, 0	6, 7	4, 5	27 10, 8	27 10, 9	27 11, 0
17	3, 8	7,14	4, 7	27 11, 1	27 11, 0	27 11, 2
18	2,13	7,10	5, 5	27 10, 7	27 10, 2	27 9,11
19	4, 2	6, 9	6, 0	27 8,10	27 8, 6	27 8, 6
20	5, 0	6,16	6, 3	27 8, 6	27 8, 9	27 9, 6
21	4, 0	7,13	5,15	27 10, 2	27 10, 6	27 11,11
22	2, 0	7, 9	4, 2	28 1, 1	28 1, 4	28 2, 1
23	0,13	5, 7	0,14	28 2, 3	28 2, 1	28 2, 0
24	-0,19	-0, 2	-0,17	28 1, 6	28 1, 3	28 1, 3
25	-2, 5	0, 1	0,11	28 1, 3	28 1, 0	28 0,10
26	0,10	6,12	3, 0	28 1, 0	28 1, 0	28 0, 9
27	3, 0	8, 0	4, 8	28 0, 9	28 0, 8	28 0, 3
28	4, 4	5, 6	4, 4	27 10, 4	27 8, 6	27 6,10
29	2,16	4, 0	0,16	27 6, 2	27 5, 4	27 6, 9
30	0, 0	4, 4	6, 8	27 9, 1	27 8, 0	27 5, 8
31	-1,16	1, 3	-2, 3	27 6, 0	27 6, 0	27 10, 3

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	E. couv. froid, brouilla. dég.	S. couv. froid, brouilla. dég.	S. couv. froid, dégel.
2	E. couv. froid.	E. cou. froid, pl.	E. cou. froid. pl.
3	S-O. *id.* pluie.	S-O. cou. frais.	N-E. nuag. froi.
4	S. brou. froi. pl.	S-O. cou. doux.	S-O. c. fra. v. pl.
5	S-O. c. doux, v.	S-O. *id.* vent.	S-O. c. doux, v.
6	S-O. couv. fra. vent pluie.	S-O. cou. doux, vent.	S-O. cou. froid, tempête.
7	N-E. ſer. froid.	N-E. ſer. froid.	N-E. ſer. froid.
8	N. nuag. froid.	S-O. cou. froid.	S-O cou. froid.
9	S-O. br. froi. pl.	S-O. *idem.*	N. ſerein, froid.
10	E. ſerein, froid.	E. ſer. froid.	N-E. *idem.*
11	E. *idem.*	E. *id.* br. à l'hor.	E. *idem.*
12	E. *id.* brouillar.	N-E. ſer. froid.	N-E. *idem.*
13	N-E. bro. froid.	N-E. bro. froid.	N-E. nua. froid.
14	N-E. cou. froid.	N-E. c. vap. fra.	N-E. cou. froi.
15	E. *idem.*	S-E. cou. froid.	N-E. nua. froid.
16	N-E. brou. froi.	S-E. cou. doux.	E. couv. frais.
17	S-E. nua. froid.	S. *idem.*	S. *idem.*
18	E. *idem.*	S. *idem.*	N-E. *idem.*
19	E. couv. frais.	S. *idem*, pluie.	E. couv. doux.
20	E. *idem*, pluie.	E. brouill. frais.	E. brouill. frais.
21	E. brouil. frais.	E. broui. doux.	N-E. couv. frais.
22	E. ſerein, froid.	E. ſer. doux.	E. ſer. froid.
23	E. *idem.*	E. *idem.*	N-E. *id.* brouill.
24	N-E. brou. froi.	N-E. brou. froi.	N-E. brou. froi.
25	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
26	N-E. ſer. frais.	E. ſerein, froid.	E. nuag. froid.
27	E. nuag. froid.	S. couv. doux.	S. couv. frais.
28	S-O. co. fro. ve.	S-O. co. fro. ve.	S-O. co. fro. v. p.
29	S-O. *id.* tempê.	N. *id.* neig. grêl.	N. *id.* neig. grêl.
30	S-O. *id.* gelée bl.	S-O. c. fro. v. pl.	S-O. c. fro. v. pl.
31	S-O. cou. froid, neige.	O. couv. froid, tempête, neig.	S-O. cou. froid. tempête, neig.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	7, 14 deg. le 17
Moindre degré de chaleur...	-3, 0 le 11
Chaleur moyenne.....	2, 19 deg.

	pouc.	*lig.*	
Plus grande élévation du mercure.........	28,	3,	0, le 9
Moindre élév. du mercure.	26,	11,	4, le 2
Elévation moyenne.	27,	9,	1

Nombre de jours de Beau....	7
de Couvert...	22
de Nuages...	2
de Vent.....	6
de Brouillard.	10
de Pluie.....	4
de Neige....	2
de grêle....	1

Quantité de Pluie.......	28	11, lig.
Evaporation..........	4	6
Différence.......	24	5

Le vent a ſoufflé du N.....	3 fois
N-E....	24
N-O....	0
S......	6
S-E....	4
S-O....	23
E......	28

TEMPÉRAT. froide d'abord, enſuite douce, & vers la fin du mois très-fraîche, humide & déſagréable.

MALADIES:

MALADIES : Quelques fièvres bilieuſes & vermineuſes, mais ſans ſuite.

Plus grande ſécheresse . .	26, 1 deg.	le	7
Moindre.	4, 0	le	2
Moyenne.	11, 6		

A Montmorency, ce premier février 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de janvier 1785; par M. BOUCHER, médecin.

Tout le mois de janvier a été doux, au point que l'on voyoit, vers la fin du mois, les arbres à fruits bourgeonner. La liqueur du thermomètre, durant tout le mois, n'eſt guères deſcendue au deſſous du terme de la congélation : ce n'eſt que le 11 qu'elle a été obſervée le matin à deux degrés au deſſous de ce terme.

Il a plu tous les jours depuis le premier juſqu'au 8 du mois; & dans la ſuite, il y a eu encore quelques jours de pluie. Il n'eſt guères tombé de neige de tout le mois que le 30 & le 31.

Le mercure dans le baromètre a été obſervé, dans les trois premiers jours du mois, au terme de 27 pouces 3 lignes; & du 7 au 28, s'eſt preſque toujours maintenu au terme de 28 pouces, ou près de ce terme. Le 23, il s'eſt élevé à celui de 28 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $6\frac{1}{2}$ degrés au deſſus du terme de la congélation; & la moin-

dre chaleur a été de 2 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
1 fois de l'Est.
6 fois du Sud-Est.
16 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ouest.
2 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
12 jours de pluie.
4 jours de neige.
1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de janvier 1785.

Les maladies aiguës dominantes de ce mois ont été des fluxions de poitrine, ou pleuro-péripneumonies, des fièvres catarrhales ou péripneumoniques, & la petite-vérole. Elles ont été cependant moins répandues que le mois précédent, à l'exception de la petite-vérole; ce qui a été vraissemblablement l'effet de la température de l'air, qui a eu lieu pendant tout le cours du mois.

Nous n'avons guères eu de morts dans nos hôpitaux de charité que des phthisiques, des personnes attaquées de vieilles maladies de langueur, & des vieillards cacochymiques.

Les péripneumonies ont été, dans un grand nombre de personnes, plutôt catarrhales que vraiment inflammatoires, de façon que la saignée a dû être ménagée, & qu'il a été souvent question, à la suite de celles qui étoient requises, de recourir à quelque apozème laxatif; ensuite de quoi on employoit avec succès des boissons diaphorétiques, parmi lesquelles des infusions théiformes de fleurs de pavot & de sureau avec de l'oxymel simple, méritoient la préférence. Lorsque le point de côté avoit lieu & étoit opiniâtre, un vésicatoire appliqué sur la partie souffrante, achevoit la guérison. Au reste, la maladie dans un grand nombre de personnes a dégénéré en fièvre lente ou en pulmonie, pour n'avoir pas été traitée convenablement dans le principe.

Les rhumes de poitrine ont encore été très-communs ce mois; &, si on n'y prenoit garde, ils dégénéroient aisément en fluxions de poitrine. Dans plusieurs, ils ont été accompagnés d'esquinancie pituiteuse.

On voyoit encore dans nos hôpitaux un grand nombre de personnes attaquées de fièvres tierce, quarte & double tierce, qui résistoient à toute espèce de remède.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Kongl. Vetenskaps Academiens nye Handlingar, *&c.* C'eſt-à-dire, *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des ſciences de Stockholm, troiſième volume pour l'année 1782. A Stockholm, chez* Lange, 1782.

1. Ce volume contient les articles ſuivans relatifs à l'objet de notre journal.

I. *Une ſuite d'expériences tendant à expliquer les tourbillons & le cours des nuages.* M. *WILKE*, auteur de cet article, s'attache à y prouver la conformité de ces météores, tels que les trombes, &c. avec ſes expériences.

II. *Des expériences de M. SCHEELE ſur la nature & la formation de l'éther.* Les recherches de ce ſavant chimiſte nous apprennent que lorſqu'on ajoute de la manganèſe à l'huile de vitriol deſtinée à la préparation de l'éther vitriolique, on obtient de l'acide aérien qui paſſe dans le récipient; que l'acide du ſel & l'eſprit de vin ſeuls ne donnent point d'éther, & dans l'acide muriatique de l'étain, il faut préalablement diſſoudre de la chaux de zinc ou du régule d'antimoine; que le biſmuth & le ſafran de mars produiſent les mêmes effets; qu'on peut faire de l'éther avec l'acide du ſpath fluor, ainſi qu'avec le vinaigre, pourvu qu'on

y ajoute un acide minéral, & qu'alors il en fournit plus abondamment qu'aucun autre acide, mais que cet éther eſt le plus facile à décompoſer; que l'acide phoſphorique ſeul ne ſe prête pas à la compoſition de l'éther, & que, pour faire de l'éther avec les fleurs de benjoin il faut leur aſſocier l'acide du ſel. M. SCHEELE fait enſuite mention de quelques autres tentatives qui ne lui ont pas réuſſi: telles ſont celles qu'il a eſſayées avec les acides du tartre, du citron, du ſel ſédatif, du ſuccin, &c.

III. *Des éclairciſſemens ſur les parties de la fructification du muſcadier, d'après des branches de cet arbre que M. le baron de WURMBS a envoyées de Batavia, conſervées dans de l'arrack; par M. THUNBERG.*

IV. *Des expériences ſur les effets des feuilles & tendres rameaux du romarin ſauvage (Ledum) dans la dyſſenterie; par M. BJŒRNLUND.* Ce ſimple a réuſſi ſur dix perſonnes attaquées de flux de ventre dyſſentériques. La plupart de ces malades au commencement de la maladie, avoient de la fièvre qui ſe ſoutenoit même avec plus ou moins de force pendant tout ſon cours. L'obſervateur a fait prendre à ſes malades quelques taſſes d'une décoction du *ledum* ſix à ſept fois par jour, enſorte que quelques-uns d'eux en ont conſommé journellement juſqu'à quatre livres. Aucun ne s'eſt plaint de mal de tête, ni d'autres incommodités. M. *Bjœrnlund* aſſure que plus on ſe hâte d'employer ce remède, plus tôt on guérit, & qu'il n'eſt point du tout néceſſaire de préparer les malades à ſon uſage. Cette plante réuſſit également dans les diarrhées.

V. *L'exposé de neuf autres guérisons de dyssenterie, opérées par le même végétal.* M. *Brandelius* avoit été invité par le collége de médecine de constater les vertus du romarin sauvage; & M. *Odhélius*, qui, dans ce mémoire, rend compte de ces essais, l'a administré lui-même avec le plus grand succès dans une diarrhée chronique accompagnée de teigne.

VI. Une observation sur un homme qui avoit avalé six à neuf dolars, monnoie de cuivre en pièces de six pfennings; c'est-à-dire, trente-deux à quarante-huit pièces du même volume à-peu-près que celles de vingt-quatre sols; un couteau pliant, un briquet & une pierre à fusil. Il n'y eut que cette dernière & quelques pièces de cuivre qui furent évacuées par les selles au bout de quelques jours: le reste ne fut rendu par cette voie qu'au bout de six mois: pendant ce temps cet homme souffroit considérablement des effets du verd de gris qui s'étoit engendré, & du poids de ces corps étrangers, ensorte qu'il étoit obligé de garder presque toujours le lit. Ces différens objets rendus présentoient des preuves plus ou moins considérables d'altération; le cuivre étoit très-brillant, l'os du manche de couteau consommé, la lame & le briquet corrodés.

VII. *Des descriptions & vérifications relatives à l'histoire des oiseaux*, par M. PICOT DE LA PEIROUSE.

VIII. *Des remarques sur cet article.*

IX. *Une méthode avantageuse pour conserver le vinaigre*, par M. SCHEELE. L'auteur veut qu'on le fasse bouillir pendant un quart d'heure à un

feu vif dans un chaudron de cuivre bien étamé, & qu'on le tranſvaſe enſuite en bouteilles qu'on aura ſoin de bien boucher : ou bien qu'on le mette d'abord en bouteilles & le faſſe bouillir au bain-marie.

X. *Un almanach d'inſectes, pour l'année 1781.* M. *Bjerkander* a indiqué dans cet almanach le temps de la transformation d'un grand nombre d'inſectes, ainſi que les effets de la ſaiſon ſur pluſieurs de ces changemens.

XI. *La deſcription & la repréſentation d'un nouveau genre de plantes appellé* fragræa ceilanica, *par M. THUNBERG.*

XII. *Des remarques ſur les chouettes* (otix aluco), par M. *TEMGMALM.* L'auteur a découvert en Suède onze eſpèces de hiboux, dont il complette ici l'hiſtoire naturelle.

XIII. *L'éloge de la teinture de coloquinte, préparée d'après la formule de la pharmacopée de Suède*, par M. *DALBERG*, conſeiller des mines & ancien archiâtre de ſa Majeſté Suédoiſe. Ce médecin, dans la paralyſie, l'arthritis, le rhumatiſme, les douleurs ſurvenues à l'uſage mal dirigé du mercure, les fièvres intermittentes irrégulières, fait prendre douze, quinze & même vingt gouttes de cette teinture, juſqu'à ce qu'elle procure la liberté du ventre.

XIV. *Des additions au* Calendarium Faunæ, *par* M. *OEDMAN*, *d'après les obſervations faites ſur les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes,* à Wermdœ, lieu ſitué à trois milles & demi de la mer.

XV. *La deſcription d'un procédé très-commode pour ſaturer l'eau d'air fixe*, par M. *WILKE.*

XVI. *Quelques notices ſur les propriétés & les vertus médicinales de l'huile de Cajoputi.* Cette huile ſe tire des feuilles de la *Melaleuca Leucadendron*, dont les caractères ſpécifiques ne ſont pas encore bien connus. L'auteur de cet article, M. *Thunberg*, nous apprend que cette huile, lorſqu'elle eſt véritable, eſt d'un verd d'herbe, d'une grande fluidité, volatile & ſi pure qu'en la brûlant, ou en la faiſant évaporer, elle ne laiſſe pas le moindre charbon ou impureté. Elle a l'odeur d'un mélange de camphre & de térébenthine. On la diſtille en grand dans l'île de Banda; on la tranſporte en bouteilles d'abord à Batavia, & enſuite en Hollande. L'auteur n'en a jamais fait uſage à l'intérieur; mais il s'en eſt ſervi très-avantageuſement à l'extérieur contre les douleurs rhumatiſmales, les maux de dents, les inflammations, les ophthalmies, l'arthritique, la goutte, les dartres, les douleurs de tête, &c. Elle eſt encore d'une grande utilité pour la conſervation des vêtemens & des ſujets d'hiſtoire naturelle.

XVII. *La deſcription de la* ſterna caſpica.

XVIII. *La deſcription de la* nipa, *nouveau genre de palmier que M.* THUNBERG *a vu à Java.*

XIX. *Un extrait* (par M. Wargentin) *des regiſtres relatifs à la population de la Suède depuis 1751 juſqu'en 1772.* Une choſe très-remarquable eſt que depuis 1772 juſqu'en 1779, à l'exception toutefois de l'année 1773, il y a eu dans ce royaume tous les ans trente mille naiſſances de plus que de morts.

XX. *Les expériences de M.* SCHEELE *pour ſe procurer la ſubſtance colorante du bleu de Pruſſe*,

dégagée de toute partie étrangère. Il conste par ces expériences, que cette substance n'est pas du phlogistique pur, & qu'elle est tellement fixée par la chaux de fer dans la lessive du sang, que ni l'acide aérien, ni aucun autre acide ne peuvent ensuite la dégager de l'alkali auquel elle est unie. Lorsqu'on fait bouillir la lessive du sang avec une chaux de fer parfaitement calcinée, ce métal ne s'y dissout point. La simple distillation ne suffit pas pour se procurer la substance colorante du bleu de Prusse. L'auteur a donc employé le sel neutre que fournit la lessive du tartre bouillie avec ce bleu ; il a dissous ce sel dans l'eau, & après y avoir ajouté de l'huile de vitriol, il a distillé. L'eau qui passe dans cette distillation, contient la substance colorante toute pure.

XXI. *L'analyse des eaux minérales de Méderi en Suède*, par M. BERGMAN.

XXII. *Des recherches sur la germination des grains enfouis en terre depuis un pouce jusqu'à six*, M. BJERKANDER. L'auteur a fait ses expériences avec les fèves, les pois, le froment, le seigle, l'orge, l'avoine & le lin, qu'il a semés en différens sols ; il a encore eu égard aux différens degrés de chaleur, pour donner plus de précision à ses expériences.

XXIII. *Une observation de* M. SCHUETZERKRANZ, *sur une fille de l'Ostbothnie, âgée de huit ans & demi, qui a essayé pendant trois ans toute sorte d'accidens, jusqu'à ce que l'évacuation menstruelle se fût établie.*

XXIV. *Des expériences sur l'effet du séjour dans les étables de vaches, dans les pulmonies,*

M. *Bergius* rend compte ici de trois malades qu'il a fait renfermer dans ces étables, sans qu'ils en aient retiré aucune utilité. Dans un seul cas il a paru que les exhalaisons très-concentrées des vaches ont concouru avec les autres remèdes à soulager le malade.

Carmen de Medico, ignoratâ morbi causâ, malè curante, *&c.* C'est-à-dire, *Poëme sur le médecin qui guérit mal, faute de connoître la cause de la maladie. In-8°de deux feuilles & demie. A Tubingue, chez* Heerbrand, 1784.

2. On voit à la fin de la dédicace, que l'auteur prend le nom de *Janus Irenæus Soliscus*; mais on attribue généralement ce poéme (du genre didactique) à M. *Jean-Frédéric* CLOSSIUS, *dont le mot* Soliscus *est l'anagramme.* L'ouvrage contient le détail de quelques observations sur des maladies qui n'avoient point été guéries, parce qu'on s'étoit mépris sur la cause, mais qui l'ont été lorsqu'on l'eut mieux connue.

Voici le précis de ces observations.

Un jeune homme auquel on avoit inoculé la petite vérole, fut attaqué d'une gonorrhée en apparence de mauvaise espèce sans être vénérienne. Cependant on la traita comme virulente, parce qu'elle étoit accompagnée de boutons sur le gland, d'inflammation & de phimosis. L'auteur suivit une autre méthode, & guérit le malade.

Une personne du sexe souffroit depuis longtems d'une ophthalmie chronique, rebelle à

tous les remèdes, parce qu'on n'en soupçonna pas la véritable cause qui étoit un amas de pus dans la cavité maxillaire, à la suite d'une chûte. L'auteur fit arracher quelques dents, & ayant donné par cette opération issue au pus, la guérison s'obtint facilement.

Une sciatique qui avoit long-tems tourmenté le malade, a été guérie par l'évacuation d'une bile corrompue.

Le pseudonyme consulté pour la stérilité d'un mariage heureux à tous autres égards, a reconnu que le frein du prépuce étant trop court, s'opposoit à la consommation d'un coït fécondant; il a fait une incision à cette membrane, & la femme est devenue enceinte.

Une fille de treize ans, attaquée de convulsions & d'autres symptômes qu'on attribuoit à la présence des vers dans le canal intestinal, fit infructueusement usage de toute espèce de vermifuge: on s'étoit mépris sur la cause; car voici comment l'auteur, qui l'a découverte, l'a décrit.

. . . . *Adest lasciva salaxque puella.*
Nos quoties visum materna ad tecta venimus,
Ambas conspicimus justo ferventiùs inter
Sese amplectentes, insuetaque basia dantes,
Sub quibus alterius linguam altera vibrat in ore,
Errantes animas labiis sugentibus, atque
Mammarum niveos dextris pressantibus orbes.
Prætereà interdùm pariter conclave relinquunt,
Cùmque revertuntur, nimius rubor ora colorat.
His visis, turpi tribadum quin crimine sese
Commaculent, dubium nobis non esse videtur.

Et en effet, en faisant des recherches, on trouva

Instrumenta aliquot tentos referentia penes.

On les brûle, on fouette la demoiselle, on enferme l'autre fille dans une maison de force, & tout se remet dans l'ordre; la demoiselle, devenue plus raisonnable, se guérit &, se maria quelque temps après.

A Treatise on the glandular disease of Barbadoes, &c. C'est-à-dire, *Traité sur la maladie des glandes à la Barbade, dans lequel on prouve que cette maladie a son siège dans le systême lymphatique; par* JACQUES HENDY, *membre de la Société royale d'Edimbourg, médecin de l'hôpital maritime de S. M. B. à la Barbade, & médecin général de la milice de cette île. A Londres, chez* Dilly, 1784.

3. La maladie qui fait le sujet de cet ouvrage, est la même que celle que le docteur Hillary a désignée sous le nom d'*éléphantiasis*: l'auteur prétend qu'elle est endémique à la Bardade; qu'elle n'attaque point les habitans des autres îles des Indes Occidentales, & qu'une personne qui l'a essuyée à la Barbade, est exposée aux rechûtes, si elle ne quitte pas ce séjour; tandis qu'elle s'en garantira, si elle se rend à Tabago, à Demerary ou ailleurs.

« Cette maladie, dit M. *Hendy*, est parfaitement caractérisée par les phénomènes qu'elle

produit dans le ſyſtême lymphatique ; c'eſt à-dire, par une eſpèce de corde dure ou rouge (quelquefois l'un & l'autre), qui ſuit le trajet ordinaire des vaiſſeaux lymphatiques vers les glandes du même nom. La partie affectée ſe tuméfie, devient luiſante & œdemateuſe. Cependant, à moins que la maladie ne ſoit récente, la partie ainſi gorgée ne reçoit pas l'impreſſion du doigt. L'inflammation réunie à la tuméfaction rendent roide & font contracter l'articulation qui en eſt la plus proche. »

« Lorſqu'au bout d'un tems plus ou moins long, ſelon la nature particulière des malades, la fièvre ſymptomatique diminue, l'enflure & l'inflammation locales perſévèrent & ſe ſoutiennent encore pendant quelques jours. Il eſt vrai que la tumeur diſparoît rarement tout-à-fait, principalement ſi la maladie attaque les extrêmités inférieures, quoiqu'il y ait pourtant des exemples que cet engorgement ait été entièrement diſſipé. »

« Dans certains cas la glande lymphatique reſte groſſe & dure, quelquefois même elle ſuppure. L'inflammation du vaiſſeau lymphatique eſt éryſipélateuſe, & ſe termine ſouvent par la gangrène : d'autres fois elle tient du rhumatiſme. Il y a des exemples d'abcès formés dans le tiſſu cellulaire, qui dégénèrent en ulcères très-difficiles à guérir. »

Comment accorder cette deſcription avec celle qu'a donnée le Dr. *Hillary* de cette maladie quand elle a ſon ſiège dans les extrémités inférieures, & que M. *Hendy* reconnoît pour être exacte ? Voici comment s'exprime le Dr. *Hillary* : La peau, qui au commencement étoit douce, quoiqu'il y eût enflure, devient peu-à-peu

rude & écailleuſe, ou plutôt la partie malade paroît couverte de verrues. On s'apperçoit qu'il y a eu antérieurement des crevaſſes & des déchirures; la jambe groſſit à chaque atraque; elle prend un volume monſtrueux, & ſa forme s'altére de mille manières différentes.

Les variations ſubites dans la température de l'air, & l'extrême ſéchereſſe de l'atmoſphère ſont, ſuivant M. *Hendy*, les cauſes auxquelles il faut attribuer l'*indigénat* de cette maladie dans cette île. Cependant, quoique la Barbade ſoit dépouillée d'arbres, comme le remarque l'auteur, les exhalaiſons de la mer devroient, ce ſemble, ſuffire pour corriger cette ſéchereſſe. On ſeroit plus porté à croire que les eaux de cette île contribuent à la formation de cette maladie. M. *Hendy* convient qu'elles ſont mauvaiſes & mal-ſaines dans la ville, ſans indiquer aucune raiſon qui puiſſe les corrompre là, plutôt que dans tout le reſte de l'île; d'où l'on peut conclure qu'elles ſont toutes de mauvaiſe qualité. Nous remarquerons enfin que l'auteur avance & aſſure, avec trop peu de fondement, que cette maladie eſt propre à la Barbade. On trouve, au contraire, qu'elle a la plus grande reſſemblance avec la *phlegmatia malabarica* des ſauvages, & l'*hyperſarcoſis ulceroſa pedum* de Kœmpfer.

Vonder Wiskung des mohnſaftes inder Luftſeuche, *&c.* C'eſt-à-dire, *De l'effet de l'opium dans les maladies vénériennes. On y a joint des obſervations concernant la médecine & l'hiſtoire naturelle, faites dans l'Amérique ſepten-*

trionale; par M. JEAN-DAVID SCHOPFF, *premier médecin des troupes du prince d'Anſpach. A Erlang, chez* Palm, 1781. *In-8°.*

4. M. *Délius* a compoſé la préface qui ſe trouve au commencement de cet ouvrage. Il y diſſerte ſur la variation de la maladie vénérienne, ſur les différentes méthodes de la combattre, & indique pour la guérir l'opium, moyen qui lui a été communiqué par M. *Schopff.* Il ne condamne cependant pas l'uſage du mercure, mais il veut qu'on l'emploie avec précaution; il déclare au reſte avoir guéri lui-même diverſes maladies vénériennes, ſans ſe ſervir de mercure ni d'aucune de ſes préparations.

M. *Schopff*, dans ſon écrit, vante beaucoup les vertus de l'opium contre la maladie vénérienne. C'eſt au haſard qu'on doit la découverte de ce moyen curatif. Un jeune homme attaqué de ce mal, après avoir inutilement tenté pluſieurs des préparations mercurielles & d'autres médicamens, ſe trouva très-affoibli; ſa foibleſſe étoit augmentée par l'inſomnie; il fit uſage de l'opium avec beaucoup de ſuccès; il reprit bientôt des forces, & ſa ſanté ſe rétablit. M. *Schopff* joint d'autres obſervations à cet exemple, & en promet encore un plus grand nombre. Il donnoit d'abord l'opium à petite doſe; &, ſuivant avec attention les différens ſymptômes, il l'augmentoit peu-à-peu. Il ne ſurvint aucun embarras dans le bas-ventre; &, s'il s'en fût préſenté, il auroit été facile d'y remédier.

La vertu de l'opium dans les maladies véné-

riennes eſt-elle due à ſes propriétés anodynes, antiſpaſmodiques, narcotiques & nervines, ou bien ce remède ſeroit-il un ſpécifique antivénérien? M. *Schopff* n'ôſe décider la queſtion; il attend des expériences ultérieures. Cependant il paroît porté à croire que l'opium agit comme ſpécifique, tandis que M. *Délius*, dans ſa préface, l'attribue plutôt à ſa vertu nervine.

Les autres obſervations de M. *Schopff* ont pour objet le climat de l'Amérique ſeptentrionale, que pendant quatre ans il a étudié avec ſoin, & les maladies communes à cette contrée. Pendant l'été c'eſt l'apoplexie : au mois de juin 1778, cinquante neuf ſoldats périrent en combattant, ſans avoir reçu aucune bleſſure, mais par la ſeule chaleur du ſoleil. Il y règne ordinairement en été une eſpèce d'exanthème particulière à ce pays. La peau ſe couvre de taches rouges, plus ou moins grandes, avec démangeaiſons; elles diſparoiſſent ou reviennent, ſelon les degrés de chaleur. Ces taches paroiſſent plus facilement ſur ceux qui s'expoſent au ſoleil. Par l'ouverture des cadavres, M. *Schopff* a trouvé le plus ſouvent dans le cœur & dans les gros vaiſſeaux, des polypes, tantôt grands, tantôt petits, qui avoient la ténacité, l'épaiſſeur & la blancheur de la croûte inflammatoire. Il remarquoit des membranes inorganiques & gélatineuſes, qui, après des inflammations, couvroient la ſurface du poumon & des autres viſcères. Il en attribue la cauſe à l'uſage trop fréquent des liqueurs ſpiritueuſes. La première année que les étrangers habitent ce continent, la piqûre des couſins forme preſque autant de tumeurs; cet effet n'a pas lieu les années ſuivantes.

A practical Treatise on the efficacy of ſtizolobium or cowhage internally adminiſtred, &c. C'eſt-à-dire, *Traité ſur l'efficacité du ſtizolobium ou cowhage, adminiſtré à l'intérieur dans les maladies occaſionnées par les vers ; par M.* GUILLAUME CHAMBERLAINE, *chirurgien, in-8°. A Londres, chez* Murray, 1784.

5. Les ſiliques du *dolichos urens* ſont pourvues de ſoies très-piquantes qu'on a données avec ſuccès contre les vers. On les fait prendre dans de la thériaque, du miel, ou enfin dans le mucilage de gomme arabique. Le ſyrop ordinaire n'eſt pas aſſez viſqueux pour cela. Il paroît que ces ſoies agiſſent mécaniquement ſur les vers; car la décoction ou l'infuſion de ces ſiliques ne produit aucun effet, tandis qu'en adminiſtrant ces ſoies en ſubſtance, elles ſont un excellent vermifuge. Comme ces piquans ne font aucune impreſſion dangereuſe ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, on n'en détermine point la doſe, quoiqu'il convienne de les preſcrire d'abord en petite quantité, qu'on peut enſuite augmenter par degrés.

Nous remarquerons, à cette occaſion, que M. *Charles Bryant* (flora diætica, &c. c. a. d. flore diététique, ou hiſtoire des plantes alimentaires, tant indigènes qu'exotiques, par *Charles Bryant*, de Norwich, *in-8.* à Londres chez White, 1783), propoſe d'eſſayer la ſubſtance piquante ſoyeuſe dont le fruit de l'églantier eſt rempli, pour la ſubſtituer au cow-itch, ou ſtizo-

lobium, comme l'appelle M. *Chamberlaine*. Cette idée paroît mériter d'autant plus d'attention, que les siliques du Cowhage perdent facilement leurs soies, & qu'il est très-difficile de s'en procurer une certaine quantité.

Dissertatio medica de diathesi sanguinis inflammatoria, &c.; *par M. VALENTIN-ANTOINE LAPPENBERG, du duché de Brême, docteur en médecine & en chirurgie. A Gottingue, chez* Dieterich; *à Strasbourg, chez* Kœnig, *1783. In-4° de 56 pag.*

6. Ce petit ouvrage devoit contenir quatre parties : la première auroit exposé les sentimens des chimistes, & des physiologistes, sur l'état du sang en santé : la seconde étoit destinée à traiter des changemens que le sang éprouve ordinairement dans les fièvres : la troisième fait l'objet de cette dissertation, & la quatrième auroit parlé de la putridité ; mais des raisons particulières ont empêché l'exécution de ce projet. De sorte que M. *Lappenberg* s'est contenté de disserter sur la disposition inflammatoire du sang. Peut-être qu'un jour ce jeune docteur effectuera son premier plan. Quoi qu'il en soit, après un préambule sur le sang dans l'état de santé, M. *Lappenberg* entre en matière. Il rapporte & compare les diverses opinions des auteurs sur le changement que le sang éprouve dans les fièvres inflammatoires. Les uns prétendent que l'essence du sang enflammé & la cause des fièvres inflammatoires consistent dans l'épaississement &

la viscosité de ce fluide; d'autres, au contraire, comme *Hewson*, que c'est dans son atténuation; d'autres que c'est dans son acrimonie; d'autres enfin, que c'est dans son épaississement & son acrimonie réunis.

M. *Lappenberg* explique les raisons sur lesquelles chacnn appuie son sentiment. Il essaie de les réfuter ou de les approuver: il ne décide pas précisément la question, il demande des observations & des expériences ultérieures. Sa dissertation inaugurale est dédiée à M. *Jean-Georges Busch*, professeur public de mathématiques au collége de Hambourg, qui a toujours pris un soin particulier de son éducation.

Remarks on the ophthalmy, psorophthalmy and purulent eyes, *&c.* C'est-à-dire, *Remarques sur l'ophthalmie, la psorophthalmie & les yeux purulens; par* JACQUES WARE, *chirurgien. In-8° de 133 pag. A Londres, chez* Dilly, 1780.

7. A la suite d'une courte description de l'œil, l'auteur expose les différentes espèces d'inflammation des yeux: il nous dit qu'il a souvent remarqué qu'une très-légère rougeur est accompagnée d'une douleur extrême, tandis que cette douleur est fréquemment très-supportable, lors même que la rougeur & la tuméfaction sont très-fortes. La lumière fait ordinairement beaucoup de peine aux malades; & pour garantir leurs yeux de son impression, il faut avoir recours aux gardes-vue, ou tenir les malades renfermés dans des chambres

obſcures. Les compreſſes ou les bandages occaſionnent des frottemens, & ne conviennent point. Lorſque dans l'ophthalmie les élancemens douloureux traverſent l'œil & la tête vers l'occiput, on peut conclure que l'inflammation eſt forte & menace de tourner en ſuppuration.

Les ophthalmies inflammatoires ſont ſouvent épidémiques, & alors elles ſont aſſez ordinairement catarrhales. Si l'œil s'enflamme à cauſe de l'irritation excitée par des corps étrangers qui y ſont tombés, on réuſſit quelquefois à les en faire ſortir, & à arrêter les ſuites de leur préſence, avec des injections. Dans les ophthalmies ſurvenues à des gonorrhées virulentes répercutées, l'écoulement qui ſe fait reſſemble à celui de la matière gonorrhoïque.

L'évacuation du ſang paroît un des ſecours les plus efficaces dans l'ophthalmie. L'auteur conſidère les effets des diverſes ſaignées relativement à cette maladie ; il remarque que l'ouverture de l'artère temporale a été généralement regardée comme d'une très-grande utilité; & en appréciant ce point de pratique, il avance 1° que la quantité de ſang qu'on obtient par cette artériotomie, n'eſt pas ſuffiſante pour produire un grand effet, & 2° que les hémorrhagies très-embarraſſantes & même dangereuſes qui ſurviennent quelquefois plus ou moins long-temps après cette ſection, doivent rendre circonſpect ſur leur uſage. Ces raiſons lui font préférer l'application des ſangſues aux tempes; ou bien, ſi la maladie réſiſte, il coupe l'artère temporale en travers, au moyen de quoi non-ſeulement il ſe fait une évacuation conſidérable de ſang, mais il s'opère encore une dérivation très-ſalutaire.

Quant aux ſangſues appliquées près des paupières, ou, ce qui pis eſt encore, ſur ces couvercles mêmes, elles entraînent quelquefois une tuméfaction très-conſidérable de ces parties, & augmentent pour un certain temps l'irritation de l'œil malade. M. *Ware* conſeille de ne jamais en appliquer ſur ces endroits, mais ſeulement aux tempes où il recommande de ne pas en appliquer moins de trois à la fois; & afin de prévenir l'inconvénient dont nous venons de parler, de les placer le plus près que faire ſe peut les unes des autres dans l'enfoncement des tempes, à environ un pouce & demi de l'angle externe de l'œil.

Il attend que les ſangſues aient quitté priſe, & que l'hémorrhagie conſécutive ſoit arrêtée pour appliquer ſur l'endroit même un emplâtre véſicatoire de la grandeur d'une demi-couronne; & l'expérience l'a convaincu que, ſi ces deux moyens curatifs ſont employés près l'un de l'autre, ils procurent le plus grand avantage.

Outre ces remèdes généraux, M. *Ware* a recours à l'uſage extérieur de la teinture thébaïque de la pharmacopée de Londres. Il a été témoin d'un grand nombre de faits qui établiſſent l'efficacité de ce médicament dans cette affection. On en fait tomber tous les jours une fois deux ou trois gouttes dans l'œil; il excite d'abord aſſez ordinairement une douleur vive, qui toutefois n'eſt pas de durée, & fait place à un ſoulagement ſingulier. Dès la première fois qu'on l'adminiſtre, l'inflammation diminue ſouvent conſidérablement, & ſe diſſipe communément en peu de jours. Quelquefois la guériſon s'opère plus lentement. L'auteur n'a rencontré

que très-peu de cas dans lesquels ce remède ait été infructueux. Il est impossible, selon lui, de prévoir si la teinture thébaïque réussira ou non: il faut l'essayer, & on le peut sans crainte, attendu que si elle ne fait pas du bien, elle ne fait jamais de mal. La première tentative suffit, pour juger si elle convient ou non. Ne produit-elle pas l'effet désiré, on en suspendra l'usage, & on insistera sur la saignée; on reviendra aux sangsues & aux purgatifs; après quoi on fera un nouvel essai avec la teinture thébaïque, qui alors est assez ordinairement suivi de succès.

M. *Ware* a reconnu qu'il n'y a que la teinture thébaïque préparée d'après la formule de cette pharmacopée, qui ait la propriété indiquée. Vainement a-t-il tenté de lui substituer une infusion aqueuse d'opium, ou une infusion vineuse des autres substances qui entrent dans sa composition; elles ont été insuffisantes ou ont absolument échoué. Une fomentation faite avec les têtes de pavot, & appliquée chaudement a soulagé la partie malade; & si l'ophthalmie étoit légère, elle a suffi pour la dissiper; mais pour peu qu'elle fût grave, elle a été très-souvent inutile, & il a fallu y joindre l'usage de la teinture thébaïque.

L'eau de Goulard ne convient que dans les inflammations récentes & de cause externe; elle ne réussit point dans les autres. M. *Ware* a observé la même efficacité que M. *Falk* à une solution d'un grain de sublimé corrosif dans quatre onces d'eau distilée contre les ophthalmies vénériennes. Il a même remarqué qu'elle dissipe les taies en très-peu de temps; qu'elle calme les cuissons & les chaleurs aux yeux des personnes échauffées à force de travail.

Le trichiaſis qui, eſt ſouvent une cauſe de fortes ophthalmies, demande des ſecours chirurgicaux ; il dépend ordinairement d'une inverſion de la paupière, & particulièrement de celle d'en bas. Si c'eſt la paupière ſupérieure qui en eſt affectée, cet accident eſt dû communément au relâchement du muſcle releveur, tandis que ſi ce vice attaque la paupière inférieure, il faut l'attribuer au relâchement des tégumens communs, & au froncement de la partie inférieure du muſcle orbiculaire. Pour guérir le trichiaſis à la paupière ſupérieure, il faut irriter, fortifier & raccourcir le muſcle releveur. On emportera une partie des tégumens de la paupière d'en bas, ſi c'eſt elle qui eſt renverſée. Quelquefois la cauſe tient au raccourciſſement & à la conſtriction du tarſe, & dans ce cas, le traitement conſiſte dans la ſection de ce bord cartilagineux.

Pour appuyer ce qu'il dit concernant les vertus de la teinture thébaïque, l'auteur donne le détail de dix maladies contre leſquelles il l'a employée avec le plus grand ſuccès. Elle a réuſſi dans les inflammations cauſées par un refroidiſſement, dans un chemoſis, dans une ancienne ophthalmie, ſuite de la petite vérole, qui avoit déja duré ſix ans, & dans une autre ancienne ophthalmie qui datoit de douze ans ; dans des inflammations aux yeux, à la ſuite de la rougeole, ou de l'opération de la cataracte. Quelquefois la douleur que ce remède occaſionne ſe ſoutient une heure entière. L'auteur a vu une fois que ſon uſage a entraîné de violentes douleurs, ſans amener aucun amendement ; il fit appliquer des ſangſues & un véſicatoire. La ſeconde tentative fut également

douloureuſe & infructueuſe ; cependant, après avoir employé une ſeconde fois les ſangſues & un véſicatoire, cette teinture réuſſit.

L'onzième obſervation contient l'hiſtoire d'une inverſion remarquable de la paupière & de ſa guériſon. Cet accident venoit du relâchement du muſcle releveur. On fit une inciſion depuis l'angle interne de l'œil juſqu'à l'angle externe; on découvrit les fibres du muſcle le plus près poſſible du bord de la paupière : on irrita avec un fer chaud qu'on fit paſſer à trois repriſes différentes ſur le muſcle : le malade guérit par ce moyen.

L'auteur définit la pſorophthalmie, une eſpèce d'inflammation des bords des paupières, accompagnée d'un amas de matière épaiſſe puriforme à ces couvercles, laquelle, par l'évaporation des parties fluides pendant la nuit, les colle enſemble. Cette maladie dépend probablement d'un vice des glandes de Meibomius, qui ſéparent alors une matière âcre glutineuſe. Il eſt ſouvent une ſuite de la petite vérole ou de la rougeole, quelquefois de l'inflammation. Communément il n'intéreſſe que les bords des paupières; cependant quelquefois il s'étend auſſi ſur toute la paupière, & gagne même la joue où il cauſe une inflammation éryſipélateuſe & des excoriations qui demandent des remèdes antiphlogiſtiques.

La pſorophthalmie n'eſt, la plupart du temps, qu'un vice local, quoiqu'elle puiſſe être compliquée des virus vénérien ou ſcrophuleux : dans ces cas feu M. *Fothergill* conſeilloit le quinquina & le calomel : dans les autres cas où la maladie eſt purement locale, l'onguent citrin de la pharmacopée de Londres, eſt

eſt un remède immanquable. Voici la formule de cet onguent :

℞. *Mercurii vivi.* . . . . ℥ j.
Spir. nitri. . . . . ℥ ij

Digere ſuper arenam ut fiat ſolutio, quæ calidiſſima adhuc miſceatur cum axongiæ porcinæ liquefactæ & in coagulum tendentis ℔. j. *ſtrenuò agitando in mortario marmoreo ut fiat unguentum.*

On enferme cet onguent dans une petite boîte : lorſqu'on veut s'en ſervir, on l'approche d'une chandelle au point que la ſurface ſe fonde ; on en détache enſuite un peu avec l'index, & on frotte le bord de la paupière. On répète cette onction toutes les vingt-quatre heures une fois. Le matin, ſi les paupières ſont collées, il faut les humecter avec du lait chaud, & ſe bien garder de les ſéparer de force.

Si la pſorophthalmie eſt jointe à l'ophthalmie, il faut d'abord diſſiper celle-ci au moyen de la teinture thébaïque ; & ſi la première eſt d'origine écrouelleuſe ou vénérienne, l'onguent indiqué ne ſuffira pas ſeul ; il faut combattre le virus étranger par des remèdes appropriés. Quelquefois, lors des premières applications de cet onguent, il ſurvient de grandes douleurs ; mais à meſure qu'on le répète, il ceſſe d'exciter des ſenſations pénibles. Ce remède a réuſſi dans des pſorophthalmiés de très-ancienne date.

Les enfans naiſſent ſouvent avec les yeux rouges, tuméfiés, chargés d'une matière purulente jaune & épaiſſe, qui couvre fréquemment tout le globe de l'œil. Toutes les fois que l'enfant pleure ou qu'on veut lui ouvrir les yeux, les paupières ſe renverſent ; & comme

on ne facilite pas l'écoulement de cette humeur tenace, elle s'amaſſe, irrite l'œil, occaſionne des inflammations, des ulcères, des taies. Toutes les méthodes curatives qu'on a tentées juſqu'ici, ont été inſuffiſantes. La cauſe prochaine de cette maladie eſt une congeſtion de mucoſités qui prennent la forme purulente : les remèdes qui conviennent, ſont les aſtringens. L'auteur ſe ſert dans ce cas de la compoſition ſuivante :

℞. *Vitrioli romani*, } *Bol. Armen.* } . . . . . ãa ℥ iv.
Camphor. . . . . ℥ j.

M. F. pulv. de quo projice in aquæ bullientis ℔ iv. *unciam unam ; remove ab igne, ut ſubſideant fœces.*

Lorſqu'on veut adminiſtrer ce médicament, on ajoute à deux onces d'eau de fontaine, une drachme de cette liqueur : on injecte ce mélange entre les paupières, en inſinuant le bout de la ſeringue à l'angle extérieur de l'œil. Si la maladie eſt légère, on peut encore étendre davantage cette ſolution, & l'injecter deux fois par jour. On la laiſſera plus concentrée, lorſque la maladie eſt plus violente, & on ne l'emploiera qu'une fois en vingt-quatre heures.

Tous les émolliens, à en croire M. *Ware*, ſont préjudiciables : le renverſement des paupières vient du relâchement de la membrane interne ; & , dans ce cas, on peut même couvrir les yeux avec des compreſſes humectées de cette liqueur affoiblie. S'il y a beaucoup d'enflure, & que l'inflammation ſoit grande, on fera bien de faire mordre les ſangſuës aux tempes, & d'y appliquer enſuite un

emplâtre véficatoire : on prefcrira en même temps des purgatifs ; & l'inflammation étant violente, on aura recours à la teinture thébaïque. Si le fujet fe reffent des fcrophules, on réunira le traitement anti-écrouelleux aux remèdes indiqués.

L'auteur a eu foin de confirmer l'utilité de ces préceptes par des obfervations pratiques. Il a vu des malades qui rendoient du fang par les yeux, guérir par l'ufage de fa liqueur ftyptique : une autre fois les paupières enflées au point d'égaler une noix, ont repris peu à peu leur volume ordinaire, quoiqu'il eût fallu deux mois pour terminer cette guérifon. M. *Ware* n'a vu échouer fon remède que dans quelques cas anciens & négligés.

Le dernier article de cet ouvrage concerne une fille de dix-fept ans, qui, attaquée d'un mal de dents violent pendant quelques jours, devint aveugle lorfque cette douleur eut ceffé. L'électricité a diffipé cette cécité, qui vraifemblablement étoit rhumatifmale.

A Syftem of Surgery, &c. c'eft-à-dire, *Syftéme de Chirurgie ; par M.* BENJAMIN BELL, *membre du collège royal des chirurgiens d'Edimbourg, 2 vol. in-8°. A Londres, chez* Robinfon, 1784.

8. L'auteur traite dans ce volume, de la taille, de l'incontinence & de la fuppreffion de l'urine, des obftructions dans le canal de l'urètre, de la fiftule au périnée, des hémor-

rhoïdes, des condylomes, des chûtes du fondement, de l'imperforation de l'anus, de la fistule au rectum, de la paracentèse du thorax & de l'abdomen, de l'œsophagotomie, de l'amputation des seins cancéreux.

Cet ouvrage, quoiqu'en grande partie compilé, est néanmoins enrichi de réflexions très-lumineuses & d'additions considérables aux connoissances actuelles en chirurgie. Nous en pourrions citer plusieurs exemples; mais nous sommes arrêtés par la difficulté du choix.

Dispensatorium pauperum, à Facultate medica Pragensi concinnatum: *Dispensaire des pauvres, préparé par la Faculté de médecine de Prague, édité par* JOSEPH GODEFROI MIKAN, *docteur en médecine, professeur ordinaire, vice-directeur & conseiller de santé de l'Empereur. A Prague & à Vienne, chez* Schonfeld; *se trouve à Strasbourg chez* Kœnig, 1783. *In-8° de 78 pag.*

9. C'est par ordre de l'Empereur JOSEPH, que la Faculté de médecine de Prague a composé cet opuscule. Son but est de donner un choix des meilleurs médicamens, recommandables par leur simplicité, leurs vertus, & surtout par la modicité des prix, afin que le traitement gratuit des pauvres ne devienne pas trop onéreux aux fonds publics, aux hôpitaux, & aux autres établissemens semblables. Quoique le nombre des médicamens simples & com-

posés soit bien moins considérable dans cette pharmacopée que dans les autres, on l'auroit encore diminué; mais on a jugé à propos d'en laisser subsister plusieurs, en faveur des composés dans lesquels ils entrent : ils ont été notés d'une croix, & l'on y a joint le prix comme aux autres.

On a aussi marqué d'un astérisque tous les remèdes chers, dont on ne peut absolument se passer dans certains cas, mais que l'on n'emploie guères qu'à très petite dose.

Choisir les médicamens les plus efficaces, & en même temps les moins chers, c'est le plan que suivent constamment les médecins de Prague. Dans ce dispensaire économique, on voit avec plaisir que l'eau de fontaine distillée simple, &, s'il en est besoin, l'infusion d'herbes & de fleurs, remplace ici toutes les eaux distillées. On n'y trouve aucun sirop, si ce n'est celui de cassonade, & quelquefois le miel : les esprits de nitre & de sel dulcifiés, moins chers que la liqueur anodyne minérale d'*Hoffmann*, en tiennent lieu, ainsi que de tous les médicamens éthérés analogues. Le suc de raifort avec le miel, & la décoction d'orge, se prescrivent au défaut des conserves appelées *antiscorbutiques*.

Au catalogue des médicamens simples, on a ajouté pour les végétaux seulement, les noms systématiques du chevalier *de Linné*.

Zeæ maïdis morbus ad ustaliginem vulgò relatus, &c. *Essai physico-medical sur une maladie du maïs, rapportée ordi-*

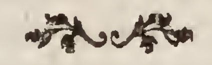
nairement à la carie ; par M. FRANÇ. JACQUES IMHOF, d'Arau dans le canton de Berne, avec une planche en taille-douce. A Strasbourg, chez Heitz, *1784. In-fol. de 36 pag.*

10. On compte ordinairement cinq maladies des grains, ſavoir, l'ergot, le charbon, la carie, l'avortement ou rachitiſme, & la rouille. La maladie du maïs, dont il eſt ici queſtion, en diffère conſidérablement, & ne doit être confondue avec aucune des précédentes. Celle-ci a des caractères vraiment particuliers, & des effets propres, qu'on n'a obſervés dans aucune autre eſpèce de grain. La partie de la plante qu'elle attaque commence par s'enfler ; ſa ſubſtance ſe remplit & ſe gonfle par une liqueur aqueuſe, dont une poudre noirâtre occupe enſuite la place. Au reſte il n'eſt, pour ainſi dire, point de partie du maïs, qui ſoit à l'abri de cette maladie.

M. *Imhof* donne une deſcription botanique très-détaillée de cette plante : il examine en particulier toutes ſes parties qui ſont ſujettes à devenir la proie du mal ; il le décrit, en ſuit tous les progrès, & en obſerve tous les effets. Il n'oublie pas ſon hiſtoire littéraire. Le premier qui en ait parlé eſt l'illuſtre *Charles Bonnet*, qui lui donne le nom de *boſſe*. D'autres écrivains ont regardé cette maladie comme une plante paraſite, du genre des lycoperdons, & uniquement particulière au maïs. M. *Hermann* même, ce célèbre profeſſeur de l'univerſité de Strasbourg, digne ſucceſſeur de M. *Spielmann*, que M. *Imhof* ſe glorifie avec juſtice d'avoir

eu pour maître & pour guide, avoit d'abord embrassé ce dernier sentiment; mais il l'a bientôt abandonné, convaincu de la vérité des observations de son disciple.

M. *Imhof* ne prétend cependant point assigner très-définitivement la nature & la cause de ce mal, de cette poussière sur-tout qui succède à la liqueur aqueuse; il se contente de réfuter d'une manière solide plusieurs opinions fausses à ce sujet. Il fait voir que les animalcules n'entrent pour rien dans la formation de la maladie; que si on en trouve dans la poussière, ce n'est qu'après qu'elle s'est corrompue, ou qu'on l'a fait infuser. Ce mal cause quelquefois de grands dégâts dans les champs de maïs. Un moyen d'y remédier, selon M. *Aymen*, c'est de couper la plus part des panicules de fleurs mâles, avant la maturité des anthères; car, dit-il, si on les coupe trop tard, ce que les cultivateurs font souvent dans différentes provinces de France, alors les fleurs femelles, privées du suc nécessaire, deviennent stériles, ou sont attaquées de cette maladie. Mais, observe M. *Imhof*, cette opération est absolument inconnue aux environs de Strasbourg, & cependant la maladie du maïs y est ordinairement fort rare. Notre jeune auteur a rendu sa dissertation la plus complette possible. Il a fait différentes expériences intéressantes, que nous sommes fâchés de ne pouvoir détailler. Il a dédié cet essai à l'illustre M. *Hermann*, dont il a assurément beaucoup à se louer.



Mémoire ſur les différentes manières d'administrer l'électricité, & Obſervations ſur les effets qu'elles ont produits; par M. MAUDUYT: *extrait des Mémoires de la Société royale de médecine, imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1784; chez* Théophile Barrois le jeune, *quai des Auguſtins. In-8° de 301 pag.*

11. Ce Mémoire, dit l'Auteur, « a pour but, 1°. de réunir ſous un même point de vue, ou de ſuite dans un même écrit, les différentes manières d'adminiſtrer l'électricité; 2°. de citer les diverſes maladies dans leſquelles ce remède a été mis en uſage, la manière dont il a été employé dans chaque maladie, & les effets bons ou mauvais qu'il a produits dans les différens cas, & ſuivant les méthodes différentes ſelon leſquelles il a été employé. »

Les moyens d'adminiſtrer l'électricité ſont, 1°. le bain électrique; 2°. les étincelles; 3°. la commotion.

M. *Mauduyt* regarde le bain électrique comme le moyen le plus doux & le plus convenable aux ſujets délicats & ſenſibles; c'eſt pour cela qu'il lui a paru « propre à ſonder, dit-il, le tempérament des malades, à prévoir les effets dont l'électricité pourra être ſuivie à leur égard; & c'eſt pourquoi il a cru prudent de débuter toujours, dans les traitemens, par le bain électrique pendant quelques jours. »

Les étincelles demandent d'autres procédés

que le bain. M. *Mauduyt* les décrit, mais ils sont trop connus pour être rapportés ici. Les effets sensibles de ce moyen sont, 1°. la contraction du muscle frappé par les étincelles; 2°. le soulevement & souvent la scission de l'épiderme au point frappé, & sous la petite vésicule qui a lieu, une légère élévation du corps muqueux avec la forme d'un petit bouton applati, à surface inégale & épanouïe comme les fleurs rosacées; 3°. la rougeur des points qui ont été frappés. Ces effets annoncent que les étincelles sont propres à réveiller dans les muscles leur force contractive, & à rappeller les humeurs de l'intérieur au dehors; c'est pourquoi M. *M.* *** pense « qu'elles conviennent spécialement dans la paralysie, dans les cas d'atonie, de foiblesse, de stupeur & d'engourdissement. M. *de Sauvages* est un des premiers, & peut-être le premier qui ait conseillé de se borner aux étincelles. Le plus grand nombre des physiciens ont depuis, à son exemple, renoncé aux commotions, les réservant pour des cas particuliers. »

La manière d'administrer les étincelles est, 1°. de les tirer des parties paralysées; 2°. lorsqu'il n'y a que certains muscles de ces parties qui soient affectés, de ne les tirer que de ces muscles; 3°. d'en tirer aussi le long du trajet des principaux nerfs qui se distribuent aux parties affectées. On tire des étincelles du visage, de l'œil, de l'oreille, & de quelques parties internes avec des instrumens, dont M. *M.* *** donne la figure dans les deux planches qui se trouvent à la fin de son Mémoire.

Quant à la commotion, ainsi appellée, parce qu'elle secoue, meut, & agite fortement les

membres qui en éprouvent l'impreſſion, on l'employa dans les premières tentatives de l'application de l'électricité à la cure des maladies. M. *de Haën*, qui employoit la commotion, dit en avoir obtenu de nombreux & grands ſuccès, ſur-tout dans les paralyſies, les tremblemens & les maladies convulſives. Ce moyen employé à Paris, à l'hôtel royal des Invalides, n'eut aucun ſuccès. M. *de Sauvages* fut un des premiers qui conſeilla de n'électriſer les malades que par ſimples étincelles, ou par bain; & ce conſeil fut adopté & ſuivi par la plus part des phyſiciens. M. *M.* *** s'eſt ſervi de la commotion dans l'hémiplégie & dans la goutte-ſereine; il n'en a fait uſage dans la première maladie, que lorſque l'affaiſſement, le défaut de reſſort & l'atonie, étoient très-conſidérables. Il n'en a point obtenu de ſuccès.

M. *Mauduyt* donne un précis de l'ouvrage de M. *Cavallo*, & de la diſſertation de M. *Wilkinſon* ſur l'électricité. Un des principes de M. *Cavallo* eſt, que la force électrique ne doit jamais excéder le degré que le malade peut ſouffrir ſans peine, l'expérience ayant démontré que quand il lui eſt fort déſagréable, il s'en trouve rarement bien; il croit auſſi que les étincelles répondent mieux aux vues médicales que les chocs les plus violens; & M. *M.* *** a éprouvé de même que l'électricité qui fatigue les malades, eſt rarement avantageuſe. M. *M.* *** expoſe enſuite les différentes manières d'adminiſtrer l'électricité, connues depuis un petit nombre d'années En rapportant les différentes maladies dans leſquelles MM. *Cavallo* & *Wilkinſon* ont employé l'électricité, M. *Mauduyt* rapporte en même temps les obſerva-

tions qui lui ſont particulières ſur les mêmes cas, & on ne ſauroit aſſez louer la bonne foi & l'impartialité qu'il fait paroître à cet égard. Des auteurs graves certifient l'efficacité de l'électricité dans la goutte-ſereine : d'autres regardent ce moyen comme inutile, & aſſurent qu'il n'a rien produit entre leurs mains. M. *M.* *** penſe que ces contradictions viennent ou de la différence des méthodes qu'on a employées, ou de la différence des cauſes de la goutte-ſereine, ou bien de ce qu'on a ſouvent regardé comme goutte-ſereine, ce qui n'en étoit pas une. Quant à M. *M.* *** il avoue que ſon expérience, par rapport à cette maladie, eſt très-bornée, quoiqu'il ait entrepris d'en traiter pluſieurs.

L'électricité *poſitive*, appliquée aux maladies nerveuſes, n'ayant fait qu'augmenter l'irritation, on penſa que l'électricité *négative* auroit un effet contraire. M. *M.* *** ne croit pas que les effets de ces deux électricités ſoient oppoſés comme leurs noms : il dit ne connoître encore aucun fait qui prouve l'utilité de cette dernière méthode. Il a tenté de l'appliquer au traitement des maladies nerveuſes ; il l'a adminiſtrée à cinq malades : il n'a produit aucun effet ſur deux ; les trois autres n'ont pris qu'un petit nombre de ſéances. Leurs ſymptômes en ont cependant été augmentés : ainſi, ce qui paroît eſſentiellement diſtinguer M. *M.* *** de tous ceux qui ont écrit ſur l'électricité, c'eſt la circonſpection avec laquelle il juge les faits, c'eſt cette bonne foi avec lui-même & avec le public, qui caractériſe la vraie philoſophie, & ſans laquelle on eſt indigne d'annoncer la vérité. Tout le monde lui ſaura bon gré des efforts

qu'il fait pour la trouver, quand même ses recherches seroient vaines.

Le Mémoire de M. *Mauduyt* se termine par un Catalogue des auteurs qui ont traité de l'électricité; il montre par conséquent à ceux qui voudront en faire une étude particulière, les sources où ils doivent puiser.

Collection de Mémoires chimiques & physiques; par M. QUATREMERE DISJONVAL: *Tome I. A Paris, chez* Didot le jeune, *libraire, quai des Augustins. In-4° de 310 pag.*

12. Ce premier tome contient quatre Mémoires. Le premier a pour objet l'*analyse & l'examen chimique de l'indigo, tel qu'il est dans le commerce pour l'usage de la teinture.* Le second roule *sur les moyens d'assigner des différences entre la marne, la craie, la pierre à chaux & la terre des os, que la plupart des chimistes ont jusqu'à présent confondues dans la classe des terres calcaires.* Le troisième est un *essai sur les caractères qui distinguent les cotons des diverses parties du monde, & les différences qui en résultent pour leur emploi dans les arts.* Le quatrième offre des *recherches sur les moyens de combiner intimément les acides nitreux & marin avec la terre magnésienne, pour en obtenir des sels réguliers & permanens.* Ces Mémoires, couronnés par différentes Académies, portent déja par conséquent un caractere qui doit leur assurer le suffrage du public, ou du moins les faire lire avec une prévention favorable.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

DE L'ALLEMAGNE ET DU NORD.

1°. La vie d'*Abu Osaibah Rhasès*, traduite de l'arabe en latin, par feu *Reisk*, recteur de l'école de saint-Nicolas de Leipsick, va être imprimée par les soins du docte M. *Gruner*.

2°. L'histoire des muscles de l'homme, par *Albinus*, avec huit planches gravées; nouvelle édition latine, augmentée de notes. A Francfort & à Léipsick, chez *Goebhards*, 1784, grand *in*-4°.

3°. La Nosologie méthodique de *Sauvages*, abrégée, avec l'apparat de *Cullen*, par M. *C. F. Daniel*, professeur de Halle. A Léipsick, chez *Schwihers*, trois volumes grand *in-8°*.

4°. Les Préceptes de médecine pratique, à l'usage des chirurgiens d'armées & des villages d'Autriche, par le baron de *Storck*, traduits de l'allemand en latin, par *Schosulan*, seconde édition. A Vienne, chez *Hartmann*, deux volumes grand *in-8°*.

5°. Description du trésor des os malades, de *Hovian*, par *A. Bonn*, avec une dissertation sur le cal. A Amsterdam, & se trouve à Léipsick, chez *Beygang*, *in-4°*.

6°. Cynosure pour visiter annuellement les pharmacies du royaume de Bohême, selon la quatrième édition de la pharmacopée austriaco-provinciale. A Prague & à Vienne, chez *Lenoble de Schoensel*, *in-folio*.

7°. Obfervations de *Pierre Camper*, fur les changemens que les calculs éprouvent dans la veffie, traduites du hollandois en latin, par *Jofeph-Gerard Szombathy*. A Peft, chez *Weingand & Koepf*, *in-4°*.

8°. Pharmacopée navale ruffe, publiée par *Bacheracht*, à Petersbourg, en 1783, *in-8°*. réimprimée à Léipfick.

Dans la nouvelle édition on a omis les noms *Ruffes*, & l'on a traduit de cette langue en latin le mémoire fur l'ufage des médicamens.

9°. Pharmacopée fuédoife, réimprimée d'après l'édition de Stockholm de 1779. A Léipfick & à Altona, chez, *Hellmann*, *in-8°*.

10°. Règles de la faignée, felon les caufes mêmes des maladies, par *Jacques Wernifcheck*. A Vienne, chez *Wappler*, grand *in-8°*.

11°. Obfervations fur la racine de Benoite, par *R. Buchhave*, nouvelle édition corrigée, augmentée de nouvelles expériences. A Copenhague, chez *Faber & Nitzke*, *in-8°*.

Nous avons fait connoître la première édition de ces opufcules dans le tome foixantième de ce journal.

12° Traité fur les fièvres intermittentes, par *Triller*. A Prague & à Vienne, chez *Schoenfeld*, *in-8°*.

13°. Supplément aux Elémens phyfiologiques de *Haller*, partie quatrième. A Laufanne, chez *Pott*, grand *in-4°*.

14°. Elémens de la doctrine de la pefte, par *Martin Lange*. A Vienne, chez *Graffer*, *in-8°*.

15°. Le troifième volume de l'apparat des

médicamens de *Murray*. A Gottingue, chez *Dieterich*, *in-8°*.

16°. De quelques objets principaux qui concernent l'art des accouchemens, par M. *Chretien-Jacques-Théodore de Meza*. A Copenhague, chez *Proſt*.

On ne trouve rien dans cet écrit qui n'ait déja été dit cent fois.

17°. Obſervations de médecine, par *Charles de Mertens*, partie deuxième. A Vienne, chez *Wappler*, *in-8°*.

18°. Inſtitutions pathologiques, par *Macaire de Saint Elie*, ſeconde edition, revue & corrigée. A Gratz, chez *Weingand*, *in-8°*.

19°. Tiſſot, de la maladie noire, de la variole, de l'apoplexie & de l'hydropiſie. A Lauſanne, chez *Pott*, *in-8*.

20°. Hiſtoire de la cardialgie hectique, contenant les obſervations medicinales de tous les ſiècles, par *Wenceſlas Trnka de Kezowitz*. A Vienne, chez *Sonnenleithner*, *in-8°*.

Recueil qui n'eſt pas des plus ſoignés ni des mieux faits, dans lequel on ne trouve pas tout ce qui peut ſervir à connoître & à guérir cette maladie : c'eſt une compilation qui paroît faite ſans jugement.

21°. Hiſtoire de la Tympanite, contenant les obſervations médicinales de tous les ſiècles, par le même, *in-8°*. ſous preſſe.

22°. Hiſtoire de l'ophthalmie, contenant les obſervations de tous les ſiècles, par le même. *ibid.* 552 pages.

M. *Trnka* promet de traiter de la même ma-

nière l'hiſtoire de toutes les maladies ; mais il ſeroit à deſirer qu'il manquât à ſa parole.

23°. Recueil d'opuſcules ſur la médecine légale, par M. *Schlegel.* A Léipſick, chez *Schneider*, *in-8°*.

24°. Eſſais anatomiques ſur les inſectes, par M. *Lyonnois*, ſavant naturaliſte hollandois. A la Haye.

Cet ouvrage qui va paroître contiendra un grand nombre d'excellentes obſervations anatomiques & microſcopiques, ſur les parties génitales des araignées ; ſur l'inſecte appelé *Ricin ;* ſur les poux des oiſeaux & des poiſſons, & ſur d'autres animalcules moins connus. Le format ſera le même que celui de ſon anatomie de la chenille de ſaule.

25°. La Flore de la Siléſie, de M. *Kroeker*, docteur en médecine, va paroître à Breſlau.

26°. La troiſième partie de l'Oryctographie de la Carniole, par *Hacquet*, profeſſeur à Laybac, eſt ſous preſſe à Léipſick, chez *Breitkopff.*

27°. L'abrégé de botanique de M. *Reuſſ*, nouvelle édition. A Ulm, chez *Stettin*, *in-8°*.

28°. Figures des plantes & analyſes de leurs parties, par *Schmidel*, gravées & enluminées. Sections VI & VII. A *Nuremberg*, chez *Biſchoff*, *in-folio*.

29°. Nouvelles eſpèces de quadrupèdes, avec l'ordre appelé *glires*, par Pallas, ſeconde édition. A *Erlang*, chez *Walther*, grand *in*-4°.

30°. Les Indagateurs de la nature en Lithuanie, ou Opuſcules divers qui peuvent éclairer l'hiſtoire des animaux, des végétaux & des

maladies de cette province, par *J. C. Gilibert*. A Varſovie, chez *Groell*, *in-8°*.

31°. Flore de Lithuanie, par le même.

32°. Zoologie Danoiſe, ou deſcription des animaux les plus rares & les moins connus du Danemarck & de la Norvège, par *Othon Frédéric Muller*. A Léipſick, chez *Muller*, deux volumes *in-8°*.

33°. Mémoire de botanique ſur les renoncules de la Pruſſe, par M. *Hagen*. A Konigsberg, chez *Hartung*, *in-4°*.

34°. Figures des plantes rares, par *Nicolas Jacquin*, partie troiſième. A Vienne, chez *Wappler*, *in-folio*.

35°. Opuſcules d'hiſtoire naturelle, par *G. A. Langguth*. A Deſſau, dans la librairie des ſavans.

Ce ſont pour la plupart des programmes, des diſſertations & d'autres légers écrits oubliés après la mort de l'auteur; on y a joint l'hiſtoire de ſa vie.

36°. Le ſyſtême des végétaux du chevalier *de Linné*, édition quatorzième, fort augmentée par l'illuſtre M. *de Murray*. A Gottingue, chez *Dietrich*, *in-8°*.

37°. Obſervations de botanique, par *Retzius*, faſcicule quatre. A Leipſick, chez *Crutius*, *in-folio*.

38°. Handbuch, c'eſt-à-dire, Magaſin pour ſervir à arranger & à conſerver dans les cabinets tous les objets d'hiſtoire naturelle. A Leipſick, chez *Hillſcher*, *in-8°*. de 372 pages.

L'éditeur anonyme a recueilli avec ſoin &

avec jugement, tout ce qui peut éclaircir ce ſujet, en citant preſque par-tout les livres dont il s'eſt ſervi. Il a diviſé ſon ouvrage en quatre parties, & a commencé par ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir pour l'ordre & la conſervation des objets.

SÉANCE PUBLIQUE, tenue au Louvre par la Société royale de médecine, le 15 février 1785.

M. *Delaſſone* a lu un mémoire fait conjointement avec M. *Cornette*, ſur un nouveau procédé pour préparer l'éther nitreux & la liqueur anodyne nitreuſe, & ſur les cas dans leſquels ils peuvent être utilement employés en médecine.

M. *Vicq d'Azyr*, ſecrétaire perpétuel, a lu enſuite l'éloge de feu M. *Macquer*, aſſocié ordinaire de la ſociété.

M. *Caille* a fait la lecture d'un mémoire ſur les péri-pneumonies bilieuſes qui ont régné pendant les années 1782, 1783 & 1784, tant à Paris que dans les différentes provinces du royaume.

M. *Mauduyt* a lu un mémoire contenant des recherches & des expériences nouvelles ſur l'électricité employée dans la cure des tremblemens cauſés par les vapeurs du mercure; de la paralyſie qui ſuccède à la colique des peintres; des rhumatiſmes invétérés, des affections ſpaſmodiques & des engelures.

M. *de Lavoiſier* a lu un mémoire ſur les altérations que l'air éprouve dans les circonſtances où ſe trouvent les hommes réunis en ſociété.

La ſéance a été terminée par la lecture que M. *Vicq d'Azyr* a faite de l'éloge de feu M. *Targioni Tozetti*, médecin & naturaliſte célèbre de Florence, aſſocié étranger.

PRIX diſtribués dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 15 février 1785.

I.

Les mémoires envoyés pour concourir au prix de 600 livres, propoſé ſur la queſtion ſuivante : *Déterminer quelles ſont les maladies vraiment contagieuſes, par quels moyens elles ſe communiquent, & quels ſont les procédés les plus ſûrs pour en arrêter les progrès*, n'ayant point rempli les vues de la ſociété royale de médecine, elle en a différé la diſtribution juſqu'à l'année 1787. Les mémoires deſtinés à ce nouveau concours, feront remis au ſecrétaire de la compagnie avant le premier mai de la même année. (Voyez les prix propoſés dans la ſéance du 15 février 1785.

II.

La ſociété avoit propoſé dans ſa ſéance publique du 28 août 1781, pour ſujet d'un prix dû à la bienfaiſance de feue Mademoiſelle Guérin, la queſtion ſuivante :

Déterminer par l'analyſe chimique, quelle eſt la nature des remèdes anti-ſcorbutiques de la famille des Cruciferes.

Ce prix devoit être diſtribué dans la ſéance publique du 26 août 1783. Les vues de la ſociété n'ayant point été remplies, elle annonça de

nouveau le même ſujet, & elle-même indiqua les plantes ſur leſquelles elle deſireroit fixer l'attention des gens de l'art.

Parmi les mémoires envoyés au concours, deux ont été remarqués. Ils contiennent des analyſes faites avec ſoin, & des réſultats d'expériences nombreuſes bien préſentés dans des tableaux. La compagnie a penſé que le prix devoit être partagé entre les auteurs de ces deux mémoires, à chacun deſquels elle a adjugé une médaille en or, de la valeur de 150 livres.

Le premier eſt M. Gueret, ancien apothicaire major des expéditions de Mahon & Gibraltar, honoraire des hôpitaux militaires, à Strasbourg, auteur du mémoire envoyé avec l'épigraphe ſuivante:

Dulcè ridentes ſocios amabo.
Hor. od. 19. Lib. I.

Le ſecond eſt M. Tingry, membre du collége de pharmacie, & de la ſociété des arts de Genève, démonſtrateur en chimie & en hiſtoire naturelle minéralogique, de la ſociété des curieux de la nature de Berlin, & correſpondant de l'académie royale des ſciences de Turin, réſidant à Genève, auteur du mémoire ayant pour épigraphe cette phraſe de Plutarque:

In hoc gaudeo aliquid diſcere, ut doceam; nec me ulla res delectabit, licèt eximia ſit & ſalutaris, quàm mihi uni ſciturus ſum.

III.

La ſociété avoit annoncé dans ſes ſéances publiques du 26 août 1783 & du 31 août 1784, qu'elle décerneroit les prix d'encouragement

aux auteurs des meilleurs mémoires ſur cette queſtion : *Exiſte-t-il un ſcorbut aigu ?* Parmi ceux qu'elle a reçus, elle en a diſtingué un de M. Goguelin, docteur en médecine à Montcontour, en Bretagne. Elle a arrêté qu'il en ſera fait une mention honorable dans cette ſéance.

I V.

Le R. P. Cotte, aſſocié régnicole, ayant continué depuis l'inſtitution de la ſociété de ſe livrer avec le plus grand zèle à la rédaction des obſervations météorologiques très-nombreuſes que la compagnie reçoit de ſes correſpondans, & qu'elle publie dans ſes volumes, elle a arrêté qu'elle lui offriroit aujourd'hui, comme un témoignage authentique de ſa reconnoiſſance, une médaille en or de la valeur de 100 livres.

V.

Parmi les mémoires envoyés ſur la topographie médicale, la ſociété en a diſtingué un de M. *Guyetant*, médecin & correſpondant à Lons-le-Saunier, ſur la topographie du bailliage & de la ville d'Orgelet. Elle lui a décerné le prix conſiſtant dans une médaille en or ayant la même forme que les jetons ordinaires de la ſociété.

Elle a adjugé l'*acceſſit* à M. *Didelot*, docteur en médecine & correſpondant à Remiremont en Lorraine, auteur d'une deſcription medico-topographique du bailliage de Mirecourt.

Le mémoire de M. *de Larbre*, curé de la cathédrale de Clermont-Ferrand, ſur la topographie de la paroiſſe de Royac, contient des

observations bien faites relativement à l'histoire naturelle de ce terrain.

M. *Berthelot* a joint à la topographie de Bressuire en bas-Poitou, des observations pratiques dont la compagnie a été satisfaite.

Les topographies de Grenoble, par M. *Gagnon*, de Toulouse, par MM. *Masars & Perolle*, & de la ville d'Aligre, par M. *Pinet*, chirurgien, contiennent aussi des observations utiles. La compagnie invite les auteurs à prendre pour modèle dans les travaux de ce genre, la topographie de Marseille, par M. *Raimond* (a), & celle de la vallée de Montmorency, par le R. P. *Cotte* (b). Ils sont aussi priés de lire ce qui est écrit à ce sujet dans la préface du premier volume de nos Mémoires, année 1776.

V I.

La société a décerné, dans l'ordre suivant, trois médailles d'or, chacune ayant la même forme que le jeton en argent qu'on distribue dans les séances de la compagnie.

1°. A M. *Ramel*, docteur en médecine à Aubagne, auteur d'un mémoire sur les maladies les plus communes à Bonne & à la Calle, comptoirs principaux de la compagnie royale d'Afrique.

Ce mémoire contient des vues de médecine-pratique dont la société a été satisfaite.

2°. A M. *Jacquinelle*, chirurgien-major du Régiment d'Agenois, auteur de deux mémoires; l'un, sur les pierres intestinales, tant de

(*a*) Deuxième volume du Recueil de la Société

(*b*) Troisième volume dudit Recueil.

l'homme que du cheval; l'autre, sur la gangrène hnmide des hôpitaux.

3°, A M. *Lefebvre Deshayes*, correspondant du cabinet du roi, membre de l'académie des Arcades de Rome, & résident à la nouvelle Plymouth, auteur de deux mémoires; l'un, sur les eaux minérales de la Grande-Anse; l'autre, sur les *Albinos* ou *Nègres-Blancs.*

VII.

La société croit devoir faire une mention honorable d'une observation envoyée par Massie, docteur en médecine à Bordeaux, sur des accidens très-graves survenus à des ouvriers que l'on employoit pour emmagasiner & battre des peaux de chevreuil envoyées de la Louisiane, & auxquels plusieurs ont succombé.

La société a reçu de Marseille & d'Arles des mémoires sur les maladies de plusieurs classes d'artisans. Elle invite les auteurs à rendre leur travail, déja intéressant, plus complet, en recueillant & en y ajoutant des faits de médecine-pratique.

PRIX proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 15 février 1785.

I.

La société avoit proposé dans sa séance publique du 11 mars 1783, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. dû à la bienfaisance de M. *Lenoir*, conseiller d'état, lieutenant-géné-

ral de police, aſſocié libre de la compagnie, la queſtion ſuivante :

Déterminer quelles ſont parmi les maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuſes; par quels moyens chacune de ces maladies ſe communique d'un individu à un autre, & quels ſont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions.

Le vrai ſens de la queſtion n'a point été ſaiſi dans les mémoires envoyés au concours. La plus part contiennent des diſcuſſions étrangères, & ſont dépourvus de faits & d'obſervations. Le ſeul mémoire ayant pour épigraphe la phraſe ſuivante, *les virus contagieux ne ſont point nés avec la nature*, a paru devoir être diſtingué & cité avec éloge. La queſtion y eſt mieux traitée, la diſtribution en eſt plus claire & plus méthodique. Ce prix devoit être diſtribué dans la ſéance que la ſociété tient aujourd'hui; mais ſes vues n'ayant point été remplies, elle eſt forcée d'en différer la diſtribution. Elle propoſe donc de nouveau le même ſujet.

La queſtion renferme trois chefs, 1°. la diſtinction des maladies contagieuſes & non contagieuſes, qu'il eſt indiſpenſable d'établir. Cet article a été preſqu'entièrement oublié par les auteurs des mémoires envoyés au concours; il étoit cependant digne de toute leur attention. Il y a pluſieurs affections, qui dans leurs premiers temps, n'offrent aucun principe de contagion, & dans leſquelles il paroît s'en développer un, lorſqu'elles ont acquis une grande intenſité. Parmi les épidémies, celles qui ſe propagent par l'influence de l'air, des ſaiſons ou des alimens, ſont faciles à confondre avec celles

celles qui ſe communiquent d'un individu à un autre. C'eſt donc une recherche très-utile à faire, que celle des maladies contagieuſes, ſoit par elles-mêmes, ſoit par accident, bien caractériſées & rangées avec ordre : ſans doute il eſt poſſible que l'on manque de faits dans quelques-unes des parties de cet examen ; alors on expoſera ſes doutes, on montrera quelles ſont les limites actuelles de la ſcience, & d'où il faut partir pour travailler à ſes progrès.

2°. Les moyens ou voies de communication du principe contagieux, offrent auſſi de grandes difficultés dans leurs recherches ; quels ſont les organes ſur leſquels les différens *virus* portent leurs premiers coups, & comment agiſſent ils ? Ces queſtions très-importantes n'ont jamais été traitées. La ſociété deſire réunir les faits qui y ſont relatifs. On peut au moins, à leur défaut, donner un plan d'expériences & d'obſervations à faire pour les réſoudre.

3°. La troiſième partie du programme eſt très-intéreſſante pour la ſalubrité des hoſpices de différente nature, & pour le traitement des épidémies. Elle peut être conſidérée du côté de l'adminiſtration, & relativement au local. Sous le premier rapport, quelles ſont les malades qui doivent être logés ſéparément, &c. Sous l'autre aſpect, quelles précautions doit-on prendre pour prévenir la contagion des lieux, des habits, &c. & quels ſont les meilleurs procédés de déſinfection à mettre en uſage.

Quoique la ſociété propoſe la queſtion en entier pour le concours, ceux qui, en ne répondant qu'à un des membres, donneront des renſeignemens utiles ou des obſervations intéreſſantes, recevront de la part de la compagnie,

des encouragemens proportionnés au mérite de leurs recherches, M. *Le Noir*, lieutenant général de police, l'a autorisée à annoncer qu'il en fera les frais. MM. les médecins & chirurgiens, chargés du traitement des maladies épidémiques, ou de celles qui régnent dans les hôpitaux, sont invités à communiquer leurs réflexions à ce sujet.

Ce Prix, ci-devant de la valeur de 600 liv. porté maintenant par M. *Le Noir* à celle de 800 liv. sera distribué dans la Séance publique de S. Louis 1787. La Société a cru ce délai nécessaire pour donner aux Auteurs le temps que ce travail exige. Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1787; ce terme est de rigueur.

II.

La Société, considérant le peu de connoissances exactes que l'on a acquises sur la nature & les propriétés des différentes espèces de laits employés en médecine, a cru devoir fixer son attention sur cet objet de première importance. En conséquence, elle propose pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis, & de jument.

La Compagnie desire que les concurrens fassent une analyse exacte de ces différens laits, qu'ils indiquent la quantité relative des principes muqueux, caséeux & butyreux que chacun d'eux contient, ainsi que la nature des sels qu'ils tiennent en dissolution. Elle invite les

chimiſtes & les médecins à étendre leurs travaux ſur les laits conſidérés dans des ſaiſons différentes, & ſur différens ſols, & à ne pas négliger leurs divers produits, tels que les liqueurs fermentées, le ſel de lait & les fromages qu'on en prépare en grand. Dans le cas où toutes les eſpèces de lait ne pourroient pas être examinées, on demande ſur-tout que le lait de femme ne ſoit pas oublié.

Déja *Hoffmann* & *Rouelle* avoient entrepris des recherches ſur ces humeurs animales. La Société deſire que les travaux des concurrens ſoient dirigés à-peu-près ſur le même plan, & appuyés par les mêmes principes.

Le Prix ſera diſtribué dans la Séance de la fête de S. Louis 1786, & les Mémoires ſeront remis avant le premier mai de la même année.

La Société prévient qu'elle propoſera pour ſujet d'un ſecond Prix, auſſi de la valeur de 600 liv. des recherches ſur l'uſage médical de ces différentes eſpèces de lait, ſur leur avantages & leurs inconvéniens, ſur les moyens de prévenir ces derniers, & ſur les différens cas auxquels chaque eſpèce de lait peut convenir.

Les Mémoires qui concourront à ces Prix ſeront adreſſés, francs de port, *à M. Vicq d'Azyr, ſecrétaire perpétuel de la Société, & ſeul chargé de ſa correſpondance, rue des Petits-Auguſtins, N° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.*

III.

La deſcription & le traitement des maladies épidémiques, & l'hiſtoire de la conſtitution médicale de chaque année, ſont le but principal

de l'inſtitution de la Société, & l'objet dont elle s'eſt le plus conſtamment occupée. Elle a annoncé dans ſa dernière Séance publique, que la bienfaiſance du Gouvernement, & la généroſité de quelques-uns de ſes Membres, qui n'ont point voulu être connus, l'avoient miſe à portée de diſpoſer d'une ſomme de 4000 liv. deſtinée à fournir des encouragemens pour les travaux relatifs aux épidémies, aux épizooties, & à la conſtitution médicale des ſaiſons. Les mêmes conditions du concours, annoncées le 26 août 1783, ſubſiſtent. Nous croyons devoir les rappeller ici.

La ſomme de 4000 liv. dont il a été parlé, ſera employée à la diſtribution de médailles de différente valeur, aux Auteurs des meilleurs Mémoires & Obſervations, ſoit ſur la conſtitution médicale des ſaiſons, & ſur les maladies épidémiques du royaume, ſoit ſur les différentes queſtions relatives à ces deux ſujets, que la Société s'eſt réſervé dans ſon dernier Programme le droit de propoſer.

La diſtribution de ces différentes médailles ſe fera, comme il a été déja expoſé, dans les Séances publiques de l'année 1786. En conſéquence les médecins & chirurgiens ſont invités à entretenir avec la Société la correſpondance la plus ſuivie. On a dit dans le Programme de 1783, & on répète ici, que l'exactitude dans la correſpondance donne des droits à ces Prix.

I V.

Indépendamment des Prix que la Société propoſe dans cette Séance, elle croit devoir annoncer au public la ſuite des recherches qu'elle a commencées ſur la topographie mé-

dicale du royaume, ſur les eaux minérales & médicinales, ſur les maladies des artiſans, & ſur les maladies des beſtiaux. Elle eſpère que les médecins & phyſiciens régnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui ſeront continués pendant un nombre d'années ſuffiſant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ſes Séances publiques une mention honorable des obſervations qui lui auront été envoyées, & elle diſtribuera des médailles de différente valeur aux Auteurs des meilleurs Mémoires ſur ces différens ſujets.

V.

Après avoir expoſé les vues de la Société, relativement aux travaux qu'elle annonce, nous rapporterons ici la ſuite des Programmes déja propoſés.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & propoſé dans la Séance du 26 août 1783, ſur la queſtion ſuivante : *Déterminer quels ſont les avantages & les dangers du quinquina, adminiſtré dans le traitement des différentes eſpèces de fièvres rémittentes.* Les Mémoires ſeront remis avant le premier mai 1785.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 360 liv. propoſé dans la Séance du 31 août 1784 : *Déterminer quels avantages la médecine peut eſpérer des découvertes modernes ſur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ?* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier juillet 1785.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 liv. proposé dans la Séance du 2 mars 1784. *Des quatre constitutions annuelles admises par les anciens, & qui sont la catarrhale, l'inflammatoire, la bilieuse & l'atrabilieuse, les trois premières étant connues & bien déterminées, on demande si la quatrième a une existence distincte, & quelle est son influence dans la production des maladies épidémiques?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 400 liv. proposé dans la Séance du 31 août 1784. *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat; les précautions à prendre pour conserver après une campagne, la santé des troupes qui rentrent dans leurs quartiers, & pour prévenir les épidémies dont elles y sont ordinairement attaquées?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 31 août 1784. *Déterminer par l'observation quelle est la cause de la disposition aux calculs, & autres affections analogues auxquelles les enfans sont sujets; si cette disposition dépend des vices de l'ossification; & quels sont les moyens de la prévenir, & d'en arrêter les progrès?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 liv. proposé dans la Séance du 31 août 1784. *Déterminer quels sont*

les caractères des maladies nerveuses, proprement dites; telles que l'hystéricisme, l'hypochondriacisme, &c. jusqu'à quel point elles diffèrent des maladies analogues, telles que la mélancholie; quelles sont leurs causes principales, & quelle méthode l'on doit employer en général dans leur traitement? Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée, proposé dans les Séances des 11 mars 1783, & 31 août 1784. *Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 15 février 1785. *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chévre, d'ânesse, de brebis & de jument.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785. *Déterminer, 1°. quelles sont parmi les maladies, soit ai-*

guës, ſoit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuſes; par quels moyens chacune de ces maladies ſe communique d'un individu à un autre; 2°. quels ſont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions? Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1787.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Obſervations pour concourir aux Prix d'émulation, relativement à la conſtitution médicale des ſaiſons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyſe & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correſpondance de la Société, les adreſſeront à M. *Vicq d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correſpondance, & ainſi qu'il eſt d'uſage depuis l'établiſſement de cette Compagnie, c'eſt-à-dire, avec une double enveloppe, la première à l'adreſſe de M. *Vicq d'Azyr*; la ſeconde ou celle extérieure, à l'adreſſe de *monſeigneur le Contrôleur général des Finances, à Paris*, dans le département & ſous les auſpices duquel ſe fait cette correſpondance.

Il eſt eſſentiel de détruire ici l'erreur où ſont quelques médecins, phyſiciens & chirurgiens qui ne correſpondent point avec la Société, parce qu'elle a déja des aſſociés ou des correſpondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie eſt bien éloignée d'avoir adopté ce principe; elle deſire avoir tous les gens de l'art pour correſpondans; elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront, les feuilles ou annonces qu'elle eſt chargée de diſtribuer.

AVIS.

Concernant les eaux minérales de Bierville.

Il exiſte dans la terre de Bierville, ſituée à une lieue & demie d'Etampes, une ſource minérale très-abondante, qui avoit été ignorée juſqu'ici. Un grand nombre de cures opérées par ces eaux, ont excité l'attention de M. le comte *de Bierville*, propriétaire de cette terre, qui n'a pas cru devoir négliger de s'aſſurer des vertus de ces eaux. Il a prié pluſieurs gens de l'art d'en faire l'analyſe ſur les lieux. Ceux-ci les ont reconnues pour être très ferrugineuſes, & les ont regardées comme ayant les propriétés convenables dans les maladies, pour leſquelles MM. les médecins conſeillent les eaux de cette eſpèce. Mais M. le comte *de Bierville* ne s'eſt pas contenté de ces premiers eſſais; & voulant ſe conformer aux réglemens donnés par le Roi, concernant les eaux minérales, il a ſoumis à l'examen de la Société royale de médecine, tant les analyſes qui avoient déja été faites des eaux de Bierville, que pluſieurs bouteilles de ces mêmes eaux. Les commiſſaires nommés par cette Compagnie en ont fait un rapport, d'après les concluſions duquel la Société royale de médecine a formé la délibération ſuivante.

Extrait des regiſtres de la Société royale de médecine.

La Société royale de médecine ayant en-

tendu, dans sa Séance tenue au Louvre le 3 septembre 1784, la lecture du rapport fait par MM. *Tessier*, *Cornette* & *Fourcroy*, sur les eaux minérales de Bierville, dans lequel ils ont fait mention des bons effets obtenus par MM. *Boncerf*, médecin, *Filleau* & *Buttet*, chirurgiens à Etampes, qui les ont employées avec succès dans plusieurs circonstances, a jugé que ces eaux qui sont très-ferrugineuses, peuvent convenir dans le traitement des maladies de l'estomac, de l'ictère, des obstructions, des fièvres intermittentes, & de plusieurs autres maladies, dans lesquelles l'usage des eaux de cette espèce est indiqué. Elle a pensé que M. le comte *de Bierville* devoit être autorisé à faire annoncer ces eaux dans le public, afin d'en rendre l'usage plus étendu & plus général.

Signé VICQ D'AZYR, secrétaire perpétuel.

Les eaux de Bierville se trouveront au bureau général des eaux minérales, *rue Plâtrière*, *à Paris*.

Les malades auxquels on pourroit conseiller de prendre les eaux de Bierville sur les lieux, trouveront à Etampes, qui n'en est qu'à très-peu de distance, & où l'air est très-pur & très-sain, des logemens convenables, & pourront très-aisément faire demander des eaux minérales à Bierville.



AUTRE AVIS.

On trouve chez *Théophile Barrois le jeune*, libraire à Paris, quai des Auguſtins, nº 18, *Caroli Petri Thunberg Flora Japonica, ſiſtens plantas inſularum Japonicarum ſecundùm ſyſtema ſexuale emendatum redactas ad xx claſſes, ordines, genera & ſpecies, cum differentiis ſpecificis, ſynonymis paucis, deſcriptionibus concinnis & xxxix iconibus adjectis.* Leipſiæ, 1784, in-8º.

On trouve chez le même libraire le catalogue des livres de la bibliothèque de M. *Spielmann.* La vente de ces livres avoit été annoncée pour le mois de janvier dernier : elle ne ſe fera qu'en avril.

Nºs 1, 2, 3, 5, 7, 8, M. GRUNWALD.
4, 6, 9, 10, M. WILLEMET.
11, 12, M. ROUSSEL.



TABLE.

Extrait. Observations faites dans le département des hôpitaux civils, Page 290
Observat. sur les deux Rapports de MM. les Commissaires nommés par Sa Majesté pour l'examen du Magnétisme animal. Par M. Deslon, *méd.* 337
Observations sur l'efficacité des vésicatoires. Par M. Archier, *méd.* 360
Observat. sur un polype d'un volume extraordinaire. Par M. Baudier, *chir.* 372
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1785, 378
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 382
Observations météorologiques faites à Lille, 385
Maladies qui ont régné à Lille, 386

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 389
Médecine, 394
Chirurgie, 411
Pharmacie, 412
Botanique, 413
Physique, 416
Chimie, 420
Nouvelles littéraires de l'Allemagne & du Nord, 421
Séance publique par la Société royale de médecine, 426
Prix distribués dans la Séance publique de la Société royale de médecine, 427
Prix proposés par la même Société, 431
Avis, 441
Autre Avis, 443

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mars 1785. A Paris, ce 24 février 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1785.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 4.

Suite de l'hospice de Vaugirard (a).

La méthode de traiter les enfans ma-

(*a*) Tout ce qui est contenu dans cet article, & tout ce qui se trouvera dans le Journal

lades par le moyen de leurs nourrices est si simple & si naturelle, qu'elle doit avoir été connue de tous les temps. Quand on fait prendre une médecine à une nourrice, on voit souvent son enfant éprouver les effets du médicament purgatif. Les nourrices sujettes à la colère donnent des convulsions à leurs enfans; celles qui observent un mauvais régime, ont de la peine à les élever; enfin, celles qui sont mal saines communiquent aux enfans qu'elles allaitent la dépravation de leurs humeurs. On devoit donc conjecturer qu'en donnant du mercure à une nourrice, son lait se trouveroit imprégné de ce spécifique, & qu'il acquerroit ainsi une qualité médicamenteuse; mais les espérances qu'on pouvoit concevoir de ce traitement, n'étoient pas simplement vagues & spéculatives; plusieurs observations frappantes, communiquées par les

---

prochain sur le même sujet, est extrait d'un Mémoire imprimé dans le troisième volume de la Société royale de Médecine pendant l'année 1781; d'un mémoire lu au *primâ mensis* de la Faculté, & publié en novembre 1781; & de différens autres Mémoires donnés au Gouvernement sur l'hospice de Vaugirard, depuis son établissement, jusqu'au moment actuel.

personnes que le magiſtrat de la police conſulta ſur ce nouvel établiſſement, étoient des motifs plus puiſſans qui ſembloient garantir la réuſſite de cette nouvelle entrepriſe. L'inſpecteur général des hôpitaux, appellé pour diriger cet eſſai intéreſſant, donna une nouvelle valeur aux raiſons qu'on pouvoit alléguer en faveur du traitement par le moyen des nourrices. La méthode du traitement fut combinée, arrêtée, & miſe par lui en exécution. Ce plan ſe trouve ainſi développé dans les Mémoires de la Société royale de Médecine, (tom. iij, pag. 181.)

« Des obſervations iſolées ayant appris qu'une mère attaquée de maladie vénérienne pouvoit, en allaitant ſon enfant, ſe faire guérir, & le guérir lui-même, on a préſumé que ce moyen employé en grand, ſeroit très-utile pour le traitement des enfans nouveau-nés, & qu'il donneroit la ſolution du problême que l'on cherchoit depuis long-temps. On étoit certain que cet eſſai n'expoſeroit à aucun inconvénient, & on étoit fondé à croire qu'il apprendroit au moins comment le mercure reçu par la mère agit ſur l'enfant; genre de recherches qui ne pouvoit que fournir des réſultats utiles.

Il falloit ſe déterminer pour une mé-

thode. Le raiſonnement & l'expérience ayant démontré que les frictions mercurielles ſont le remède le plus efficace, & le moins capable d'altérer la ſanté, ſur-tout dans le cas dont il s'agit, on réſolut de les mettre en uſage & de les préférer.

La méthode ayant été choiſie, on reçut dans l'Hoſpice deſtiné à ce traitetement, des femmes groſſes de ſept mois, attaquées du mal vénérien, pour y faire leurs couches, & y allaiter leurs enfans; avec cette condition que ſi leurs forces le leur permettoient, elles allaiteroient un ſecond nourriſſon infecté qu'on leur préſenteroit. On y admit en même temps, & aux mêmes conditions, des nourrices attaquées du même mal.

On a donc à traiter des mères avant & après l'accouchement, & des enfans dont les uns peuvent prendre le mamelon, tandis que les autres le refuſent. Nous indiquerons ſucceſſivement ce qui convient dans ces différens cas.

Lorſque les femmes enceintes ſont attaquées d'une manière grave, & qui ne permet point de délai, on leur donne les ſoins néceſſaires pour empêcher l'avortement, & on leur fait ſubir un traitement palliatif, tel que la circonſtance l'exige, en ſe réſervant de leur adminiſtrer

les remèdes d'une manière complète après l'accouchement. Leur boiſſon eſt une légère décoction de ſalſepareille, que l'on a bien fait ramollir avant de l'employer, ou de l'eau d'orge, lorſque la ſalſepareille porte trop de chaleur & d'érétiſme. On leur donne en même temps une petite quantité de panacée mercurielle, à des diſtances plus ou moins éloignées. La doſe ordinaire eſt de deux grains ſeulement; encore y a-t-il beaucoup de femmes auxquelles il eſt impoſſible de les faire prendre chaque jour ſans inconvénient.

Dans les trois ou quatre premiers jours après l'accouchement, on ſe conduit comme pour les femmes qui ne ſeroient point malades d'ailleurs; & on leur remet deux enfans qu'elles doivent allaiter.

Vers le dixième ou le douzième jour, on commence l'uſage des bains : on en fait prendre juſqu'à douze. Les premiers doivent être d'une demi-heure ſeulement, & les derniers d'une heure entière.

Après avoir fait baigner la nourrice ou la mère cinq ou ſix fois, on a recours aux frictions, qui n'empêchent point que l'on ne continue le reſte des bains. On ſe ſert, comme il eſt d'uſage, d'onguent mercuriel double, dont on emploie un

gros à-peu-près dans chacune des premières frictions. On augmente ensuite cette dose, & on y met des intervalles proportionnés aux effets qui en résultent. Il faut sur-tout ne point oublier que les enfans périssent lorsque le mercure agit avec trop d'énergie ; ils sont alors tourmentés par des coliques & des dévoiemens, & ils jettent des cris continuels. On doit donc être beaucoup plus modéré dans le traitement des mères & des nourrices infectées qui allaitent un ou plusieurs enfans, que dans toute autre circonstance. Il est rare que l'on soit obligé d'employer plus de trois onces de pommade mercurielle. La boisson ordinaire est de l'eau de riz, que l'on donne aussi aux enfans. Lorsque les accidens sont graves, on fait prendre aux mères ou nourrices de la décoction de salsepareille. On veille avec la plus grande attention à leur régime, & on se garde bien de leur remettre vers le milieu du traitement des enfans nouvellement infectés ; ce que l'on ne pourroit faire sans altérer leur santé, & celle du premier enfant qu'elles allaitent. La totalité du traitement, en y comprenant les bains, dure deux mois, ou deux mois & demi, & très-rarement trois mois.

Les précautions que l'on prend, par rapport aux enfans, sont de les tenir bien proprement & bien secs; de les coucher seuls; de les placer dans un lieu bien aéré, & où l'on n'en réunit pas beaucoup ensemble; & de les laver, après chaque déjection, dans une petite baignoire faite exprès, où il se trouve toujours de l'eau tiède, que l'on renouvelle souvent.

On touche chaque jour une ou deux fois les aphthes avec un pinceau de charpie, trempé dans une eau qui tient du sublimé corrosif en dissolution, à la dose de six grains par pinte. On étuve les ulcères & exulcérations avec de l'eau d'orge, & on s'en sert aussi pour bassiner les paupières enflammées.

Le cas le plus embarrassant & le plus grave, est celui dans lequel les enfans ne peuvent pas prendre le mamelon, soit parce qu'ils sont trop foibles, ou parce que les aphthes rendent la succion trop douloureuse. On essaie de les nourrir avec le lait de vache, de chèvre ou d'ânesse, suivant leur force. On leur donne de l'eau de riz, & on les expose à la vapeur du mercure revivifié du cinabre, placé dans une terrine de fer que l'on échauffe. On dirige cette vapeur de plus ou moins loin vers les malades, que l'on a soin de ne

pas trop ſatiguer. Lorſque la reſpiration devient trop fréquente, on les éloigne, & on les porte dans un lieu où ils puiſſent reſpirer un air libre & frais.

Ce moyen ſeul ne guériroit pas ces enfans, mais il affoiblit les accidens, il favoriſe la nutrition, & il les met en état de prendre le mamelon d'une nourrice dont le traitement commence. On obſerve d'ailleurs, relativement au logement, à la propreté & aux bains, les mêmes précautions que l'on a expoſées ci-deſſus pour les autres enfans qui ſont au teton. »

Hippocrate avoit dit que la ſeule manière de traiter les enfans nouveau-nés malades, étoit de traiter leurs nourrices : *Lactantium cura tota in curatione nutricum*, (Epidem. lib. 6.) Cependant deux ſiècles s'étoient écoulés depuis l'origine de la maladie vénérienne, avant qu'aucun médecin cherchât à faire l'application de ce ſage précepte pour le traitement des enfans qui naiſſent infectés de cette maladie ; & juſqu'à l'établiſſement de l'hoſpice de Vaugirard, cette méthode n'étoit encore pour ainſi dire qu'une belle théorie. Il eſt aiſé de s'en convaincre, en faiſant quelques réflexions hiſtoriques ſur ce ſujet. (*Extrait du Mémoire lu à la Faculté.*)

« Jusques vers le milieu du dix-septième siècle, on disputa avec tant de chaleur sur l'usage du mercure dans les maladies vénériennes, & on l'administra avec tant d'effroi & d'incertitude, qu'on ne songea guère à l'appliquer à la guérison des enfans nouveau-nés, infectés de ce mal (*a*). *Mathiole*, médecin Siennois, a donné en 1536, la composition d'une eau philosophale, qu'il assure être bonne pour la guérison des nourrices & des enfans nouveau-nés, attaqués de cette maladie (*b*). *Nicolas Massa* chirurgien, son contemporain, dit que les pustules aux angles de la bouche, sont les signes de la vérole dans les enfans nouveau-nés, & recommande aussi une eau qui guérit les pustules & ulcères véroliques sans onction (*c*). *Rondelet*, médecin de Montpellier, &, d'après lui, *Paré*, *Pigray*, & d'autres auteurs du dix-septième siècle, ont décrit dans leurs Œuvres, certaines eaux thé-

(a) *Voyez* les écrivains les plus célèbres du seizième siècle sur la maladie vénérienne, rassemblés dans l'*Aphrodisiacus* de LUISINUS, en 1566.

(b) *De Morbi gallici curatione dialogus*, 1536, *Lugd. pag.* 65.

(c) NIC. MASSÆ, *de Morbo Neapolit. lib. j, cap.* 7 ; *& lib. ij, cap.* 3. *Lugd.* 1536.

riacales, dans lesquelles ils avoient beaucoup de confiance pour la guérison des enfans nouveau-nés, en conseillant toutesfois d'y joindre la décoction des bois sudorifiques pour la mère, & des linimens très-légers sur les pustules de l'enfant (*a*). Sur la fin du seizième siècle, *Louis Guyon Dolois*, sieur *de la Nauche*, médecin, donna dans son Cours de Médecine théorique & pratique, un chapitre fort détaillé sur le traitement des maladies vénériennes chez les enfans. Ce médecin rejette les eaux thériacales, conseille de faire tetter des chêvres aux enfans malades, ou un linge trempé dans du lait de femme tout récemment exprimé, & de gagner un peu de temps pour passer à des onctions mercurielles. « Et même, dit-il, » certains, pendant que les enfans tettent, » les frottent de graisse de pourceau, mê» lée d'un peu de fugitif, la mettant sur » les bubes & ulcères du petit, en s'abste» nant d'en user, quand on leur connoît » la bouche sentir & échauffer. Il s'en est » guéri quelques-uns. Mais, qui pourroit

(a) *Voyez* RONDELET, *de Morbo gallico*, Par. 1573; les Œuvres de PARÉ, 1607; l'Epitome de PIGRAY, 1634; la Chirurgie de GUILLEMEAU, 1647, &c.

» attendre l'âge de quatre ou cinq ans, la » guérison seroit plus assurée. » Car, dit-il, à la tête du même chapitre : « Com» bien qu'on en ait vu qui ont vécu quel» qúes mois ; si est-ce qu'enfin il leur faut » mourir avant l'an révolu le plus sou» vent (*a*). » La plus part des médecins, qui écrivoient du temps de l'auteur de ce livre, sont bien éloignés de traiter aussi amplement ce sujet, quoiqu'aucun d'eux n'oublie d'annoncer la manière réciproque dont s'infectent la nourrice & l'enfant. *Sydenham* n'en dit rien dans sa Lettre au docteur *Brady* (b). *Riviere*, dans ses observations communiquées, dit en peu de mots, qu'un enfant né d'une mère infectée, a été traité dès le quinzième jour par le précipité blanc, à la dose de deux grains tous les deux jours. *Harris* assure positivement que des enfans couverts de taches & de pustules qu'ils avoient gagnés en suçant le

---

(*a*) Le Cours de Médecine théorique & pratique, par M. LOUIS GUYON DOLOIS, sieur DE LA NAUCHE, docteur en médecine ; par M. LAZARE MEYSSONIER, médecin de Montpellier, sixième édition, Lyon, 1673, tom. ij, liv. j, pag. 28.

(b) *Epistola responsoria*, 1680.

lait de femmes infectées, ont été guéris sans retour par une méthode fort simple; il s'agit seulement, selon lui, de mêler de la poudre de salsepareille aux panades & aux bouillies, & d'y ajouter un peu de santal citrin pour en corriger l'insipidité, en observant de purger de temps à autre: assertion forte & précise, mais qui depuis n'a été appuyée par aucun succès (*a*). *Garnier*, médecin de l'hôpital de Lyon, & auteur d'un Recueil de formules à l'usage de cet hôpital, y joignit, en 1696, une dissertation sur les maladies vénériennes; il remarque dans cet ouvrage, qu'il a fait frotter des femmes grosses & infectées de la maladie vénérienne, jusques dans le neuvième mois; que les enfans de ces femmes sont venus au monde guéris, ou peu infectés, & qu'il en a vu de ces derniers, achever de se guérir en suçant le lait de leurs mères qui avoient le flux de bouche (*b*). Parmi les ouvrages donnés dans le commencement du dix-huitième siècle sur la maladie vénérienne, ou sur les maladies des enfans, il ne paroît pas que la doctrine médicale ait fait beau-

(*a*) HARRIS, *de Lue venereâ, versùs finem.*

(*b*) Traité pratique de la vérole; par M. PIERRE GARNIER. Lyon, 1696, pag. 65.

coup de progrès ſur cet article. On craignoit, & avec raiſon, les effets dangereux des linimens mercuriels ſur les corps délicats des enfans; d'un autre côté, l'adminiſtration des anti-vénériens étoit une affaire ſi grave, qu'on n'oſoit plus l'employer chez les femmes qui étoient parvenues à la moitié du temps de leur groſſeſſe (*a*). *Mauriceau* remarque, comme quelque choſe de fort extraordinaire, qu'il a fait frotter des femmes dans les quatre premiers mois de groſſeſſe, & ne dit rien des moyens propres à guérir l'enfant qui naît infecté. *Vercelloni* annonçoit en 1720, que deux enfans trouvés vérolés avoient infecté un très-grand nombre de nourrices; & dans un autre endroit, il dit avec aſſurance, qu'il a employé avec grand ſuccès, en pareille circonſtance, les moyens dont parle *Riviere* dans l'obſervation déja citée, c'eſt-à-dire les ſels mercuriels (*b*). A cette époque à-peu-près, le fameux *de Brunn*, ou *Brunner*, médecin Suiſſe, publia en mourant un livre ſur le traitement de la maladie

(*a*) Les Accouchemens de MAURICEAU, tom. ij, obſ. 61 & 100.

(b) *De Pudendorum morbis & Lue venereâ Tetrabiblion.*

vénérienne ſans ſalivation. Il y parle avec beaucoup de confiance d'une manière de traiter les enfans infectés du mal vénérien, conſiſtante dans l'uſage du mercure doux, en y uniſſant la décoction des bois ſudorifiques & du mercure coulant (*a*). On verra dans la ſuite de ces détails, ce que l'expérience de l'hoſpice de Vaugirard a appris ſur cette méthode. En 1736 parut le premier traité général & méthodique ſur la maladie vénérienne. Le célèbre *Aſtruc*, qui n'avoit rien épargné pour donner le plus grand prix à cet ouvrage, y parle de la manière dont cette maladie ſe déclare dans les enfans nouveau-nés, en décrit briévement les ſymptômes les plus communs, les regarde à-peu-près comme incurables, & cependant conſeille expreſſément de ne point faire immédiatement de remède aux enfans, mais d'adminiſtrer ſeulement des frictions aux nourrices (*b*). Le traducteur & le commentateur *de Burton*, M. *Le Moine* qui préſente la doctrine de M. *Antoine Petit* ſur les maladies des enfans, donne auſſi

---

(a) *Methodus tuta ac facilis citrà ſalivationem curandi luem veneream*, 1739, Schaffuſiæ.

(b) *De Morbis venereis*, *lib. iv*, *cap.* 5.

le même conſeil qu'*Aſtruc* (*a*). *Roſen*, médecin Suédois, connu par ſon Traité ſur les maladies des enfans, recommande le même traitement, & cite pluſieurs obſervations à ce ſujet (*b*). Enfin, *Levret* annonce qu'il a traité & guéri des enfans, en faiſant frotter des chèvres dont il rendoit ainſi le lait médicamenteux (*c*).

Cependant la méthode curative, quoique bien décrite par pluſieurs auteurs, n'avoit point été confirmée par une expérience authentique & ſuivie, & il y en a deux preuves frappantes.

La première eſt le ſilence, ou les diverſes opinions de pluſieurs médecins les plus recommandables ſur ce ſujet. On peut citer entre autres *Van-Swieten*, ſi exact & ſi étendu dans ſon Traité des maladies vénériennes, & qui n'a pas dit un mot ſur la maladie vénérienne des enfans nouveau-nés. D'un autre côté, les préparations mercurielles ſalines, telles que la panacée, le ſublimé, le mercure gommeux, les frictions avec l'onguent mer-

(*a*) Maladies des enfans, à la ſuite des accouchemens de BURTON, tom. ij, pag. 7.

(*b*) Traité des maladies des enfans, pag. 560.

(*c*) L'Art des Accouchemens, troiſième édition, pag. 267, §. 1375.

curiel camphré, l'extrait de ciguë, sont les remèdes qui ont été préconisés par d'autres médecins distingués de ce siècle.

La seconde preuve se trouve dans les écrits mêmes des auteurs qui se sont le plus étendus sur cette matière. *Astruc*, si précis sur le vrai traitement, paroît l'avoir peu suivi, soit par les détails qu'il laisse à desirer sur cette classe de maladie vénérienne, soit par le pronostic qu'il en tire. M. *Lemoine* parle beaucoup des précautions à prendre pour frotter les nourrices, mais paroît avoir encore plus de confiance dans l'application des emplâtres mercuriels sur les enfans. M. *Fabre* conseille aussi le lait de mère, de préférence à tout autre moyen, mais ne cite aucun fait à l'appui de ce conseil. *Rosen*, beaucoup plus étendu que les auteurs sur les symptômes, est encore éloigné d'en présenter le vrai tableau, & n'apporte que quelques exemples de traitement, qui même ne lui sont pas tous propres. Enfin, l'expérience de M. *Levret* n'avoit pas été repétée, & étoit d'ailleurs sujette à beaucoup de difficultés. »

On voit donc que la méthode de traiter par le moyen de leur nourrice, les enfans infectés du mal vénérien, n'avoit encore été appuyée que sur quelques

obſervations iſolées, & qu'il falloit un établiſſement public pour en faire connoître toute la valeur.

Il s'agit maintenant de développer avec quelque détail les différentes parties du plan général de traitement que nous avons expoſé; car, ſur ce ſujet encore plus que ſur tout autre, il ne ſuffit pas de préſenter les principes, il faut encore indiquer les différentes circonſtances qui peuvent diriger dans leur application. Ainſi, ſans répéter ce qui a été dit ſur la méthode curative employée à l'hoſpice de Vaugirard, on va donner des obſervations générales & particulières, 1° ſur la préparation des femmes groſſes deſtinées à être nourrices; 2°. ſur l'état des enfans infectés; 3°. ſur le traitement des nourrices; 4°. ſur le traitement particulier des enfans.

Le précis des obſervations faites dans cet hôpital, ſera ſuivi par des Réflexions ſur quelques maladies étrangères à la maladie vénérienne, parce que ces maladies y ont été examinées & ſuivies avec une attention remarquable; telles ſont le millet, maladie contagieuſe ſi funeſte aux enfans nouveau-nés, la fièvre puerpérale, dont on s'eſt tant occupé les années dernières, & quelques autres affections

morbifiques particulières aux enfans du premier âge.

OBSERVATIONS sur la préparation des femmes grosses destinées à être nourrices.

D'après le tableau détaillé des femmes grosses qui entrent dans cet hôpital, il est aisé de conclure que presque toutes ont à leur arrivée des affections morbifiques de différente nature. Les plus fortes de ces femmes sont abattues, soit par la fatigue, soit par les suites inévitables de la misère & de la maladie dont elles sont attaquées; maladie souvent fort grave, & toujours négligée. Ce qui n'est qu'indisposition chez les femmes robustes & bien constituées, est réellement maladie chez celles qui sont foibles, délicates, ou qui ont langui plus long-temps dans la détresse, & dans la privation totale des secours dont elles avoient besoin. En ne s'occupant point dans ce moment-ci de la maladie vénérienne, on peut rappeller à trois espèces les maladies dont les femmes grosses sont affectées; 1° des affections fébriles; 2° des maladies de saburre; 3°. des maladies de foiblesse.

1°. *Les affections fébriles.* Elles sont presque toujours du genre des fièvres in-

termittentes. Ces fièvres ſont tierces ou double-tierces, & accompagnées d'un caractère de langueur très-remarquable. La plupart ſe guériſſent aſſez facilement par l'uſage des amers, des laxatifs & du quinquina; mais les rechûtes ſont communes, à cauſe des fautes de régime. Quelques-unes de ces fièvres ſont très-tenaces, & l'on s'obſtineroit en vain à vouloir les combattre : il ſemble qu'elles ſoient unies à l'état de groſſeſſe, & elles durent juſqu'au moment de l'accouchement. Ces fièvres dernières datent ordinairement de fort loin, ont un type plus irrégulier que les autres, & ne paroiſſent pas apporter un ſi grand dommage à la ſanté. En général ces affections fébriles marquent une mauvaiſe diſpoſition dans les premières voies, de la délicateſſe dans le genre nerveux, & ſont d'un mauvais augure pour le ſervice qu'on peut attendre de ces femmes.

2°. *Les maladies de ſaburre.* Telles ſont les affections vermineuſes, l'inappétence, les nauſées, avec des accès de fièvres, des diarrhées bilieuſes, &c. Les remèdes ordinaires à ces maladies, donnés avec la modération convenable aux circonſtances, ſont ce qu'il convient d'employer; on y a joint la rhubarbe unie à la

panacée pour les affections vermineuſes; les amers, les laxatifs, les purgatifs légers ſont mis en uſage pour ranimer le ton de l'eſtomac, & expulſer les mauvais ſucs dont les premières voies ſont imprégnées. Un des remèdes les plus efficaces, eſt un léger émético-cathartique, tel qu'une once & demie de manne, & dix grains d'ipécacuanha. Il eſt bon d'obſerver que cette potion vomitive & purgative a toujours parfaitement évacué les femmes les plus délicates, ſans avoir jamais produit aucun inconvénient. On verra par la ſuite, que cette manière d'évacuer ne ſe borne pas ſeulement à l'avantage de ſecouer l'eſtomac; ces femmes ſe rétabliſſent aſſez promptement, & deviennent, quand elles le veulent, de bonnes nourrices.

3°. *Les maladies de foibleſſe.* Ce ſont les obſtructions, les bouffiſſures, la diarrhée, la fièvre lente. Les apéritifs variés ſuivant les circonſtances, les béchiques, les laxatifs, les toniques, & ſur-tout le régime, ſont les moyens dont on uſe dans ces circonſtances. La fièvre lente caractériſe l'affection de poitrine, ou un degré de cachexie très-fort. La ſageſſe du régime, les médicamens oppoſés aux cauſes de la cachexie, ſont les ſeules reſſources qu'on puiſſe avoir; le vin anti-

ſcorbutique, le vin d'abſynthe, les béchiques incififs, la rhubarbe, le quinquina, ſont les remèdes qui ſervent à remplir les différentes indications qui ſe préſentent chez les femmes de cette claſſe. Il eſt eſſentiel d'obſerver qu'en agrandiſſant le local, en veillant avec plus d'attention à la propreté & au régime, on a vu le nombre de ces malades ſenſiblement diminuer, & leurs maladies devenir moins longues & moins graves. Preſque toutes ces femmes débiles ſont du nombre de celles qui ne peuvent pas nourrir par défaut de conſtitution.

La marche indiquée dans le plan général pour le traitement antivénérien des femmes groſſes, doit être ſuivie avec quelque reſtriction. Toutes celles qui ſont bien portantes, ou qui ſont rétablies de leurs indiſpoſitions, & dont les ſymptômes vénériens ne ſont ni très-multipliés, ni très-puiſſans, ſe trouvent parfaitement bien de prendre chaque jour un ou deux grains de panacée; mais cette préparation mercurielle ne convient ni aux femmes très-délicates, ni à celles qui ont des accidens très-graves.

Les femmes délicates ſans maladie décidée, ſont celles qui ont la poitrine plus ou moins affectée, ou qui ſont ſujettes

à la diarrhée. On leur donne de légères frictions deux fois la ſemaine, ou bien on eſſaye de leur incorporer la panacée à très-petite doſe avec la rhubarbe ou l'extrait de genièvre.

Celles qui ont des accidens très-graves, doivent être ſoumiſes à un traitement différent, ſoit par ſon activité, ſoit par ſon analogie avec les ſymptômes. Ces femmes ſont de deux eſpèces. 1°. Les unes ont des ulcérations ou des tumeurs à l'extérieur des parties naturelles, dont l'étendue ou le volume ſont conſidérables. Les malades ne peuvent pas marcher; les douleurs lancinantes qu'elles éprouvent, leur donnent une fièvre d'irritation, & les privent du ſommeil; enfin la conformation des parties où réſide le ſiège du mal eſt ſi dénaturée, que l'accouchement ne pourroit pas ſe faire ſans cauſer des douleurs atroces, & ſans le plus grand danger pour l'enfant. Ces accidens ne ſont pas dangereux, & on les traite par des moyens bien ſimples. On applique alternativement des cataplaſmes émolliens, & du cérat mercuriel étendu ſur du papier brouillard. Au bout de quelques jours, il y a du ſoulagement, & on eſt étonné de la promptitude avec laquelle les ulcères ſe détergent, & les tumeurs

s'affaissent. Le mercure, introduit par ces linimens, pénètre dans la circulation avec promptitude ; & quand les symptômes exigent un secours puissant, il est d'autant plus difficile d'éviter un commencement de salivation, que l'état général de ramollissement, produit par la grossesse, y dispose singulièrement. Les femmes les plus mal affectées par ces symptômes, ont été de bonnes nourrices, quand elles ont eu la bonne volonté & le courage nécessaire pour en remplir les devoirs.

2°. D'autres ont des accidens moins effrayans en apparence, mais sont réellement affectées d'une manière plus dangereuse : elles ont des pustules plates, noires, & des gales vénériennes ; les glandes maxillaires sont à moitié squirrheuses ; il y a des ulcères à la gorge, ou un écoulement gonorrhoïque très-fétide. Souvent elles sont dans la cachexie ou dans le marasme. Elles dorment mal, ont un pouls continuellement irrité, & l'estomac fait très-mal ses fonctions.

La sécheresse de la peau, l'érétisme général dans lequel elles sont, demandent des bains ; mais les fausses couches fréquentes qui ont eu lieu dans le commencement de l'établissement, ont fait mettre la plus grande circonspection dans

l'uſage de ce remède auxiliaire, & on ne l'a preſcrit que dans les cas de grande néceſſité. En conſidérant l'état cachectique de ces femmes, on voit aiſément que ces cas ſont très-rares. Les amers, les fébrifuges, les antiſcorbutiques, les toniques, ſont les moyens auxiliaires qui ſuffiſent dans preſque toutes les circonſtances pour concourir avec le mercure à abattre la violence des accidens, & à reſtaurer les forces. On ſe trouve fort heureux, quand l'eſtomac de ces malades eſt aſſez robuſte pour permettre d'unir le lait au quinquina, ou aux bois ſudorifiques. Les frictions ſont adminiſtrées à petite doſe, mais rapprochées; cependant, quelque effort que l'on faſſe, il arrive quelquefois que ces femmes ont des humeurs trop corrompues par le virus vénérien, pour pouvoir allaiter ſans danger pour les enfans, & on les leur confie avec d'autant plus de réſerve, qu'elles ſont pour la plus part dans la claſſe des femmes qui ne peuvent pas nourrir, ſoit par mauvaiſe volonté, ſoit par foibleſſe.



OBSER-

OBSERVATIONS sur l'état des enfans infectés.

Le développement de la maladie vénérienne eſt bien éloigné d'être le même dans tous les enfans nés de femmes infectées ; en effet, les uns apportent en naiſſant, des ſymptômes non équivoques du mal vénérien ; chez les autres, ces ſymptômes paroiſſent peu de temps après leur naiſſance ; chez quelques-uns, ils reſtent plus ou moins long-temps cachés, pour ſe montrer enſuite avec fureur.

Pluſieurs perſonnes doutent que dès le premier moment de la naiſſance de ces enfans, il puiſſe paroître des ſymptômes qui annoncent le virus dont ils ſont imprégnés. Si par ſymptômes du mal vénérien, on entend des puſtules très-éminentes, des ulcères très-marqués, l'ophthalmie vénérienne, des aphthes, &c. on peut dire que les enfans ne naiſſent pas avec les ſignes du mal vénérien ; mais ſi le maraſme, la deſtruction de l'épiderme, les taches noires & livides, des points ulcereux, ſont les effets du virus vérolique, il faudra conclure que les enfans naiſſent quelquefois avec des ſignes non équivoques de la maladie vénérienne.

Quand une femme très-infectée accouche d'un enfant mort & à moitié pourri, on attribue cet état de dissolution de l'enfant, à l'acrimonie des eaux dans lesquelles il a séjourné; par une conséquence nécessaire, on doit admettre que l'action de ces mêmes eaux doit produire dans certaines circonstances des effets moins marqués, mais non moins réels; & certainement, quand une femme infectée du mal vénérien met au monde un enfant dont la peau est flétrie, ridée, dont l'épiderme est macéré, ou marqué de taches livides & noires, il est clair que ces symptômes sont ceux du virus vénérien.

A l'Hospice, on ne voit ordinairement, au premier moment de la naissance, d'autre signe de l'existence du virus vénérien, que cette macération, ou ces taches de l'épiderme. Trois enfans cependant sont nés avec des signes plus caractérisés. Sur la fin de l'année 1781, l'enfant de la nommée *Agathe* est né avec un ulcère chancreux à la fourchette. En février 1782, l'enfant de la nommée *Ouret* avoit au moment de sa naissance une tumeur stéatomateuse à l'angle interne de l'œil. Cette tumeur, grosse comme une noisette, concourut avec d'autre ssymptômes plus tardifs à

donner la mort à cet enfant, & l'on trouva les os ſur leſquels elle repoſoit, enfoncés & corrompus. En 1783, un enfant appartenant à *Marie Gunb...* eſt venu au monde marqué de puſtules noirâtres & livides très-diſtinctes.

Sur le plus grand nombre des enfans, c'eſt peu de jours après la naiſſance que les accidens ſe développent; &, en général, on peut dire qu'ils naiſſent dans les premiers huit jours.

Les enfans chez leſquels le mal a paru léger, ou ne s'eſt pas développé dans les premiers huit jours, ne doivent pas être regardés pour cela comme non infectés. Nous en avons eu des preuves répétées; mais il ſuffira de rapporter les faits ſuivans.

Dans le commencement de l'année 1781, pluſieurs enfans qui avoient eu des ſymptômes très-légers en apparence, & qui tetoient bien, ont été attaqués ſubitement, au bout de trois ſemaines ou d'un mois, d'accidens très-graves & funeſtes, tels que des phlegmons ou des aphthes au voile du palais.

En 1782, une mère avoit eu deux enfans, chez leſquels on n'avoit apperçu que des ſymptômes légers & douteux. Trois mois après, ces enfans eurent des

ophthalmies, des enchifrenemens, des pustules, des rhagades; & il fallut non-seulement donner une très-grande dose de mercure à la mère, mais administrer aux enfans un traitement particulier, &c.

La troisième classe d'enfans malades, ou ceux chez lesquels le virus se développe tard, ont les mêmes symptômes que les autres, mais avec des différences qui leur sont propres, comme nous le verrons dans la suite de cette exposition.

Les symptômes vénériens chez les enfans sont beaucoup plus multipliés que ne l'avoient annoncé les auteurs qui se sont le plus étendus sur cet article, tels qu'*Astruc* & *Rosen*; mais ils peuvent se diviser en écoulemens, ulcères, pustules & tumeurs. Ils affectent particulièrement la bouche, les yeux & les parties de la génération; cependant, comme il n'est aucune partie du corps où ils ne portent leur ravage, nous les suivrons successivement dans ces différentes parties.

Le cuir chevelu est sujet à des ulcères, des pustules & des tumeurs. Ces ulcères paroissent d'abord sous la forme d'érosions simples : on les voit sur le coronal, sur les pariétaux & à la bosse occipitale. Bientôt ils s'élargissent & blanchissent un peu; ils distillent ensuite une liqueur ichoreuse,

fétide, & prennent à la fin une couleur noire, qui annonce la gangrène prochaine. Les pustules sont de petits boutons comme ceux d'une petite-vérole discrète, si ce n'est qu'ils sont plus applatis. Ils tournent aussi de même à une prompte suppuration, & se dessèchent sans s'ouvrir. Les tumeurs qui viennent au cuir chevelu, méritent d'être remarquées; elles sont rondes & dures, ou irrégulières & mollasses. Ces dernières ont été si abondantes dans un enfant de six semaines, qu'il y en avoit sur toutes les fontanelles; elles étoient de la grosseur d'une noix.

La face est souvent livide & terreuse, quelquefois la peau est noire & desséchée; ce ne sont plus les traits de l'enfance; les rides, les plis & la contraction de la douleur en font la miniature de la décrépitude; il paroît aussi au visage de petites pustules séches comme à la tête. On voit quelquefois sur le bout du nez une espèce de tache noirâtre, qui n'est autre chose que l'empreinte d'une pustule plate ou très-peu éminente, qui tourne à la gangrène; enfin, on remarque encore à la face d'autres pustules légérement inflammatoires, & des dartres crustacées.

La conque auriculaire est rarement af-

fectée ; mais cependant on obſerve quelquefois des ſymptômes à cette partie. Ceux qui affectent l'oreille externe ſont légers & ſuperficiels ; ceux qui ont leur ſiège dans l'oreille moyenne, ſont plus graves ; enfin, on redoute les tumeurs & les ulcères placés vers l'apophyſe maſtoïde.

Les ſymptômes des yeux ſont l'œdème des paupières, ſur-tout de la paupière ſupérieure, l'ophthalmie ſéche, l'ophthalmie humide, plus fréquemment l'ophthalmie purulente, les éroſions de la cornée, les *albugo*, les ſtaphylomes.

Les ſymptômes des narines ſont l'écoulement d'une humeur ichoreuſe, verdâtre, & quelquefois ſanguinolente ou purulente. L'engorgement de la membrane pituitaire, & l'écoulement qui en eſt la ſuite, ſont preſque toujours l'effet de la métaſtaſe de l'ophthalmie. Quand l'écoulement ne s'établit pas, les narines ſont bouchées par la phlogoſe de la membrane, ou par un mucus ſanieux deſſéché.

Les ſymptômes propres à la bouche, ſont les puſtules, les ulcères chancreux, & les aphthes.

La ſurface de la peau eſt ſouvent livide & parſemée de petits points farineux, ou de ces petites puſtules plates déja décri-

tes. On y voit des inflammations partielles & larges, des éruptions éryſipélateuſes, des puſtules plates d'un rouge livide, & d'autres auſſi peu élevées, ſéches, grisâtres & cruſtacées : ces deux derniers ſymptômes ſont plus familiers aux enfans chez leſquels le développement du virus eſt tardif.

Les ulcères ne paroiſſent pas également dans toute l'habitude du corps ; ils ſont rares à la poitrine & aux flancs : on les obſerve plus communément au nombril, aux aînes & aux aiſſelles, à l'os ſacrum & aux feſſes.

Les épaules ont été affectées pluſieurs fois de tumeurs ſuppurantes ; & il ſe forme quelquefois, le long & ſur les côtés de l'épine dorſale, des tumeurs larges, élevées, mollaſſes, d'un brun noirâtre, qu'on prendroit d'abord pour des *ſpina-bifida*, mais qui n'ont le plus ſouvent leur ſiège que dans les tégumens.

Chez les enfans des deux ſexes, les éroſions, les rhagades, les végétations & les puſtules à l'anus, ſont des ſymptômes aſſez communs; on les voit conſtamment ſur les enfans dont le traitement n'a pas été commencé de bonne heure. Parmi les enfans ſevrés qu'on a eu à traiter à l'Hoſpice, la plus part avoient des

accidens de cette eſpèce portés à un point très-grave ; on a apperçu quelquefois chez des enfans du ſexe maſculin, une puſtule ou une excoriation chancreuſe ſur le gland ou ſur le prépuce : jamais on n'y a remarqué d'écoulement, mais ſeulement des difficultés d'uriner. Les ulcères, l'inflammation, la tuméfaction du ſcrotum, ſont des accidens plus familiers.

Les petites filles ont auſſi des ardeurs d'urine, qui quelquefois ſont accompagnées d'infiltration aux grandes lèvres. On obſerve de plus chez elles un écoulement jaunâtre, preſque toujours conſécutif, qu'il faut bien diſtinguer d'un écoulement lymphatique & muqueux qu'ont tous les enfans de ce ſexe à leur naiſſance.

Les bras, les cuiſſes & les jambes, ſont ſujets aux affections générales de la peau ; mais il y ſurvient plus ordinairement des puſtules ſuppurantes, des abcès purulens & muqueux, des œdèmes. Un enfant d'onze mois étoit arrivé couvert de nombreuſes puſtules, larges, d'un rouge livide ; au bout de huit jours, elles avoient repris la couleur ordinaire de la peau ; au bout de quinze jours, elles étoient à moitié diſparues ; avant ſix ſemaines, il s'eſt formé un abcès conſidérable à la

cuiſſe, qui a été ſuivi d'un œdème univerſel.

Cet œdème eſt propre aux enfans déja avancés dans leur nourriture, ou qui ſont au ſevrage. Mais il eſt un œdème d'une autre eſpèce, propre aux enfans tout récemment nés : c'eſt un gonflement du tiſſu cellulaire, dur & ſans élaſticité, qui jette promptement les enfans dans un aſſoupiſſement mortel.

Il y a des particularités remarquables aux mains & aux pieds. Aux mains, & particulièrement aux doigts, il ſurvient des puſtules iſolées, groſſes, éminentes, & qui ſuppurent promptement. Quelquefois elles ſont placées de manière à chaſſer les ongles. Un enfant entre autres, a perdu tous les ongles d'une main, & trois d'un pied. Nous avons vu deux ou trois fois ſurvenir une éruption galeuſe entre les doigts, & aux poignets.

Outre l'œdème, les puſtules & la chute des ongles, les pieds ont un ſymptôme qui leur eſt propre; c'eſt la rougeur & l'inflammation au talon. Cette rougeur devient vive; la peau s'ulcère; il ſe détache des lames du tiſſu cellulaire qui lie les tégumens au calcanéum; & le bourrelet qui forme le talon, ſe trouve, pour ainſi dire, décollé.

De tous ces ſymptômes, les plus communs ſont ceux qui ſe trouvent à la bouche, aux yeux & à la peau. On a même fait une remarque, c'eſt que quelques ſymptômes étoient plus familiers dans un certain temps de l'année que dans d'autres, ſans pourtant pouvoir en tirer aucune induction générale. On peut voir ſeulement, dans le tableau que nous venons de préſenter, que la maladie vénérienne dans les enfans, eſt la même que dans les adultes. En effet, elle affecte principalement, dans les uns & dans les autres, la tête, la bouche, & les parties de la génération. Si, dans l'enfance, le virus ne s'attache pas tant aux os & aux glandes, il eſt plus inhérent à la peau & au tiſſu cellulaire: enfin, ſi la gonorrhée, ſi commune chez les hommes, eſt ſi rare chez les enfans; l'ophthalmie vénérienne, ſi ſouvent produite dans les adultes par la métaſtaſe de cet écoulement, eſt un des plus fréquens & des plus bénins ſymptômes de la vérole dans les enfans, & paroît y tenir lieu du flux gonorrhoïque.

Quant aux ulcères de la tête, du coccyx, des malléoles & des talons, ils ne nous ſemblent dûs qu'aux irritations de ces arties, cauſées par la compreſſion que les enfans éprouvent au paſſage pen-

dant l'accouchement, ou à l'inflammation qui sépare le cordon du ventre de l'enfant, ou enfin au frottement des langes, & au poids du corps qui repose & pèse toujours sur le même endroit. Les plis de la peau aux aînes & aux aisselles, sont peut-être aussi la cause des ulcérations fréquentes qu'on y rencontre.

Tous les symptomes que nous venons de décrire, se développent en plus ou moins grande quantité, selon les circonstances, & ne sont pas également meurtriers. Pour mettre plus facilement en état de les classer suivant leur nature, & de porter un pronostic juste, nous les récapitulerons en deux classes, les symptômes curables & les symptômes incurables.

Symptômes curables.

A la tête, ce sont les pustules plates & discrettes, les tumeurs rondes, mollasses qui ne s'ouvrent pas, mais qui jettent une humeur qui se desséche, & les ulcérations simples qui sont très-rares.

A la face, ce sont les petites pustules séches, les tumeurs même inflammatoires; les pustules crustacées sont très-dangereuses.

Aux yeux, l'œdème, l'ophthalmie hu-

mide & purulente, les érosions de la cornée, les staphylomes, sont des symptômes plus effrayans que dangereux, tant que l'écoulement a lieu. Les cicatrices ont fait perdre la vue à deux enfans. Les symptômes des oreilles sont très-dangereux, quand ils ont leur siège dans l'oreille moyenne ; mais à l'oreille externe, ils sont légers. En 1781, on a vu un abcès à la partie inférieure & postérieure de l'oreille, carier l'apophyse mastoïde ; mais on a eu occasion d'observer depuis la même tumeur, qui n'a été suivie d'aucun accident, soit parce qu'elle a été ouverte plus tôt, soit parce qu'elle a eu lieu chez un enfant dont les humeurs étoient en meilleure disposition.

L'enchifrenement, quoique très-grave, & souvent mortel, est curable quand il s'établit un écoulement ichoreux ou purulent, quand l'ophthalmie se déclare, ou bien quand il se fait une nouvelle explosion du virus à l'anus, ou à quelque autre partie, &c.

A la bouche, les chancres des lèvres & les aphthes se guérissent, s'ils sont légers & superficiels, si l'enfant peut teter, & si le fond de la bouche est d'une bonne couleur ; mais il est rare de voir réunir toutes ces conditions.

À la peau, les pustules, les furoncles qui ne sont pas placés sur les parties délicates, les taches érysipélateuses, sont des symptômes assez bénins.

Il en faut dire autant des pustules isolées, qui paroissent aux extrémités, des éruptions galeuses communiquées par les mères, & des ulcérations aux talons. On a vu une tumeur grosse comme une noix, située sur l'os sacrum, s'abscéder & se cicatriser fort heureusement, chez un enfant très-délicat; ce succès est très-rare.

L'enflure des pieds n'est pas un symptôme bien grave, si l'enfant tete bien, & s'il n'a pas d'autre accident.

L'écoulement par la vulve est un symptôme rare & bénin; les érosions, les rhagades & les boutons à l'anus, se guérissent aussi sûrement, quoique moins promptement.

Symptômes incurables.

Tels sont les ulcères de la tête qui s'élargissent; ils blanchissent d'abord, mais ils distillent ensuite une humeur ichoreuse, l'enfant languit, & tombe dans l'assoupissement.

Le visage senile & décrépit est un signe mortel, quand l'enfant ne peut être réchauffé, ou qu'il est assoupi, quand il a

le dévoiement, qu'il ne prend le teton ou le biberon qu'en criant, & qu'il les abandonne.

Aux yeux, la fonte du globe porte ſon ravage juſques dans les ſinus de la baſe du crâne.

L'enchifrenement eſt un ſymptôme funeſte toutes les fois qu'il ne ſe déclare pas d'écoulement ou de métaſtaſe, ou quand les narines ſont bouchées au point que les enfans ont une reſpiration exceſſivement agitée, la tête renverſée en arrière, & le viſage rouge.

Les chancres des lèvres ſont mortels, quand ils ſont ſur le milieu des lèvres, ou qu'ils gagnent le frein. Ceux de la bouche le ſont de même, pour peu qu'ils ſoient profonds, qu'ils ſe prolongent vers le milieu du voile, & que la couleur de la bouche tire ſur le noir.

Les tumeurs au ventre deviennent toutes phlegmoneuſes, & tournent rapidement à la gangrène.

Les ulcères au nombril ont une terminaiſon auſſi promptement funeſte.

Ceux du ſcrotum & de l'os ſacrum ſe guériſſent, quand ils ne ſont pas trop larges, & que l'enfant n'a pas d'autre accident grave.

A la peau, les puſtules larges, plates

& livides, annoncent la dissolution. Ces symptômes sont ordinairement consécutifs.

Les phlegmons ne sont pas susceptibles de résolution, ni de suppuration ; ils sont mortels par-tout, excepté aux fesses. Enfin, un symptôme très-effrayant & presque toujours funeste, c'est cette bouffissure ferme & rénitente, accompagnée d'assoupissement. Cette bouffissure augmente, les yeux de l'enfant sont comme ensevelis, la peau se couvre de taches. On s'est assuré que cet état tenoit à la rétropulsion d'une humeur virulente, parce que quelques enfans en sont réchappés par une ophthalmie, & que d'autres, chez lesquels il y avoit eu suppression de l'écoulement par les yeux, sont tombés dans le même état... On croit aussi que la contagion du millet, dont nous parlerons par la suite, peut concourir à produire cet accident.



RÉFLEXIONS

Sur l'usage du lait de femme dans les phthisies pulmonaires; par M. EMALE, chirurgien-major du régiment de Montmorency, dragons.

J'ai lu (Journal de février 1784, p. 132) une observation dont le sujet est une demoiselle guérie de la phthisie, par l'usage du lait de femme; l'auteur ne dit point si c'est au moyen de la succion immédiate au sein de la nourrice; mais, comme c'est de cette manière qu'on le prescrit dans la plupart des ouvrages où on le conseille, nos réflexions ne porteront point à faux.

M. *Chevillard* sera peut-être étonné qu'on désapprouve un moyen qui lui a si bien réussi; mais il sait mieux que nous, que quelques succès ne prouvent pas en faveur d'un remède; celui-ci est loin d'en avoir de constant; &, dans le cas même cité par M. *C.* ***, le régime qu'il a tracé avec beaucoup de sagesse, a contribué au moins autant à la guérison, que le lait auquel il en fait honneur: ajoutons que souvent il est inapplicable, ou manque des

qualités néceſſaires pour remplir les vues que l'on ſe propoſe en l'adminiſtrant (*a*).

Nous croyons qu'un motif plus fort que ſon inſuffiſance, doit rendre très-circonſpect dans ſon uſage, ou même déterminer à ne point le conſeiller, pris par le moyen de la ſuccion. En effet, quel médecin verroit d'un œil tranquille une nourrice pleine de ſanté, recevoir dans ſon ſein le germe d'une maladie ſouvent mortelle, en échange du baume ſalutaire qu'elle répandroit dans celui d'un pulmonique, puiſque la facitité qu'a le levain *tabifique* à ſe communiquer, ſemble malheureuſement trop prouvée par les faits!

J'ai habité long-temps un grand hôpital : j'y ai vu beaucoup de femmes phthiſiques ; pluſieurs d'entre elles l'étoient devenues par communication (*b*). Deux

---

(*a*) L'analogie plus grande de ce lait avec nos humeurs, nous ſemble une foible raiſon pour l'employer dans la pulmonie ; celui qui eſt chargé de ſubſtances végétales & médicamenteuſes devroit être préféré ; & les nourrices, indépendamment des vices de tempérament, primitifs ou acquis, ne vivent ordinairement que de ſubſtances animales.

(*b*) Outre les diſpoſitions individuelles, j'ai obſervé que cette maladie a affecté de préférence les jeunes filles habituées à travailler en

victimes de cette maladie m'ont particulièrement frappé; elles étoient unies par la plus étroite liaiſon ; l'une, d'une conſtitution délicate avec une poitrine étroite, écraſée, étoit ſujette à l'hémoptyſie, & avoit tous les caractères de la pulmonie ; ſa compagne fort bien conformée, jouiſſant d'une ſanté brillante, paroiſſoit ne pas devoir en craindre les atteintes ; cependant ſa conſtitution s'altère; une toux sèche & fréquente la ſurprend; les crachats viennent & prennent un mauvais caractère, &c. Enfin, elle périt auſſi-bien que celle dont l'amitié lui a été ſi funeſte. VAN-SWIETEN, *Comment. in Aphor.* BOERH. *tom.* 4, §. *1206*, dit avoir vu la ſœur & la domeſtique d'un pulmonique

---

broderie ou tapiſſerie, ſur des métiers dont les *enſouples* trop groſſes ou trop écartées, les obligeoient à avoir la poitrine fortement appuyée contre elles, ce qui eſt bien digne de l'attention des adminiſtrateurs de cette maiſon, & de toutes celles dans leſquelles on s'occupe de pareils travaux. J'ai remarqué auſſi que la communication n'étoit à craindre que chez les jeunes gens; les perſonnes plus âgées n'en ſont preſque jamais affectées; j'ai à cet égard plus d'un fait qu'il ſeroit trop long de rapporter, & qui pourroient ſervir à éclairer ſur le choix de ceux qu'on emploie aux ſoins des pulmoniques.

mourir toutes deux victimes de l'aſſiduité de leurs ſoins.

Si l'on court tant de riſque en approchant fréquemment les malades, en leur faiſant une trop longue compagnie, & en habitant ſans précaution dans les appartemens où ils vivent, la cohabitation ne conduit-elle pas plus sûrement à cette eſpèce d'inoculation meurtrière ? N'eſt-il pas auſſi du devoir du médecin d'employer tous les moyens poſſibles pour la prévenir ?

Un jeune homme qu'une conſtitution délicate, des excès en tous genres, très-peu de ſobriété, conduiſoient à tous les accidens qui en dépendent, épouſe une très-jeune perſonne bien portante. La pulmonie ſe déclare, & fait des progrès rapides chez le mari ; la jeune femme perd ſon embonpoint & ſa fraîcheur : complaiſante pour un époux qu'elle aime, elle craint de ſe refuſer à des deſirs que la maladie rend encore plus preſſans chez les phthiſiques; enfin, cet homme eſt péri, & à laiſſé une jeune veuve que je crois menacée d'une fin prochaine, & ſans doute prématurée.

A ces obſervations j'en joins une dernière, & qui a plus de rapport à l'objet qui nous occupe. Un marchand du Poitou

me consulta pour un crachement de sang auquel il étoit sujet. Sa constitution étoit bien celle d'un pulmonique, de ceux même qu'on ne guérit jamais, ou très-difficilement ; entre plusieurs remèdes qu'on lui avoit conseillés, je l'engageai à insister sur l'usage du lait d'ânesse dont il paroissoit éprouver du bien, & cela d'autant mieux que la saison étoit favorable ; je l'avertis qu'il étoit essentiel pour sa femme & pour lui qu'il se privât des droits du mariage, que la cohabitation étoit dangereuse pour tous deux, & s'opposoit d'ailleurs à l'effet des remèdes. Je le perdis de vue. Il y a six mois que, réduit au dernier degré, il me fit prier par un de ses amis d'aller le voir ; après plusieurs remèdes employés fort empiriquement, il s'étoit décidé à prendre une nourrice ; je déclarai que sans juger ce moyen comme inefficace, j'avois des raisons pour ne pas le conseiller, & que je ne le voyois employer qu'avec la plus grande peine ; mon opinion ne prévalut pas. Le malade décidement incurable, n'a point tetté longtemps ; il est mort, je crois, fort heureusement pour la nourrice. J'ai vu sa femme, marchant rapidement à sa destruction, dont elle est peut-être bien près au moment où j'écris. D'après ces faits,

il paroît difficile de douter de la propriété qu'a le levain tabifique (*a*) de ſe communiquer. Semblable à pluſieurs maladies contagieuſes, il a comme elles plus d'une voie pour s'inoculer. Les vêtemens ſeuls d'un pulmonique ont ſuffi quelquefois pour conduire au même état celui qui s'en eſt revêtu inconſidérément (*b*). L'impreſſion de la ſalive d'un pulmonique, ſeroit-elle moins dangereuſe ? Nous le deſirons ſans le croire, malgré l'objection qu'on pourra nous faire, en diſant que la ſuccion a un effet qui s'oppoſe néceſſairement à l'imprégnation du levain. Qui niera que des nourrices aient pris le virus vénérien par la même voie, & dans les mêmes circonſtances ?

Au ſurplus, le lait de femme eſt-il dans la pulmonie auſſi avantageux qu'on l'aſſure ? C'eſt ce qui reſte à démontrer. Nous

(*a*) Un médecin de mérite croit qu'il y a de bonne raiſons à oppoſer à cette doctrine. Je doute que des raiſons puiſſent infirmer des faits ; & M. *J. D. L.* en paroît lui-même perſuadé.

(b) *Voyez* les faits conſignés dans le Journal de Paris, 10 & 20 octobre 1780 ; le dernier eſt atteſté par M. Al. **, médecin à Groningue. Il exiſte en Italie des loix qui ordonnent de brûler les linges & vêtemens qui ont été à l'uſage des malades de ce genre.

croyons qu'il arriveroit ſouvent de trop compter ſur lui : le médecin ſait qu'aucune maladie ne peut être ſoumiſe à un traitement abſolu; des remèdes, en apparence oppoſés, guériſſent également, adminiſtrés métho-diquemont.

Le traitement de la pulmonie, comme celui de l'hydropiſie, a été long-temps conduit par l'empiriſme; avant & même depuis les ſavantes recherches de M. *Bacher*, n'a-t-on pas exténué par des hydragogues, ou fait ſouffrir une ſoif barbare à des hydropiques deſſéchés, qu'il falloit baigner & noyer pour ainſi dire de boiſſon?

On a écrit de très-bonnes choſes ſur la pulmonie : on a fait des rapprochemens avantageux de ſes phénomènes; on a apprécié le degré de confiance que l'on doit avoir dans les moyens propoſés pour ſon traitement.

Cependant il eſt encore des perſonnes qui ont leur remède de prédilection; mais il reſte à déterminer avec plus de certitude leur préférence reſpectives.

On me permettra d'obſerver que l'on n'a pas aſſez diſtingué la pulmonie idiopathique d'avec celle qui n'eſt que ſymptomatique; ce qui étoit utile pour le pronoſtic. En s'arrêtant ſur les moyens

internes, on a peut-être auſſi un peu trop négligé leur application, pour ainſi dire immédiate par la voie de l'inſpiration. Le choix de ces derniers moyens exige un examen particulier, & qui ne peut avoir lieu ici. Quoi qu'il en ſoit, on ne doit pas prodiguer le lait ſans examen. Le feu long-temps abandonné, pourroit être placé avantageuſement dans certains cas; & d'ailleurs on ne fatigueroit pas, par l'uſage des remèdes, des malades qui ne peuvent guérir que par des moyens moraux. Une jeune demoiſelle, ſur le point de contracter un mariage avec un jeune officier qu'elle aimoit éperdument, en eſt tout-à-coup ſéparée. Des ordres l'appellent à la guerre; les travaux de l'armée, le tumulte des camps ralentiſſent leur correſpondance. La ſanté de la jeune perſonne s'altère, elle eſt menacée de pulmonie, & dépérit ſenſiblement. Les remèdes ne peuvent rien. Des nouvelles plus heureuſes lui apprennent qu'elle n'eſt point oubliée; elle reprend peu à peu ſa fraîcheur. Le mariage ſe conclut; elle devient mère, & dès-lors continue de jouir de la meilleure ſanté.

J'ai cru devoir m'élever contre l'abus d'un moyen trop préconiſé, & qu'on ne peut employer qu'en expoſant celles que l'intérêt détermine à le prodiguer.

OBSERVATION

Sur une fièvre putride, guérie principalement par l'uſage de l'air fixe; par M. BECU, *Médecin à Lille en Flandres.*

Le 27 mai dernier, on m'appella à Wazennes, village près de Lille en Flandres, pour voir le nommé *Alexandre Dumortier*, ouvrier d'une blanchiſſerie de fil, attaqué depuis quinze jours d'une fièvre putride. En arrivant, je trouvai le malade dans le délire & dans un affaiſſement ſingulier; les yeux ternes & couverts; la phyſionomie décompoſée; la langue noire & gercée; la reſpiration très-gênée; le pouls foible, petit, tremblottant; le ventre ballonné, d'un volume énorme; les extrémités inférieures froides & œdématiées; le corps exhalant une odeur cadavéreuſe. Je me fis rendre compte du commencement & des progrès de la maladie, ainſi que du traitement employé juſqu'alors. On me dit que ſa maladie avoit débuté par une fièvre irrégulière, un accablement général, un mal de tête violent, des nauſées, &c.; qu'un chirurgien avoit ſaigné le malade dans cet état; qu'un

qu'un apothicaire, à ſon tour, l'avoit purgé ; qu'après cela, l'intenſité des ſymptômes ayant augmenté, le chirurgien avoit encore ſaigné & du bras & du pied. Son intention étoit d'abattre à coups de lancette le mal de tête & la fièvre : il n'abattit que le malade, qui, dès lors, perdit connoiſſance. Mais ce chirurgien eût ménagé le ſang du malade, s'il avoit fait attention qu'il étoit diſſous, appauvri ; s'il s'étoit rappelé que les ouvriers de blanchiſſeries ont en général une atteinte de ſcorbut, à raiſon des viandes très-ſalées & enfumées dont ils ſe nourriſſent, & des endroits humides, marécageux où ils travaillent. On n'avoit point fait uſage de vomitifs, d'antiſeptiques, quoiqu'il y eût des indications bien claires d'employer ces remèdes. Ainſi, non-ſeulement on avoit épuiſé les forces du ſujet par des ſaignées faites à contre-temps, mais on avoit laiſſé ſubſiſter le foyer putride de la maladie. Un traitement auſſi contraire étoit bien propre à rendre plus dangereuſe une maladie très-grave par elle-même, & à plonger le malade dans la ſituation déplorable où il s'eſt trouvé.

Je preſcrivis une ſolution de tartre ſtibié, qui n'opéra que foiblement, quoique donnée à doſe aſſez forte & répétée. Le

malade rendit cependant de la bile verte : la tête parut un peu allégée, après l'effet du vomitif; mais les autres ſymptômes devenoient de plus en plus alarmans. A ceux énoncés plus haut, il faut ajouter que la poitrine s'embarraſſoit ; que le malade touſſoit ſouvent, & crachoit avec peine des mucoſités ſanguinolentes; que les ſelles étoient noirâtres, mêlées de vers pourris & de ſang diſſous, d'une fétidité horrible; que les urines n'étoient pas de meilleure qualité. Je fis prendre au malade, pendant quelques jours, une forte infuſion de quinquina, acidulé avec l'eſprit de vitriol, un peu de vin, des lavemens d'*hydroxymel*, mais toujours ſans ſuccès marqué. Enfin, le malade étoit prêt à ſuffoquer, ne reſpirant qu'avec une angoiſſe extrême: une ſueur fétide couvroit ſon corps preſque glacé; le volume du ventre étoit exceſſif; le pouls ſe faiſoit à peine ſentir, lorſqu'il me vint en idée de tenter l'eau impregnée d'air fixe. Ce remède produiſit un effet ſenſible, & ſurpaſſa mon attente. Chaque fois que le malade en prenoit, il lâchoit par haut & par bas des vents d'une puanteur inſupportable : le météoriſme du ventre diminuoit ; la reſpiration devenoit plus libre, & les urines couloient plus

abondamment. Je ſecondois l'effet de ce moyen par le vin de Bordeaux, & l'infuſion d'écorce du Pérou. Après quatre jours d'uſage de ces remèdes, la nature un peu ranimée, ſembloit tendre à ſe débarraſſer par un cours de ventre. Je déterminai cette criſe, dont l'iſſue me paroiſſoit pourtant bien douteuſe, par un lavement compoſé d'une forte décoction de mercuriale, de ſel commun & d'oxymel. A cette époque, l'orage ceſſa; mais l'état de foibleſſe & d'inanition où étoit réduit le ſujet, me faiſoit encore appréhender pour lui. Je le ſoutins avec du vin de Bordeaux, du bouillon de pain, quelques lavemens d'eau d'orge & de bouillon de veau, acidulés, &c.: enfin, je le mis peu à peu à un régime plus nourriſſant.

Un accident vint troubler, il y a trois ſemaines, le cours heureux de ſa convaleſcence. En faiſant des efforts pour aller à la ſelle, il ſentit une douleur au teſticule droit: ce teſticule prit en peu de temps beaucoup de volume & de conſiſtance, ſans que la douleur augmentât à proportion. Quelques demi-bains, la vapeur de l'eau chaude, des cataplaſmes émolliens, deux ou trois lavemens de mercuriale, diſſipèrent en peu de jours

cette tumeur. Si j'avois purgé le convalescent, avant que cette espèce de dépôt survînt, je l'en aurois peut-être préservé, en entraînant par les selles l'humeur qui causa l'engorgement du testicule : mais je n'ai pas cru devoir rien ôter alors d'un corps foible & décharné. Le malade jouit actuellement d'une très-bonne santé, & il a repris son travail ordinaire.

L'air fixe m'a réussi encore dernièrement dans le traitement de quelques fièvres bilieuses, que je ne rapporterai point, parce qu'elles n'offrent rien de fort intéressant.

Note de l'Editeur.

Le quinquina & le vin de Bordeaux n'ont-ils point contribué encore plus que l'eau gazeuse, à la guérison du malade ?

OBSERVATION

Sur un épanchement laiteux dans la cavité abdominale, guéri par la paracentèse; par M. LE PELLETIER, Docteur en Médecine, à l'Isle Jourdain, en Poitou.

La veuve David, de la paroisse du Vigeant, fermière de M. le marquis de

Maleſſi, âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament ſanguin, accoucha fort heureuſement, le 16 ſeptembre 1783. Les lochies s'établirent d'abord dans l'ordre requis; mais elles ne coulèrent que vingt-quatre heures. Malgré la ceſſation des lochies, l'accouchée étoit très-bien les jours ſuivans; elle allaitoit ſon enfant, & les choſes reſtèrent en cet état juſqu'au huitième jour, où elle fut ſaiſie d'une fièvre accompagnée de pluſieurs accidens, tels que diarrhée laiteuſe, & vomiſſement de matières vertes. Preſque auſſitôt les ſeins devinrent flaſques, malgré tous les efforts que la malade fit pour allaiter: le bas-ventre devint douloureux, & ſe météoriſa; enfin, l'abattement de la malade étoit conſidérable: on s'en appercevoit à ſa phyſionomie, & encore plus à ſon pouls petit & concentré. M. *Chatillon*, Chirurgien, à qui la malade fut confiée, reconnut à cette maladie le caractère de la fièvre puerpérale, & ſuivit le traitement indiqué par M. *Doulcet*. Ainſi, après avoir donné l'ipécacuanha à pluſieurs repriſes, il preſcrivit la potion huileuſe, animée avec le kermès minéral, & donna au bout de quelques jours un minoratif doux: mais ces ſoins n'eurent pas le ſuccès qu'on en eſpéroit,

peut-être pour avoir été administrés un peu trop tard. La maladie fit des progrès alarmans, & je fus appellé le 7 janvier, quatorze jours après l'invasion de la maladie. Je trouvai l'accouchée avec peu de fièvre, mais ayant le pouls petit & serré: le bas ventre étoit prodigieusement gonflé, sur-tout vers la région hypogastrique; & en examinant cette partie avec soin, je reconnus un mouvement d'ondulation, qui me fit conjecturer que l'épanchement laiteux étoit formé dans la capacité abdominale. J'ordonnai pour boisson ordinaire de l'eau de poulet nitrée, & trois verres, chaque jour, d'un apozème composé avec le cerfeuil, la chicorée & l'arcanum duplicatum. Ce remède continué pendant deux jours, procura des évacuations considérables, mais sans apporter aucune diminution dans les accidens: au contraire, l'abdomen me parut plus élevé, & la fluctuation plus sensible. Dans ces circonstances, je proposai la paracentèse, comme l'unique moyen curatif; & après avoir employé quelques jours à restaurer la malade, nous procédâmes à cette opération. J'avois recommandé au chirurgien, de se munir non-seulement d'un trocart, mais d'une seringue à injection, parce que je présu-

mois que la matière laiteuſe ſeroit coagulée, & ne pourroit paſſer par la canule; mais cette précaution a été inutile : la liqueur à laquelle la ponction a donné iſſue, étoit très-fluide; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que cette liqueur équivalente à plus de ſix pintes, meſure de Paris, avoit conſervé toutes les qualités apparentes du lait, à l'exception de la couleur qui étoit un peu altérée. Une heure après, la liqueur ſe décompoſa dans le vaiſſeau où elle avoit été reçue, & repréſentoit fort bien du petit-lait non clarifié, dans lequel on voyoit flotter des morceaux de lait caillé. Le ſurlendemain de l'opération, je retournai voir la malade, à qui je trouvai le ventre douloureux & gonflé, au point de me faire craindre un ſecond épanchement: je preſcrivis des lavemens émolliens; je purgeai enſuite la malade, & je la mis pendant ſix jours à l'uſage des bouillons apéritifs & laxatifs. Ces remèdes produiſirent des évacuations laiteuſes, abondantes; & l'idée de rechûte fut bientôt éloignée. Après quelques jours de repos, la malade parut dans une heureuſe convaleſcence; & comme le lait étoit remonté aux mamelles, je ſollicitai la malade de

nourrir, pour éviter de nouveaux accidens : elle s'y refusa constamment, & ne témoigna pas moins de répugnance à continuer les médicamens qui dérivent le lait, & le régime convenable à son état. A peine une semaine s'étoit-elle écoulée, qu'il est survenu une nouvelle fièvre, accompagnée d'un vomissement continuel, & d'un dépôt extérieur au nombril. On a appliqué sur le centre de la tumeur, le cataplasme de mie de pain & de lait : la tumeur s'est abcédée & ouverte d'elle-même, & il en est sorti une quantité de pus laiteux. On a traité la plaie selon la méthode ordinaire, & elle s'est cicatrisée promptement. La fièvre cessée, la plaie guérie, le vomissement subsistoit encore, & il n'a cédé qu'à l'usage de l'ipécacuanha. Après ce nouvel échec, la malade n'a pas été plus docile, & n'a suivi ni remède ni régime : aussi a-t-elle resté pendant trois mois, dans un état langoureux, qui n'a été terminé que par l'éruption d'une infinité de boutons sur toute l'habitude du corps, parmi lesquels plusieurs ont suppuré. Depuis cette époque, la malade a été de mieux en mieux ; & son état actuel donne lieu d'espérer qu'elle jouira bientôt de sa première santé.

Note du Rédacteur.

Cette obſervation intéreſſante & curieuſe, ne ſe borne pas à nous faire connoître une reſſource hardie & nouvelle, pour le traitement de la fièvre puerpérale ; elle nous préſente encore la démonſtration la plus complette de la doctrine que nous avons adoptée ſur les cauſes & ſur les effets de cette maladie. On y voit que la fièvre puerpérale peut naître à une diſtance plus ou moins grande de l'accouchement & ſe récidiver pluſieurs fois ; qu'elle eſt caractériſée dès les premiers inſtans par l'affaiſſement des ſeins & la diſparition du lait ; que l'ipécacuanha ne guérit pas cette maladie, quand il eſt adminiſtré trop tard, ou que la métaſtaſe eſt déja formée ; que cette métaſtaſe eſt évidemment une matière laiteuſe, qui ne paroît pas ſe décompoſer dans le vivant ; que la fièvre puerpérale qui n'a pas été prévenue par l'uſage de l'ipécacuanha, ſe termine par une criſe & par une criſe laiteuſe ; que la lactation, le régime, les apéritifs & les doux laxatifs, ſont les moyens les plus propres à favoriſer cette criſe ; enfin, que de toutes les criſes la plus heureuſe & la plus déciſive eſt une éruption laiteuſe : toutes aſſertions préſentées dans les remarques de M. *Doublet* ſur la fièvre puerpérale, & qui ayant été dictées par l'expérience, ne peuvent manquer d'être toujours confirmées par elle.



OBSERVATIONS*

Qui prouvent que dans les accouchemens où l'enfant préſente les extrémités ſupérieures, au moment du travail, la délivrance peut être opérée par un mouvement ſpontané de l'enfant ſur lui même.

Ces obſervations ont été communiquées au docteur *Simmons*, de la ſociété royale, par M. *Thomas Denman*, docteur licentié en accouchement, du collége royal de médecine, médecin-accoucheur de l'hôpital de Middelſex, profeſſeur d'accouchement; & elles ſont extraites du journal de médecine de Londres.

Lorſque l'enfant préſente les extrémités ſupérieures, au moment de l'accouchement, on a admis généralement, je crois, que cet accouchement ne peut être terminé, & que les femmes meurent, à moins que l'art ne vienne à leur ſecours. Ayant appris que les obſervations ſuivantes, qui contrediſent cette opinion, ont été mal préſentées & fauſſement citées, je vous demande la faveur de publier cette

* Traduites par M. DOUBLET.

courte relation dans le journal de médecine de Londres.

PREMIER CAS.

Dans l'année 1772, je fus appelé dans la rue d'Oxford, pour une pauvre femme qui avoit été en travail toute la nuit précédente, entre les mains d'une sage-femme: j'y trouvai deux étudians dans l'art des accouchemens, qui avoient été mandés quelques heures avant moi; M. Kingston, demeurant aujourd'hui dans la rue Charlotte, & M. Goodwin, maintenant chirurgien à Wirksworth. Comme l'enfant présentoit le bras, ces messieurs avoient cherché à le tourner & à le tirer par les pieds; mais les douleurs étoient si fortes, qu'elles empêchoient l'introduction de la main dans la matrice. Je trouvai le bras très-enflé & poussé au milieu des parties externes, de telle manière que l'épaule s'étendoit près le périnée. La femme s'agitoit beaucoup au milieu de ses douleurs; & pendant qu'elles continuoient, j'apperçus que l'épaule de l'enfant descendoit. Concluant de là que l'enfant étoit petit, & qu'il pourroit passer le corps plié en deux, au travers du détroit inférieur, je priai un des messieurs qui assistoient la femme, de se baisser pour recevoir l'en-

fant; mais les amis de la femme, ne voulant pas me permettre de faire un mouvement, je reſtai dans la ruelle du lit, juſqu'à ce que l'enfant fût expulſé, & je fus fort ſurpris de trouver que les feſſes & les extrémités inférieures étoient ſorties avant la tête, comme ſi l'enfant avoit préſenté, dès le premier moment, les extrémités inférieures.

L'enfant étoit mort; mais la mère ſe rétablit auſſi promptement & auſſi bien qu'elle auroit pu faire après le travail le plus naturel.

CAS SECOND.

Le 2 janvier 1773, je fus appelé dans la rue de Caſtle, marché d'Oxford, pour une femme qui étoit entre les mains d'une ſage-femme. Il y avoit quelques heures qu'on s'étoit apperçu que l'enfant préſentoit le bras: on avoit auſſitôt été chercher M. *Benoſſe*, chirurgien; & je fus appelé en conſultation. Quand j'examinai la poſition, je trouvai l'épaule de l'enfant preſſée dans l'ouverture ſupérieure du baſſin. Les douleurs étoient fortes, & ne laiſſoient entre elles que de courts intervalles. Ayant ſenti la néceſſité de tourner l'enfant & de l'extraire par les pieds, je m'aſſis & je fis des efforts repétés pour

relever l'épaule, avec toute la force que je pouvois employer ſans danger; mais l'action de l'utérus étoit ſi puiſſante, que je fus obligé de renoncer à cette entrepriſe. Alors, je rappelai à mon eſprit les circonſtances du cas précédent; j'en fis l'hiſtoire à M. *Benoſſe*, & je lui propoſai d'attendre, pour voir l'effet qu'une continuité de douleurs pourroit produire, ou du moins, de différer juſqu'à ce que les douleurs fuſſent aſſez abattues pour permettre de tourner l'enfant avec moins de difficulté. Depuis ce moment, nous n'avons fait aucuns nouveaux efforts pour tourner l'enfant. Cependant, chaque douleur le pouſſa dans le petit baſſin, & en moins d'une heure, il ſortit, les feſſes étant expulſées comme dans le premier cas.

Cet enfant mourut auſſi; mais la mère ſe rétablit de la manière la plus favorable.

Comme la première obſervation m'avoit bien préparé à obſerver le progrès de ce travail, je compris celui-ci beaucoup plus clairement que le premier; j'eſſayai même de l'expliquer, ſoit dans des leçons particulières ſur ce ſujet, ſoit dans des aphoriſmes que je fis imprimer cette même année 1773, pour l'uſage des étudians. Mon opinion ſur la manière dont

le corps de l'enfant pouvoit ainſi changer de poſture, étoit qu'il tournoit comme ſur ſon axe. Je démontrois auſſi les circonſtances dans leſquelles on pouvoit faire uſage de la connoiſſance de ce fait, & combien il pouvoit être utile, pourvu qu'on en uſât avec la plus grande circonſpection.

CAS TROISIÉME.

Le 2 janvier 1774, je fus appelé chez Madame D...., qui tient une boutique de tabletier, dans la rue de Windmill. Elle avoit été long-temps en travail, & l'enfant préſentoit le bras.

Feu M. *Euſtache* avoit été mandé dès le ſoir précédent, & avoit fait toutes ſortes de tentatives pour tourner l'enfant; mais il y avoit renoncé après les avoir employées pendant pluſieurs heures ſans ſuccès. On envoya chez moi vers une heure du matin. En cherchant à m'inſtruire de l'état des choſes, je trouvai le bras pouſſé au milieu des parties externes: l'épaule preſſoit fortement ſur le périnée, & les efforts de la mère étoient étonnamment forts. J'examinai cette femme pendant deux douleurs, & je vis pendant la dernière, l'enfant ſe doubler & ſortir par les feſſes; je fis l'extraction des épaules

& de la tête, & je laiſſai l'enfant dans le lit. M. *Euſtache* marqua un grand étonnement à ce changement ſoudain; mais je l'aſſurai que je ne prétendois avoir eu d'autre mérite en cette occaſion, que celui de n'avoir ni empêché, ni ſollicité une délivrance, qui étoit due toute entière à la force des douleurs.

Cet enfant arriva mort comme les autres; mais le rétabliſſement de la mère fut très-heureux. Il eſt eſſentiel d'obſerver que tous ces cas ſont arrivés à la période complette de la geſtation, & que les enfans avoient le poids & le volume ordinaires.

J'ai rencontré pluſieurs autres faits ſemblables; & un homme diſtingué dans l'art des accouchemens, m'a communiqué pluſieurs hiſtoires de même nature, qui ne varient que pour le temps, ou pour la manière dont l'enfant a tourné ſur lui-même. Mais les obſervations que j'ai rapportées ſont ſuffiſantes pour prouver la propoſition que j'ai avancée; c'eſt-à-dire, *que dans les accouchemens où les enfans préſentent le bras, il n'eſt pas vrai de dire que les femmes ſont deſtinées à mourir, faute de délivrance, ſi l'art ne vient à leur ſecours.*

Quant au profit que nous pouvons ti-

rer en pratique de la connoiſſance de ce fait, je demande la permiſſion d'obſerver que la manœuvre ordinaire de tourner l'enfant qui préſente le bras, & d'aller chercher les pieds, doit toujours être regardée comme la meilleure méthode & la plus convenable, quand on peut la pratiquer ſans nuire à la mère, ou avec l'eſpoir de ſauver l'enfant; mais quand l'enfant a perdu la vie, & que nous n'avons d'autre intention que celle d'extraire un corps mort, & d'éloigner le danger qui peut ſurvenir à la mère, il eſt de la plus grande importance de connoître que l'enfant peut être tourné ſpontanément par l'action de l'utérus.

En ſe conduiſant d'après cette connoiſſance, on évitera la douleur & les inconvéniens qui ſuivent quelquefois la manœuvre de tourner un enfant, dans les cas de ſpaſme trop violent de l'utérus. Un homme un peu verſé dans la pratique, ne craindra point d'attendre en pareille circonſtance; & même il n'auroit rien à ſe reprocher, ſi, par un défaut de douleur, ou par une autre cauſe, il étoit trompé dans ſes eſpérances. En effet, ce nouveau procédé, ou plutôt cette expectation, ne peut accroître ni les ſouffrances de la mère, ni la ſomme des riſques qu'elle a à courir.

Je termine ces remarques, en ajoutant, ſi vous voulez bien me le permettre, que les cas analogues ſur leſquels j'ai des obſervations exactes, ſe montent préſentement à trente, & que dans l'un de ces cas dont j'ai connoiſſance, l'enfant eſt venu au monde vivant, & entre les mains de notre ami le docteur *Garthſore*.

Note du Traducteur.

Les cas intéreſſans qui ſont l'objet des obſervations précédentes, ont de l'analogie avec d'autres cas rapportés dans les auteurs; tels ſont ceux dans leſquels l'enfant préſente d'abord les lombes ou le dos, & finit par ſortir par les feſſes Les perſonnes verſées dans l'art des accouchemens, conçoivent la poſſibilité des faits rapportés par le docteur anglois, non-ſeulement dans les accouchemens où le volume de l'enfant eſt plus petit qu'à l'ordinaire, mais même dans pluſieurs autres, parce qu'ils ſavent que communément l'ouverture du baſſin eſt plus grande qu'il ne faut, à-peu-près d'un cinquième. Ainſi, il n'y a pas le moindre doute à faire ſur les obſervations précédentes, tant par la confiance que doit inſpirer le nom de leur auteur, que par la véracité qui en fait évidemment le caractère. Il eſt un point ſur lequel on déſireroit plus de développement, c'eſt celui où M. *Denman* veut expliquer la manière dont l'enfant tourne ſur lui-même. Au reſte, ſa concluſion eſt pleine de ſageſſe : c'eſt une exception à une règle

généralement admiſe qu'il propoſe ; mais il motive cette exception, mais il la circonſcrit ; & en marquant ainſi les bornes qu'elle doit avoir, on doit lui applaudir, & publier des remarques qui peuvent être ſouvent utiles ſans ſuſciter jamais un nouveau danger.

DESCRIPTION

De l'opération de la ſection de la ſymphyſe, pratiquée par M. DEMATHIIS.

La ſection de la ſymphyſe du pubis eſt une des plus intéreſſantes découvertes qui aient été faites en France dans ce ſiècle. Par cette opération, on ſauve avec certitude & avec facilité une mère & un enfant, qui ſembloient auparavant deſtinés, & ſur-tout la mère, à une mort preſque certaine & très-douloureuſe. Je n'entrerai point ici dans l'hiſtoire de cette découverte, qui illuſtre à jamais MM. *Sigault* & *Alphonſe le Roy*. Le premier a propoſé l'opération; le ſecond a trouvé les moyens d'en rendre l'exécution heureuſe.

On s'eſt beaucoup élevé contre cette méthode, mais ſans lui oppoſer de raiſonnemens ſolides. Il falloit, pour la combattre avec avantage, des connoiſſances profondes du mécaniſme de l'accouche-

ment & de l'économie des femmes ; & ces mêmes connoiſſances, pour une foible objection, fourniſſent cent raiſons d'adoption.

Des accidens malheureux ont néanmoins ſuſpendu l'univerſalité des ſuffrages. Ces accidens ont été utiles ſous quelques rapports : car il eſt à croire que ceux qui ne connoiſſent pas profondément l'art des accouchemens, auroient abuſé de cette méthode, à raiſon de ſa facilité.

Cette opération, comme on va le voir, exige des précautions, qui, toutes ſimples qu'elles paroiſſent, ſont néanmoins eſſentielles. Nous allons détailler les précautions relatives à l'opération, & enſuite celles qui ont rapport à l'accouchement ; car il faut moins s'attacher, comme on le verra à l'écartement néceſſaire pour le paſſage de la tête, qu'à une manœuvre propre à faire paſſer cette même tête, après qu'on a obtenu cet écartement : auſſi tous les enfans pour leſquels, dans cette opération, on a employé une manœuvre fondée ſur les vrais principes de l'art, vivent encore. Tels ſont ceux des femmes *Souchot*, *du Belois*, *Collet* & *Huguet*. C'eſt ſur cette dernière femme, que j'ai eu l'avantage de pratiquer la ſection de la ſymphyſe. Envoyé de la cour de Naples, pour re-

cueillir en France des connoiſſances ſur l'art des accouchemens, M. *Alphonſe le Roy* auquel je me ſuis adreſſé, m'a accueilli avec une grande aménité. Ce profeſſeur habile m'a dévoilé dans ſes leçons & dans ſes entretiens particuliers, une foule de principes & de vérités ſur l'art des accouchemens & ſur les maladies des femmes; principes que je deſire vivement établir dans ma patrie. Comme l'étude, l'enſeignement & la pratique ſont les trois vrais moyens de ſe former à l'art de guérir, je me ſuis attaché aux leçons d'un maître habile; j'ai répété à ſes jeunes élèves l'enſeignement que j'avois reçu & médité; je me ſuis chargé de donner mes ſoins aux pauvres femmes qui veulent bien que leurs accouchemens ſervent d'inſtruction aux étudians; j'ai donc ſuivi & terminé moi-même nombre d'accouchemens laborieux : il me reſtoit à pratiquer l'opération de la ſymphyſe. L'occaſion s'en étant offerte à M. *Alphonſe le Roy*, il a eu la généroſité de m'offrir d'opérer en ſa préſence. Je vais détailler cette opération, & ſur-tout m'attacher aux cauſes qui me paroiſſent s'être quelquefois oppoſées au ſuccès de la ſection de la ſymphyſe, & donner les moyens de l'aſſurer dorénavant.

La femme *Huguet* eſt âgée de 29 ans : ſes jambes contournées portent des traces évidentes du rachitis, dont elle fut attaquée dans ſa tendre enfance, & qui ſemble altérer encore ſa ſanté. Lorſqu'on cherche à s'aſſurer des dimenſions du baſſin de cette femme, & qu'à cet effet on porte le doigt dans le vagin, de la ſymphyſe du pubis à la baſe du ſacrum, pour reconnoître l'étendue du diamètre de devant en arrière ; cette étendue qui doit être au moins de 3 pouces & demi, n'a que 2 pouces & demi ; & comme cette meſure eſt une ligne oblique, elle eſt plus longue de 3 lignes, que la ligne droite de deſſous la ſymphyſe à la baſe du ſacrum. Il n'y a donc que 2 pouces $\frac{1}{4}$ de diamètre : or il eſt impoſſible qu'une tête qui a 3 pouces $\frac{3}{4}$ d'épaiſſeur d'une boſſe pariétale à l'autre, & 4 pouces $\frac{1}{2}$ du menton à l'occiput, paſſe à travers 2 pouces $\frac{1}{4}$. Auſſi tous les accouchemens précédens de cette femme avoient été terribles pour elle, & funeſtes à ſes enfans.

En 1774, M. *Côme d'Angerville*, après avoir tenté inutilement de l'accoucher avec les manœuvres les plus fatiguantes, fut enfin forcé de diminuer le volume de la tête, avec des inſtrumens contondans. En 1778, elle eut un ſecond enfant. Un

jeune chirurgien accoucheur employa auprès d'elle les mêmes efforts : ils furent inutiles. M. *Alphonse le Roy*, appelé, fit pratiquer la saignée du pied, qui lui parut indiquée, & manœuvra de manière que la tête affaissée par la mort de l'enfant, pût s'allonger & se mouler à l'ouverture du bassin.

Devenue grosse pour la troisième fois, elle s'adressa à M. *Alphonse le Roy*, qui lui promit ses soins. Le moment des douleurs étant arrivé, elle en supporta de très-vives pendant six heures; enfin, le 7 août dernier, elle envoya à neuf heures du matin chez M. *le Roy*, qui m'invita à l'accompagner, conjointement avec plusieurs autres personnes de l'art. Nous recherchâmes de nouveau les dimensions du bassin, & nous ne mesurâmes sur le doigt, que 2 pouces $\frac{1}{2}$ de la symphyse au sacrum; il n'y avoit, comme nous l'avons dit ci-dessus, que 2 pouces $\frac{1}{4}$ de ligne directe. Les douleurs commençoient à donner de temps en temps à la femme des défaillances.

La section de la symphyse ayant été résolue, je fis placer la femme sur son lit; sous les reins étoit un coussin rempli de paille; les jambes étoient pendantes & soutenues par des élèves, & le ventre étoit

plus élevé que la poitrine & la tête. J'introduisis une ſonde dans le canal de l'urètre ; M. *le Roy* la retint pour la diriger à droite ; le pubis raſé, & la peau du ventre bien tendue & relevée en haut, je fis une inciſion à la peau, depuis la partie ſupérieure du pubis, juſqu'à la partie inférieure. Cette inciſion avoit à-peu-près un pouce de longueur : l'inſtrument dont je me ſervis, étoit le *mordache* ou le ſcalpel anglois dont la lame eſt recourbée de dedans en dehors, & dont M. *le Roy* a donné la deſcription dans ſon ſecond ouvrage ſur l'opération de la ſymphyſe. Je cherchai enſuite à couper le cartilage qui unit les deux ſymphyſes dont la ſection eſt abſolument inſenſible ; & quoique le tranchant de l'inſtrument portât bien au milieu du cartilage, je fus effrayé de l'obſtacle que je rencontrai : je croyois qu'il y avoit une oſſification. M. *Alphonſe le Roy*, avec une tranquillité incroyable, me dit : jamais ce cartilage ne s'oſſifie chez les femmes qui font des enfans. Portez le doigt ſous la peau, juſqu'à la partie ſupérieure de la ſymphyſe ; dirigez le ſcalpel contre votre doigt, & commencez la ſection à la partie ſupérieure. C'eſt ce que j'exécutai avec une facilité dont on n'a pas d'idée, quand on n'en a pas été témoin.

Je ſuis perſuadé que ſi cette opération a été ſi fatale entre les mains de quelques perſonnes, c'eſt faute de cette manœuvre ſi ſimple ; & ſi j'avois inſiſté à vouloir couper les cartilages par leurs parties moyennes, j'aurois plutôt briſé l'inſtrument, que d'en venir à bout. C'eſt probablement pour avoir opéré de cette manière, que M. *Sciebol*, n'ayant pas pu venir à bout de la ſection du cartilage, employa une ſcie qui produiſit ſur la veſſie des déſordres affreux, dont la femme a été la malheureuſe victime. On a inſéré dans pluſieurs journaux, & notamment dans la Gazette de Santé, des obſervations toutes auſſi fatales, & probablement pour la même cauſe : mais dorénavant on opérera avec une grande ſûreté pour la mère & pour l'enfant, & avec une extrême facilité, ſi l'on va ſous la peau inciſer la ſymphyſe, en commençant par la partie ſupérieure.

L'enfant préſentoit la tête. M. *le Roy* perça les eaux, fut chercher les pieds, & dégagea le corps par de douces manœuvres ſur les parties latérales. Quand ce vint à la tête, il fit écarter fortement les cuiſſes de droite à gauche, au point que la ſéparation des ſymphyſes étoit de plus de 2 pouces $\frac{1}{2}$; il porta la main ſur la face de l'enfant qui étoit à gauche & en arrière ;

&

& en relevant le corps de l'enfant, & abaissant la face, il entraîna la tête dans l'excavation du bassin; alors, en achevant de relever le corps, au point de porter le dos de l'enfant presque sur le ventre de la mère, il dégagea le menton à la commissure inférieure des lèvres, puis la face, puis le front & le reste de la tête.

L'accouchement terminé, la peau tendue par la grossesse, & relevée au moment de l'opération, n'offroit plus qu'une incision de 5 à 6 lignes de longueur; ce qui arriva par l'affaissement du ventre, le relâchement des tégumens, & le rapprochement des lèvres de la plaie sur laquelle j'appliquai du blanc d'œuf battu avec de l'eau-de-vie, étendu sur des étoupes.

Le lendemain, la peau agglutinée n'offroit plus que l'image d'une légère égratignure: les symphyses étoient déja toutes boursoufflées. Je n'ai appliqué à cette femme, pour tout bandage, qu'un ruban en huit, pour empêcher l'écartement.

J'ai observé dans les 8 à 9 premiers jours, que le gonflement des symphyses produisoit une petite fièvre semblable à celle de suppuration.

Les lochies ont été fétides les premiers jours; ce que je crois dû à son état ca-

chectique, plutôt qu'au gonflement des ſymphyſes.

Vers le neuvième jour, j'ai donné à cette femme, pendant quelques jours, l'infuſion d'un gros de ſéné & de bon quinquina : ſes évacuations ont calmé la petite fièvre, & ramené les lochies à leur odeur naturelle.

Le quatorzième jour, l'accouchée s'eſt levée, & a fait quelques pas dans ſa chambre. Je ne lui en ai pas permis davantage; & au dix-ſeptième jour, elle a été complètement rétablie; le trentième, elle a été à l'égliſe, & eſt venue de l'extrémité du fauxbourg S. Honoré, à l'extrémité du fauxbourg S. Germain, pour nous remercier, M. *Alphonſe le Roy* & moi, de nos ſoins.

Il lui étoit reſté de ſes couches précédentes une chûte de vagin, laquelle eſt aujourd'hui entièrement diſſipée. Cette dernière couche ſemble même avoir donné à la femme Huguet une meilleure ſanté que de coutume; ce qui paroît dû à l'uſage qu'elle a fait des évacuans doux répétés, & combinés avec le quinquina.

RÉFLEXIONS

Sur une observation de M. NIEL, *élève en chirurgie de l'hôpital militaire de Brest, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'octobre 1784, relativement à la cure d'une plaie pénétrante dans la poitrine, faite par un coup de bayonnette; par M. ROSSIGNEUX, élève en chirurgie à l'hôpital militaire de Strasbourg.*

La vigilance des officiers supérieurs des corps ne peut pas toujours parer aux inconvéniens qui résultent des différends qui s'élèvent parmi les soldats. L'arme la plus offensive est malheureusement celle qu'ils savent dérober avec adresse, aux yeux de leurs surveillans. M. *Niel* en fournit un exemple parmi beaucoup d'autres.

« Le nommé *Monnier*, fusilier au régiment de Béarn, compagnie de *Comarque*, âgé de quarante ans & d'une frêle constitution, fut porté à l'hôpital militaire de Brest, le 25 mars, à cinq heures & demie du matin. Il venoit d'être frappé par un coup de bayonnette entre la troisième & la quatrième des vraies côtes, à

côté du ſternum, près de la mamelle droite. Il eſt dit que le malade tomba ſur le coup, & qu'il reſtâ l'eſpace d'un demi-quart d'heure ſans connoiſſance & ſans ſecours. La foibleſſe de ſon pouls étoit ſi grande, qu'on ne le diſtinguoit pas, & les extrémités étoient froides : » *Il vomiſſoit le ſang, & le crachoit par regorgement à pleine bouche.*

En chirurgien inſtruit, les premiers ſoins de M. *Niel* furent de faire échauffer le malade par des frictions sèches. Il le fit ſituer ſur le côté bleſſé pour prévenir l'épanchement, & ôter tout obſtacle à l'évacuation du ſang contenu dans la poitrine ; il en enleva un caillot collé ſur la plaie, qui, ſelon lui, avoit la forme de la calotte d'un chapeau d'enfant, conſidérant avec raiſon ce caillot comme une digue qui s'oppoſoit à la ſortie du ſang. Cette conduite eſt conforme aux préceptes les plus ſages. Les ſoins de M. *Niel* ne furent point infructueux ; la chaleur communiquée au malade releva le pouls ; & bientôt, comme on le fait entendre, il fut dans un état à permettre une ſaignée qui fut répétée quatre heures après. On nous apprend bien que ces ſaignées furent ſans ſuccès, mais on nous laiſſe ignorer la raiſon qui détermina à les faire.

Selon le principe de M. *Niel*, il suffiroit que le pouls se ranimât, c'est-à dire, qu'il sortît de cet état de foiblesse & de langueur dans lequel il est nécessairement après un évènement semblable, pour donner quelque confiance à la saignée.

L'élévation seule du pouls dans cette circonstance, n'indique rien autre chose que le mieux du malade ; sa fréquence même n'est pas toujours un signe qui exige la saignée : il faut, pour se servir utilement de ce moyen, que l'artère soit pleine, & qu'elle oppose une certaine roideur sous le doigt, que la respiration soit laborieuse, & que les symptômes, enfin, qui sont une suite conséquente de la blessure, soient portés au point de ne laisser entrevoir cette évacuation que comme une ressource vraiment salutaire.

Tous ces cas sont prévus dans la Dissertation que M. *Lombard* a publiée en 1782, sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes, simples ou graves : il y a joint en 1783, un Supplément placé à la tête de sa Dissertation sur l'utilité des évacuans dans la cure des maladies chirurgicales. Il est possible que M. *Niel* n'ait eu aucune connoissance de cet ouvrage intéressant. Il y auroit vu que le malade ayant la bouche

mauvaiſe, pâteuſe, (pour me ſervir de ſon expreſſion,) & éprouvant de fréquentes envies de vomir, il étoit plus urgent de recourir aux remèdes évacuans, qu'aux ſaignées. On a peine à croire même, d'après M. *Niel*, que le malade ait été l'eſpace de ſix jours, ſans donner aucune marque d'evacuation excrémentitielle, parce qu'on ne ſuppoſe pas qu'on ait négligé de tenir le ventre ouvert pendant le traitement d'une bleſſure ſemblable. Il étoit cependant aiſé de concevoir que les gros inteſtins étant farcis de matières, ces matières devoient comprimer leurs parois, retarder l'oſcillation de leurs vaiſſeaux, & ralentir par conſéquent la marche de la circulation dans tous les viſcères flottans du bas-ventre. Un tel apperçu auroit évidemment fait ſentir qu'il ſe portoit une plus grande quantité de ſang dans le parenchyme du poumon, par la raiſon qu'il y trouvoit un cours plus libre.

Doit-on chercher autre part la cauſe qui entretenoit l'hémorrhagie, puiſqu'il eſt avoué par l'auteur même de l'obſervation, qu'elle n'a cédé qu'aux évacuations produites par la marmelade dont il eſt fait mention? Quelque grandes que ſoient les propriétés reconnues de la pou-

dre dont M. *Niel* s'eſt ſervi, & qu'il dit être un moyen éprouvé & conſtaté par l'expérience de M. *Parthys*, chirurgien-major de cet hôpital, un praticien exercé ne ſauroit aveuglément lui donner ſa confiance en pareil cas. Si on conſidère les ingrédiens qui compoſent cette poudre, on verra qu'elle n'eſt guère propre qu'à envelopper les molécules âcres d'une humeur quelconque qui ſe ſeroit portée ſur les bronches, ou qu'à en enduire les parois pour prévenir ſon irritation.

Pour trouver les raiſons qui doivent porter à éloigner ou à rapprocher la ſaignée dans la cure des plaies de poitrine pénétrantes avec léſion, il ſuffiroit de conſidérer la conſtitution du malade, ſon âge, la ſenſibilité plus ou moins grande de ſon ſyſtême nerveux, la perte de ſang qui eſt réſultée de ſa bleſſure; ſa diſpoſition plus ou moins prochaine à la maladie; enfin, le lieu qu'il habite, pour juger avec connoiſſance de cauſe de la néceſſité des ſaignées ou des évacuans.

Appuyé ſur ces préceptes d'*Hygiène Thérapeutique*, dont j'ai toujours pris ſoin de nourrir mes réflexions, & d'après la pratique rationnelle de M. *Lombard*, j'oſerai préſenter à mon tour une ſeule obſervation, entre beaucoup d'autres que

j'ai été à portée de faire pendant mon séjour à l'hôpital de Strasbourg. Cette observation est parfaitement analogue à celle de M. *Niel*.

Un fusilier du régiment de la Fère infanterie, (dont le nom est échappé à mes recherches), d'une constitution sèche & bilieuse, reçut le 22 du mois d'août dernier, à deux heures après midi, & étant ivre, un coup de bayonnette pénétrant sous l'aisselle droite, avec lésion. Il fut renversé sur le champ, & resta pendant une heure & demie exposé à la pluie. On le transporta à l'hôpital sans pouls, sans connoissance; ses extrémités étoient froides, & il lâchoit ses excrémens. M. *Lombard*, qui, par événement, se trouva à l'hôpital avant l'heure de sa visite, s'occupa d'abord du soin de le faire échauffer: on lui fit des frictions chaudes & sèches sur le bas-ventre, sur le dos, & principalement sur les extrémités inférieures qu'on enveloppa avec des flanelles qu'on prenoit soin d'entretenir dans un état de chaleur convenable. Ce procédé, quoique l'unique, fut lent à pratiquer; à peine le pouls étoit-il sensible au bout de six heures, bien que le corps eût recouvré à-peu-près sa chaleur naturelle: on fit prendre deux lavemens au malade, & on le

mit à l'usage d'une tisane béchique, dans laquelle on délaya une suffisante quantité de miel. Les évacuations que produisirent ces remèdes, procurèrent de la tranquillité au blessé. Il eut quelques heures de sommeil pendant la nuit, quoiqu'il crachât & vomît le sang à plusieurs reprises. Le lendemain au matin, le pouls parut sensiblement élevé; mais, comme il n'étoit ni plein, ni dur, & qu'il n'éprouvoit aucun symptôme qui exigeât la saignée, il n'en fut pas question.

On répéta les lavemens, dans lesquels on ajouta l'extrait de casse, à la dose d'une once; ils eurent tout l'effet que l'on pouvoit en desirer. Le pouls étant toujours souple & la respiration libre, le vomissement de sang qu'avoit éprouvé & qu'éprouvoit encore le malade, fut regardé comme une évacuation salutaire qui devoit tenir lieu de saignée. La seconde nuit fut partagée entre le sommeil & la veille. La disposition heureuse dans laquelle on trouva le blessé, décida en faveur d'un minoratif donné sur le champ, & composé de deux onces & demie de manne, de deux gros de sel végétal dans une infusion de fleurs de bourrache. Ce remède opéra bien. Les choses parurent dans une meilleure disposition; & en effet, la

nuit ſuivante fut heureuſe. L'époque de la fièvre qui ſurvient à la ſuite des bleſſures, fit ceſſer tous les autres moyens, pour s'en tenir aux lavemens émolliens & la boiſſon ordinaire, tant que dureroit l'état de criſe où ſe trouvoit le malade, qui, à la vérité, éprouva de l'inquiétude ſur le ſoir, & fut un peu oppreſſé. On ſaiſit cette circonſtance, d'après l'indication que fourniſſoit le pouls, pour placer une très-petite ſaignée, qui fut faite entre huit & neuf heures du ſoir. Le lendemain au matin, la fièvre étoit preſque totalement ceſſée, & les crachats étoient à peine ſanguinolens. Le malade fut purgé une ſeconde fois deux jours après, & depuis il eſt entré dans une convaleſcence qui ne laiſſoit nulle crainte ſur les événemens qu'il ſembloit qu'on avoit à redouter d'une pareille plaie. L'état de la langue, & l'inſouciance que le convaleſcent témoigna au bout de quelque temps pour les alimens, furent une indication pour le purger une troiſième fois, le neuvième jour de ſon accident. Ce dernier purgatif acheva ſa guériſon, & il ſortit de l'hôpital quatre jours après, pour reprendre ſes travaux militaires.

Il eſt évident, d'après cette obſervation, que la ſaignée n'a été employée

que comme auxiliaire, & accidentellement, dans la cure de ce ſoldat; ſon état préſentoit un cas tout auſſi dangereux que celui du malade dont il eſt fait mention dans l'obſervation de M. *Niel*. L'hiſtoire de ces deux maladies, & leur guériſon, ajoutent à la doctrine que M. *Lombard* a expoſée, d'après les meilleurs maîtres. Les évacuans & la ſaignée ſeront toujours de vrais moyens curatifs, quand ils ſeront employés avec intelligence & diſcernement, & conformément aux indications qui ſe préſentent dans le concours des plaies accidentelles récentes, ſimples ou graves.

OBSERVATION

Sur une Fracture double de la mâchoire inférieure, compliquée de plaie. Par M. HEBERT, *maître en chirurgie à Guingamp.*

Le 2 octobre 1784, je fus mandé au village Saint-Jean, diſtant de Guingamp d'une demi-lieue, pour donner des ſoins au nommé *Nicolas Pichard*, cabaretier, homme fort & robuſte. Il étoit tombé de la fenêtre de ſon grenier ſur le pavé.

Je trouvai cet homme ayant tout le visage, & particulièrement les yeux tuméfiés. La partie latérale droite de l'os maxillaire inférieur, étoit fracturée à un demi-pouce près de la symphyse du menton, & plus loin entre l'apophyse coronoïde & l'apophyse condyloïdienne; cette portion d'os étoit renversée sur la langue. La langue elle-même étoit coupée transversalement d'environ un pouce de profondeur dans son corps; & il y avoit en outre deux plaies, commençant près des commissures des lèvres, & se terminant sur les veines jugulaires, avec un décollement total des tégumens, dont les lambeaux étoient renversés sur la poitrine.

J'ai réduit les fractures avec assez de difficulté; ensuite j'ai lavé les plaies avec partie égale de vin rouge & d'eau, pour les nettoyer des ordures dont elles étoient couvertes; j'ai rapproché & soutenu les lambeaux par quelques points de suture, avec l'attention de laisser ces points un peu lâches, dans la crainte d'augmenter l'engorgement. Le pansement a consisté en des languettes de linge, légèrement recouvertes de baume d'Arcæus récemment fait, pour procurer une légère suppuration, & en une compresse double,

le tout ſoutenu par le bandage en fronde.

J'aurois bien employé les emplâtres agglutinatifs, recommandés dans les plaies de la face ; mais en rapprochant les lèvres du côté droit, j'aurois indubitablement éloigné celles du côté gauche. Je lavois de temps en temps la bouche avec une décoction d'aigremoine, animée d'un peu d'eau-de-vie. J'ai abandonné la plaie de la langue à la ſageſſe de la nature, voyant l'impoſſibilité de me ſervir du petit ſac conſeillé dans les plaies de cet organe. Les ſaignées ne furent point négligées ; je recommandai au malade de ne faire aucun mouvement qui pût rien déranger, & je le fis nourrir avec du bouillon qu'on lui faiſoit prendre, ainſi que des tiſanes légèrement vulnéraires, par le moyen d'une petite théïère à long bec.

Au bout de dix jours je m'apperçus de la ſolidité de l'os fracturé : la réunion des plaies ſe fit ſans aucune difformité. Le malade a été guéri en vingt-cinq jours ; actuellement 14 novembre, il mange des alimens ſolides, jouit d'une très-bonne ſanté, & a repris ſes exercices ordinaires.



OBSERVATION

Sur l'extirpation d'une loupe, faite avec ſuccès à une femme de quatre-vingt-trois ans; par M. *DEGERAUD*, *chirurgien à Jouare.*

Le 18 mars 1782, je fus mandé par la veuve *Jana*, habitante de Jouare, âgée de quatre-vingt-trois ans, pour conſulter ſur une loupe qu'elle avoit depuis vingt-ſept ans, à la partie antérieure de l'aiſſelle du côté gauche; cette loupe avoit ſes attaches ſous la partie ſupérieure antérieure du muſcle deltoïde. Ayant examiné la tumeur avec mon confrère M. *Raſſicod*, que j'avois prié de m'accompagner, nous en avons trouvé le bout très-enflammé, de couleur preſque noire, répandant une humeur fort coroſive. La malade éprouvoit des douleurs violentes depuis dix à douze jours; la fièvre étoit continue. Dans ce danger éminent, je fis appeler M. *Defrance*, médecin à la Ferté-ſous-Jouare; ſes ſoins calmerent la fièvre, & préparèrent la malade à l'extirpation que nous avons jugée néceſſaire. Elle fut faite le 27 dudit mois; la tumeur en-

levée, pesoit quatre livres une once & demie. Nous avons reconnu par la dissection de cette masse, que c'étoit un tissu graisseux. La malade a supporté l'opération assez bien, vu son grand âge.

Il n'est survenu ni hémorrhagie ni autre accident, durant tout le traitement. La guérison a été achevée dans l'espace de six semaines. Dès que la suppuration a été établie, la fièvre a cessé. Nous avons employé, pour le pansement, l'eau-de-vie camphrée, le digestif animé, les lotions détersives.

RAPPORT

Fait par MM. les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine, pour l'examen des eaux d'Enghien, au dessous de l'étang de Saint-Gratien.

MONSIEUR LE DOYEN, MESSIEURS,

Les eaux minérales ont de tout temps attiré l'attention des hommes, par les avantages qu'elles leur ont procurés dans une infinité de maux qui ne résistent que trop souvent à tous les autres secours que l'art emploie pour les combattre ; & les méde-

cins de tous les ſiècles les ont regardées comme un des moyens les plus sûrs qu'ils puſſent mettre en uſage contre les maladies chroniques. Cette confiance s'eſt ſur-tout accrue depuis que les lumières de la chimie & l'obſervation la plus ſcrupuleuſe, nous ont éclairés ſur leur nature & ſur leurs effets. Les eaux qu'on a déſignées par le nom d'*eaux ſulfureuſes*, ont été diſtinguées, avec raiſon, par leur efficacité contre les maladies les plus rebelles; auſſi a-t-on vu dans tous les temps les hommes accourir des lieux les plus éloignés vers ces ſortes de fontaines, qu'on regardoit dans les ſiècles de ſuperſtition & d'ignorance, comme le domicile de quelque divinité propice, en méconnoiſſant la main toute-puiſſante qui a couvert ce globe de ſes bienfaits.

La découverte d'une eau de cette eſpèce dans le voiſinage de cette capitale, doit être regardée comme un bien d'autant plus précieux, que toutes celles que nous connoiſſons ſont à une diſtance trop conſidérable, pour que les perſonnes d'une fortune bornée puiſſent ſoutenir les frais des voyages qu'il falloit entreprendre pour en jouir, & que par leur nature, elles ſouffrent difficilement le tranſport, & conſervent encore plus difficilement

leur vertu, lorſqu'on les garde quelque temps. Telle eſt l'eau qu'on vient de découvrir depuis quelques années au deſſous de la digue de l'étang de Saint-Gratien, au midi d'Enghien, dans la vallée de Montmorency. Ces eaux, qui ont d'abord été examinées par le père *Cotte*, prêtre de la Congrégation de l'Oratoire, puis par M. *Macquer*, notre confrère; enfin par M. *Le Veillard*, qui vient d'en obtenir la conceſſion de S. A. S. monſeigneur le prince *de Condé;* ces eaux, dis-je, commencent à attirer l'attention du public, encouragé par quelques eſſais favorables qu'on en a déja faits; mais M. *Le Veillard* qui ſait que vous ſeuls pouvez éclairer le public & les médecins ſur les avantages qu'ils peuvent ſe promettre de leur uſage, a cru devoir les ſoumettre à votre jugement.

Vous nous avez chargés, Meſſieurs, de faire toutes les recherches néceſſaires ſur leur nature, leur compoſition & leurs effets: nous allons vous expoſer ce que l'examen de la ſource, l'analyſe la plus exacte, nous ont appris ſur ces objets; nous oſons eſpérer que vous y trouverez des fondemens aſſez ſolides pour aſſeoir le jugement que vous devez porter.

Les eaux de l'étang de Saint-Gratien

ſont ſoutenues par une digue fort longue, dirigée du nord-eſt au ſud-oueſt; cette digue a à chacune de ſes extrémités un déchargeoir pour l'écoulement du trop-plein de l'étang; chacun de ces déchargeoirs eſt composé de trois arches, portées ſur un maſſif de maçonnerie qui ſe termine en glacis du côté opposé à l'étang. C'eſt de deſſous ces déchargeoirs que paroiſſent venir les ſources minérales ſulfureuſes que vous nous avez chargés d'examiner. Celles qui ſont ſituées à l'extrémité ſud-oueſt de la digue, paroiſſent trop peu conſidérables pour qu'on puiſſe ſe promettre d'en tirer quelque avantage: il n'en eſt pas de même de celle qui ſe trouve à l'extrémité nord-eſt du côté d'Enghien; elle eſt aſſez abondante pour eſpérer qu'elle fournira au beſoin de tous ceux qui ſeront dans le cas d'y recourir. Outre ces ſources, MM. *Roux* & *Darcet*, deux d'entre nous, étant allés cet été viſiter les environs de l'étang avec M. *Le Veillard*, en découvrirent une nouvelle dans la prairie qui eſt à la tête de l'étang, mais dont les eaux leur parurent ſe mêler avec des eaux communes, ce qui ne permet pas d'eſpérer qu'on en puiſſe tirer parti; ce qui nous a déterminés à borner notre examen à la ſeule ſource du

côté d'Enghien, la plus abondante, & celle qui paroît le plus chargée de principes minéraux.

Cette ſource ſortoit autrefois du pied du glacis du déchargeoir, entre des pilotis, ſur leſquels ce glacis eſt bâti; M. *Le Veillard*, depuis qu'il a en obtenu la conceſſion, a fait creuſer deſſous le glacis pour ſuivre la ſource juſqu'à une maſſe de pierres d'entre leſquelles elle ſourcille; il a fait conſtruire pour la recevoir un baſſin de pierre qui ſe décharge par une petite rigole dans un réſervoir également bâti en pierre de taille, dans lequel on puiſe l'eau; il a fait recouvrir le tout d'une voûte en maçonnerie, & l'a fermé d'une porte; ce qui garantit la ſource d'être inondée par les eaux de l'étang, lorſqu'elles coulent par le déchargeoir, & empêche qu'on n'y jette des immondices, ou qu'on ne trouble de quelque autre manière la pureté des eaux.

La première choſe que nous crûmes devoir examiner, lorſque nous nous ſommes tranſportés à la ſource, fut d'évaluer à-peu-près la quantité d'eau qu'elle peut fournir; pour cet effet, nous jaugeâmes le réſervoir antérieur; nous trouvâmes qu'il avoit deux pieds quarrés, ſur dix-huit pouces de profondeur; nous le fîmes

vider, & nous examinâmes à quelle hauteur les eaux qui venoient de la ſource, y monteroient en une demi-heure de temps; nous trouvâmes qu'elles s'y étoient élevées de onze pouces, d'où nous conclûmes que la ſource avoit fourni dans cet eſpace de temps, cent trente-deux pintes d'eau de 48 pouces cubes chacune, & que, par conſéquent, elle pouvoit en fournir ſix mille trois cents trente-ſix pintes, ou vingt-deux muids en vingt-quatre heures; ce qui eſt plus que ſuffiſant pour fournir, non-ſeulement à l'uſage de ces eaux en boiſſon, mais même permettoit d'eſpérer qu'on pourroit y établir des bains.

Ces eaux exhalent une odeur fétide de foie de ſoufre qui ſe fait ſentir de fort loin; puiſées dans un verre, elles paroiſſent claires & limpides; leur goût n'eſt que peu déſagréable; leur chaleur approche très-fort de celles de toutes les eaux de ſource, c'eſt-à-dire qu'elle n'a ni chaleur, ni froid marqués. Sa peſanteur ſpécifique eſt un peu plus conſidérable que celle de l'eau de Seine clarifiée. Elle dépoſe dans les baſſins qui la reçoivent une matière noire; & dans le petit ruiſſeau qu'elle forme, elle ſe couvre d'une pellicule blanche aſſez ſemblable à celle qui s'élève ſur l'eau de chaux. Les pierres & les

autres matières qui ſont au fond de ce ruiſſeau, ſont couvertes d'un dépôt tantôt gris, tantôt violet, tantôt jaune à ſa ſurface, mais conſtamment noir dans ſon intérieur : ce dépôt devient gris en ſéchant ; & ſi on le jette ſur un fer rouge dans un lieu obſcur, il s'enflamme & exhale une odeur de ſoufre.

Si on puiſe ces eaux dans des bouteilles de grès ou de verre, & qu'on les bouche bien exactement, elles conſervent leur diaphanéité, leur odeur & toutes leurs propriétés ; mais, pour peu qu'elles ſoient mal bouchées, elles ſe troublent, perdent peu à peu leur odeur. Pour s'aſſurer de la nature de la ſubſtance qui ſe dégageoit de ces eaux lorſqu'elles étoient expoſées à l'air, M. *Roux*, qui s'étoit chargé du détail des expériences, peſa l'eau contenue dans deux bouteilles de grès qui avoient été puiſées de la veille, & les distribua dans ſix bocaux de verre bien nets, qu'il couvrit d'un papier pour les mettre à l'abri de la pouſſière ; ces eaux qui peſoient dix-ſept livres trois onces & demie, commencèrent bientôt à loucher, & peu à peu elles devinrent blanches & laiteuſes ; il ſe forma à leur ſurface une pellicule aſſez ſemblable à la crême de chaux ; enſuite elles s'éclairci-

rent peu à peu, à mesure que cette matière se précipitoit : leur odeur diminua dans la même proportion ; de sorte que le troisième jour, elle étoit entièrement dissipée, & que le quatrième, elles étoient redevenues entièrement claires. Ayant filtré ces eaux ainsi éclaircies pour avoir le dépôt qu'elles avoient formé, on obtint onze grains d'une matière sèche, qui, jetée sur un fer rouge dans un lieu obscur, donna une légère flamme bleue, & exhala l'odeur du soufre ; la matière qui resta après cette combustion, étoit une terre insipide qui se dissolvoit avec effervescence dans les acides.

M. *Le Veillard* dit avoir observé qu'un pareil dépôt qu'il avoit obtenu des eaux qu'il avoit laissées exposées à l'air, ne contenoit point de soufre, puisqu'il ne brûloit pas lorsqu'on le jettoit sur des charbons ardens ; mais il a reconnu depuis, qu'avant que la fontaine fût arrangée, il ne se formoit point de pellicule à la surface des eaux qu'on exposoit à l'air, mais que le dépôt se précipitoit en entier, & il croit que la pellicule seule est inflammamable.

Ayant fait porter dans le laboratoire de M. *Roux* une certaine quantité de ces eaux, il prit en notre présence dans chacun

des verres numérotés ci-dessous, environ quatre ou cinq onces d'eau d'Enghien, puisées onze jours auparavant, mais gardées dans des bouteilles bien bouchées, & qui n'avoient paru avoir rien perdu de leur odeur ni de leur transparence ; il y mêla différens réactifs qui produisirent les effets suivans.

N° 1er. La dissolution d'argent dans l'acide nitreux, y a produit un précipité noir en flocons.

N° 2. La dissolution de mercure dans le même acide, un précipité d'un gris noirâtre.

N° 3. La dissolution de plomb dans le même acide, un précipité en flocons tirant sur le noir.

N° 4. La dissolution de sel ou sucre de Saturne, un précipité d'un gris très-foncé, ou noirâtre.

N° 5. Une dissolution de vitriol très-chargée, & qui contenoit un léger excès d'acide, n'en a rien précipité.

N° 6. Une dissolution de vitriol affoiblie, a donné un précipité noir.

N° 7. Quelques gouttes de la dissolution d'arsenic dans l'eau de sel marin, ou ce qu'on appelle *beurre d'arsenic*, ont

donné un précipité d'un beau jaune d'orpiment, avec l'odeur de l'orpiment.

N° 8. L'alkali fixe les a rendues laiteuſes.

N° 9. L'alkali volatil ordinaire a fait loucher légérement.

N° 10. L'alkali volatil cauſtique n'y a produit aucun changement.

N° 11. Les acides n'ont paru y produire aucune altération.

La couleur & l'odeur du précipité obtenu avec le beurre d'arſenic, ont engagé M. *Roux* à l'examiner plus particulièrement. Il a peſé huit livres d'eau d'Enghien, puiſée depuis trois jours, & contenue dans une bouteille bien bouchée; il y a verſé peu à peu de ſa liqueur arſenicale; il s'eſt fait un précipité jaune en flocons, qui a bientôt gagné le haut de la liqueur; il a filtré cette liqueur, il en a retiré dix grains de précipité bien ſec, très-jaune, & ayant toutes les apparences de l'orpiment. Il a employé une once de beurre d'arſenic pour cette précipitation.

Il a verſé quelques gouttes de plus de cette même liqueur dans l'eau filtrée dont il avoit retiré les précipités, pour voir s'il ne reſteroit pas encore quelques veſtiges de cette matière qui colore l'arſenic en jaune,

jaune, & il s'eſt fait un précipité blanc: il en a obtenu un ſemblable en verſant de la même liqueur arſenicale dans de l'eau diſtillée.

Trois jours après, il précipita neuf livres de la même eau puiſée en même temps, & gardée dans une bouteille bien bouchée; il a obtenu un double précipité: 1°. un précipité jaune qui a flotté dans la liqueur; & 2°. un précipité blanc qui a adhéré aux vaiſſeaux dans leſquels il avoit fait la précipitation; le précipité jaune n'a peſé que neuf grains, & il n'a employé que la même quantité de liqueur arſenicale.

Huit livres d'eau d'Enghien gardées trois jours dans une bouteille qui ne bouchoit pas bien, & qui avoit commencé à ſe troubler, a donné avec la même quantité de liqueur arſenicale, un précipité mêlé de jaune & de blanc, qui étant deſſéché, a paru gris, & s'eſt trouvé peſer vingt-trois grains.

Enfin, voulant ſe procurer une certaine quantité de précipité, il s'eſt transporté avec M. *Darcet* à la fontaine, où il a précipité une quantité conſidérable d'eau; & il a remarqué que, lorſqu'il n'employoit que la juſte proportion de la liqueur arſenicale, il n'avoit qu'un précipité jaune flottant; mais que, lorſqu'il en

mettoit au-delà, il ſe formoit en même temps un précipité blanc qui tomboit ſur le champ au fond des vaiſſeaux.

Pour reconnoître la matière qui coloroit ainſi en jaune ces précipités, il en a jetté quelques grains ſur un charbon ardent; il a obſervé qu'il brûloit à la manière de l'orpiment, & qu'il exhaloit une odeur mêlée de ſoufre & d'arſenic: d'où il s'eſt cru fondé à conclure que c'étoit du ſoufre, comme ſembloit l'indiquer la couleur; cependant, pour s'en aſſurer d'une manière encore plus convainquante,

Il a mis dix grains de ce précipité jaune bien pur dans une cornue; il a mis dans une ſeconde cornue le précipité gris qu'il avoit obtenu de l'eau qui commençoit à ſe troubler; & dans une troiſième, dix grains d'orpiment naturel, tel qu'on le trouve dans le commerce; il a ajuſté ces trois cornues dans un ſeul & même fourneau, il leur a adapté un ſeul & même récipient; il a pouſſé le feu pendant deux bonnes heures: il a paſſé dans le ballon quelques gouttes d'humidité provenant des deux précipités; car le col des deux cornues qui les contenoient en étoit légérement mouillé, tandis qu'il n'en a pas apperçu le moindre veſtige dans celle

où étoit l'orpiment naturel : cette humidité étoit de l'acide ſulfureux volatil, car le ballon en avoit fortement l'odeur.

Il s'eſt fait dans la cornue où etoit l'orpiment naturel, un ſublimé qui a tapiſſé la voûte de la cornue, & la partie du col qui traverſoit la paroi du fourneau, un ſublimé, dis-je, plutôt orangé que rouge; les bords en étoient même jaunes : il eſt reſté dans le fond de la cornue un bouton de matière fondue, dont la partie adhérente au verre eſt d'une belle couleur d'or, & la partie ſupérieure rouge.

Il s'eſt fait dans la voûte de la cornue qui contenoit le précipité jaune pur, un ſublimé d'un jaune foncé, & dans le col un ſublimé en partie jaune, en partie rouge comme du réalgar; il eſt reſté une matière ſpongieuſe noire qui reſſembloit à une ſcorie, & qui, jettée ſur des charbons ardens, a répandu une fumée blanche & une odeur arſenicale.

Enfin, on a trouvé dans la voûte de la troiſième cornue un ſublimé en partie jaune & en partie rouge, & un ſemblable dans le col; la portion rouge en étoit même d'un plus beau rouge; le réſidu étoit fondu comme celui de l'orpiment, mais ſa partie ſupérieure étoit couverte d'une matière fuligineuſe.

Une autre fois, il a pris un gros cinquante-deux grains de précipité jaune, il les a mêlés avec le double de leur poids de ſublimé corroſif; il a mis le tout dans une petite cornue de verre qu'il a placée dans un fourneau de réverbère; il y a ajuſté un récipient, & a donné un feu convenable; il a paſſé d'abord une liqueur jaune, ou un véritable beurre d'arſenic; il s'eſt fait un double ſublimé; le premier jaune, qui n'a paru être qu'une portion de l'orpiment qui avoit échappé à la décompoſition, & le ſecond rouge; celui-ci s'eſt trouvé être un véritable cinnabre: il eſt reſté dans le fond de la cornue une matière noire, dont une partie étoit en poudre, & l'autre formoit une maſſe, mais qui s'eſt également réduite en pouſſière, en la retirant de la cornue. Cette matière étoit ſemblable à celle qu'on avoit obtenue du précipité pur, à cela près qu'elle ne paroiſſoit pas avoir ſubi de fuſion comme elle: cette matière, quoiqu'elle eût ſupporté un degré de feu très-conſidérable, paroiſſoit retenir encore de l'arſenic, puiſque, jettée ſur un charbon ardent, elle en a répandu l'odeur.

Non-ſeulement ces expériences réitérées conſtatent de la manière la plus évidente la préſence du ſoufre dans les eaux

d'Enghien, mais encore peuvent fournir une méthode ſimple & facile de le démontrer dans les eaux où il eſt contenu, dans leſquelles ſon exiſtence a paru problématique à quelques chimiſtes (*a*), avec d'autant plus de fondement, que la couleur noire que prennent l'argent & les différentes diſſolutions métalliques, avoient été juſqu'ici les ſeuls indices par leſquels on pouvoit juger de ſa préſence, indices qui pouvoient d'autant mieux être ſuſpects, que beaucoup d'autres matières que le ſoufre, préſentent le même phénomène. Cette méthode eſt d'ailleurs plus ſimple que celle qu'ont employée MM. *Richard* & *Bayen*, dans l'analyſe qu'ils ont faite des eaux ſulfureuſes de Bagnères de Luchon, méthode qui conſiſte à précipiter les eaux avec une diſſolution de mercure, & à ſublimer enſuite le précipité pour le convertir en cinnabre, au lieu que la couleur jaune du précipité arſenical, indique immédiatement la préſence du ſoufre, puiſque cette ſubſtance eſt la ſeule connue qui puiſſe colorer l'arſenic en jaune.

M. *Roux* avoit imaginé qu'en évapo-

(a) *Voyez* l'Hydrologie de M. *Monet*.

rant dans des vaiſſeaux fermés l'eau qui ſurnageoit ſes différens précipités, il parviendroit à découvrir la ſubſtance que le ſoufre abandonne pour s'unir à l'arſenic; mais il a été trompé dans ſon attente: lorſque cette eau a été évaporée aux trois-quarts, il a criſtallisé une eſpèce de ſel jaunâtre, de nature arſenicale, qui lui a paru inſoluble ou preſque inſoluble dans l'eau, & qui, jeté ſur les charbons, répand une odeur d'ail; ſel dont il ſe propoſe de faire un examen plus ſuivi. Ce ſel ſéparé, il a continué l'évaporation; il s'eſt dégagé encore de l'arſenic ſous la forme de ſel ſoyeux: ayant continué l'évaporation, il eſt reſté une liqueur graſſe, dans laquelle il a vu flotter quelques flocons qui l'ont déterminé à la filtrer; les ayant ſéparés par ce moyen, & les ayant lavés avec de l'eau diſtillée, il a trouvé que c'étoit une ſélénite du plus beau blanc argentin: le reſte de la liqueur évaporée a formé un *magma* ſalin qui a été criſtallisé par le refroidiſſement en aiguilles groupées par paquets; ce *magma* a bientôt attiré l'humidité de l'air, & s'eſt réſous en liqueur.

Après avoir démontré la préſence du ſoufre dans les eaux d'Enghien, M. *Roux* a procédé, comme nous en étions con-

venus, à la recherche des autres matières contenues dans ces eaux. Pour cet effet, il a pris quinze pintes de ces eaux puisées depuis douze jours, & gardées dans des bouteilles de grès bien bouchées, dans lesquelles elles n'avoient rien perdu; il les a mises dans trois alembics de verre, placées dans un grand bain; elles ont donné trois gros douze grains de résidu sec, ce qui fait sept grains $\frac{9}{15}$ par livre, ou quinze $\frac{3}{15}$ grains par pinte.

Il a mis quelques grains de son résidu bien sec sur un fer rouge dans un lieu obscur; il n'a pu observer ni flâme, ni vapeurs sensibles. Il en a pris deux gros qu'il a mis sur un filtre; il a versé dessus environ huit onces d'eau distillée bouillante; il a filtré la dissolution: le résidu non dissous, resté sur le filtre, a pesé, après avoir été bien séché, un gros vingt-neuf grains; par conséquent il y a eu quarante-trois grains de matière dissoute.

Il a versé sur cette portion du résidu, qui n'avoit pu être dissoute par l'eau, deux onces de bon vinaigre distillé; il s'est fait une effervescence: il a filtré la dissolution; il a bien édulcoré le résidu qui, lorsqu'il a été sec, s'est trouvé peser soixante-sept grains qui étoient une véritable sélénite: par conséquent le vinaigre avoit dissous

quarante-quatre grains de terre calcaire pure qui étoient confondus avec elle.

La liqueur qui avoit diſſous la matière ſaline, miſe à évaporer, a donné d'abord une aſſez grande quantité de ſélénite, ce qui a obligé de la filtrer à différentes repriſes; lorſqu'elle a été portée au point de la criſtalliſation, elle a donné des criſtaux en colonnes aſſez purs, qu'il a été aiſé de reconnoître pour un véritable ſel de Glauber, puiſque l'alkali végétal n'a point précipité de terre de ſa diſſolution, qu'ils avoient le goût amer, & qu'ils ſont tombés en effloreſcence par la deſſiccation à l'air. La liqueur qu'on a continué à évaporer, a encore fourni du ſel de Glauber, & quelques cubes de ſel marin; il eſt reſté quelques gouttes d'eau-mère qui a refuſé de criſtalliſer, qui, étant étendue dans un peu d'eau diſtillée, a donné un précipité blanc & terreux par l'addition d'un alkali fixe; ce qui prouve que c'eſt un ſel à baſe terreuſe : une petite quantité qu'on avoit deſſéchée, a paru répandre une légère odeur d'eſprit de ſel, en y appliquant une goutte d'huile de vitriol.

D'où il réſulte que ces eaux, outre le ſoufre dont nous avons parlé, contiennent une aſſez grande quantité de terre calcaire pure & de ſélénite, un peu de ſel de Glau-

ber, & une quantité encore plus petite de sel marin, & de sel marin à base terreuse.

On nous demandera sans doute quelle est celle de ces substances qui tient le soufre en dissolution, & quelle est la raison qui fait qu'il s'en sépare dès qu'il a le contact de l'air ? Nous croyons pouvoir conjecturer qu'il y est uni à un alkali de la nature de la base du sel marin ou du natrum ; que lorsque ces eaux viennent à être exposées à l'air, la sélénite & le sel marin à base terreuse, qui sont contenus assez abondamment dans ces eaux, décomposent le foie de soufre par l'union qui se fait de leur acide avec l'alkali du foie de soufre ; que le soufre se précipite avec la terre que l'acide abandonne, tandis qu'il résulte de l'union de l'acide vitriolique de la sélénite à l'alkali minéral du foie de soufre un véritable sel de Glauber, & de celle de l'acide marin du sel marin à base terreuse à une autre portion du même alkali, un véritable sel marin ; à moins qu'on n'aimât mieux supposer que le soufre est uni à une terre calcaire absolument dépouillée d'air, ou dans l'état de chaux vive, laquelle reprenant de l'air dès qu'elle a le contact de l'atmosphère, cesse d'être soluble dans l'eau, tombe & entraîne avec elle le soufre.

Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures, nous croyons pouvoir conclure de la nature connue de ces eaux, qu'elles peuvent produire des effets très-ſalutaires dans pluſieurs maladies chroniques; qu'on a lieu d'attendre qu'elles ſeront apéritives, atténuantes, inciſives, déterſives; qu'elles pourront convenir dans les affections pſoriques, les paralyſies & les ulcères internes : nous ſavons même qu'on en a fait uſage avec quelque ſuccès dans pluſieurs affections de cette eſpèce; qu'elles ont paru, lorſqu'on les a priſes avec les précautions & les ménagemens convenables, porter à la peau, & exciter des ſueurs abondantes.

Signé BELLOT, BERTRAND, ROUX, DARCET.

Le ſamedi 29 janvier 1774, la Faculté de médecine aſſemblée pour entendre le Rapport de MM. les Commiſſaires qu'elle avoit nommés pour examiner les eaux d'Enghien, a adopté en tout leur ſentiment ſur la nature & les propriétés deſdites eaux : la Compagnie a jugé qu'elles pourroient devenir un nouveau ſecours en faveur des citoyens, d'autant plus avantageux, qu'elles ſe trouvent à portée de la capitale, & c'eſt ainſi que j'ai conclu.

Signé L. P. F. R. LE THEUILLIER, doyen.

La Société royale de médecine a analysé les mêmes eaux; le résultat est à-peu-près le même que celui de la Faculté pour les substances qu'elles contiennent, & les avantages qu'on doit en attendre.

La distribution de ces eaux se fait à la fontaine, & dans tous les dépôts où se débitent les nouvelles eaux minérales de Passy : savoir, à Paris, chez M. de *Pene-Tancoigne*, apothicaire, successeur de M. *Boulduc*, rue des Boucheries, fauxbourg Saint-Germain, & chez MM. *Cadet* & *Derosne*, apothicaires, rue Saint-Honoré; à Versailles, chez M. *Colombot*, apothicaire, successeur de M. *Corion*; à Saint-Germain, chez *M. Gros*, apothicaire; & à Passy, aux nouvelles eaux minérales: on pourra même les y boire dans le jardin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1785.

Le mercure s'est soutenu quatorze jours de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes : savoir, les 1, 2, 9, jusques & compris le 16; & du 25 jusques & compris le 28, il a parcouru de 27 pouces 1 ligne, à 27 pouces 11 lignes quatorze autres jours : savoir, du 3, jusques & compris le 8, & du 17, jusques & compris le 24.

Le moindre degré de froid a marqué au thermomètre 6 au dessus de 0, le 7 à midi, S-O.

soufflant. Le plus grand froid a marqué 6 au dessous de o, le 28 matin & soir, nord. Il n'y a eu que dix jours sans gelée à Paris. Les termes les plus ordinaires, pendant ce mois, ont été de o à 2 au dessus de o.

L'ouest, sud-ouest ont soufflé seize fois; les nord nord-est, nord ouest ont soufflé seize fois. Le ciel a été couvert quinze jours, clair un jour, variable douze jours.

Il y a eu de la neige dix fois, pluie quatre fois, dont pluie abondante & vent fort, le 7 la nuit, sud-ouest; dix-huit jours de gelée & six fois du vent.

Le mois de février a été beaucoup moins humide que le mois précédent; l'hygromètre n'est descendu qu'à o, & s'est élevé à 5 au dessus de o. Il a marqué pendant ce mois six jours o, quinze jours 1 au dessus de o, & sept jours de 2 à 5 au dessus de o.

Il est tombé à Paris, pendant ce mois, un pouce une ligne & neuf dixièmes d'eau.

La température de ce mois a été plus froide, mais moins humide que celle du mois précédent, moins froide & moins humide que celle du mois de décembre. La constitution étant cependant toujours la même, les affections catarrhales n'ont cessé de régner cet hiver avec peu de fièvre en général, & accompagnées de crachats sanguinolens. Elles ont été plus ou moins simples, rarement inflammatoires; elles se sont compliquées, à diverses reprises, avec les fièvres putrides ou avec les fièvres malignes, surtout celles qui d'abord prenoient l'apparence ou le masque des fluxions de poitrine, ou des pleuropéripneumonies, ont la plupart dégénéré en fièvres, ou putrides ou malignes, comme nous l'avons décrit les mois précédens.

Les affections catarrhales simples qui ont régné ce mois-ci, ont paru se combiner, pour la plupart, avec des affections rhumatismales, & ont exigé une ou deux saignées, & plusieurs ont exigé l'application des vésicatoires.

Parmi celles qui se sont manifestées avec les signes péripneumoniques, plusieurs ont dégénéré promptement en fièvre maligne, avec tendance à la gangrène; dans celles-ci, la gorge s'engage, se gangrène ou produit une suppuration abondante qui ne soulage point les malades; ils périssent du quatorze au quinze, & plusieurs après avoir rendu du pus avec abondance; leur langue est sèche, ils sont absorbés, mais sans délire. Il survient à beaucoup de ces malades des engorgemens lymphatiques; lorsque la peau s'humecte & que la bile vient à couler, ces tumeurs suppurent, & la convalescence est toujours longue & orageuse; mais, lorsque la bile ne coule point, que la peau reste sèche & aride, ces tumeurs dégénèrent en gangrène, ainsi que les plaies des vésicatoires, &c. & les malades périssent promptement. Plusieurs de ces malades ont échappé aux dangers de la fièvre maligne, lorsque l'on a été assez heureux, dans l'invasion de la maladie, d'obtenir par les émétiques réitérés des évacuations cuites & bilieuses; alors la maladie prenoit le caractère d'une fièvre humorale simple.

On a observé beaucoup de rhumes simples, d'éruptions à la peau, d'ophthalmies, de douleurs d'entrailles, de dévoiemens, & des affections paralytiques. La petite-vérole continue d'être fréquente; les fièvres tierces & double-tierces paroissent plus rares.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
FÉVRIER 1785.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	-2,12	2, 5	0, 6	27 11, 1	27 11, 1	27 11, 4
2	0, 0	1, 5	-0,12	27 11, 4	27 10, 7	27 9, 7
3	-2,14	0, 5	-0, 2	27 8, 1	27 7, 3	27 6,11
4	-0, 3	0,15	-1, 5	27 6, 1	27 5,11	27 5, 9
5	-0,13	1,14	1, 0	27 1, 7	27 0, 0	26 11, 9
6	1,12	0,17	2, 0	27 0, 5	26 11, 7	27 2, 1
7	2, 0	4,15	0,12	27 1, 7	27 1, 3	27 1, 7
8	0, 4	4, 6	0, 7	27 7, 1	27 8, 2	27 9, 6
9	0,14	5,15	1, 4	27 10, 1	27 11, 2	28 0, 9
10	2, 0	3,10	4, 4	28 0, 9	28 0, 0	27 11, 0
11	0, 6	3,18	-0, 4	28 1, 6	28 2, 1	28 3, 2
12	1,1[illegible]	1,13	- [illegible],13	28 3, 3	28 3, 5	28 3, 5
13	-1,17	0, 5	-3, 5	28 3, 5	28 3, 2	28 3, 1
14	-2,18	1, 0	0,18	28 2, 5	28 1, 7	28 1, 5
15	-1, 0	3,11	2, 2	28 0, 4	27 11, 3	27 11, 8
16	1, 2	3, 4	0,15	27 11, 6	27 11, 0	27 9,10
17	0, 0	1,15	0,12	27 6, 4	27 6, 4	27 4, 2
18	-1,11	1, 7	-2,19	27 3, 6	27 3, 3	27 4, 0
19	-5, 0	1, 1	-0,17	27 4, 3	27 3, 7	27 1, 4
20	-3, 7	1, 0	-4,15	27 0,11	27 1,11	27 2, 8
21	-3, 9	2,13	0,10	27 2,11	27 2, 4	27 0,11
22	-0, 4	2, 5	-2, 0	27 0,11	26 11, 3	27 0, 7
23	-4, 0	1, 5	-3,11	27 2, 6	27 5, 5	27 8, 2
24	-2, 6	3,14	1,12	27 9, 6	27 10, 0	27 10, 6
25	1,15	6, 7	2,12	27 11, 0	27 11, 5	28 0, 1
26	1, 8	4,11	-0,17	28 0, 3	28 0, 4	28 0, 6
27	-1, 7	-1, 7	-4, 5	27 11,10	27 11, 3	27 11,10
28	-8, 3	-4, 1	-8, 5	27 11,10	27 11, 1	27 10,11
29						
30						
31						

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N. ſerein, froid, vent.	N. nuag. froid, vent.	N. cou. froid, vent.
2	N-E. cou. néig. idem.	N-E. cou. froi.	N-E. nua. froid.
3	N. nuag. froid.	S-O. *idem.*	S-O. cou. froid.
4	N. c. froid, neig.	N. *id.* neige.	N. nuag. froid.
5	N. *idem.*	S. *idem.*	S. couv. froid. neig. pl. dég.
6	S-O. cou. froid. dégel, vent.	S-O. *id.* tempê.	S-O. cou. froid, tempête.
7	S O. c. fro. temp.	S-O. *idem.*	S-O. *id.* pl. gréſ.
8	N. nuag. froid.	S-O. c. froi. ve.	S-O. nuag. froi.
9	S-O. *id.* gel. bl.	S-O. cou. frais.	S-O. co. fro. v.
10	S. ſerein, froid.	S. couv. froid, pl. brouill.	S. *id.* pl. brouil.
11	E. ſerein, froid.	E. couv. froid.	E. co. froi. ve.
12	E. *idem*, vent.	E. *id.* vent.	E. *idem.*
13	E. nu. froid, ve.	E. ſer. froid. v.	E. nu. froid, ve.
14	N-E. cou. *idem.*	N-E. co. froid.	N-E. co. froid.
15	N. *id.* nei. brou.	N. *id.* vent.	N. *idem*, vent.
16	N. cou. froid, v.	N-O. cou. froid.	O. cou. froid.
17	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
18	N. couv. froid.	N. *idem*, gréſil.	N. *id.* neige.
19	N. *id.* ve. neig.	S. couv. froid.	O. nua. froi. v.
20	N. nua. froid.	N. *idem.*	N. n. froi. brou.
21	N. co. fro. v. n.	S. *idem*, neige.	N-O. ſer. froi. v.
22	E. couv. froid.	S-O. cou. froid.	S-O. c. froid, v.
23	N E. *id.* neige.	N-O. c. fro. nei.	N-E. *id.* gréſil.
24	N. n. froid. bro.	N-E. cou. froid.	S-O. n. froi. nei.
25	S-O. c. froi. dég.	N. co. froi- dég	N. couv. froid.
26	N-E. cou. froid.	N-E. c. frais. ve.	N-E. *idem.* ven.
27	N-E *idem.*	N-E. nuag. froi.	N-E. ſer. froi. v.
28	E. ſerein, froid, vent très-piq.	N-E. ſer. froid, vent très-piq.	N-E. ſer. froid, vent très-piq.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	6,	7 deg.	le 25
Moindre degré de chaleur...	-8,	5	le 28
Chaleur moyenne.....	0,	2 deg.	

Plus grande élévation du	*pouc.*	*lig.*		
mercure.........	28,	3,	5,	le 12
Moindre élév. du mercure.	26,	11,	3,	le 22
Elévation moyenne.	27,	8,	1	

Nombre de jours de Beau....	4
de Couvert...	19
de Nuages...	5
de Vent.....	17
de Tonnerre.	0
de Brouillard.	4
de Pluie.....	2
de Neige....	10
de grêle....	3

Quantité de Pluie........	10	9, lig.
Evaporation..........	5	7
Différence.......	5	2

Le vent a soufflé du N.....	24 fois
N-E....	17
N-O....	3
S......	6
S-E....	0
S-O....	17
E......	11
O.....	2

TEMPÉRAT. très-froide & sèche.

MALADIES : rhumes & fièvres.

Plus grande sécheresse. .	43, 4 deg.	le 28
Moindre.	8, 8	le 9
Moyenne.	20, 7	

Le froid de ce mois a retardé la végétation qui avoit fait des progrès très-considérables le mois passé : on a même vu des fleurs d'abricotiers & de pêchers. Les violettes étoient en bouton.

A Montmorency, ce premier mars 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de février 1785; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps, ce mois, a été beaucoup plus froid que le mois précédent, la liqueur du thermomètre ayant été observée, presque tous les matins, au dessous du terme de la congélation ou très-près de ce terme. Le 19 & le 20, elle est descendue jusqu'à celui de 3 degrés au dessous de ce terme : il en a été de même du 23, du 24 & du 27. Le 21, elle a été observée à $4\frac{1}{2}$ degrés sous le même terme, & le 28, à $7\frac{1}{2}$ degrés.

Il y a eu plusieurs jours de neige, tant au commencement qu'à la fin du mois : elle a été abondante le 21 & le 22.

Il y a eu des variations considérables dans le baromètre. Le 6 & le 22, le mercure est descendu jusqu'au terme de 27 pouces 2 lignes; & le 11, le 12 & le 13, il s'est élevé à celui de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes & 5 lignes.

Les vents ont varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 3 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 7 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Est.
1 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
3 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuag.
12 jours de neige.
4 jours de pluie.
1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué tout le mois une grande humidité.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de février 1785.

La fièvre continue putride a régné ce mois dans le peuple, & a été généralement vermineuse. Dans un certain nombre de personnes, elle a dégenéré en fièvre maligne; ce qui a été observé en particulier à l'égard de ceux à qui on avoit négligé d'administrer, dans le principe de la maladie, les remèdes requis, qui,

immédiatement après l'emploi de quelques ſaignées modérées, ont dû principalement conſiſter en émético-cathar¢tiques, aſſociés aux vermifuges.

Il y a eu auſſi dans le peuple des fluxions de poitrine, effets du temps neigeux & du froid aigu, ſuccédant à un temps doux. Cette maladie dans nombre de perſonnes a été de l'eſpèce maligne, & elle a dû plutôt être combattue par les émétiques & les purgatifs mitigés, que par les ſaignées. Il étoit difficile de remédier aux ſuites fâcheuſes qui réſultoient de l'omiſſion de pareils moyens dans le premier période de la maladie. Dans le progrès, les loochs, avec le kermès minéral, ont procuré ſouvent de bons effets ; & comme il étoit néanmoins difficile d'amener une expectoration louable, on s'eſt bien trouvé de l'application des véſicatoires aux jambes, pour détourner les dépôts dans la poitrine.

Dans un certain nombre de perſonnes, la fièvre continue a été décidément inflammatoire, portant tantôt à la tête, & tantôt à la poitrine.

Il y a eu auſſi des ſquinancies, partie inflammatoires, partie catarrheuſes. La petite-vérole perſiſtoit; nombre d'enfans en bas âge en ont été les victimes.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin, année 1781 ; avec l'hiſtoire pour la même année, in-4°. A Berlin, chez Decker, 1783.

¶. Il n'y a dans ce recueil que la claſſe de Philoſophie expérimentale qui nous concerne. Les Mémoires qu'elle renferme ſont au nombre de onze. Le premier contient des expériences ſur la mine de cobalt calcinée pendant 48 heures au feu de porcelaine ; il eſt de M. *Marggraf.* L'auteur a d'abord extrait de cette mine avec l'eau-forte tout ce qu'il a pu, en renouvellant pluſieurs fois le menſtrue, & en faiſant digérer au bain de ſable. Il a enſuite employé l'acide marin, & a enfin eſſayé l'acide vitriolique. Sans entrer dans le long détail de ces expériences, nous dirons que M. *Marggraf* a pris une drachme & demie de cette mine, & une once de ſel ammoniac ; il a mêlé le tout bien exactement ; & l'ayant expoſé pendant la nuit dans une cave bien fraîche, il l'a ſoumis à la diſtillation au bain de ſable, dans une cucurbite de verre, couverte de ſon chapiteau. Le ſublimé qu'il a obtenu a été d'une belle couleur de citron, & a peſé ſept drachmes. Une demi-once de ce ſublimé, diſſout dans deux onces d'eau diſtillée, a donné une ſolution claire,

qui s'eſt troublée auſſi-tôt qu'on y a ajouté une plus grande quantité d'eau. Cette ſolution trouble a dépoſé une poudre blanche peſant cinq grains ; filtrée ensuite, et traitée avec la leſſive du sang, elle a fourni d'abord trois grains d'une poudre d'un beau bleu, puis, par l'addition d'une nouvelle portion de leſſive de ſang, deux grains d'une poudre brunâtre, tirant ſur le noir. La tête morte du cobalt de la cucurbite a attiré l'humidité de l'air, dès qu'elle y a été expoſée. L'eau diſtillée qu'on a verſée deſſus, s'eſt teinte en un beau roſe. La ſolution du cobalt dans l'acide de ſel, délayée dans de l'eau, donne une encre ſympathique. L'écriture tracée avec cette encre devient d'un beau vert auſſi-tôt qu'on l'expoſe à la chaleur, & diſparoît à meſure que le papier ſe refroidit.

On lit 2°. un *Mémoire où ſont rapportées pluſieurs expériences électriques faites dans différentes vues ;* par M. *Achard.* L'objet de l'auteur eſt, 1°. de prouver que la matière électrique ne contient point d'acide qui s'en ſépare lorſqu'elle s'enflamme, et qu'elle paroît ſous la forme d'étincelle ; 2°. de conſtater, par des expériences, que l'électricité poſitive produit dans bien des cas les mêmes effets que l'électricité négative ; 3°. de montrer encore, par des expériences, que l'électricité accélère la fermentation des végétaux, et la putréfaction des ſubſtances animales ; 4°. de décider par les faits ſi l'électricité ſans étincelle altère l'air commun, en l'imprégnant de phlogiſtique, & ſi en électriſant poſitivement ou négativement une maſſe d'air donnée, on change ſon élaſticité.

M. *Achard* a fait paſſer deux mille décharges de la bouteille de Leyde dans une infuſion de

tournefol, et quatre mille de ces décharges dans l'alkali volatil, fans qu'il y ait eu le moindre indice d'acidité. Il a examiné l'influence de l'électricité tant pofitive que négative fur le syphon électrique, fur le développement des germes végétaux & animaux, dans la femence du creffon et les œufs des vers à foie; enfin, fur l'évaporation. Dans tous ces cas, les deux efpèces d'électricité ont agi de la même manière. M. *Achard* croit donc qu'on peut conclure de cette conformité d'effets, » qu'ils ne dépendent pas de la condenfation ou raréfaction du fluide électrique, mais uniquement de quelque effet indépendant de la quantité de matière électrique, & occafionné par le manque d'équilibre du fluide électrique. Ne trouveroit-on pas cet effet, dit-il, dans la répulfion des parties d'un corps ou d'un fyftême de plufieurs corps qui contiennent une quantité différente de fluide électrique, ou, pour m'exprimer avec plus d'exactitude, entre des corps qui contiennent le fluide électrique dans un différent état de denfité? « Notre académicien, pour établir cette opinion, rapporte deux expériences qu'il faut voir dans l'ouvrage même.

Les propriétés qu'a l'électricité de hâter la fermentation & la putréfaction font trop bien conftatées pour nous y arrêter. Nous renvoyons également au Mémoire même pour les expériences, par lefquelles il confte, 1°. que l'air, en fe chargeant de fluide électrique, ne perd pas fa falubrité, & ne reçoit pas de phlogiftique comme cela a lieu lorfqu'on fait paroître des étincelles électriques dans une quantité déterminée d'air; 2°. que l'électricité, foit pofitive, foit négative, n'augmente ni ne diminue l'élafticité de l'air.

Le troiſième Mémoire roule ſur l'*emphysème artificiel opéré avec différentes ſortes d'air*. M. *Achard* eſt encore l'auteur de ce Mémoire. En 1772, M. *Gallandat* lut à l'académie de Berlin un Mémoire ſur l'emphysème artificiel. On trouve dans la *Gazette ſalutaire*, numéros 41, 42 & 43 de la même année, le précis de ce dernier Mémoire, qui a été inſéré en entier dans le Journal de M. l'Abbé *Roſier*, année 1779. Cette opération des plus ſimples en elle-même a été employée différentes fois avec ſuccès; cependant elle a été négligée. M. *Achard*, en la rappellant au ſouvenir des médecins, s'eſt encore appliqué à en rendre l'uſage plus sûr & plus étendu; & dans cette vue il a fait pluſieurs expériences pour connoître, 1°. l'effet que l'air inſinué dans le tiſſu cellulaire produit ſur l'animal; 2°. les changemens que l'air éprouve dans le tiſſu cellulaire, après y avoir ſéjourné pendant un tems connu. Elles prouvent d'un côté que l'inſufflation avec l'air commun eſt ſans danger; & d'un autre côté, que les différens airs peuvent ſe charger de particules animales, ou bien ſe décompoſer pendant leur ſéjour dans le tiſſu cellulaire. L'air nitreux ſoufflé dans cette enveloppe univerſelle cauſe infailliblement la mort. » Cet effet, dit notre académicien, doit être attribué à l'air qui ſe trouve avant l'injection dans le tiſſu cellulaire, & qui, en ſe mêlant avec l'air nitreux, le décompoſe, & en ſépare l'acide nitreux très-concentré qu'il contient, & qui ne peut produire que des effets très-meurtriers. Cette conjecture ſur la décompoſition de l'air nitreux par ſon mélange avec l'air qu'il rencontre dans le tiſſu cellulaire, eſt prouvée par l'expérience; car, après avoir

retiré l'air nitreux de l'animal dans lequel je l'avois injecté, j'ai constamment trouvé qu'il diminuoit l'air commun beaucoup moins qu'avant d'avoir été injecté : donc il avoit déja subi un mélange & un degré de décomposition.

L'insufflation de l'air fixe a convaincu M. *Achard* que cet air ne dérange pas l'économie animale, & qu'il est absorbé par les parties fluides avec beaucoup de facilité & en grande quantité. « L'on connoît les effets salutaires que l'air fixe produit dans les maladies qui proviennent de la putréfaction, dit-il, & je crois que ce moyen de l'administrer, c'est-à-dire, par l'insufflation, seroit de la plus grande utilité, & bien préférable aux autres moyens qu'on a mis en pratique jusqu'à présent pour le faire servir à l'usage médicinal, qui consiste à le donner en lavemens, ou à le faire boire mêlé avec l'eau, ou enfin en le dégageant dans l'estomac, en prenant des terres absorbantes & des acides à petits intervalles. La quantité d'air fixe qui peut s'unir & être absorbée des humeurs animales par les pratiques usitées, est bien moindre que celle qu'elles absorbent lorsqu'on administre l'air par voie d'insufflation, ce qui est suffisamment prouvé par mes expériences. De plus les points de contact de ce puissant antiseptique, le seul de tous ceux qu'on connoît qui soit capable de rétablir, dans leur premier état, des matières animales déja putréfiées, sont plus nombreuses lorsqu'il est répandu dans le tissu cellulaire, que lorsqu'il est pris en lavement ou porté dans l'estomac, soit par des boissons, ou en prenant alternativement des acides & des alkalis. »

Le quatrième Mémoire est intitulé : *De l'effet des*

des parfums sur l'air; par M. *Achard*. On trouve, dès le commencement de cette dissertation, une explication très-ingénieuse de la diminution de l'air nitreux par des airs qui, à cause de leur union avec le phlogistique, ne devroient pas le diminuer à ce point, si cette diminution étoit en raison inverse de la quantité de phlogistique avec lequel ces airs sont combinés. L'auteur attribue cet excès de diminution à l'alkali volatil de certains airs, lequel, ayant une très-grande affinité avec l'acide nitreux, décompose l'air nitreux employé à l'expérience eudiométrique.

De tous les parfums solides ou fluides que notre académicien a essayés, le vinaigre est celui qui phlogistique le moins l'air.

Dans le cinquième Mémoire, M. *Achard* rapporte des *expériences qui tendent à déterminer de quelle manière le feu agit sur la terre calcaire mêlée avec la terre d'alun, la terre de sel amer & des substances salines.*

Le Mémoire suivant contient de *nouveaux éclaircissemens concernant l'ancienne histoire fabuleuse qui se trouve dans* Simon Pauli, *sur la plante de Norwege, qu'on nomme* gramen ossifragum Norwegium, SIMON PAULI; par M. *Gleditsch*. « On peut regarder ce Mémoire, dit l'auteur, comme une introduction à l'histoire d'une nouvelle maladie contagieuse qui vient de se répandre parmi le bétail. Elle s'est manifestée, depuis quelques années, dans la marche électorale de Brandenbourg & le duché de Magdebourg; & le symptôme particulier qui la caractérise, est un brisement des os dont elle est accompagnée. » *Simon Pauli* a avancé que l'usage du *gramen ossifragum* rendoit les os cas-

ſans. Les recherches de l'auteur concernant cette aſſertion deviennent d'autant plus intéreſſantes, que cette prétendue découverte pourroit faire négliger la recherche de la véritable cauſe de cette maladie. M. *Gleditſch* prouve dans ce Mémoire l'abſurdité de *Simon Pauli*, & promet un autre Mémoire dans lequel il donnera l'hiſtoire & expliquera les cauſes de la maladie en queſtion.

Le ſeptième Mémoire, donné par M. *Gerhard*, a pour ſujet le *rapport qu'il y a entre les terres & les pierres expoſées au feu de fuſion dans des creuſets de matières différentes.* L'auteur indique d'abord les cauſes qui peuvent induire en erreur dans l'examen des différentes eſpèces de terre; il inſiſte enſuite particulièrement ſur la néceſſité de choiſir des creuſets dont la compoſition ne puiſſe point produire d'altération dans le corps qu'on veut eſſayer. A la ſuite de ce Mémoire eſt une table où ſont préſentés les réſultats des eſſais qu'il a faits.

Viennent 8, 9 & 10; trois Mémoires *ſur l'arſenic, & ſur ſa combinaiſon avec différens corps*; par M. *Achard*. Le premier Mémoire contient le récit des expériences que notre académicien a faites en diſtillant avec l'arſenic les métaux qui entrent facilement en fuſion; ce ſont l'étain, le plomb, le zinc, le biſmuth, le régule d'antimoine ſimple, l'antimoine crud. On trouve encore dans ce Mémoire les réſultats des fuſions de l'arſenic avec la platine, le cuivre, le fer de fonte, le plomb, l'étain d'Angleterre, le biſmuth, le régule d'antimoine, le zinc. C'eſt en rapportant les effets de l'arſenic ſur la platine à laquelle il s'unit, qu'il rend fuſible & très-caſſante, de laquelle le feu ſeul ſuffit pour

la dégager de nouveau ; c'eſt en rapportant ces effets, diſons-nous, que M. *Achard* explique la raiſon de la diverſité de ſes expériences, & de celles de MM. *Margraf*, *Baumé* & *Macquer*, ſur le même métal. « L'arſenic, dit-il, eſt extrêmement volatil, la platine eſt de très-difficile fuſion ; l'arſenic s'eſt donc toujours volatiliſé avant qu'il ait pu agir ſur la platine. L'alkali que j'ai ajouté l'a fixé, & a empêché qu'il ne ſe diſſipe avant que la platine ait été chauffée au degré où elle doit l'être pour pouvoir s'unir avec l'arſenic : c'eſt par la même raiſon que, dans toutes les expériences que j'ai faites pour combiner par voie de fuſion dans des creuſets des métaux avec de l'arſenic, j'y ai toujours ajouté de l'alkali, & cela dans la proportion de trois parties de potaſſe contre deux parties d'arſenic, parce que j'ai trouvé, par des expériences réitérées, qu'en fondant ce mélange il ne ſe volatiliſe point d'arſenic, & qu'il eſt entièrement fixé par l'alkali. »

Dans le ſecond Mémoire, M. *Achard* rend compte des réſultats des diſtillations de l'arſenic avec l'argent, le mercure, le fer, le cuivre, le régule du cobalt, la chaux d'étain, le minium, la chaux de fer faite avec l'acide du vinaigre, la chaux de cuivre, les fleurs de zinc, le magiſtère de biſmuth, l'antimoine diaphorétique, l'antimoine calciné *per ſe*, le cobalt de Saxe calciné, l'huile de vitriol, le ſel de Glauber, le tartre vitriolé, le ſel ammonical vitriolique, la ſélénite, l'alun, le ſel d'Angleterre. L'huile de vitriol a donné à l'arſenic un degré de fixité ſuffiſant pour le faire entrer en fuſion dans la cornue ; d'ailleurs dans toutes ces diſtillations, il s'eſt exhalé une odeur d'acide marin au mo-

ment qu'on a détaché le récipient. En distillant quantité égale d'alun & d'arsenic, il a passé dans le récipient un fluide qui faisoit effervescence avec les alkalis, & avoit une odeur très-forte, & bien ressemblante à celle de l'acide marin. L'arsenic s'étoit sublimé dans le col de la cornue qui contenoit l'alun privé d'une partie de son acide.

Le troisième Mémoire renferme les expériences tentées pour déterminer de quelle manière l'arsenic agit sur les terres simples, sur les sels neutres qui ont les acides marin & nitreux pour base, sur ces acides mêmes, sur l'acide du vinaigre, l'acide des fourmis, le sel sédatif, le borax, l'acide phosphorique & le phosphore. Nous ne rapporterons que l'expérience suivante, qui paroîtra peut-être intéressante relativement à la discussion sur la présence de l'arsenic dans l'étain.

« Je fis fondre avec du flux noir, dit notre savant Chimiste, de la chaux d'étain que j'avois exposée avec autant d'arsenic au feu de fusion dans un creuset de Hesse. Il se réduisit de l'étain, mais seulement en petite quantité : cet étain étoit cristallisé en lames rhomboïdales, comme celui qui est fort arsenical. Toute la chaux d'étain ne paroissoit pas s'être réduite, & celui qui avoit éprouvé la réduction étoit fort arsenical. Avant de pouvoir décider avec certitude si l'arsenic, en se combinant avec la chaux d'étain, lui ôte la propriété de pouvoir être entièrement réduite, il faudroit répéter cette expérience, & faire attention à toutes les autres circonstances qui peuvent avoir privé la chaux d'être susceptible de la réductibilité ; toujours paroît-il que l'arsenic a une très-grande affinité

avec l'étain, puiſque le phlogiſtique n'a pas pu l'en priver entièrement.

Le dernier article qui nous concerne préſente un extrait des obſervations météorologiques faites à Berlin en l'année 1781, par M. *Beguelin.*

J. H. MUNCH, *&c.* kurze Anleittung wie die *bella-donna* in tollen Hundsbiſſ an zuwenden, *&c.* C'eſt-à-dire, *Courte inſtruction ſur la manière d'adminiſtrer la* bella-donna, *tant aux hommes qu'aux animaux, mordus des chiens enragés, avec la méthode de faire venir & de cultiver cette plante dans les jardins, de préparer ſes racines & ſes feuilles pour l'uſage médicinal, dédié à tout le Clergé en général du pays d'Hanovre; par M. JEAN-HENRI MUNCH, ſurintendant à Cloetzen, in-8° de 40 pag. A Gottingue, chez* Dietrich, 1783.

2. En 1768, M. *Munch* fit inſérer dans le Magaſin d'Hanovre les premières inſtructions ſur l'utilité & l'emploi de la Belladonna contre la morſure du chien enragé. On inſéra enſuite dans la Bibliothèque Chirugicale de M. *Richter* la méthode d'employer ce végétal, confirmée par un grand nombre d'obſervations rapportées dans ce même recueil. En 1781 le fils aîné de M. *Munch* ſoutint à Gottingue, pour le doctorat en médecine, une thèſe intitulée : *de Bella-*

donna, efficaci in rabie caninâ remedio; & dernièrement le fils cadet de ce respectable ecclésiastique a donné ce simple avec le plus grand succès, à un malade déja hydrophobe. Le moment favorable est de le donner aussitôt après la morsure, & avant qu'il paroisse aucun symptôme précurseur de la rage. M. *Munch* l'a administré, dans ces circonstances, à cent quarante personnes mordues par des chiens crus enragés; & quoiqu'il admette que peut-être une partie de ces individus n'ait pas été assaillie par des chiens réellement enragés, il n'en conclut pas moins que ce remède, outre son efficacité supérieure aux autres, possède des propriétés particulières. Rapportons ici la manière de préparer & d'administrer cette racine.

« Il faut choisir, dit M. *Munch*, parmi les racines, celles qui ont deux ou trois ans, & qui ne sont pas trop ligneuses. On les cueillera avant que la plante pousse des fleurs, on les lavera dans l'eau, on en détachera les fibrilles, on les fera sécher dans un grenier bien aéré, ou à une chaleur modérée du four, mais non pas au soleil. »

« Si la racine est épaisse on la fendra, afin qu'elle sèche plus facilement, & ne moisisse point. Lorsqu'elle sera sèche on la rapera; & après l'avoir réduite en poudre fine, on la passera au tamis de soie. »

« Ce remède paroît sur-tout opérer ses effets par la sueur. Il y a à la vérité des personnes si peu disposées à suer, que quelque forte que soit la dose de belladonna, la sueur ne perce pas. Ces malades sont ordinairement attaqués d'une forte enflûre à la partie mordue & dans les environs. Cette enflûre paroît sur-tout dès la

première dose de belladonna : elle diminue après la seconde, & disparoît entièrement à la troisième. »

« Quelquefois l'usage de ce médicament occasionne des tiraillémens dans l'endroit affecté ; alors il faut le continuer jusqu'à ce que ces tiraillemens aient cessé entièrement, & que l'escarre, si elle recouvre encore la plaie, soit séchée ou même tombée. »

« On donne au blessé, le plus tôt possible, une dose de belladonna : quarante-huit heures après, il en prend une seconde, & une troisième quarante-huit heures après celle-ci. Si à la troisième prise il subsiste encore de l'enflûre à la partie mordue, que les tiraillemens ne soient pas entièrement dissipés, ou que la cicatrice ne soit point parfaite, on laissera reposer le malade soixante-douze heures, pour revenir ensuite à la belladonna, dont on fait prendre cinq doses en mettant un intervalle de quarante-huit heures entre chacune. »

« Si ce remède agissoit sur le malade avec tant de violence, que le second jour il ne fût pas entièrement refait, on pourroit attendre jusqu'au lendemain ; mais il ne faudroit pas admettre ce retard sans nécessité. »

« Le malade avale une dose de cette poudre dans un peu de soupe de gruau d'avoine ; il se couche, & attend tranquillement les effets de la belladonna. S'il survient de la sécheresse à la gorge ou à la bouche, il prendra un peu d'eau fraîche ou de lait : s'il a envie de dormir, on le laissera se livrer au sommeil. »

« Si la poudre a été prise au soir, le blessé prendra le lendemain matin quelques tasses de thé ou de décoction de gruau d'avoine, &

restera encore au lit pendant quelques heures, pour entretenir la sueur. »

« Le remède excite-t-il un dévoiement? il faut en suspendre l'usage jusqu'à ce que ces évacuations soient arrêtées. Si le blessé souffre une foiblesse de la vue, s'il voit les objets doubles, il faut éviter tout ce qui pourroit fatiguer les yeux : si la plaie est étendue ou profonde, il faut la couvrir avec un linge. »

« Si la rage s'est déclarée avant qu'on ait eu recours à la belladonna, ou qu'elle se manifeste pendant son usage, on fera boire au malade du lait nouveau, & on le tiendra au lit : si la sueur survient, l'accès sera bientôt dissipé : si la rage, déclarée avant l'emploi du remède, ne cède pas à la première ou à la seconde prise, & qu'au contraire elle semble faire des progrès, il faut saigner au pied, & continuer l'usage de la belladonna en augmentant les doses. »

« Je suppose des sujets robustes, sains, élevés durement pour fixer la dose convenable à chaque âge, & je me fonde en cela sur mon expérience. On donnera à un enfant à la mamelle jusqu'à l'âge d'un an, pour première dose, un grain; pour les deuxième & troisième doses, un grain & demi dans du lait de la mère. Ces enfans deviennent ordinairement rouges par tout le corps pendant l'action du médicament, & on leur donne le sein aussi souvent qu'ils le demandent. »

« A un enfant de deux ans, on peut donner chaque fois deux grains; ceux qui ont trois ans prendront pour la première dose, deux grains; pour les deuxième & troisième, deux grains & demi ou trois grains. Je donne à un enfant de quatre à cinq ans, d'abord deux grains &

demi, & enſuite trois & demi & même quatre grains. La première doſe pour un enfant de ſix ou ſept ans, eſt de quatre grains; la ſeconde de quatre grains & demi, & la troiſième de cinq grains, même cinq grains & demi. A l'âge de huit ou neuf ans, on leur fera avaler quatre grains & demi pour la première priſe, cinq ou même ſix pour les deux autres. La première priſe pour un ſujet âgé de dix à onze ans peſera cinq grains, la ſeconde cinq & demi, & la troiſième ſix & demi. Celles d'un bleſſé de douze à treize ans feront 1° de ſix grains, 2° de ſept, & 3° de huit grains. Il faut donner aux perſonnes de quatorze ou ſeize ans d'abord ſix grains & demi, puis ſept grains & demi, & enfin huit grains & demi. Les bleſſés depuis dix-ſept juſqu'à cinquante ans feront uſage de cette racine 1° à la doſe de dix grains, 2° à celle de douze, & 3° à celle de treize ou quatorze grains. Je donne ordinairement des doſes moins fortes aux femmes. Celles pour les perſonnes âgées de cinquante à ſoixante ans, ſont dans la gradation de ſix, huit & neuf grains. Depuis cette époque juſqu'à la ſoixante dixième année, on preſcrit pour la première priſe cinq grains, & pour les deux autres ſix à ſept grains. Au-delà de cet âge, on commence par trois grains & l'on finit par quatre grains. Les femmes qui allaitent, prennent d'abord trois grains, puis quatre, & enfin cinq grains. »

« Pour juger ſi, dans tous les cas, la doſe eſt appropriée à l'âge & à la conſtitution du bleſſé, il faut faire attention ſi la première doſe excite une très-forte ſueur, ou au défaut de celle-ci, ſi la partie qui a été mordue s'enfle conſidérablement. L'un ou l'autre de ces effets étant

ſuffiſant, on continuera le remède aux doſes indiquées. On obſervera communément que la première doſe fait plus d'effet que les deux autres, quoiqu'elles ſoient plus fortes. Si ce remède agit avec tant de force que le bleſſé ne ſoit pas entièrement rétabli au bout de quarante-huit heures, il ne faut point augmenter la deuxième doſe. »

Uber die goldene Ader fur unerfahrne in der Arzney wiſſenſchaf, C'eſt-à-dire, *Des Hémorrhoïdes, ouvrage conſacré à ceux qui ſont novices dans l'art de guérir; par* JEAN-GASPARD STUNZER, *conſeiller & médecin de S. M. I. R. A. in-8°de huit feuilles. A Vienne, chez* Schmidt, 1783.

3. Les maladies étant ſujettes au ſort général des choſes humaines, l'auteur eſt perſuadé que les hémorrhoïdes ne ſont plus ſi communes qu'elles l'étoient du temps de *Stahl* & de ſes ſectateurs, dont le préjugé leur faiſoit ſouvent adminiſtrer des remèdes aloétiques, dans l'intention de procurer cet écoulement ſanguin, ſi ſalutaire dans leur idée. De nos jours, qu'on a mieux apprécié cette affection & qu'on a renoncé à la prévention des Stahliens, les hémorrhoïdaires ſont devenus plus rares; ils le ſeroient peut-être même davantage, ſi l'abus du café & d'autres écarts dans le régime ne remplaçoient pas l'aloès pour ſes effets relatifs aux hémorrhoïdes. Ces conſidérations ont engagé M. *Stunzer* à expoſer les cauſes les plus communes, les accidens, les ſuites & le trai-

tement de cette évacuation ſanguine ; & il a rempli ſon objet avec tant de clarté & de préciſion, qu'il s'eſt mis réellement à la portée de tout lecteur capable d'une attention ordinaire.

VENCESLAI TRNKA de Krzowitz, S. R. I. equitis, medic. doct. in reg. univerſ. Budenſ. pathologiæ prof. P. O. Hiſtoria ophthalmiæ omnis ævi obſervata medica continens : *Hiſtoire de l'ophthalmie, contenant les obſervations médicales de tous les âges ſur cette maladie ; par M. VENCESLAS TRNKA de Krzowitz, chevalier du Saint-Empire Romain, profeſſeur de pathologie, docteur en médecine de l'univerſité royale de Bude. A Bude & à Vienne, chez* Græffer ; *ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *In-8° de 592 pag.*

4. M. le chevalier *Trnka* ſe propoſe d'être l'hiſtorien du grand nombre de maladies qui affligent l'humanité. L'exécution de ce projet ſera-t-il avantageux pour l'art ? Si l'on en juge d'après cette hiſtoire de l'ophthalmie, & d'après celle des fièvres hectiques, le prononcé ne ſera point en ſa faveur. Nous penſons comme pluſieurs médecins du Nord, qui regardent ces deux volumes comme des compilations ſuperflues.

Plus de trois cens auteurs ont été mis à contribution pour la confection de ce traité, qui eſt diviſé en deux parties. On expoſe dans la

première les différentes eſpèces d'ophthalmie, ſuivant les vices qui les produiſent; tels ſont, par exemple, une ſéroſité âcre, le ſcorbut, le pus, les virus ſiphylitique, cancéreux & ſcrophuleux. On y traite des cauſes procathartiques, des ſymptômes, du prognoſtic, ce qui forme les ſujets de pluſieurs chapitres.

La ſeconde partie eſt deſtinée à faire connoître les médicamens antiophthalmiques. M. *Trnka* raiſonne en conſéquence ſur les vomitifs, les purgatifs, les réſolutifs, les diaphorétiques, le quinquina, le mercure, l'opium, les ſecours de la chirurgie, les lavemens, les ventouſes, les rubéfians, les apophlegmatiſans, les ulcères artificiels excités par les épiſpaſtiques, les cautères & les fonticules, l'inoculation de la gale & de la gonorrhée répercutées.

Les ophthalmiques, proprement dits, ſont diviſés en ſimples & compoſés; les premiers comprennent les émolliens, les ſtimulans, les atténuans, les répercuſſifs, les mercuriaux, l'électricité; les compoſés préſentent pluſieurs eaux & onguens eſtimés par différens auteurs. Cette hiſtoire eſt terminée par un article ſur la diète, & par dix-ſept obſervations choiſies, qui n'appartiennent point à M. *Trnka*, mais aux oculiſtes ſes prédéceſſeurs.

Nous allons finir cette annonce en rapportant ici la formule d'une eau qu'employa *Grulingius* contre une ophthalmie âcre, qui tourmentoit une fille de vingt ans, depuis quatorze jours, & qui fut guérie par ſon uſage en moins de deux jours; elle s'en lavoit trois fois le jour avec une petite éponge, & en inſéroit dans les yeux. L'utilité de ce collyre a été confirmée par d'autres oculiſtes qui le recommandent.

Prenez *de l'Eau de rose, deux onces & demie.*
De la tuthie préparée, demi-gros.
De la Pierre calaminaire,
Du Sucre de Saturne, de chaque un scrupule.

Mêlez.

De Infanticidio non temerè admittendo: *Qu'il ne faut point admettre témérairement l'infanticide; par M.* CHRISTIAN GODEFROI GRUNER, *doyen de l'université, professeur public ordinaire de botanique & de théorétique à Jena, conseiller aulique du duc de Saxe-Weimar & Isenac. A Jena, chez* Mankian, 1784. *In-8° de 16 pag.*

5. M. *Gruner* s'est acquis une réputation méritée par ses connoissances dans toutes les branches de la médecine. Il s'est occupé aussi de la médecine légale, dont assez peu de médecins sont véritablement instruits. Le programme que nous annonçons sur cet objet, mettra à portée de décider des points & des questions graves & difficiles. Le savant professeur montre avec éloquence combien il est injuste d'accuser une fille d'avoir causé la mort de son enfant, lorsque n'étant pas mariée, le fruit de ses amours périt avant ou après l'accouchement. Il s'élève contre cette barbare accusation qui n'est pas rare dans les tribunaux de l'Allemagne. Il soutient les droits de la nature, qui portent à un amour clandestin celles que les préjugés de la société, tels que la pauvreté & la différence de condition, empêchent de contracter une union

légitime. La morale du docte Doyen de Jena ne sera pas admise en France.

Neue Bemerkungen und Erfahrungen, *&c.* C'est-à-dire, *Nouvelles observations & expériences pour enrichir la chirurgie & la médecine; par M. JEAN-CHRISTIAN-ANTOINE THEDEN, troisième chirurgien général de S. M. Prussienne, chirurgien-major du noble corps des artilleurs, & membre de l'Académie des Curieux de la nature, deuxième Partie. In-8° de dix-sept feuilles, non compris la Préface & la Table, avec trois planches en taille-douce. A Berlin, chez* Nicolai, 1782.

6. L'auteur rectifie d'abord la formule de son eau d'arquebusade, en remarquant qu'au lieu d'eau d'oseille, il faut employer le vinaigre. Il s'occupe ensuite dans 33 chapitres :

I. *Du sarcocèle* & *de l'hydrocèle.* Il décrit dans ce chapitre les signes propres de l'hydrocèle du testicule, ainsi que ceux qui caractérisent l'hydrocèle du cordon spermatique. Pour guérir cette maladie, M. *Theden* enfonce une lancette à la partie déclive de la tumeur, & introduit ensuite dans la plaie un léger bourdonnet.

II. *D'un moyen qui peût suppléer le trépan, & en procurer l'effet dans les enfans, & même dans les adultes.* L'auteur conseille de racler la partie enfoncée du crâne, le long de la fente, avec un morceau de verre, jusqu'à ce que de petites

ouvertures indiquent que l'os eſt aſſez aminci pour être coupé avec des ciſeaux courbes armés d'un bouton.

III. *Des différentes époques auxquelles les os s'exfolient.* Le tiſſu des os & l'âge du malade produiſent beaucoup de variété à l'égard de l'exfoliation. L'auteur communique ici les obſervations qu'il a faites relativement à ce ſujet, & traite enſuite des remèdes tant internes qu'externes, qui facilitent la ſéparation de la portion malade de l'os. Il a ſur-tout reconnu que, parmi les médicamens internes, l'aſſa fétida & l'arnica opérent de très-bons effets.

IV. *De la guériſon des anévriſmes au moyen du bandage.* L'auteur inſiſte derechef ſur l'efficacité du bandage, & ſur celle de ſon eau d'arquebuſade pour la guériſon de cette maladie chirurgicale.

V. *Des commotions & de leurs ſuites.* La commotion eſt d'autant plus forte dans un os, que la force à laquelle il a réſiſté ſans ſe rompre, a été plus conſidérable. Lorſque l'os ſe caſſe, la commotion eſt à la vérité moindre, mais elle ne laiſſe pas de s'étendre ordinairement dans les fibres oſſeuſes au-delà de la fracture ou de la fiſſure : c'eſt à la commotion qu'il faut attribuer l'exfoliation qui ſurvient quelquefois aux fractures déja anciennes ; c'eſt par elles que les plaies bien cicatriſées ſe rouvrent. Il paroît que dans ces cas les fibres oſſeuſes ont eſſuyé une commotion aſſez forte pour perdre peu à peu la vie, & pour ſe ſéparer lentement du vif, tandis que, dans les commotions violentes, la mort & la ſéparation ſurviennent promptement. M. *Theden* obſerve encore que comme dans la com-

motion à la tête la dure-mère se détache du crâne à l'endroit où elle a lieu, ainsi il est probable que dans les os cylindriques, le périoste interne se détache à l'endroit où la commotion a porté son effet.

VI. *De la manière de préparer une teinture particulière d'antimoine, & de ses effets.*

VII. *D'un violent battement de cœur causé par des obstructions au foie.* Un homme qui avoit éprouvé de continuelles palpitations de cœur, étant mort, on a trouvé, en l'ouvrant, le foie chargé d'excroissances dures, & si gros que son bord inférieur descendoit cinq travers de doigt au dessous du nombril. Ce viscère pesoit sept livres & demie. Le cœur étoit rempli de polypes pituiteux qui s'étendoient jusques dans l'aorte & l'artère pulmonaire.

VIII. *De la meilleure méthode d'incifer la peau dans certaines opérations.* Les incisions circulaires de la peau dans les extirpations des tumeurs cancéreuses ou des loupes, rendent la guérison de ces plaies plus difficile que les sections demilunaires allongées.

IX. *D'une opération d'un bubonèle dont le sac herniaire avoit un doigt d'épaisseur.*

X. *De l'extirpation d'une tumeur à la glande thyroïde, dont la base avoit neuf pouces de circonférence, et qui, mesurée d'un bord à l'autre en passant par dessus sa plus grande élévation, avoit sept pouces.*

XI. *D'une tumeur au genou, devenue mortelle.* L'auteur ayant ouvert cette tumeur du côté interne de la rotule, il s'en est écoulé une grande quantité de sang, & le malade est mort d'hé-

morrhagie le dixième jour de l'opération. Toute la cavité articulaire étoit remplie d'un sang corrompu, & toute la surface cartilagineuse offroit de petits vaisseaux dilatés. Le malade avoit autrefois été tourmenté d'une goutte vague qui enfin s'étoit fixée au genou.

XII. *D'une brûlure au bras, si violente qu'il a fallu procéder à l'amputation de ce membre.*

XIII. *D'un vomissement de sang.*

XIV. *De deux exemples de contusions fortes avec des accidens particuliers.* Dans le premier cas le périné, le scrotum & l'urèthre avoient beaucoup souffert par une chute sur un sommier; & dans le second, un jeune homme eut le visage tout brisé, & la jambe droite cassée en deux endroits par un bloc tombé sur lui; l'un & l'autre malade ont été guéris.

XV. *Preuves concernant les détails donnés par M. Hagen sur une plaie à la poitrine.* M. *Hagen* avoit rendu compte d'une plaie faite par un pieu qui avoit traversé la poitrine d'outre en outre, & qui avoit été guérie en trois semaines. On avoit voulu jeter des doutes sur la vérité de cet exposé; M. *Theden* a vérifié toutes les circonstances du récit, & les expose.

XVI. *Du réducteur de M. Hagen, & des changemens avantageux qu'on peut y faire.* M. *Theden* se sert très-utilement de cette machine pour la réduction des fractures de l'avant-bras & de la jambe.

XVII. *Détails de l'ouverture du cadavre d'un homme mort après avoir été blessé deux fois très-grièvement au bas-ventre.* Un homme en dé-

mence s'étoit fendu le ventre ; tous les inteſtins grêles ſortis étoient devenus noirâtres & froids. Il y avoit une portion de l'omentum & un lambeau du bord du foie d'emporté ; ce dernier avoit un demi-pouce de large, ſur trois de long. La portion tranſverſale du colon étoit coupée, & les deux bouts très-écartés. Comme on jugea le bleſſé ſans reſſource, on avoit remis tous les viſcères pêle-mêle dans la cavité de l'abdomen ; cependant cet homme, après être reſté huit jours ſans boire ni ſans manger, fut guéri. Sept ans après, il ſe fendit de nouveau le ventre avec un morceau de verre, & mourut de cette bleſſure. A l'endroit de la ſection du colon, il y avoit une forte cicatrice ; cet inteſtin étoit très-reſſerré ſans être fermé. L'omentum qui s'étoit roulé autour, avoit formé une eſpèce de canal, & rempliſſoit l'entre-deux que laiſſoient les extrémités. Le bord du foie étoit plus mouſſe que d'ordinaire, mais on n'y appercevoit point de cicatrice.

XVIII. *De la gomme élaſtique, de la manière de la diſſoudre dans la naphthe de vitriol, & de ſon uſage pour la formation des catheters & autres inſtrumens.*

XIX. *D'une hydrophobie ſpontanée.* A l'ouverture du cadavre de ce malade, on a trouvé le diaphragme enflammé dans ſon centre tendineux, ainſi que l'œſophage.

XX. *De quelques machines de la plus grande ſimplicité, dont l'auteur a retiré la plus grande utilité dans les fractures des extrémités, tant ſupérieures qu'inférieures. Ces machines ſont repréſentées ſur les planches.*

XXI. *Des polypes du nez, & d'un inſtrument propre pour les arracher par les arrières-narines.* La gravure eſt également jointe à la deſcription de cet inſtrument.

XXII. *D'une maladie nerveuſe particulière.* Voici la circonſtance la plus remarquable. La malade ayant le bras droit paralytique, on y appliqua un véſicatoire. Cet emplâtre n'opéra point ſur l'endroit où il fut mis, mais bien ſur le bras gauche au lieu correſpondant: il y excita de la rougeur, & de vives douleurs pendant tout le tems qu'il reſta au bras oppoſé. Cependant la paralyſie de ce membre ſe diſſipa, & ſe jetta ſur le bras gauche. On appliqua également ſur celui ci un véſicatoire. La rougeur de même que la douleur ſe firent remarquer au bras droit, & la paralyſie quitta les deux bras. La guériſon obtenue, les véſicatoires n'eurent plus rien de particulier dans leurs effets.

XXIII. *De l'extenſion des tendons, & de la luxation des fibres muſculaires.* Il arrive ſouvent qu'à la ſuite d'un mouvement précipité on ſent une douleur violente : elle eſt cauſée par la luxation d'une ou de pluſieurs fibres muſculaires. M. *Theden* y remédie en frottant avec les doigts humectés le muſcle affecté, tantôt ſelon la direction des fibres, tantôt en ſens contraire, tantôt obliquement. Il fait même donner différens mouvemens au membre affecté, pendant qu'il eſt occupé à faire ces frictions. Auſſi-tôt qu'on a réuſſi à réduire la luxation, la douleur ceſſe. Quant aux extenſions des tendons, M. *Theden* conſeille fortement de n'y appliquer aucuns corps gras : les vrais moyens curatifs ſont le bandage & l'eau d'arquebuſade de l'auteur.

XXIV. *De l'usage de la gomme de Gaïac, & de l'assa fétida dans la goutte & les douleurs rhumatismales.* Les personnes qui ne s'accommodent pas de la solution de la gomme de gaïac dans le taffia, supportent facilement cette substance lorsqu'elle est unie au savon médicinal.

XXV. *De l'usage de l'huile d'asphalte & de la bella-donna.* M. *Theden* a vu réussir la première dans la phthisie pulmonaire, & a retiré de très-heureux effets d'une poudre composée de feuilles de bella-donna & de rhubarbe, de chaque cinq grains, dans les obstructions, les affections hypochondriaques, les duretés & les skirrhes des glandes, la gale, les accidens hydropiques, la teigne.

XXVI. *Des hémorrhoïdes muqueuses par la vessie urinaire.* Voici le diagnostic de cette maladie : on éprouve toute sorte d'incommodités dans le bas-ventre, des rétentions d'urine avec douleur pressante dans l'intérieur du bassin, sans qu'il y ait en urinant aucune espèce d'ardeur dans l'urèthre. Les accidens cessent aussi-tôt que l'écoulement de la mucosité s'est établi : cette matière forme dans les urines des flocons, & imite les dépôts purulens dont il faut néanmoins la distinguer, ainsi que de la matière gonorrhoïque.

XXVII. *De la fracture de la rotule.* L'auteur décrit dans ce chapitre un traitement propre à prévenir dans cet accident l'inflexibilité du genou, qui ne survient que trop souvent à la suite de cette fracture.

XXVIII. *D'une anasarque universelle, compliquée d'ascite.*

XXIX. *D'une légère blessure au pouce, pour laquelle il a fallu faire l'amputation du bras.*

XXX. *Des métastases du lait.*

XXXI. *D'un panaris singulier.* M. *Theden* faisant un jour l'opération de la fistule à l'anus, s'étoit piqué au doigt; il est survenu des douleurs violentes qui se sont étendues jusqu'au bras; & ont enfin cédé aux fomentations avec de l'eau presque à la glace.

XXXII. *De quelques objections qu'on a faites aux sentimens de l'auteur.*

XXXIII. *Objets peu importans*, dit M. Theden lui-même, *mais qui néanmoins méritent une attention sérieuse.*

A Treatise on comparative anatomy, *&c.* C'est-à-dire, *Traité sur l'anatomie comparative; par* ALEXANDRE MONRO, *docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, ancien professeur de médecine & d'anatomie à l'université d'Edimbourg, publié par son fils* ALEXANDRE MONRO, *docteur en médecine, professeur de médecine, d'anatomie & de chirurgie dans l'université d'Edimbourg; nouvelle édition, avec des additions & des corrections considérables par des mains étrangères, in-12. A Londres, chez* Robinson, 1784.

7. Ce Traité fut publié pour la première fois

en 1744. C'étoit des obſervations raſſemblées d'après les notes que des étudians avoient faites en ſuivant le cours de M. *Monro*. Bien que ſans nom d'auteur, l'ouvrage fut ſi favorablement reçu, que l'édition fut bientôt épuiſée. Depuis ce temps, M. *Monro* fils l'a inſéré dans le Recueil des œuvres de ſon père, dont les droits ſur cet écrit lui parurent légitimement établis.

La nouvelle édition que nous annonçons eſt enrichie de nombre d'augmentations qui ſe trouvent ſur-tout aux articles *chien*, *oiſeau*, *poiſſon*. Ce qu'on a ajouté ſous le mot *oiſeau*, concerne principalement l'incubation Les articles nouveaux, relatifs aux amphibies, tels que les ſerpens, les inſectes, &c. paroiſſent faits avec exactitude.

ANDREÆ BONN, Deſcriptio theſauri oſſium morboſorum Hoviani : adnexa eſt diſſertatio de callo, &c. *Grand in-4° de 200 pag. A Amſterdam, chez* Sepp, 1783.

8. M. *Bonn* a non-ſeulement enrichi lui-même de pluſieurs pièces cette collection à laquelle différentes perſonnes de l'art ont contribué, mais il a encore le mérite de l'avoir miſe en ordre & de la faire connoître. La deſcription qu'il en publie eſt d'autant plus précieuſe, qu'il y a réuni des détails empruntés de ſes prédéceſſeurs, & qu'il l'a accompagnée de remarques très-inſtructives.

Voici l'ordre qu'il a adopté. I. Maladies de l'épine du dos : on y trouve quatorze exemples de *Skolioſis*, avec l'expoſé de cette maladie ;

douze de *Kophosis*, dont la plupart sont conservés dans de l'esprit de vin, & cinq de *spina bifida.* II. Maladies des articulations, dont quatre exemples de luxations de l'humérus ; trente-quatre de luxations de la cuisse, sept de luxations du tibia, dix-sept d'articulations tuméfiées & cariées, cinquante-deux d'ankyloses. III. Maladies d'os de cause violente externe. Cet ordre comprend quinze exemples de blessures ou fractures au crâne, un d'un doigt de pied cassé & guéri ; trois de fractures de côtes, trois de fractures de clavicules, un de fracture d'omoplate, sept de fractures de fémur pour la plupart guéries, quinze de fractures compliquées du même os, onze de fractures du tibia, un de fracture de péroné, vingt-un de fractures des deux os de la jambe, cinq de fractures de rotule ; plusieurs exemples de fractures d'os de singes, moutons, porcs, bœufs, oiseaux, & d'une arête de poisson. IV. Maladies d'os de cause externe : il y a dix-neuf exemples d'amollissement par le virus rachitique, cinq de tumeurs dures d'os, vingt-deux de tumeurs spongieuses, deux de tumeurs pointues en dehors, cinq de tumeurs spongieuses dans l'intérieur, quatre de tumeurs fongueuses du périoste, onze d'os cariés, dix-sept d'os infectés de virus vénérien, neuf d'os attaqués de virus scorbutique. V. Exemples de la manière dont la nature sépare dans les os le mort d'avec le vif ; trente-neuf exemples de portions d'os détachées, soit spontanément, soit à la suite de l'amputation. VI. Maladies congéniales. Dans cette section, outre différens os malades, l'auteur décrit encore quelques autres parties malades : il parle aussi de quelques maladies qui n'appartiennent

point aux os; telles que les pierres dans la vésicule du fiel, dans les reins, dans la vessie urinaire. Il y parle encore de deux enfans nègres, d'un enfant mulâtre, de deux hommes desséchés de l'île de Teneriffe, &c.

Dans sa dissertation sur le cal, il fait d'abord observer la différence qu'il y a dans la substance du cal selon qu'il est commençant, avancé ou formé: il établit que le cal se fait au moyen de la transsudation d'une liqueur qui suinte de la substance de l'os même. Il remarque que le cal souffre par la mort un changement très-considérable; que dans le corps vivant il ressemble à une chair animée, rebondissante, sensible, rougeâtre, composée de petits bourgeons couverts d'un pus blanc, lesquels bourgeons saignent facilement au plus leger attouchement. Dans le cadavre il est ferme & d'une autre couleur. L'auteur assure enfin que le cal est organisé & devient enfin osseux.

MARKS, &c. Geschichte der Eicheln, *&c.* C'est-à-dire, *Histoire des glands, avec des expériences sur leur usage, tant diététique que médicinal; par le docteur M. S. MARK, médecin de la Cour de l'Electeur de Cologne, in-8° de 80 p. A Dessau & Leipsick, dans la librairie des Savans, 1784.*

9. Dès les années 1774 & 1775, l'auteur avoit déja célébré les effets heureux des glands dans l'atrophie des enfans, dans la consomption à la suite des obstructions au bas-ventre, dans la

la toux muqueuse opiniâtre, & quelques années après il donna la confirmation de ces observations. Aujourd'hui il présente ce que les médecins anciens & modernes ont dit sur l'usage diététique & médicinal de ce fruit, décrit les essais chimiques auxquels il l'a soumis, & communique les nouvelles expériences tentées depuis son dernier ouvrage; soit par lui-même, soit par quelques autres personnes dignes de foi, expériences qui constatent de plus en plus la grande utilité de cette production végétale.

Il traite dans la première section de l'usage diététique du gland chez les anciens & chez les modernes. *Plutarque*, *Pline* l'aîné, *Galien*, &c. rapportent que plusieurs nations se sont nourries de glands dont elles préparoient du pain ou des bouillies. Les auteurs modernes font mention, non-seulement des sauvages de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, dont ce fruit est la nourriture, mais encore des habitans de quelques contrées de l'Europe, entr'autres de la France, de l'Ecosse, de l'Espagne, de l'Allemagne, qui, particulièrement en temps de disette, mangent des glands réduits en pain. M. *Mark* cite enfin le grand usage que depuis quelque temps on fait du café de gland en plusieurs endroits, pour la guérison de diverses incommodités.

La seconde section renferme les essais chimiques & les conséquences que l'auteur en déduit. Il y parle de l'infusion & de la décoction aqueuses, de la teinture spiritueuse, de l'esprit, de l'huile empyreumatique, & des extraits du gland; & après être entré dans les plus grands détails concernant ces essais, il en tire les conséquences dont voici une partie. Une légère torréfaction

détruit la trop forte cohésion des parties constitutives du gland, atténue sa partie muqueuse, le dépouille en partie de sa propriété astringente & de son goût acerbe, dissipe enfin l'humidité excédente ; en un mot, dit-il, la chaleur artificielle vient alors au secours de la nature, & opère sur le gland le même effet que les rayons du soleil font sur les fruits encore cruds. La grande quantité de mucus qu'il renferme, & dont M. *Mark* a reconnu la présence par les expériences 3, 7, 8 & 13, prouve la force nutritive de ce fruit; & il conste par les expériences 16 & 12, qu'il n'est que très-légèrement astringent; d'où il s'ensuit que torréfié il possède des propriétés nutritives, démulcentes, résolutives, calmantes & fortifiantes, sans être astringent.

Dans la troisième section l'auteur fait l'énumération des maladies contre lesquelles les anciens aussi bien que les modernes ont conseillé les glands. *Hippocrate*, *Galien*, *Paul d'Egine*, *Dioscoride*, *Aèce*, *Trajius*, *Tabernemontanus*, *Hoyer*, *Krœutermann*, *Scopoli*, *de Haller*, *Lange*, *Ludolph*, *Rosenstein*, &c. parlent de leurs vertus médicales & les recommandent dans la dysenterie, les diarrhées, l'hémoptysie, les ulcères, la pituite, les affections néphrétiques, la strangurie, la colique venteuse, le pissement de sang, la gonorrhée bénigne, la leucophlegmatie, l'hystéritie, l'asthme, l'obstruction des glandes, & la consomption qui en provient, l'arthritis, la gale, &c.

Dans la quatrième section, l'auteur déduit des principes physiques du gland, les vertus que les anciens lui ont attribuées. Il expose dans la cinquième ses propres expériences, & rapporte enfin dans la sixième les témoignages de

MM. *Ackermann*, *Auenbruker* & *Goldhayen*, en confirmation des effets ſalutaires reconnus dans ce fruit. L'auteur a employé avec ſuccès la poudre des glands torréfiés dans les cachexies, les hydropiſies conſécutives, les atrophies des enfans, les obſtructions des glandes, dans les embarras du bas-ventre cauſés par des reliquats de maladies, dans les fièvres lentes ſans ulcère, les tubercules commençans aux poumons, les affections hyſtériques & hypochondriaques, les règles ſupprimées, les affections ſpaſmodiques, les fièvres intermittentes, les toux d'eſtomac ou pituiteuſe, les rhumatiſmes, la foibleſſe des articulations, l'arthritis, le défaut de lait dans les nourrices.

On lit dans l'appendice quelques obſervations communiquées à l'auteur par M. *Karſting*, médecin vétérinaire à Hanovre, leſquelles prouvent que les glands privés de leur qualité aſtringente par la pluie qui les humecte, ou par l'infuſion, nourriſſent beaucoup mieux les porcs que les glands qui ont conſervé cette propriété.

M. *Mark* joint enfin dans un Supplément les témoignages de *M. Wickard*, en faveur du café des glands, dans les affections nerveuſes.

Mémoire de M. MARAT, docteur en médecine, ſur l'électricité médicale, couronné par l'Académie des ſciences & belles-lettres de Rouen; in-8° de 111 p. chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près S. Côme.*

1°. Ce ſujet important ne pouvoit être trai-

té, avec succès, que par un homme de l'art, qui réunît les lumières de la physique, aux lumières de la physiologie. Etranger à l'une ou à l'autre de ces sciences, il auroit cheminé à tâtons, & on n'auroit pu attendre de ses efforts que des notions vagues, incertaines & fausses. Mais ces sciences sont également familières à M. *Marat*; & on sait que dans l'une & l'autre il a fait ses preuves (*a*).

M. *Marat* commence par une histoire abrégée de l'électricité médicale. Il remonte à l'instant où l'électrisation fut appliquée à la médecine. De légers succès ayant couronné les premières tentatives, on conçut de grandes espérances, & bientôt l'enthousiasme les porta à perte de vue. Non content d'en faire le spécifique assuré de toutes les maladies, on lui attribua le pouvoir d'en triompher tout-à-coup.

« Tant de merveilles, attribuées sans fondement à l'électricité, ne servirent qu'à faire des incrédules: on lui avoit trop accordé, & ensuite on lui refusa le pouvoir d'opérer des effets salutaires; mais aucun parti extrême n'étant durable, les esprits droits revinrent peu à peu de leurs préventions. »

« S'il ne falloit pas désespérer des effets salutaires de l'électricité, il faut avouer que ses succès étoient rares & se faisoient long-temps attendre. Elle auroit pu en avoir de brillans entre les mains d'un vrai médecin, qui auroit approfondi la nature du fluide électrique, & ses effets sur les fonctions de l'économie ani-

---

(*a*) On peut consulter à cet égard son ouvrage sur *l'Homme*, & ses *Recherches physiques sur l'électricité*.

male. Mais l'électricité resta long-temps entre les mains des empiriques, d'où elle repassa entre les mains des savans ; & par une fatalité trop ordinaire, loin que ceux qui entrerent dans la carrière, réunîssent les connoissances du physicien aux connoissances du physiologiste, ils possédoient à peine celle de la branche qu'ils professoient. Egalement destitués de ces doubles connoissances, on les vit les uns & les autres livrés à une routine aveugle, faire des essais sur une multitude de malades, pour découvrir les cas où l'électrisation pourroit convenir. »

« Quoique les tentatives faites jusqu'à présent semblent laisser peu d'espoir de succès, on a renouvellé de nos jours ces vieilles chimères. On vient même d'en faire la médecine universelle ; & comme on a rassemblé à l'appui de ce systême tout ce qui a été publié là-dessus, le réfuter solidement, c'est purger l'électricité médicale de tout ce qu'elle renferme d'hypothétique, d'illusoire & d'erroné. » C'est sous ce point de vue, qu'il faut considérer la réfutation que M. *Marat* fait du systême de M. *l'abbé Bertholon:* réfutation qui a paru d'autant plus indispensable à M. *Marat*, que ce systême a été honoré des suffrages d'une compagnie savante, & qu'il a été préconisé dans la plupart des feuilles périodiques de l'Europe. Mais entrons à ce sujet dans quelques détails.

Dès qu'on eut découvert que la foudre est produite par le fluide électrique accumulé dans les orages, on imagina bientôt que ce fluide disséminé dans l'air, devoit avoir une prodigieuse influence sur les fonctions de l'économie animale. Cette opinion séduisit tous les

ſavans. Une de nos Académies propoſa même pour ſujet d'un prix extraordinaire, *de déterminer la nature & l'étendue de cette influence.* On peut voir dans le mémoire couronné, le rôle merveilleux qu'on fait jouer à l'électricité atmoſphérique, ſuivant qu'elle devient plus ou moins abondante, & ſuivant les variations qu'elle ſubit.

Quoiqu'il ſoit aſſez naturel de penſer qu'un fluide ſi ſubtil & ſi actif, ne peut environner le corps ſans l'affecter puiſſamment, M. *Marat* n'a pas craint de remettre en queſtion cette influence.

D'abord il examine les preuves dont on l'étaye; &, ſelon lui, elles ſe réduiſent toutes à une fauſſe induction, à un *ſophiſme.* Car ceux qui veulent qu'on admette cette influence, conviennent que le fluide électrique répandu dans l'air, pénétre le corps peu à peu, & qu'il agit d'une manière inſenſible. Or que font-ils pour prouver que le fluide électrique doit néanmoins l'affecter avec force ? Ils ſe contentent de prouver que l'électricité, par étincelles & par commotions, produit des effets marqués. Mais alléguer l'ébranlement des fibres, excité par des chocs violens, pour prouver que le fluide électrique répandu dans l'air influe puiſſamment ſur le corps, c'eſt entreprendre de démontrer les effets du cours paiſible d'un ruiſſeau, par le cours impétueux d'un torrent.

Selon M. *Marat*, il n'exiſte aucune preuve de la prétendue influence du fluide électrique diſſéminé dans l'air; il aſſure qu'elle eſt démentie par les faits les plus ſimples & les plus conſtans; & d'après les principes mêmes de M. *l'abbé Bertholon*, il conclut que cette influence

eſt nulle, « puſique le corps, ſans ceſſe pénétré par le fluide électrique de l'air ambiant, perd ſubitement à meſure qu'il reçoit, & autant qu'il reçoit. »

Un autre point capital du ſyſtême de M. *l'abbé Bertholon*, eſt l'influence de l'électricité ſpontanée du corps humain, c'eſt-à-dire, de l'électricité qu'il croit excitée par le frottement des parties organiques l'une contre l'autre : opinion ſi deſtituée de fondement, qu'il eſt impoſſible que des ſubſtances différentes, (telles que les diverſes parties du corps,) frottées l'une contre l'autre, s'électriſent jamais. L'influence de l'électricité atmoſphérique eſt donc nulle, & l'exiſtence de l'électricité ſuppoſée ſe faire ſpontanément dans l'économie animale, chimérique. « Si donc l'électricité offre un remède à nos maux, c'eſt dans l'électriſation artificielle qu'il faut le chercher. »

C'étoit déja beaucoup d'avoir écarté les vains ſyſtêmes de l'influence du fluide électrique ; mais il reſtoit à découvrir en quoi conſiſte réellement cette influence ſur les fonctions de l'économie animale ; pour cela, il falloit en déterminer les propriétés & les manières d'agir. C'eſt à quoi M. *Marat* s'eſt appliqué.

Les phyſiciens prétendoient « que le fluide détruit par ſa ſimple préſence la viſcidité des liqueurs. Qu'il augmente la force de la circulation. Qu'il facilite la tranſpiration. Enfin, qu'il fournit aux muſcles le principe du mouvement. » Mais notre auteur fait voir par des faits inconteſtables, que ces propriétés ſont fondées ſur des hypothèſes purement gratuites ; que l'action du fluide électrique eſt nulle,

tant qu'il pénétre le corps d'une manière imperceptible ; & que s'il peut produire quelque effet, c'eſt lorſqu'il ébranle les parties qui lui livrent paſſage. Ce qui reſtreint les manières efficaces de l'adminiſtrer, à celles où il agit comme ſtimulant.

C'eſt ce grand principe que M. *Marat* fait ſervir de pierre-de-touche dans l'examen qu'il fait des différentes méthodes d'électriſer en uſage. D'où il ſuit que l'électriſation *par bains*, par *impreſſion de ſouffle* & par *aigrettes*, tant poſitive que négative, eſt abſolument ſans efficacité contre toute eſpèce de maladies.

Après avoir écarté ces faux agens qui embrouillent la ſcience & égarent ceux qui la cultivent, il fixe les méthodes efficaces d'électriſer, qui ſe réduiſent à celles par *frictions*, par *étincelles* & par *commotion*.

Toutes les maladies indiſtinctement peuvent-elles être traitées par l'électriſation, ou ne convient-elle qu'à quelques-unes ? L'auteur réſout cette queſtion d'une manière très-ſatisfaiſante. « L'électricité, dit-il, a eu le ſort des autres remèdes à la mode ; on l'a crue propre à tout. Qui croiroit que de nos jours on l'a donnée pour le ſeul vrai remède à nos maux ? Comme ſi elle pouvoit guérir la pulmonie, l'hydropiſie, la dyſenterie, les diarrhées, les fièvres putrides & bilieuſes, les épidémies, la peſte, l'anthrax, la petite vérole, les maladies vénériennes & vermineuſes, le cancer, les ſquirres ! Comme ſi elle pouvoit guérir les maladies qui tiennent à la pléthore, à l'épuiſement ou à la diſſolution des humeurs ; celles qui tiennent au deſſéchement des ſolides !

Quant aux maladies du reſſort de l'électri-

cité, on eſt encore ſi peu verſé dans cette matière, obſerve l'auteur, qu'on ignore en quelles circonſtances il faut y recourir, & à quel point on peut y compter. Pour tirer tout le parti poſſible de l'électriſation, il importe de l'adminiſtrer d'une manière convenable dans les cas ſeuls où elle eſt indiquée, ce qui exige des régles d'une application claire & sûre. C'eſt à établir ces régles que M. *Marat* travaille en médecin éclairé.

On va voir comment il a ſu porter le flambeau de la phyſique dans cette branche de l'art de guérir.

« Le fluide électrique peut être regardé comme inciſif, atténuant & réſolutif : conſéquemment, comme très-propre à détruire les obſtructions. Mais s'il produit ces effets, ce n'eſt point en diſpoſant les liqueurs qui en ſeroient imprégnées, à s'ouvrir paſſage à travers les vaiſſeaux obſtrués, & à entraîner dans leur cours les matières hétérogènes qui faiſoient obſtacle. »

« Ce fluide affecte toujours de ſe rendre à travers les meilleurs conducteurs aux corps qui l'attirent, & les ſubſtances animales ne ſont pas toutes également propres à le tranſmettre. Ainſi, quand on l'a fait pénétrer paiſiblement dans le corps à l'aide de l'électriſation, à peine introduit, il s'y diſſémine & s'y condenſe ; mais quand on l'en fait ſortir tout-à-coup, ſur-tout quand on l'oblige à le traverſer, il ne ſe porte guères au dehors que par les muſcles & les os. S'il s'y porte auſſi par le ſyſtême vaſculeux, il paſſera par les gros vaiſſeaux, ſans paſſer par les petits ; encore de ces vaiſſeaux n'enfilera-t-il que les ſanguins.

C'eſt la ſuite néceſſaire du plus ou moins d'aptitude à le tranſmettre qu'ont ces diverſes parties. Or les obſtructions commencent toujours par les capillaires, où le cours des liqueurs eſt néceſſairement gêné, & jamais elles ne s'étendent aux vaiſſeaux d'un certain calibre : ainſi rien ne détermine le fluide électrique à s'écouler par ces petits conduits ; mais quand il enfileroit les capillaires, & les capillaires de tous les ordres de vaiſſeaux ; pour agir efficacement ſur les matières qui les obſtruent, il faudroit non ſeulement qu'il n'eût point de canaux de détour, mais que ces matières elles-mêmes fuſſent imperméables ou à peu près ; autrement il les pénétreroit ſans les ébranler. »

« Si on peut en attendre de grands effets, c'eſt donc uniquement en le déterminant ſur les parties affectées, & le forçant à s'écouler par leurs conduits obſtrués. Alors il ſtimule leurs parois, & le ton qu'il leur donne, joint à l'impétuoſité de ſon cours, les excite à ſe dégager. »

« Il ſuit de-là, que l'efficacité du fluide électrique adminiſtré par frictions ou par étincelles, eſt ſur-tout bornée aux maladies qui ont leur ſiège dans les parties externes du corps ; ſeules parties ſur chaque point deſquelles on peut déterminer à volonté ſon action. »

« Il ſuit de-là encore, que l'efficacité du fluide électrique adminiſtré par commotions, eſt ſur-tout reſtreinte aux maladies qui ont leur ſiège dans les parties muſculaires ou oſſeuſes, de toutes les parties internes celles par où ce fluide affecte le plus de s'écouler. »

« Mais, de quelque manière qu'on l'adminiſtre, on doit en attendre beaucoup moins

d'effet dans les maladies qui ont pour ſiège les viſcères, le foie, la rate, les reins & les autres organes internes & purement vaſculeux.»

« On doit en attendre beaucoup moins encore dans celles qui ont pour ſiège la membrane adipeuſe, les glandes ſébacées, & tant d'autres parties que le fluide électrique ne pénétre pas, & ſur leſquelles il ne ſauroit porter ſon action.»

A ces obſervations générales, l'auteur fait ſuccéder des obſervations particulières ſur les maladies où la méthode d'électriſer par frictions, étincelles ou commotions, eſt plus particulièrement appropriée, relativement à la manière dont le fluide électrique agit dans chacune de ces méthodes.

Il ſuit des principes établis par M. *Marat*, que la première doit être préférée dans tous les cas où il s'agit de monter doucement le reſſort des fibres, & d'aider les organes à ſe dégorger : la ſeconde, dans tous les cas où il faut réveiller le ſentiment & le mouvement dans les organes engourdis, & les aider à ſe déſobſtruer. Celle-ci eſt donc mieux appropriée aux maladies cauſées par l'obſtruction des organes, comme celle du foie, de la rate, des glandes & des vaiſſeaux cutanés, les dartres ſéches & autres éruptions de la peau : celle-là, aux maladies cauſées par ſimple ſtaſe, telles que l'engorgement des mamelles d'une nouvelle accouchée qui ne veut pas nourrir, la tuméfaction des parties qui ont été comprimées ou gênées, le gonflement des glandes, cauſé par le froid, les tumeurs œdémateuſes, &c.

Quant à la méthode d'électriser par commotions, l'auteur s'éleve contre l'abus qu'on en fait, sur-tout des commotions violentes. Il détermine la manière d'agir du fluide électrique dans les fortes commotions, & il indique les maladies où elles peuvent convenir. Puis il détermine la manière d'agir de ce fluide dans les commotions modérées, & il indique les maladies où il doit être administré de la sorte. C'est pour celles-ci que l'auteur penche toujours ; encore ne veut-il qu'on y ait recours, que lorsque les frictions & les étincelles sont sans effet.

« Au reste les cas où l'électrisation suffit pour opérer une cure sont assez rares ; ils se bornent à ceux dans lesquels le principe de la maladie est simple stupeur ou simple atonie, telles que la paralysie, l'hémiplégie, l'asphyxie, les affections soporeuses, l'empâtement du tissu cellulaire, &c. Dans tous les autres cas, l'électrisation peut bien diminuer la violence des symptômes, & même les dissiper pour un temps ; mais elle ne sauroit empêcher leur retour : elle doit donc être regardée comme un vrai palliatif, non comme un spécifique assuré. »

Après avoir établi des principes lumineux, donné des règles sûres pour en faire l'application, & indiqué de sages précautions pour ne pas abuser de l'électricité ; il auroit été à souhaiter que l'auteur eût décrit la manipulation & les appareils nécessaires pour électriser commodément les malades : détails nécessaires à ceux qui veulent se mettre au fait de la pratique de l'électricité médicale. Enfin le travail de M. *Marat* est terminé par quelques

traits ſaillans ſur le magnétiſme qui faiſoit la ſeconde partie du programme propoſé.

« J'ai rempli (dit l'auteur) la partie la moins difficile, mais la plus eſſentielle de la tâche propoſée par l'académie : c'eſt la ſeule que je me ſois impoſée. Quant à l'autre partie, je ſens trop ce qui me manque pour la remplir d'une manière qui réponde à l'importance du ſujet, & à l'attente de mes juges. Mais quel homme aſſez vain oſeroit ſe flatter de réuſſir ? A l'aide du peu que nous connoiſſons, & que nous connoiſſons ſi imparfaitement encore, comment traiter de l'influence du magnétiſme ſur les fonctions de l'économie animale ? Comment faire voir à quel point & à quelles conditions on peut y compter dans le traitement des maladies ? La ſcience du magnétiſme eſt à peine au berceau, ſi toutefois on peut appeler de ce nom une théorie ſans principes & ſans lois ; une branche de phyſique, dont l'objet échappe aux ſens, ſe communique d'une manière merveilleuſe, opère d'une manière inconcevable, & où tout eſt prodige : ou plutôt, ſi on peut appeler de ce nom un ramas de faits & d'obſervations ſans ſuite, ſans lien, ſans rapport ; un tiſſu d'opinions erronées & d'hypothèſes ridicules. »

« A l'égard des propriétés médicamenteuſes de l'aimant, ce que nous en connoiſſons eſt entièrement dû à l'empiriſme. Or tout ce qu'on peut raiſonnablement inférer de ſes eſſais nombreux, c'eſt que la vertu magnétique calme les douleurs ſourdes des organes engorgés par des humeurs peu ſtimulantes. »

Si nous nous ſommes étendus auſſi longuement ſur le travail de M. *Marat*, c'eſt par le

désir que nous avons de porter le flambeau dans une branche de la médecine, dont l'empirisme a tant abusé, & dont il peut tant abuser encore.

Nos 1, 2, 3, 6, 7, 8, 9, M. GRUNWALD.
4, 5, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de mars 1785.

Page 388, lignes 23, 24, 25; & dans l'acide muriatique de l'étain, il faut préalablement dissoudre, *lisez*, & qu'il faut préalablement dissoudre dans l'acide muriatique, de l'étain,
Page 391, ligne 14, Otix, *lisez* Strix.
Page 392, ligne 19, arthritique, *lisez* arthritis.
Page 398, ligne 27, des Sauvages, *lisez* de Sauvages.
Ibid. ligne 29, vonder, *lisez* von der.
Ibid. Wiskung, *lisez* Wurkung.
Ibid. inder, *lisez* in der.
Ibid. ligne 30, Luftseuche, *lisez* Lustseuche.
Page 404, ligne 31, leur, *lisez* son.
Page 431, ligne 28, 2, *lisez* deuxième.
Page 412, lignes 21 & 31, *au lieu de* Schonfeld, *lisez* Scœhnfeld.
Page 421, ligne 11, Goebhards, *lisez* Goebhardt.
Ibid. ligne 30, Lenoble, *lisez* le Noble.
Page 431, ligne 10, ajoutez à la fin, *M.*



TABLE.

Extrait. Observations faites dans le département des hôpitaux civils, Page 445
Réflexions sur l'usage du lait de femme dans les phthisies pulmonaires. Par M. Emale, *chir.* 484
Observ. sur une fièvre putride. Par M. Becu, *méd.* 592
Observation sur un épanchement laiteux. Par M. Le Pelletier, *méd.* 496
Observations qui prouvent que dans les accouchemens où l'enfant présente les extrémités supérieures, au moment du travail, la délivrance peut être opérée par un mouvement spontané de l'enfant sur lui-même, 502
Description de l'opération de la section de la symphyse, pratiquée par M. Demathiis, *chir.* 510
Réflexions sur une Observation de M. Niel, *relativement à la cure d'une plaie pénétrante dans la poitrine.* Par M. Rossigneux, *chir.* 519
Observat. sur une fracture double de la mâchoire inférieure. Par M. Hebert, *chir.* 527
Observation sur l'extirpation d'une loupe. Par M. Degeraud, *chir.* 530
Rapport fait par MM. les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine, pour l'examen des eaux d'Enghien, 531
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1785, 551
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 554
Observations météorologiques faites à Lille, 557
Maladies qui ont régné à Lille, 558

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 560
Médecine, 569
Anatomie, 585
Matière médicale, 588
Electricité médicale, 591
Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret, 602

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1785.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES

Contenues dans les quatre premiers mois du Journal de Médecine de l'année 1785, formant le Tome LXIIIe.

MÉMOIRES, DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

1°. MÉTÉOROLOGIE.

Observations météorologiq. faites à Montmorenci, près Paris; par le père JAUCOURT, *durant les mois de*

Novemb. 1784, p.	92	Janvier 1785, p.	382
Décemb. 1784,	236	Février 1785,	554

Observations météorol. faites à Lille, par M. BOUCHER, *pendant les mois de*

Novemb. 1784, p.	95	Janvier 1785, p.	385
Décemb. 1784,	239	Février 1785,	557

2°. PHYSIQUE.

Lactation survenue à une chienne par la succion d'un jeune chat; par M. TARANGET, *méd.* 224

3° MATIERE MÉDICALE.

Rapport de MM. les Commissaires de la Faculté de médecine de Paris, pour l'examen des eaux d'Enghien, 531

Observations sur l'efficacité des vésicatoires, dans les péripneumonies; par M. ARCHIER, *méd.* 360
Réflexions sur l'usage du lait des femmes dans les phthisies pulmonaires; par M. EMALE, *chir.* 484

4°. MÉDECINE.

I.

Observations faites dans le département des hôpitaux civils : *Discours préliminaire*, pag. 3
*Descript. topographique de l'*hospice de S. Sulpice; *institution, règles, usages de cette maison*, 16
Réflexions sur le genre de vie des malades reçus à cet hospice, 25
Précis des maladies qui ont régné dans cet hospice durant l'année 1779, 38

II.

*Topographie de l'*hôpital d'Etampes, *par M.* BONCERF, *médecin de cet hôpital*, 145
Réflexions sur ce sujet, 155
Observations sur plusieurs fièvres malignes, faites dans cet hôpital, par M. BONCERF, 158
Réflexions sur cet objet, 170

III.

*Institution de l'*hospice des pauvres enfans trouvés atteints de la maladie vénérienne, *faite à Paris en* 1780, *à Vaugirard*, 289
Réglemens concernant cet hospice, 299
Quelles sont les femmes qui entrent dans cet hospice, & leur nombre, 326
Première Classe, 327
Deuxième Classe, 328
Troisième Classe, 330
Quatrième Classe, 331
Cinquième Classe, 334

Manière de traiter les enfans malades dans cet hoſpice, 445

Obſervations ſur la préparation des femmes groſſes deſtinées à être nourrices de ces enfans, 462

Obſervations ſur l'état des enfans infectés, 469

Symptômes curables, 479

Symptômes incurables, 481

I V.

Obſervation ſur une fièvre compliquée, dans laquelle on a employé les bains; par M. Le Rouge de Préfontaine, *méd.* 178

Obſerv. ſur l'efficacité des bains dans une fièvre maligne eruptive; par M. Henriquez, *méd.* 181

Réflexions à ce ſujet, 183

Obſervations ſur des fièvres d'une nature particulière; par M. Rossignoly, *méd.* 188

Réflexions à ce ſujet, 192

Obſervat. ſur une fièvre putride, guérie par l'uſage de l'air fixe; par M. Bécu, *méd.* 492

Corps étrangers arrêtés dans l'œſophage; par M. De Croix, *méd.* 227

Extraits des prima menſis *de la Faculté de Médec. de Paris,* ou *maladies qui ont régné dans cette ville durant les mois de*

Novemb. 1784, p. 90 Janvier, 1785, p. 378
Décembr. 1784, 234 Février 1785, 552

Maladies obſervées à Lille, par M. Boucher, *médecin, durant les mois de*

Novemb. 1784, p. 96 Janvier 1785, p. 386
Décemb. 1784, 240 Février 1785, 558

5°. CHIRURGIE.

Instrument pour fixer l'œil dans l'opération de la cataracte; par M. DEMOURS fils, *méd.* 84
Rapport des Commissaires de la Faculté sur cet instrument, 230
Observat. sur une fracture double de la mâchoire inférieure, compliquée de plaie; par M. HEBERT, *chir.* 527
Réflexions sur une observation de M. NIEL, *chir. relativement à une plaie pénétrante dans la poitrine; par M.* ROSSIGNEUX, *chir.* 519
Observation sur un épanchement laiteux dans la cavité abdominale, guéri par la paracentèse; par M. LE PELLETIER, *méd.* 496
Extirpation d'une loupe, faite avec succès à une femme de 83 ans; par M. DEGERAUD, *chir.* 530
Observ. qui prouvent que, dans les accouchemens où l'enfant présente les extrémités supérieures au moment du travail, la délivrance peut être opérée par un mouvement spontané de l'enfant; par M. DENMAN, *méd. accouch.* 502
Description de l'opération de la symphyse, pratiquée par M. DEMATHIIS, *au mois d'août 1784,* 510
Polype du vagin d'un volume extraordinaire; par M. BAUDIN, *chir.* 372

BIBLIOGRAPHIE, OU LIVRES ANNONCÉS.

1°. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Dissertatio medica de anthropophago Bercano... auct. F. G. A. JACOB, DE HATZFELD, d. m. 119

Notices critiques de petits écrits sur la médecine ; par M. GRUNER, (en allemand,) 278
Sentence du siège de la police de Rouen, qui condamne plusieurs marchands de cidre à une amende, pour avoir introduit dans leurs cidres des corps étrangers, 140

2°. PHYSIQUE, ŒCONOMIE, BOTANIQUE, MATIERE MÉDICALE.

Mémoire sur les différentes manières d'administrer l'électricité ; par M. MAUDUYT, *doct. méd.* 416
Mémoire de M. MARAT, *d. m. sur l'électricité médicale,* 591
Positiones chemico-medicæ de aëre vitali, seu dephlogisticato ; auct. AL. POULLE, 247
Manuel sur les propriétés de l'eau ; par M. MACQUART, *d. m.* 131
Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, &c ; par M. BUC'HOZ, *d. m.* 138
Zeæ maïdis morbus ad ustaliginem vulgò relatus ; auct. F. J. IMHOF, 413, 414
Histoire des glands, avec des expériences sur leur usage ; par M. MARK, *d. m.* 588
Traité sur l'efficacité du Stizolobium, ou Cowhage, dans les maladies vermineuses ; (en angl.) *par* G. CHAMBERLAINE, *chir.* 401
Courte instruction sur la manière d'administrer la bella-donna, *dans la rage ;* (en allemand) *par M.* J. H. MUNCH, 569
De l'effet de l'opium dans les maladies vénériennes ; (en allem.) *par* J. D. SCHOPFF, *d. m.* 399
Dissertatio medica de oleo Cajeput ; auct. J. A. ADAMI, d. m. 136
Dissertation sur la magnésie blanche & son utilité ; par JOS. TEISSIER, *qui la débite,* 141

3°. PHARMACIE ET CHIMIE.

Dispensatorium pauperum à Facultate medica Pragensi concinnatum : edit. J. G. MIKAN, 412

Choix des meilleurs médicam. par M. BUC'HOZ, *d. m.* 135

Mémoires & Observations de chimie; par M. DE FOURCROY, 274

Collection de Mémoires chimiques; par M. QUATREMERE, tome j, 420

Analyse de l'eau minérale de Fruges; par le sieur P. DE RIBAUCOURT, *apoth.* 277

4°. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Deux leçons préliminaires par le docteur GUILL. HUNTER, (en anglois,) 102

ANDRÉ BONN, Descriptio thesauri ossium morbosorum Hoviani, 586

Dissertatio de pulmonibus; auct. G. FR. HILDEBRANDT, d. m. 106

Traité sur l'anatomie comparée; par M. ALEX. MONRO, *nouv. édit.* (en anglois,) 585

Dissertatio medica de diathesi sanguinis inflammatoriâ; auct. V. A. LAPPENBERG, d. m. 402

5°. MÉDECINE.

Carmen de medico, ignoratâ morbi causâ, malè curante; auct. J. F. CLOSSIO, 394

De præcipuis morborum mutationibus & conversionibus; auct. A. C. LORRY, d. m. 248

Dissertatio medica de sputis; auct. CHR. G. F. WEBEL, 124

Observations faites en Angleterre & en France sur la médecine & la chirurgie, & particulièrement sur les hôpitaux, (en allemand;) *par M.* J. HUNCZOUSKY, *chir.* 139

De morbis nervorum; auct. J. HEINEKEN, 121, 122
J. G. RŒDERERI, & G. WAGLERI, Tractatus de morbo mucoso denuò recusus, 125
Précis d'observations sur la nature, les causes, les symptômes & le traitement des maladies épidémiques de Rochefort; par M. RETZ, *d. m.* 265
Mémoire historique sur la fièvre catarrhale bilieuse; par J. G. GALLOT, *d. m.* 263
Essais & Expériences sur les fièvres putrides, & sur les dyssenteries, (en allemand;) *par M.* BILGUER, *d. m.* 129
Du scorbut, de la maladie vénérienne, &c. (en allemand;) *par M.* CH. L. HOFFMANN, *d. m.* 113
Traité des maladies véuériennes; par M. FABRE, *chir. quatrième édition,* 272
Essai sur le traitement des dartres; par M. BERTRAND DE LA GRÉSIE, *d. m.* 271
Traité sur la maladie des glandes à la Barbade, (en anglois;) *par* J. HENDY, *d. m.* 396
Remarques sur l'ophthalmie, & autres maladies des yeux, (en angl.) *par* J. WARE, *chir.* 403
VENCESLAI TRNKA *de Krzowitz, d. m.* Historia ophthalmiæ, 245
Des hémorrhoïdes, (en allemand;) *par M.* J. G. STUNZER, *d. m.* 574

MAGNÉTISME ANIMAL.

Lettre de M. MESMER, *à M. le comte de* C. *** *suivie d'une Requête à Nosseigneurs de parlement,* 47
Réflexions préliminaires à l'occasion de la comédie intitulée, les Docteuts modernes, 70
Découverte du véritable secret du magnétisme, 72 & suiv. jusqu'à 84

Lettre de M. Mesmer, *à M.* Vicq d'Azyr; *& à MM. les Auteurs du Journal de Paris*, 202
Observations sur les deux Rapports de MM. les Commissaires; par M. Deslon, 337
Supplément aux deux Rapports, ibid.

6°. Chirurgie.

Systême de chirurgie, (en anglois;) *par* B. Bell, *chirurgien*, 411

7°. Mélanges.

Nouvelles observations & expériences pour enrichir la médecine & la chirurgie; par M. Théden, (en allemand,) 578
Ph. Conr. Fabricii, d. m. animadversiones varii argumenti medicas collegit, G. Rud. Lichtenstein, d. m. 127
Mélanges de médecine; par M. J. Dan. Metzger, *d. m.* (en allemand,) 107, 242
Mémoires de l'Académie de Dijon, 97
Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Berlin, année 1781, 560
Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Stockolm, troisième vol. 388

8°. Jurisprudence médicale.

De Infanticidio non temerè admittendo; auct. Chr. God. Gruner, d. m. 577

ANNONCES.

Séances académiques.

Paris: *Société royale de médecine*, 426

PRIX PROPOSÉS.

Dijon : *Acad. des ſciences & belles-lettres*, 280
Paris : *Société royale de médecine*, 431

MÉMOIRES COURONNÉS.

Paris : *Société royale de médecine*, 427

AVIS DIVERS.

Cours de matière médicale à Douai, 281
Annonce des eaux minérales de Bierville, 441
de l'Herbier de la France, 281
de la Phytonomatotechnie, onzième Cahier, 141
de la Myologie de GAUTHIER, 142
de livres étrangers ; chez DIDOT, *libraire*, 143
de livres étrangers ; chez BARROIS, 443
de livres nouvellement imprimés dans l'Allemagne, 421

Fin de la Table générale des Matières.

